

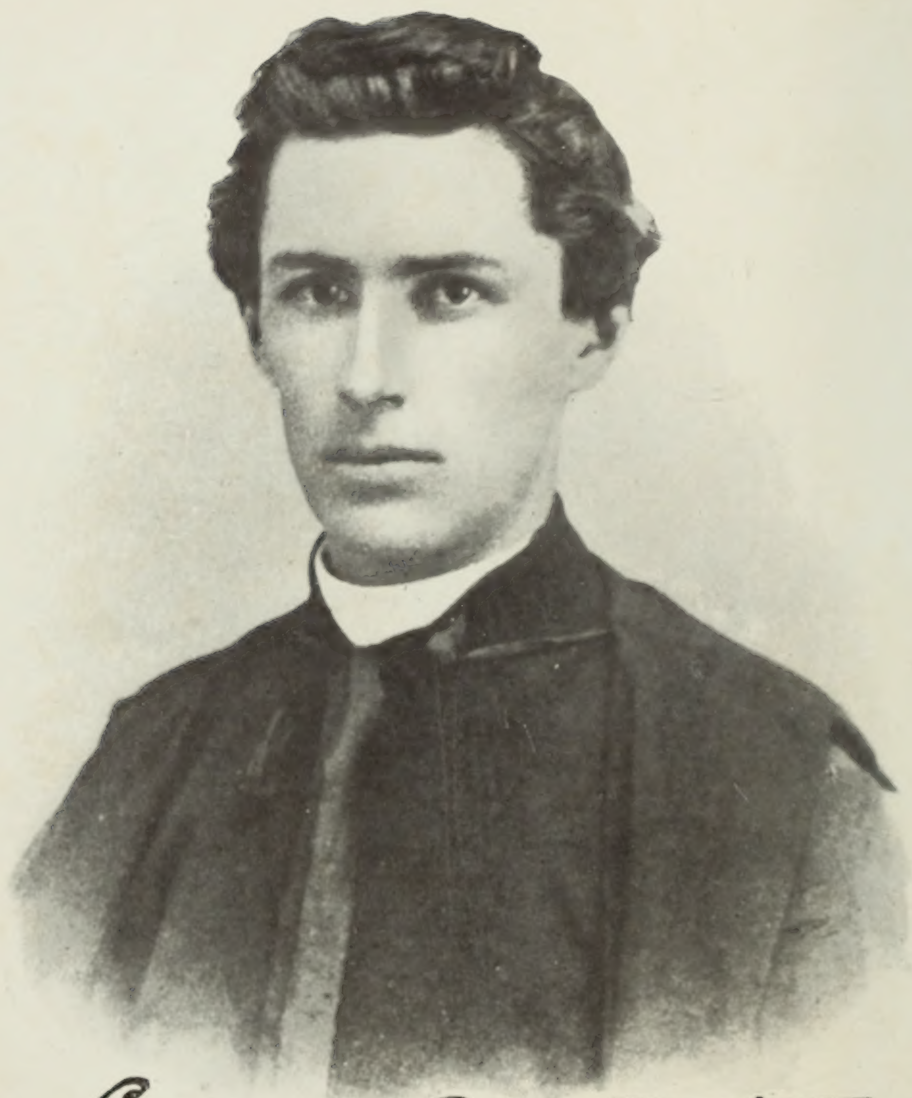
L'ABBÉ

LOUIS-HONORE PAQUET

ECHOS ET GLANURES


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

GLANURES ORATOIRES



1866

L'Abbé

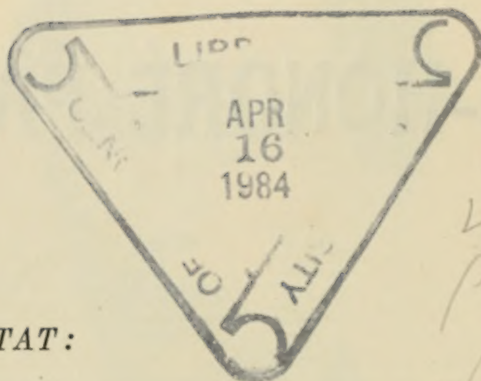
LOUIS-HONORÉ PÂQUET

ÉCHOS ET GLANURES

QUÉBEC

Imprimerie Franciscaine Missionnaire

1916



NIHIL OBSTAT:

ALOISIUS-AD. PAQUET, p[ter]

Censor.

Die 1ª Apr. 1916.

IMPRIMATUR:

† L.-N. CARD. BÉGIN

ARCHIEP. QUEBECEN.

Die 2ª Apr. 1916.

Avant-Propos

Grande est la dette de reconnaissance que les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie ont contractée vis-à-vis de leur très regretté aumônier et bienfaiteur, l'abbé Louis-Honoré Pâquet.

C'est pour acquitter, dans une faible mesure, cette dette, et pour perpétuer la mémoire de l'ecclésiastique distingué qui fut leur Providence sur la terre, qu'elles offrent au public le présent volume.

Elles profitent de l'occasion pour remercier l'honorable Sir A.-B. Routhier de l'éloge si beau, si juste, si fortement senti qu'il a bien voulu écrire sur la tombe de son " meilleur ami ", l'abbé Pâquet, et auquel elles sont heureuses de donner dans cet ouvrage la place d'honneur. Cet éloge, et l'oraison funèbre ci-incluse prononcée par un autre digne ami du cher défunt, le Révérend Père Alexandre-Marie, méritent d'être précieusement conservés.

Les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie remercient également l'auteur aimable des "Impressions et Souvenirs", — *l'une des personnalités les plus marquantes du diocèse de Poitiers, — de l'hommage ému qu'il s'est empressé de rendre à son très cher ami disparu. Ces deux*

esprits supérieurs, entre qui régna toujours la plus profonde sympathie, étaient dignes l'un de l'autre !

Une personne bienveillante qui a connu intimement l'abbé Pâquet, et qui veut bien s'intéresser aux œuvres qu'il a fondées, s'est chargé d'apprécier sommairement son œuvre oratoire, et de faire le triage des quelques sermons et extraits de sermons et de conférences publiés dans ce volume et correspondant aux différentes étapes de la carrière de l'orateur.

Les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie prient ce dévoué collaborateur d'agréer l'expression de leur vive gratitude.

Québec, Grande Allée.

Première Partie

—

ÉCHOS SYMPATHIQUES

ÉLOGE

DE

L'ABBÉ PAQUET

PAR

Sir A.-B. Routhier

Le premier devoir de l'amitié est de garder fidèlement le souvenir de ceux que nous avons aimés, et que la mort a ravis à notre affection. A ce premier devoir s'ajoute celui de faire connaître et de louer les chers défunts, surtout quand leur vie peut être un sujet d'édification et un modèle à imiter.

C'est ce double devoir que je viens remplir envers le meilleur ami que j'aie rencontré dans ma vie, M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet.

L'union de nos cœurs a duré trente-cinq ans, et ce fut un ciel sans nuages. Personne ne l'a mieux connu que moi, et nul peut-être n'a pu apprécier comme moi la bonté de son cœur et les charmes de son esprit.

Comme caractère et comme intelligence, il

était admirablement doué. C'était un homme complet, et le mieux équilibré que j'aie connu. Le temps est venu de lui rendre la justice qu'il n'a pas toujours rencontrée pendant sa vie. Et je veux dire ce qu'il a été, et ce qu'il a fait, dans les différentes positions qu'il a occupées.

Il y a dans le monde des familles choisies que la Providence comble de ses dons, et qu'elle appelle à remplir, tantôt une mission, tantôt une autre, soit dans la société civile, soit dans l'Église. La famille Pâquet de Saint-Nicolas fut une de ces familles privilégiées, et M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet ne fut pas le moins distingué de ses enfants.

Il est rare que le pays natal ne grave pas dans l'âme et le caractère de l'enfant quelque empreinte ineffaçable qui lui donne des aptitudes et des goûts particuliers. Saint-Nicolas est une belle campagne, ombragée de vergers et de hautes futaies, et s'élevant au-dessus du beau fleuve Saint-Laurent, qui baigne ses pieds. Les bois qui lui prêtent leur ombrage étaient jadis pleins de gibier, et les eaux qui l'arrosent étaient pleines de poissons.

L'adolescent y devint inévitablement pêcheur et chasseur. Il a toujours gardé un goût très prononcé pour ce double exercice, honnête et sain, et il s'y adonnait avec délices chaque fois que ses graves occupations lui permettaient

de prendre des vacances. Il y devint d'une habileté peu commune, et il était très admiré par les hommes de sport.

Mais le jour vint où le pêcheur de poissons entendit l'appel de la grâce, et devint pêcheur d'hommes, comme saint Pierre et plusieurs autres des apôtres.

Après des études très brillantes au Séminaire de Québec, il fut ordonné prêtre le 21 septembre 1862. Dès l'année suivante, le Séminaire l'envoya à Rome compléter ses études théologiques, en même temps que son frère Benjamin, plus âgé que lui, et le jeune abbé Bégin, devenu depuis un cardinal de l'Église Romaine.

Au célèbre Collège Romain, les trois jeunes prêtres canadiens se distinguèrent et firent le plus grand honneur à leur pays.

Par badinage, et pour les distinguer, leurs camarades européens leur avaient donné des surnoms empruntés au langage imagé des sauvages du Canada, et ils appelaient l'abbé Bégin *le cerf agile*, M. Benjamin Pâquet, *le castor industrieux*, et notre cher ami, *le renard subtil.*

Ces surnoms font sourire, mais ils ne manquaient pas de sens. Le *cerf agile* désignait très bien le marcheur, le grand voyageur, qui devait franchir bien des fois les Alpes et l'Océan,

qui irait plus tard de Québec à Rome, plus souvent qu'à son tour, et qui gravirait un jour les hauteurs hiérarchiques où il est arrivé sans fatigue. Le *castor industrieux* représentait bien celui qui fut un travailleur, un laborieux, qui a bâti des livres et des édifices, et surtout le Grand Séminaire. Enfin, dans le *renard subtil*, je reconnais très bien mon excellent ami dont l'esprit brillant et vif pétillait comme un champagne mousseux, et trouvait une réponse à toutes les subtilités des ergoteurs les plus insaisissables.

A son retour de Rome, l'abbé Louis-Honoré Pâquet succéda comme professeur de philosophie à l'une des illustrations du Séminaire de Québec, l'abbé Chandonnet. Succéder n'est pas toujours remplacer. Mais, cette fois, l'ex-professeur de philosophie, devenu Principal de l'Ecole Normale, était bien remplacé. En 1869, on lui confia l'une des deux chaires de dogme à l'Université Laval, et son enseignement fut absolument remarquable.

Pour être un bon professeur, il ne suffit pas de bien connaître la science qu'on est chargé d'enseigner.

Il faut avoir la clarté d'esprit et de conception, la parole facile, la mémoire bien meublée, et posséder un vocabulaire abondant et varié.

Il faut avoir encore des connaissances géné-

rales sur les branches les plus importantes du savoir humain.

Il faut avoir enfin une bonne voix et l'art de s'en servir, une articulation nette et le ton naturel.

M. l'abbé Pâquet possédait tout cela, et plus encore. Car il avait beaucoup d'esprit. Cette faculté n'est pas absolument nécessaire au professeur, mais elle lui est très utile, et elle aide au succès.

M. l'abbé Pâquet était donc richement doué comme professeur et ceux qui ont suivi ses leçons ont tous admiré en lui la facilité d'élocution, une clarté exceptionnelle, la correction du langage, le goût littéraire, le tact qui distingue l'homme bien né, et cette noblesse naturelle qui est donnée quelquefois aux enfants du peuple.

L'enseignement qu'il donna à l'Université, pendant près de vingt années, ne l'absorbait pas complètement ; et le professeur de dogme était en même temps aumônier du couvent de Bellevue. Son souvenir y est resté bien vivace.

Cela ne suffisait pas encore à son activité intellectuelle.

Dans le même temps, il était souvent appelé à prêcher tantôt dans la Basilique, tantôt dans les autres églises de Québec et de l'archidiocèse, souvent dans les communautés.

Dans les fêtes patriotiques, et dans les grandes solennités religieuses, il était l'orateur préféré, et nul ne réussissait comme lui dans les discours de circonstances. Lorsque le prédicateur choisi pour certaines occasions faisait défaut à la dernière heure, c'est lui qu'on invitait pour le remplacer. Et c'est alors surtout que chacun admirait son magnifique don de parole et les ressources de son esprit.

Ceux qui ont l'habitude de la parole savent combien il est difficile d'improviser, c'est-à-dire de trouver en parlant la forme qu'il convient de donner à sa pensée. Car le fond du discours exige toujours un temps plus ou moins long de préparation ; et ceux qui prétendent faire de l'éloquence sans aucune préparation quelconque sont des vantards ridicules. J'admets qu'ils puissent improviser des niaiseries, mais non pas un discours convenable.

C'est une vanité puérile de maints orateurs de prétendre improviser, quand ils ont leur manuscrit dans leur poche. Mais il leur arrive quelquefois une mésaventure bien désagréable, dont j'ai été témoin.

Ils commencent en réclamant *l'indulgence de l'auditoire parce qu'ils ne sont pas préparés*, et ils déclament leur exorde, qui malheureusement sent trop l'huile. Mais, comme l'avocat Petit-Jean, des "*Plaideurs*" de Racine,

c'est " le commencement qu'ils savent le mieux, " et voilà que tout-à-coup la mémoire leur fait défaut. Ils s'arrêtent, ils bredouillent, et ils tirent enfin de leur poche le fameux manuscrit, que, la plupart du temps, ils feraient mieux d'y laisser.

M. l'abbé Pâquet n'était pas de ces faux improvisateurs, ni de ces sots vaniteux. Il avait vraiment le don de l'improvisation, telle que je l'entends, et il n'écrivait presque jamais. C'est pourquoi il ne reste qu'un petit nombre de ses nombreux sermons et discours ; et je le regrette beaucoup.

Pendant bien des années, j'ai eu l'honneur de l'avoir pour hôte, durant la belle saison, et il desservait ma chapelle, à la Malbaie et à Saint-Irénée. Tous les dimanches, avant la messe, il consacrait au plus une demi-heure à lire l'Evangile du jour, et à se mettre dans l'esprit un petit plan du commentaire à faire. Cette préparation lui suffisait, et nous assurait un très joli sermon, bien dit et bien pensé.

J'ai entendu quelquefois ses grands efforts oratoires dans la Basilique de Québec, et je me souviens qu'il n'y avait qu'une voix dans le public pour le proclamer à cette époque le premier de nos orateurs sacrés. C'était l'opinion que m'exprimait alors l'honorable

M. P.-J.-O. Chauveau, après avoir entendu l'un de ces discours.

Dans la chaire de la Basilique, il avait l'attitude, le geste et le ton de voix d'un homme qui est chez lui, et qui est maître de sa pensée et de sa parole.

Il n'essayait pas d'étonner, ni d'attendrir ses auditeurs, mais il s'efforçait de les éclairer et de les convaincre. Il ne parlait pas la langue romantique, mais la langue classique. La forme de son éloquence n'était pas celle de certains prédicateurs modernes, parfois trop modernes, qui dans leurs élans vers les étoiles restent souvent dans les nuages. Il appartenait à la vieille école, et il ne dédaignait pas les vieilles formules de la belle langue française. Son vocabulaire n'en était pas moins abondant, correct, et choisi. Jamais de recherche et jamais de vulgarité. Pas de néologismes, pas de phrases à effet, ni de phrases vides. Des idées, des raisons, des arguments. Peu d'images et de figures de rhétorique. Rien de précieux, ni de mièvre. Une belle prose sobre, élégante et virile. Diction toujours naturelle, servie par une voix claire et sonore. Il n'avait ni l'un ni l'autre des deux défauts les plus fréquents chez nos prédicateurs : il n'avait ni éclats de voix, ni intonations conventionnelles. Il ne criait pas. Il ne chantait pas.

Enfin, il possédait une vertu rare chez les orateurs. Il ne cherchait pas les applaudissements, pas plus qu'il n'a cherché pendant sa vie les distinctions et les honneurs.

Une seule chose a manqué à M. l'abbé Pâquet : la santé. Quelle que soit la magnificence de ses facultés intellectuelles, l'orateur a besoin de les cultiver sans cesse, et de les perfectionner par l'étude. Pendant longtemps, notre excellent ami a été faible et souffrant, et il a dû s'interdire tout surmenage intellectuel, et la fréquentation assidue des livres. Sa mauvaise santé l'a donc empêché de perfectionner ses riches dons naturels, comme il l'aurait voulu.

Le jour vint d'ailleurs où son Ordinaire l'appela à de nouvelles fonctions très absorbantes qui allaient lui rendre toute étude impossible.

En 1895, Mgr l'Archevêque de Québec le nomma aumônier des Franciscaines Missionnaires de Marie. On croira peut-être que c'était une position de tout repos, et qu'il serait simplement chargé de la direction spirituelle de quelques religieuses. Mais ce n'était pas cela du tout.

Les bonnes dames Franciscaines étaient récemment arrivées d'Europe. Elles étaient pauvres, et il fallait leur trouver les moyens

de vivre et leur bâtir un couvent et une église. Comment créer des ressources à de pauvres et saintes femmes qui étaient chargées par Mgr l'Archevêque d'adorer Dieu jour et nuit dans le Saint Sacrement ? Comment trouver l'argent nécessaire pour bâtir un couvent et une église qui devaient coûter plusieurs centaines de mille piastres ?

Voilà quelle était la mission que l'Ordinaire confiait à notre ami. Voilà le problème financier qu'il était chargé de résoudre, en même temps qu'il devait éclairer et diriger les consciences d'une communauté de femmes dont le nombre s'accrut en peu d'années au chiffre de cent cinquante.

Les incrédules soutiennent que le miracle est impossible. Mais il est possible puisque celui-là s'est fait. Il y a vingt ans qu'on a commencé à prier Dieu de le faire, et allez voir maintenant ce qui existe à l'endroit où s'élevait jadis une pauvre masure.

Un vaste couvent, en pierre et en brique, couronné d'un dôme qui porte à son sommet la statue de saint Antoine de Padoue. Une belle église, dont l'intérieur orné de balcons et de colonnes est un vrai monument d'architecture, et dont la coupole, qui domine tout Québec, est posée comme un riche diadème sur le trône de Jésus-Hostie. A côté de l'église,

un modeste presbytère pour l'aumônier. En arrière, un joli parterre plein de fleurs, un grand jardin potager très bien cultivé, un verger et d'autres beaux arbres, et enfin, dans le coin le plus rapproché du chevet de l'église, un petit cimetière avec une grande croix blanche et noire, au pied de laquelle notre cher ami dort son dernier sommeil.

Qui a accompli toutes ces merveilles ? Dieu, sans doute. Mais c'est M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet qui a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour les accomplir. Et quelle activité, quel zèle, quel dévouement il a fallu déployer pour conduire à bonne fin une œuvre aussi colossale ! De quelle habileté il fallait être doué surtout pour résoudre la question financière, qui est, hélas ! inévitable dans toutes les entreprises de ce monde !

Sans doute, lorsque la caisse du couvent était vide, M. l'Aumônier ouvrait la sienne avec une générosité qui ne comptait pas. Mais ses ressources personnelles n'étaient pas inépuisables ; et c'est un grand étonnement pour moi qu'il ait pu pendant vingt ans maintenir, agrandir, embellir ce vaste établissement, et le laisser à sa mort dans un état de prospérité incontestable.

Il faut qu'il ait été un homme d'affaires tout-à-fait supérieur, et je ne m'étonne plus

que la Caisse d'Économie de Notre-Dame, l'institution financière la plus florissante du Dominion, ait tenu à le garder au nombre de ses directeurs depuis quinze ans.

M. l'abbé Pâquet avait donc tous les talents, et il aurait pu se distinguer dans toutes les carrières.

Cette universalité de facultés lui avait créé des relations dans le monde, agréables pour lui-même, plus agréables pour les familles qui avaient l'honneur de le compter au nombre de leurs amis, et souvent fort utiles à ses œuvres.

Il va sans dire que ces relations sociales n'avaient rien de repréhensible, et je soutiens qu'il est utile à la religion que l'on rencontre çà et là dans le monde des prêtres intelligents et distingués, qui puissent y défendre le clergé contre toutes les attaques, et qui sachent faire aimer la religion.

M. l'abbé Pâquet était très bien qualifié pour remplir ce rôle, et je me suis souvent rendu compte de la saine influence morale qu'il exerçait dans certains milieux.

Il y a des gens du monde qui ne fréquentent guère les églises, et qui ne connaissent pas du tout la religion. Pour les éclairer, et pour les amener au confessionnal, il faut aller les chercher chez eux.

C'est ainsi que M. l'abbé Pâquet a pu redresser bien des idées fausses, éclairer bien

des consciences dévoyées, et convertir bien des âmes, souvent honnêtes par ailleurs, qui vivaient loin de Dieu.

Je me contenterai d'en citer trois exemples, dont j'ai connu personnellement l'histoire, et qui étaient même au nombre de mes amis. Je les choisis de préférence à d'autres, parce qu'ils étaient trois types différents de ces hommes du monde qu'il est toujours difficile de faire entrer dans l'Église catholique.

Le premier était un Français, libre-penseur, intelligent, très instruit et naturellement bon. Il aimait la pêche et la chasse, et c'est par là qu'il entra en relations intimes avec mon ami. Ils faisaient souvent des courses ensemble au bord des lacs et des rivières ; et pendant qu'ils pêchaient la truite et le saumon, le prêtre essayait de prendre l'âme de son compagnon. C'était un gros poisson difficile à prendre, mais les filets de notre ami étaient si bons, et si habilement tendus, qu'à la fin le gros poisson fut pris. Il se sentit même heureux d'être pris, et il s'attacha de plus en plus à celui qui avait sauvé son âme. Jusqu'à sa mort, il est resté fidèle à cet ami, et à Dieu.

Le second était protestant, fils d'un général américain. Sa famille, très distinguée, passait les étés à la Malbaie, et fréquentait intimement ma maison. Elle finit même par

fréquenter ma chapelle, où prêchait tous les dimanches M. l'abbé Pâquet, alors mon chapelain.

Le jeune homme était un garçon très brillant, qui avait obtenu les plus grands succés dans ses études, et qui à l'âge de 22 ou 23 ans, peut-être, était devenu professeur de littérature grecque à l'Université Harvard.

Sa famille était riche, et le plus bel avenir s'ouvrait devant lui.

Après avoir entendu plusieurs sermons de notre cher abbé sur cette maxime catholique "Hors de l'Eglise pas de salut," il se lia avec lui, et leurs conversations devinrent naturellement des controverses. Quand il retourna reprendre son enseignement à Boston, il était presque décidé à se faire catholique. Quelques mois après, il partait pour Rome, et au bout de trois ou quatre années d'études, il était fait prêtre de l'Église Romaine.

Jusqu'à la mort de notre ami, il a entretenu avec lui une correspondance pleine d'affection et de reconnaissance.

Le troisième appartenait à la vieille garde des pécheurs impénitents. Gentilhomme jusqu'au bout des ongles, très cultivé, occupant une haute position sociale, et riche, avec des loisirs, il s'était arrangé la vie la plus heureuse

selon le monde. Maison de ville et maison de campagne, luxe, confort, cuisine supérieure, dîners exquis (auxquels j'étais souvent invité avec mon ami), société que les Anglais nomment *select*, rayons pleins de livres, tables chargées de journaux et de revues, cet homme avait tout ce qui peut donner des jouissances dans la vie, sans négliger même le côté intellectuel. Les bonheurs de l'âme, et les besoins de la vie surnaturelle étaient seuls oubliés.

Il y pensait pourtant ; car à l'horizon de cette vie de plaisirs il voyait s'avancer un convive qu'il n'avait pas invité, et qui ne promettait pas d'augmenter sa gaîté — la vieillesse.

Un soir d'octobre, nous dînions seuls ensemble, et la conversation tomba sur l'histoire des religions. La véritable histoire ne lui était guère connue, et je lui dis ce que j'en savais. Quand le café et la liqueur nous furent servis au salon, j'en étais arrivé à la vie de Jésus-Christ, et je lui en fis un résumé que je m'efforçai de rendre touchant. Mais je ne crois pas que mon éloquence fût nécessaire. Il s'était mis à pleurer comme un enfant, et il me dit : " Il y a longtemps que je ne fais pas de religion, mais je n'ai jamais perdu la foi. "

Je racontai la chose à mon cher abbé, et

il entreprit dès lors sa conversion. Elle ne fut pas si difficile qu'on aurait pu le croire, et elle fut définitive.

Quand la mort entra dans sa demeure peu d'années après, M. l'abbé Pâquet était à son chevet, et il mourut comme un bon chrétien.

Voilà comment le pêcheur de poissons devenu pêcheur d'hommes savait gagner des âmes à Dieu dans le monde. Et que d'autres brebis perdues il a rapportées au bercail, en les prenant sur son dos comme le Bon Pasteur !

Mais cette mission spéciale dans le monde ne lui faisait pas négliger les âmes d'élite confiées à ses soins dans son couvent.

Et maintenant sa carrière est finie, et nous tous, ses amis, le pleurons amèrement. Mais nous avons tort, puisque c'est la terre qui est l'exil et le ciel qui est la patrie. Si nous savions l'aimer, nous nous réjouirions de voir que son exil est fini.

O mon ami ! vous êtes retourné au point de départ qui est aussi le point d'arrivée. Il y a près de soixante-dix-sept ans, tout petit, inconscient et faible, porté dans les bras d'une femme, vous sortiez de l'église, où vous aviez reçu un nom, et la vie chrétienne.

Aujourd'hui, redevenu inconscient et même sans vie, porté sur les épaules de vos frères

franciscains, vous sortez de l'église et de la vie terrestre pour entrer dans la vie céleste, qui n'aura point de fin.

Quelles belles funérailles on vous a faites, et qu'elle était magnifique votre église projetant sur votre tombe ses gerbes éblouissantes de clarté ! Votre pompe funèbre ressemblait à un triomphe ; et quand la procession des nombreuses vierges de votre couvent défila dans la grande nef, portant chacune à la main la lampe pleine d'huile des vierges sages, nous avons cru que le ciel même s'ouvrait au-dessus de votre tombeau et l'inondait de célestes clartés. C'est alors que votre mémoire a été vengée de toutes les morsures de cette vie, et que vous avez triomphé.

Mais vive Dieu ! Vous n'avez pas eu le prix sans la course, ni la couronne sans le combat.

Un jour, peut-être, les voix humaines cesseront de parler de vous. Mais les pierres en parleront encore, *lapides clamabunt !*

Et elles seront éloquentes les pierres qui composent le beau couvent et la splendide église des Franciscaines !

Ce sera votre monument funéraire, le plus beau et le plus durable qui puisse immortaliser votre nom.

ORAISON FUNÈBRE

DE

L'ABBÉ PAQUET

PAR LE

Rév. Père Alexandre-Marie Couget, o. f. m.

Eminentissime Seigneur,
Messeigneurs [1],
Mes Révérendes Mères
et mes bien chères Sœurs,
Mes Frères,

Lorsque nous célébrions, voici trois ans à peine, les noces d'or sacerdotales de M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet, nous ne pensions pas qu'il nous faudrait si tôt pleurer la perte de ce prêtre vénérable dont nous admirions alors la verte vieillesse. Lorsque dans sa paroisse natale, j'eus à prendre la parole, à l'occasion de ce jubilé, j'étais loin de songer que retom-

1. Son Éminence le Cardinal Bégin, Archevêque de Québec ; Nos Seigneurs Bruchési, Archevêque de Montréal ; Labrecque, Evêque de Chicoutimi ; et Brunault, Evêque de Nicolet.

berait sur moi le douloureux honneur de redire en cette chapelle, dont il fut l'ouvrier, ce qu'a été cette vie qui vient de s'achever.

D'autres voix plus autorisées que la mienne auraient pu, ce me semble, remplir cette tâche ; mais se dérober, n'eût-ce pas été, pour un fils de saint François, faire preuve d'ingratitude envers celui à qui la famille franciscaine tout entière doit une impérissable reconnaissance ; envers celui qui, avec l'appui bienveillant de l'autorité diocésaine, prépara le retour des Frères Mineurs à Québec ; envers celui qui, pour tous les enfants de saint François et en toutes circonstances, s'est montré bienfaiteur infatigable, je dirai mieux, Père plein de vigilante sollicitude et d'inébranlable affection ?

* * *

M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet naquit le 23 octobre 1838, à Saint-Nicolas, dans une des familles d'agriculteurs les plus marquantes de cette paroisse. Il y passa les douze premières années de sa longue vie. Son intelligence et ses talents précoces, chose qui semble héréditaire en cette famille, ne tardèrent pas à attirer l'attention de son curé, le frère de Mgr Baillargeon. En 1850, il entrait au Séminaire de Québec où facilement il fit de brillantes études. En 1859, bachelier-ès-arts, il

entrait au Grand Séminaire. A cette époque, sa santé commençait à donner des inquiétudes et, pour ménager ses forces, il fut, simple séminariste, attaché à l'archevêché de Québec, comme assistant-secrétaire de Mgr Baillargeon. Le 21 septembre 1862, il recevait l'onction qui consacre les prêtres du Seigneur. Qui eût pensé alors que ce jeune prêtre, à la santé débile et sur qui la mort semblait déjà étendre la main, achèverait, à deux jours près, sa cinquante-troisième année de vie sacerdotale ? Et quelle vie !

* * *

Les lèvres du prêtre doivent être les gardiennes de la science et de la vérité, *labia sacerdotis custodient scientiam.* (Mal. II, 7). M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet n'a pas failli à la tâche ; ce fut un homme de doctrine. Cette doctrine, il alla la puiser à ses sources les plus pures. Après une année de repos qui suivit son ordination, il partit pour Rome en compagnie de son frère, le futur Recteur de l'Université Laval, Mgr Benjamin Pâquet, de douce mémoire ; en compagnie aussi de celui qui devait ajouter une nouvelle gloire au siège métropolitain de Québec, déjà illustre à tant de titres divers, nous avons tous nommé notre

archevêque bien-aimé, Son Eminence le cardinal Bégin.

Après trois années d'études brillantes, quoique rendues difficiles par une santé toujours chancelante, Monsieur Louis, comme on aimait à l'appeler au Séminaire de Québec, revint au Canada, et, à l'Université Laval, occupa successivement la chaire de philosophie et l'une des deux chaires de Théologie dogmatique. Il devait rester attaché au Séminaire de Québec, soit en qualité de professeur, soit en qualité de directeur, durant près de trente années. Ce que fut son enseignement durant cette période la plus brillante de sa vie, ceux-là peuvent le dire qui ont eu l'heureuse fortune d'avoir l'abbé Louis-Honoré Pâquet comme professeur, professeur toujours clair, net, limpide dans l'exposé de la doctrine ; ceux-là aussi qui ont eu l'heureuse fortune d'entendre cet orateur toujours éloquent, toujours captivant dans les différentes chaires où il fut invité à annoncer la parole de Dieu ; ce causeur, ce controversiste, ce conférencier, toujours avidement désiré, et non moins avidement écouté, soit à l'Université Laval dans ses conférences de droit public ecclésiastique, soit à la Malbaie dans ses conférences apologétiques. Dieu seul sait le nombre d'âmes qu'il a éclairées, qu'il a ramenées à la pratique

de la religion, qu'il a fait rentrer dans le bercail du divin Pasteur, grâce à l'action d'En-Haut préparée par la clarté, la netteté de cet enseignement qu'il savait toujours donner avec une délicatesse et une charité dignes d'une âme vraiment sacerdotale. Si la faiblesse de sa constitution physique n'y avait mis obstacle, que n'aurait pu donner cette intelligence d'élite, libre de prendre tout son essor ! Malgré sa faible santé, l'abbé Louis-Honoré Pâquet n'en fut pas moins un ouvrier très actif dans la vigne du Seigneur. Tout en occupant à l'Université Laval la chaire de Théologie dogmatique, il trouvait encore le moyen de consacrer ses loisirs aux intérêts temporels, intellectuels et spirituels du pensionnat de Bellevue qui lui a toujours gardé une profonde reconnaissance des dix années environ qu'il lui a consacrées.

* * *

Un jour vint où M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet estima qu'une vie moins sédentaire que celle du professorat conviendrait mieux à son état de santé. Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Québec songeait alors à établir dans son diocèse l'Œuvre de l'Adoration Perpétuelle. La Providence lui envoyait, *à son heure*, l'ouvrier et les ouvrières de cette œuvre

chère à son cœur de prêtre et de pasteur des âmes.

Les ouvrières d'abord, c'étaient les Franciscaines Missionnaires de Marie, arrivées depuis peu à Québec, et que, selon vos propres paroles, Eminence, vous établissiez pour être *la garde d'honneur permanente autour du trône de Jésus, au nom de l'archidiocèse tout entier.*

L'ouvrier ensuite, ce fut M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet, qui quitta alors le Séminaire de Québec, et qui, durant vingt années accomplies le 5 septembre dernier, consacra à cette œuvre tout ce que le bon Dieu lui avait donné de talents, d'énergie et de persévérance.

A cette œuvre naissante, il fallait d'abord un asile. Et sur les hauteurs dominant la vieille cité de Québec, l'on vit bientôt et comme par enchantement s'élever et monter vers le ciel ce temple magnifique qui nous réunit en ce moment, et qui, permettez-moi encore, Eminence, de citer vos propres paroles, — je ne saurais mieux dire, — *est comme l'expression imposante et durable des sentiments du diocèse tout entier envers le Dieu caché qui continue dans l'Eucharistie sa mission de Rédempteur du monde.*

M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet eut vite compris qu'aux Franciscaines Missionnaires de Marie, gardiennes titulaires de l'Eucharistie,

il fallait adjoindre au dehors un nombre plus considérable d'adorateurs et d'adoratrices ; et, toujours avec la même bienveillante faveur qui accueillait les initiatives intelligentes de son chapelain, le sanctuaire du Très Saint-Sacrement, à Québec, devint le centre diocésain de l'Association de l'Adoration Perpétuelle.

Au milieu des préoccupations et des multiples affaires qu'entraînait la construction de l'église et du monastère, la santé de M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet s'affermissait ; et avec une santé meilleure, il voyait aussi s'élargir le champ de son activité : n'y était-il pas invité par les encouragements de ses Supérieurs ? C'est ainsi que le Tiers-Ordre de Saint François, déjà merveilleusement florissant dans la paroisse dirigée par les RR. PP. Oblats, à Saint-Sauveur, vit se créer un nouveau centre dans l'église du Très Saint Sacrement. C'est ainsi encore que les Religieux du Premier Ordre de Saint François rentrèrent à Québec, après une longue absence, et trouvèrent en la personne de M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet l'ami généreux et dévoué qui devait pendant quinze années remplir, au nom du Souverain Pontife, les fonctions de Syndic Apostolique, c'est-à-dire d'administrateur des biens et des propriétés, à l'usage des Frères Mineurs.

* * *

Ces vingt dernières années de M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet furent donc vingt années de vie eucharistique et franciscaine. A cette vie il se donna tout entier ; par amour pour cette œuvre, il ne recula devant aucun sacrifice ; il crut même devoir laisser se relâcher des relations bien chères ; et de cela, je le sais, son âme fidèle garda une plaie qui ne s'est jamais cicatrisée.

A cette œuvre eucharistique et franciscaine, il consacra son cœur. Et grand Dieu ! quel cœur que celui de l'abbé Louis-Honoré Pâquet ! Cœur *magnanime:* il ignora toujours ce qui de près ou de loin aurait pu ressembler à du ressentiment ; prompt à oublier la peine qu'on avait pu lui faire, l'abbé Louis-Honoré Pâquet eût été incapable de ne pas pardonner ! Cœur *fidèle:* rien au monde ne pouvait le détacher des œuvres et des personnes à qui il avait une fois voué son affection et son dévouement ! Cœur *généreux:* lorsqu'il s'agissait des autres, il ne regardait jamais à la dépense ! Rien de plus frappant que le contraste qui existait entre les goûts simples et modestes de ce prêtre, en tout ce qui le touchait personnellement, et ses allures distinguées de grand seigneur, lorsqu'il s'agissait de rem-

plir envers ses amis les devoirs de l'hospitalité.

Cœur *charitable :* s'il s'en trouve un seul ici qui ait fait appel à la charité de ce prêtre désintéressé et qui ait essuyé un refus, qu'il se lève et qu'il le dise ! Ah ! vous tous qui avez eu le bonheur de l'approcher, n'est-il pas vrai que M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet fut l'incarnation de la bonté, de la charité la plus délicate et la plus dévouée ? Oui, ils sont légion ceux qui, pour un motif ou pour un autre, pour une œuvre ou pour toute autre fin légitime, ont bénéficié de son inépuisable libéralité ! Son bonheur était de faire des heureux. Et cependant, chose admirable, chose incompréhensible, cet homme, ce prêtre, qui avait passé sa vie à donner sans compter, il se demandait avec crainte quelques jours à peine avant sa mort, s'il avait, dans sa vie, fait assez de charités. Tant la véritable vertu s'ignore elle-même !

* * *

Une telle vie ne pouvait être couronnée que par une sainte mort. Cette mort plus menaçante depuis deux ans apparut à M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet, en ces derniers mois, comme inévitable ; et courageusement, sacerdotalement, il fit à Dieu le sacrifice de sa

vie et se prépara à mourir. Oh ! il ne fut pas exempt des terreurs que ce moment redoutable fait naître dans les plus saintes âmes. Mais ces terreurs elles-mêmes ne donnaient que plus de valeur et plus de mérites à l'humble abandon, à la parfaite résignation dont était pénétrée l'âme du regretté défunt. A ceux qui l'interrogeaient sur sa santé, il avouait ses incessantes souffrances ; mais jamais un murmure, jamais une plainte ne s'échappait de ses lèvres. Chapelain de celles qui s'offrent à Dieu en *victimes pour l'Eglise et pour les âmes*, et, si j'ose ainsi parler, identifié avec elles depuis vingt ans, lui aussi, dans une union constante avec Dieu, prêtre du Christ, il s'offrait en victime expiatoire !

L'heure approchait où l'exil de cette âme allait finir ! Incapable de parler, il réussit cependant à manifester son désir de recevoir une fois encore l'Extrême-Onction et le Saint Viatique. Incapable de soulever ses membres affaiblis, mais aidé par ses infatigables infirmières, il bénit ses chères Franciscaines Missionnaires de Marie réunies par groupes autour de lui ; il bénit les membres de sa famille accourus à son chevet ; il bénit les humbles et les petits, vers qui d'instinct allaient toujours ses plus délicates attentions ; et peu

à peu, sans heurt, sans secousses, lentement, doucement, il rendit son âme à Dieu, le dimanche, 19 septembre 1915, à une heure du matin.

* * *

C'en est donc fait ! Nous ne reverrons plus cet aimable vieillard à la physionomie sympathique où l'intelligence et la distinction le disputaient à la bonté ! Nous ne pourrons plus venir nous éclairer auprès de cet ami, de ce conseiller judicieux, prudent, entendu dans les affaires, et dont on ne regrettait jamais d'avoir suivi les directions, écouté les avis ! Nous n'entendrons plus tomber de ces lèvres harmonieuses cette parole séduisante qui, en faisant pénétrer dans nos esprits les rayons lumineux de la vérité, venait aussi réchauffer et embraser notre cœur d'amour pour la vertu !

En la personne de M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet un grand nombre perdent un ami fidèle ; la famille franciscaine voit disparaître un père vénéré et tendrement aimé ; le diocèse de Québec, et l'Église, au Canada, un prêtre véritablement selon le cœur de Dieu !

J'ai fini, Mes Frères, mais laissez-moi, avant de quitter cette chaire, vous livrer, comme suprême hommage à celui que nous pleurons,

ces paroles de nos Saints Livres ; elles me semblent exprimer en toute vérité les sentiments de vous tous qui fûtes les amis de M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet : *Memoria in compositionem odoris,* sa mémoire est un parfum composé des plus suaves odeurs ! *In omni ore quasi mel indulcabitur ejus memoria,* sur toutes les lèvres son souvenir sera doux comme le miel. Ainsi soit-il !



VOIX DE FRANCE

Impressions et souvenirs d'un ancien condisciple

Monsieur le Chanoine Barbot

Quand ils parurent tous trois : le futur Cardinal, le futur Monsignore et Lui, la rentrée battait son plein à *Santa Chiara*. On s'empressait nombreux autour des nouveaux venus ; curieux, surtout, de dévisager ceux qui s'appelaïent eux-mêmes, en riant, des sauvages.

On loua copieusement les deux premiers. Comment faire autrement ? Ils étaient si avenants, si bons, et s'affirmaient déjà très remarquables.

Pour Lui, huit jours n'étaient pas écoulés, qu'on le définissait : *c'est un charmeur !* Tant il se montrait à l'aise et mettait tout le monde à l'aise ; tant il recrutait déjà d'amis !

De quoi était fait ce charme ? De tout ce qu'il était : distinction, bonté, entrain, attraction cordiale, sans prétention. Et aussi

je crois, beaucoup d'oubli de soi-même. Il savait s'assortir aux hommes et aux choses : butinant partout, comme l'abeille, le bien et le beau ; et, malgré sa santé chétive, faisant rayonner sur tout, son contentement et sa belle humeur.

Toujours malade, Louis Pâquet était, nonobstant, le plus *vivant* des élèves de Santa Chiara. Il menait sa vie au pas de charge : aussi ardent à la distraction qu'au travail, et traitant tout en virtuose, tout, jusqu'à ses délassements et à ses promenades.

Quand, de sa voix claire, il nous chantait vos vieilles chansons canadiennes, on se groupait autour de Lui sur la voie Nomentane ou sous les bocages de Frascati. Et lorsque d'une voix qui, après avoir ri, s'oubliait parfois à l'émotion, il soupirait :

..........et ton ami
L'oiseau bleu s'est endormi.

on aurait pleuré volontiers et l'on passait, avec lui, sur d'autres rivages.

Mais il ne s'imposait pas. Il excellait, au contraire, à mettre en valeur les aptitudes et les petits talents des autres. Il y avait donc toujours beaucoup de monde autour de lui. Son esprit d'entraîneur et de *boute-en-train* ne chômait jamais. Sous les ombrages de Pamfili ou de la Villa Borghese, il provoquait à

chanter, à causer, à discuter, à raconter, à dépeindre : sur chaque pays, sur chaque diocèse, sur tout ce qu'un étudiant impressionnable peut avoir déjà recueilli et emmagasiné. Et, à la fin, quel que fût l'intérêt de ces petites académies, chacun se reprochait, à part soi, d'avoir usurpé un rôle, que lui seul savait tenir.

N'insistons pas sur l'orateur, le philosophe et le théologien que tous ont connu à Québec. Je n'ai assisté qu'à son examen de Licence, si mes souvenirs ne me trompent pas. Quelle sûreté de langue ! Quel brio ! Quelle présence d'esprit ! Ce fut une fête de l'entendre, et pour lui aussi, je le crois, quelle joie de lutter ! Il mena cela tambour battant, avec l'illustre Franzelin, qui ne put s'empêcher d'esquisser ce jour-là un demi-sourire, ravi qu'il était de se voir battu par ses propres armes. — " Ce petit coq français, observa le P. Cardella, chante déjà son Doctorat en Théologie. "

Assez pour aujourd'hui. N'oublions pas que Louis Pâquet savait être souvent d'une modestie farouche.

* * *

Quand nous nous revîmes pour la dernière fois, Louis Pâquet et moi, près de quarante hivers avaient neigé sur nos têtes. Mais chez

lui, c'était toujours le même printemps d'humeur, de grâce souriante et de juvénile vivacité. Toujours la même voix prenante, bien que légèrement voilée ; toujours la même sympathie rayonnante, qui dore les moindres choses et provoque à éterniser les conversations...

Nous étions de bonne foi tous les deux, en nous complimentant réciproquement. Nous nous trouvions *bien conservés* tous deux et encore *verts*... Toujours la même illusion des vieux qui confondent la chaleur de l'amitié avec la chaleur de la vie ! Et, secrètement, nous nous flattions de la possibilité d'une autre rencontre...

Elle aura lieu, en effet. Elle ne tardera pas : — non au Canada, ni à Paris, mais *là* où il est déjà avec tant de nos Maîtres bien-aimés, tant de nos camarades cueillis avant nous ; — au banquet de ces vraies *Noces d'or*, dont Dieu lui-même est l'amphytrion et dont le service est fait par ses anges.



COUP D'ŒIL

SUR

L'ŒUVRE ORATOIRE DE

l'Abbé Louis-Honoré Paquet

Le vénérable aumônier des Franciscaines, descendu il y a quelques mois dans la tombe, et dont l'Eglise de Québec pleurera longtemps la perte, n'était pas seulement un prêtre très distingué par son savoir, son esprit, ses manières courtoises, et par son zèle généreux pour les œuvres de foi et de grâce auxquelles il avait voué son âme. Il brillait au premier rang parmi ceux qui ont reçu du ciel le don précieux de la parole.

Ce don, chez l'abbé Pâquet, était vraiment remarquable ; et il a fait pendant longtemps, de cet ecclésiastique instruit et disert, le premier de nos orateurs sacrés. Il lui a permis de s'illustrer dans tous les genres d'éloquence religieuse, soit dans l'homélie, soit dans le sermon, soit dans la conférence, soit dans l'éloge funèbre ou le discours de circonstance.

L'abbé Pâquet écrivait relativement peu.

Sa grande facilité de parole le dispensait, dans la plupart des cas, de ce qui, pour plusieurs, est une nécessité et une servitude. Aussi ne reste-t-il de toute son œuvre oratoire, avec beaucoup de plans et de canevas et de substantiels tableaux d'idées, que de rares discours rédigés intégralement. Et ces quelques textes eux-mêmes, l'auteur dans sa modestie les jugeait pour la plupart indignes de la publicité et eût voulu, avant de mourir, leur infliger le sort des objets de rebut.

Des mains pieuses ont sauvé de la destruction ces restes de sa pensée et ces échos de sa parole. Et l'on demande avec instance que, faisant aux volontés du cher défunt une douce violence, nous dressions en quelque sorte l'inventaire de cet héritage, afin d'en conserver dans des pages durables ce qui peut être tout à la fois un mémorial pour l'histoire et un sujet d'édification pour les âmes religieuses.

Nous n'avons pas cru devoir nous dérober à cette sollicitation inspirée par de si purs motifs. Et voilà pourquoi nous offrons ici au lecteur indulgent, en même temps qu'un bref aperçu sur l'œuvre oratoire accomplie par l'abbé L.-H. Pâquet, ceux de ses discours et de ses sermons que nous avons pu retrouver et qui nous ont paru pouvoir figurer dans un recueil intime et modeste.

* * *

La carrière d'orateur sacré de l'abbé Pâquet s'ouvre, après son retour de Rome où il était allé étudier les sciences ecclésiastiques, par un sermon sur *l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ* qu'il prononça en 1867, et où le futur fondateur de l'œuvre des Sœurs adoratrices du Très Saint Sacrement à Québec prêchait déjà d'une façon très nette, en s'appuyant sur le Concile de Trente, la doctrine de la communion fréquente et même quotidienne si hautement remise en force par Pie X.

Contraint par l'état de sa santé d'aller passer les hivers de 1868 et 1869 dans le sud des Etats-Unis, l'abbé Pâquet n'y fut pas inactif. Son grand talent lui permit bientôt de parler la langue anglaise non seulement avec une parfaite aisance, mais avec une correction étonnante et une remarquable justesse d'accent. On l'invita plusieurs fois à prêcher dans les villes où il séjourna, et nous avons retrouvé le texte à peu près complet de trois sermons qu'il fit en anglais, l'un à Augusta, les autres à Savannah. Il a laissé de plus, sous forme de notes et d'ébauches, une série d'instructions catéchistiques anglaises données aux enfants de l'école dominicale d'Augusta. Et lorsque notre catéchiste canadien dut quitter ce théâtre si

intéressant de son zèle, les pères de famille reconnaissants s'assemblèrent pour lui marquer leur gratitude et lui témoigner par un magnifique cadeau combien ils avaient apprécié l'effet bienfaisant de sa parole.

Rentré à Québec où devait s'écouler toute sa vie sacerdotale, et fort de l'expérience qu'il avait acquise dans le maniement de la langue anglaise, l'abbé Pâquet prononça un grand nombre de sermons anglais, tantôt à Saint-Patrice, tantôt à la chapelle militaire, tantôt à Saint-Romuald, tantôt à Sillery, tantôt au Couvent de Bellevue, tantôt à l'Asile des Aliénés. Il se chargea même en 1876, le soir de la Saint-Patrice, à Sillery, de l'allocution de circonstance ; et quelques débris de ce discours qui nous sont tombés sous les yeux prouvent avec quel tact, quel sens de l'opportunité, et quelle chaude et vibrante éloquence l'orateur sut toucher la corde du patriotisme irlandais.

Mais ces sermons et ces allocutions prononcés par l'abbé Pâquet dans une langue qui n'était pas la sienne, ne sont que des incidents dans la carrière de l'illustre orateur. C'est en français que sa parole fit si souvent le tour des chaires de la ville de Québec et de maintes chaires du diocèse et produisit partout l'impression la plus profonde.

Dans l'été de 1868, il accepte de faire, devant les fidèles de sa paroisse natale, Saint-Nicolas, une brève et persuasive homélie pour le dixième dimanche après la Pentecôte. Plusieurs fois, dans la suite, ses coparoissiens auront l'occasion de l'entendre, et toujours avec la même fierté joyeuse, et la même respectueuse avidité.

Dans l'automne de 1869, des notes incomplètes nous le montrent donnant aux dames Ursulines et à leurs élèves deux instructions, l'une sur le dix-neuvième dimanche après la Pentecôte, l'autre sur la Présentation de la Très Sainte Vierge.

En 1870, sa renommée semble déjà faite, et l'écho bienfaisant et conquérant de sa parole lui attire de partout des invitations pressantes. Il parle à la Cathédrale (le jour de l'Epiphanie), au Séminaire (le jour de la Saint-François de Sales), aux Ursulines, à Saint-Joseph de Lauzon, à l'Hôtel-Dieu, à l'ouverture du Mois de Marie (Cathédrale et Saint-Roch), et pendant l'Avent (en ces deux mêmes églises). Il prêche une retraite aux élèves du Pensionnat de Saint-Roch ; et il prononce deux grands discours de circonstance, le premier, le 24 juin, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, à l'occasion de notre fête nationale, le second, le 18 octobre, dans la chaire de la Cathédrale, à

l'occasion du service de Mgr Baillargeon, archevêque de Québec. Voici comment l'*Evénement* (25 juin 1870) appréciait l'allocution patriotique de notre éloquent compatriote : " Le sermon de circonstance a été prononcé par l'abbé Louis Pâquet, dont on connaît la diction élégante et mesurée, l'éloquence sobre, la parole pleine de charme et de sincérité. L'orateur a été admirablement inspiré. Son discours sortait du cadre ordinaire des sermons de Saint-Jean-Baptiste ; on n'y retrouvait pas ces lieux communs dont, involontairement, commencent à s'impatienter même les auditeurs les plus bénévoles, mais des observations justes, des aperçus nouveaux, des rapprochements ingénieux et des considérations vraiment élevées. " L'éloge funèbre de Mgr Baillargeon fut également très goûté. On y admira ce jeune orateur (l'abbé Pâquet n'avait encore que trente-deux ans) à l'apparence frêle et maladive, mais dont la parole puissante et maîtresse savait déjà s'élever à la hauteur des plus graves sujets et subjuguer, par la vigueur de la pensée et le charme singulier de l'élocution, les esprits et les auditoires les plus cultivés.

C'est en 1870, pendant le carême, qu'eurent lieu à la chapelle du Séminaire, les conférences faites par le brillant professeur de Laval, et son frère l'abbé Benjamin, sur la Foi et la Raison,

conférences qui attirèrent un auditoire considérable et furent suivies avec le plus vif intérêt. Nous en publions plus loin deux, de l'abbé Louis-Honoré. Le *Courrier du Canada* (8 avril 1870) appréciait comme suit ces conférences : " Bon nombre de nos plus respectables citoyens ont été fidèles à les venir écouter. Nous avons pu recueillir de la bouche des éminents orateurs, MM. les abbés Pâquet, de nobles et grandes idées sur la puissance de la raison soumise à la foi. La conférence d'hier surtout a été, nous le croyons, la plus magnifique. Les idées si bien exprimées sur la nécessité de l'intolérance religieuse doivent avoir dessillé bien des yeux prévenus. "

Suivons l'abbé Pâquet pendant l'année 1871, plus féconde peut-être encore que la précédente. Tous les loisirs que lui laissent l'enseignement dogmatique dont il est chargé, et ses fonctions d'aumônier du couvent de Bellevue qu'il remplit depuis deux ans, notre abbé les consacre à l'œuvre d'une prédication de plus en plus active et de plus en plus fructueuse. Il apparaît à deux reprises dans la chaire de la Cathédrale ; il prêche à une bénédiction de cloches dans l'église de Sillery, et à l'Immaculée-Conception dans l'église de Saint-Roch ; puis les couvents de Saint-Roch, de Jésus-Marie, de Bellevue, des Ursulines, se disputent tour à tour le plaisir de l'entendre soit en des sermons isolés, soit en des

instructions suivies. La prédication de la retraite annuelle des écoliers, au Petit Séminaire de Québec, lui est confiée. Le 20 juin, l'Université Laval, voulant célébrer avec éclat le 25ᵉ anniversaire de l'élévation de Pie IX au souverain Pontificat, conviait le public à une solennelle manifestation littéraire et musicale. L'abbé Pâquet y parla, et comme toujours, avec grand succès. Voici ce que le lendemain l'un des journaux de la ville en disait : " M. l'abbé L.-H. Pâquet a fait ensuite un discours de circonstance. L'orateur a été très applaudi. Il a de l'énergie et de la grâce dans le geste, de l'élégance et de la pureté dans la diction. Il a eu des traits hardis et brillants qui ont enlevé l'auditoire.[1]" Cette même année, l'abbé Pâquet était appelé à faire, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, le sermon traditionnel de la Sainte-Cécile. L'auditoire ne fut pas déçu dans son attente. Citons encore le journal québecquois, alors dirigé par un fin lettré, M. Fabre : " L'éloquent prédicateur a traité son sujet avec un grand bonheur d'expression. Il a eu des mouvements oratoires remarquables, des élans, des inspirations sublimes.[2] "

L'année 1872 nous fait assister à un nouveau déploiement du zèle apostolique et de l'admi-

1. L'*Événement*, 21 juin 1871.
2. L'*Événement*, 27 novembre 1871.

rable talent de parole de l'abbé Pâquet. Sans abandonner la haute prédication, l'orateur, soit par un instinct de son âme d'apôtre, soit par la force des invitations qui le pressent, s'attache de préférence aux instructions de retraite et aux entretiens familiers. Il ne déserte pas la chaire de la Cathédrale où pendant longtemps sa parole, aux grandes solennités liturgiques surtout, continuera de grouper un auditoire attentif et enthousiaste. Et cette année, par exemple, c'est lui qui, le vendredi-saint, dans cette église prononcera l'habituel sermon sur le grand drame de la passion, ainsi que le sermon d'inauguration de l'adoration perpétuelle établie dans le diocèse. Mais son talent si souple sait s'adapter à tous les auditoires et se plier à tous les besoins. Aujourd'hui, devant des intelligences adultes, il parle gravement du Chef de l'Eglise ; demain, devant des enfants qui vont s'approcher pour la première fois de la table sainte, il prendra le ton suave que suggère une cérémonie de première communion. Il prêche quatre retraites, l'une à l'Ecole Normale, la seconde au couvent de Bellevue, la troisième au couvent de Saint-Roch, la quatrième à la Cathédrale pour les Dames de la Sainte-Famille. Et au milieu d'autres instructions pieuses données ça et là, il fait, pendant l'Avent, aux écoliers du Séminaire, une série de con-

férences très intéressantes et très appréciées.

Peu de notes subsistent de l'année 1873. Nous y voyons pourtant les éléments d'une neuvaine prêchée vers le carême à la Cathédrale, le plan d'une retraite donnée aux Dames religieuses de l'Hôpital-Général, et celui d'une autre retraite pour les Enfants de Marie de la paroisse Saint-Roch. Le jour de Noël, c'est l'abbé Pâquet qui prononce, à la Cathédrale, le sermon toujours impatiemment attendu sur ce mystère si caractéristique et si touchant.

Nous touchons au seuil de 1874. L'année s'ouvre par un sermon à Sillery sur la fête de l'Epiphanie. Puis viennent un sermon de Pâques prononcé le même jour à Sillery et à Saint-Romuald, une conférence donnée à l'Hôpital-Général, une retraite prêchée aux élèves de l'Ecole Normale, un sermon fait à Notre-Dame de Lévis à l'occasion d'une bénédiction de cloches, un autre sermon prononcé à la Cathédrale le 4e dimanche de l'Avent. Le 10 mars de cette année, l'Eglise de Québec ou mieux l'Université Laval voulut célébrer, conformément aux désirs du Saint-Siège, le 600e anniversaire de la mort du prince des théologiens, saint Thomas d'Aquin. Une messe solennelle fut chantée à la Cathédrale, et un fils éloquent de saint Dominique, le R. P. Bourgeois, y fit le panégyrique du Saint. Le soir,

dans les salles de l'Université se pressait toute l'élite de la société québecquoise venue là pour assister à une séance académique spécialement organisée en l'honneur du grand docteur qui sera à jamais l'une des plus pures gloires et l'une des plus hautes lumières des universités catholiques. L'abbé Pâquet prit la parole. Il était alors dans toute la force de son talent oratoire et dans tout l'éclat de sa renommée. Il remporta un très vif succès, le plus beau peut-être de toute sa carrière. Et aujourd'hui encore, quoique dépouillé du charme si prenant que lui donnaient le geste, le regard, l'attitude, l'admirable timbre de voix et l'impeccable diction de l'orateur, ce discours apporte au lecteur les plus nobles jouissances. On nous permettra de rapporter ici deux témoignages contemporains : " M. l'abbé Pâquet avait choisi pour sujet : *le rationalisme écrasé par saint Thomas.* Nous n'entreprendrons pas d'analyser ce discours ni le sermon du R. P. Bourgeois. Ce sont deux chefs-d'œuvre. Ils seront publiés en brochure, et nous les reproduirons *in extenso* comme des plus belles pages dont puisse s'enorgueillir l'éloquence canadienne.[1] " Autre appréciation : " Nous nous contenterons de dire que le fait le plus saillant de cette séance, et celui

1. Le *Courrier du Canada*, 11 mars 1874.

qui, incontestablement, a éclipsé tous les autres, c'est bien le discours de M. l'abbé Louis Pâquet, professeur de théologie à l'Université Laval. Nous croyons interpréter fidèlement la pensée de tous ceux qui l'ont entendu en disant que c'est un morceau d'éloquence modèle. Aussi l'auditoire l'a applaudi avec un véritable enthousiasme.[1] "

Parmi les travaux de parole qui marquèrent pour l'abbé Pâquet l'année 1875, nous relevons, avec un sermon pour une bénédiction de cimetière et une conférence sur Rome, une causerie faite à l'Institut Canadien. L'orateur avait pris pour thème de cet entretien les stations thermales des Pyrénées, si recherchées par les citadins de France, surtout les Parisiens, et que l'état de sa santé, pendant ses vacances d'étudiant en Europe, l'avait forcé de fréquenter. Il parla d'abondance et avec ce superbe talent d'improvisation qui lui était naturel sans doute, mais qu'une pratique de quelques années avait en outre singulièrement développé. Par les descriptions poétiques qu'il fit, les anecdotes variées qu'il rapporta, les observations piquantes et spirituelles dont son discours était émaillé, il intéressa très vivement son auditoire. Le causeur charmant et plein

1. Le *Journal de Québec*, 11 mars 1874.

de verve qu'était l'abbé Pâquet, s'était donné libre carrière. Voici le compte-rendu que nous lisons dans l'*Evénement* du 8 mars 1875 : " Il y avait hier soir à l'Institut Canadien conférence donnée par M. l'abbé L.-H. Pâquet devant un auditoire d'élite, tant dames que messieurs. La réputation de M. l'abbé Pâquet comme théologien des plus distingués, prédicateur des plus populaires, était connue et est fort grande à Québec. Il a démontré hier soir qu'au besoin le talent de causeur spirituel ne lui fait pas défaut. Le savant abbé a amusé son auditoire pendant plus d'une heure dans une charmante causerie sur la *Vie des bains à Ussat.* "

L'année 1876 fut encore très bien remplie. Notre zélé prédicateur distribua le pain de la vérité tantôt au personnel du Couvent de Bellevue dont l'œuvre occupait alors dans sa vie une si large place, tantôt aux religieuses Ursulines et à leurs élèves qui appréciaient si hautement la clarté de sa doctrine et la distinction de sa parole, tantôt aux fidèles de la Haute-Ville pour qui il prononça, dans la Cathédrale, le sermon de l'Ascension. Ce sermon sur le ciel fit grande impression ; il trahissait en même temps que l'orateur maître de lui-même et de sa diction, le professeur de dogme à la science claire et à l'esprit pénétrant.

L'auditoire si cultivé qui se presse d'ordinaire dans les nefs de l'église métropolitaine de Québec ne se lassait pas de l'entendre. Il fit pour lui en 1877 deux grands sermons, l'un sur la papauté en présence de S. E. Mgr Conroy, Délégué Apostolique, l'autre sur le serment. Le sermon sur la papauté, dont nous avons pu retrouver la substance, mérite, croyons-nous, de prendre place dans ce recueil.

Cette même année 1877, l'abbé Pâquet prêcha chez les Révérends Pères Jésuites, à la Purification, et dans sa paroisse natale, Saint-Nicolas, lors de la bénédiction du couvent où enseignent depuis cette époque les Sœurs de la Charité. Mentionnons de plus l'éloge du cardinal Franchi, Préfet de la Propagande et premier Cardinal protecteur de l'Université Laval, qu'il prononça le 8 octobre à l'Université devant le Délégué Apostolique, le Lieutenant-Gouverneur et tous les évêques de la Province de Québec, et qui peut être considéré comme un modèle de tact, de délicatesse et d'éloquence académique. " L'abbé Louis Pâquet (écrit l'*Evénement* du 9 octobre 1877) a pris ensuite la parole et il a fait le panégyrique de l'illustre Cardinal que Pie IX a bien voulu donner comme protecteur à l'Université. Cet éloge fait en termes délicats et élevés, a provoqué un assentiment unanime. La finesse de diction de l'orateur et l'éloquence

de style de l'écrivain ont justement excité la vive admiration de l'auditoire, heureux en même temps de voir si bien louée une des plus grandes figures de la Cour de Rome. "

Dans le cours de l'hiver, l'abbé Pâquet avait donné à l'Université une série de conférences sur le droit public de l'Eglise en s'inspirant de la grande théologie romaine dont il s'était nourri aux pieds de la chaire apostolique. Ce cours fait sans vaine rhétorique, mais non sans forte doctrine, eut le plus grand succès.

Et c'est pourquoi, l'année suivante, le docte conférencier remonta dans sa chaire pour y traiter en sept leçons des questions fondamentales du droit naturel et social.[1] Déjà son frère, l'abbé Benjamin, avait donné lui aussi, à l'Université, quelques années auparavant, un cours de droit naturel et de droit des Gens, et avait livré à la publicité sous le titre de *libéralisme* les leçons les plus actuelles de ce cours (leçons qui eurent l'honneur d'une édition romaine avec Bref du Saint-Père et éloges de la *Civiltà cattolica*). L'abbé Louis-Honoré reprend à son tour le même thème inépuisable pour l'exploiter à sa manière et sous une forme nouvelle. Il s'agissait évidemment d'un cours

1. Voir l'*Abeille* du 18 avril 1878. On y trouvera une analyse des leçons de l'abbé Paquet, ainsi que de celles que donnait le même hiver l'abbé Bégin sur l'histoire de l'Église.

élémentaire. Le conférencier en prévient ses auditeurs dès le début : " Le seul attrait, dit-il, que ce cours offrira est celui qui s'attache à l'exposition et à l'intelligence de la vérité. Je m'efforcerai d'être simple, clair et utile, rien de plus : je ne viserai nullement à la beauté de la forme, mais toujours à la solidité du fond. " Les notes qui sont restées attestent tout à la fois que le fond fut solide, et que la forme elle-même, sans être recherchée, ne cessa d'offrir le charme d'une langue faite de clarté sereine et de précision élégante. Le lecteur trouvera plus loin une analyse des leçons philosophiques de l'abbé Pâquet. Ce travail n'empêcha point notre cher abbé de porter, cette même année, sur divers autres théâtres l'activité de sa parole et de son zèle. Il prêcha à la Cathédrale " en termes émus " (dit l'*Abeille*) sur les gloires de saint Joseph, et il fit aux Ursulines, pour les Enfants de Marie du monde, une conférence qui dut être très goûtée, car l'année suivante nous retrouvons le conférencier au même endroit et devant le même auditoire.

L'abbé Pâquet excellait dans ce genre de causerie. Mêlé plus que d'autres prêtres à la société, il en connaissait particulièrement les besoins. Il savait ce que doit être, dans le monde, une femme chrétienne, et c'est à en tracer le tableau, d'après l'Evangile et d'après le sens

catholique, qu'il consacrait ces entretiens simples, spirituels, et éminemment utiles. La femme chrétienne, pour lui, doit allier aux pratiques de la piété et à l'urbanité des manières, le travail manuel : il faut qu'elle soit " une excellente maîtresse de maison. C'est l'Esprit-Saint qui le dit. " Toutefois ces soins manuels n'excluent pas tout effort intellectuel. Et faisant la distinction entre le bas bleu et le simple instrument de ménage, entre la femme savante et la femme qui ne pense pas, l'abbé Pâquet marquait avec une rare justesse à quelles conditions et dans quelle mesure il convient que la femme se livre aux choses de l'esprit, quels avantages pour elle-même et pour son mari elle peut retirer de ce commerce intellectuel sagement réglé, et combien il serait injuste et malséant de la confiner exclusivement à ses chiffons. Il signalait du reste avec soin les dangers à éviter soit dans le choix des livres, soit dans la manière de les lire. L'année 1879 nous montre l'abbé Pâquet prêchant en outre à Saint-Joseph de Lévis à l'occasion de la bénédiction d'une statue de saint Honoré, à Sillery où il donne des instructions de retraite, au couvent de Jésus-Marie et au monastère des Ursulines où il célèbre par sa parole éloquente le 25e anniversaire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception.

1880 est encore pour le distingué prédicateur une année très active. Sillery, Saint-Nicolas, Notre-Dame du Portage, le couvent des Ursulines, la Cathédrale de Québec, se disputent le plaisir de l'entendre. Il prononce à l'Univer-niversité Laval, sur les Ordres religieux, une importante conférence que le lecteur sera sans doute heureux de parcourir dans la deuxième partie de cet ouvrage. Sa santé toutefois va déclinant. Sous l'administration financière de Mgr Benjamin son frère, on l'a attaché spécialement aux travaux de la Procure du Séminaire : ce qui est pour lui une diversion utile, mais va l'obliger à ralentir, sinon à suspendre complètement, pendant plusieurs années, ses travaux de prédication. L'abbé Pâquet, d'ailleurs, est trop souvent malade pour prêter régulièrement aux hommes et aux œuvres qui le sollicitent le concours de sa parole. Il monte encore quelquefois dans la chaire de la Cathédrale ; mais, s'il faut en croire la preuve résultant d'une absence presque totale de notes, il semble que partout ailleurs, à peu près, sa voix se soit tue.

Néanmoins en 1888, l'un de ses grands amis, Mgr Dominique Racine, premier évêque de Chicoutimi, venait de mourir. Un service solennel ayant été chanté le 1er février dans la Basilique de Québec, pour le repos de son âme, l'abbé Pâquet y prononça l'éloge funèbre du

défunt. Avec quel succès, les témoins de cette époque déjà lointaine le savent. Au dire de l'*Evénement* (1er février 1888), cet éloge fut " admirable " ; et " ce discours si joli de forme fut dit avec une émotion vive et vraie qui toucha profondément la foule des fidèles qui se pressaient dans la Basilique. " On n'y trouve peut-être pas toute la richesse et toute la splendeur de style des plus brillantes pages laissées par l'orateur ; mais l'éloquence des idées et du cœur y est tout entière.

Quelques feuilles volantes nous apprennent que, en 1889, l'abbé Pâquet prêchait à Chicoutimi la retraite du Petit Séminaire. Son ancien condisciple, et son ami de toujours, Mgr L.-N. Bégin (depuis archevêque de Québec et cardinal de la sainte Eglise romaine), était alors l'évêque de la région. L'amitié s'était jointe au zèle pour faire sortir le prédicateur québecquois d'un silence où la maladie s'obstinait à le retenir. Le 7 mars 1890, il put faire à la Basilique le sermon d'inauguration de l'adoration hebdomadaire ; et, vers la même époque, il acceptait de donner aux élèves du Petit Séminaire de Québec une série de conférences pratiques. Les deux années suivantes ne sont marquées, dans les plans de sermons mis sous nos yeux, que par une seule instruction faite sur l'Eucharistie à l'Hôpital-Général où les

abbés Pâquet avaient une sœur, Mère Saint-François de Borgia, déjà avancée en âge, et où l'abbé Louis-Honoré, dans ses plus fortes crises de santé, aimait à se transporter pour recevoir de mains amies les soins les plus dévoués.

La Providence cependant réservait à l'abbé Pâquet de nouvelles œuvres de parole et de nouveaux succès oratoires. L'année 1893 lui avait apporté un regain de vigueur. Son Em. le Cardinal Taschereau, Archevêque de Québec, profita de cette amélioration de sa santé pour lui confier la prédication du Carême à la Basilique. C'était presque une résurrection. Voici en quels termes sympathiques le *Courrier du Canada*, alors rédigé par l'hon. Thomas Chapais, annonçait sous le titre de " Conférences à Notre-Dame, " cette rentrée en scène : " Nous avons salué hier matin avec bonheur la réapparition de M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet dans la chaire de Notre-Dame de Québec. L'éminent orateur, qu'une cruelle maladie a tenu longtemps éloigné de la grande prédication, a été chargé par son Eminence de donner une série de conférences durant le Carême de 1893, à la Cathédrale. Cette station se composera de quatre conférences, y compris celle d'hier. En voici les sujets : 1° Ressemblance de l'homme avec Dieu ; 2° vanité de l'homme ; 3° dégradation de l'homme ; 4° restauration de l'homme.

M. l'abbé Pâquet a ouvert cette prédication d'une façon magistrale. Il a traité la première partie du vaste programme qu'il s'est tracé, avec une élévation, une clarté, une éloquence admirables.[1] " Il en fut de même des autres conférences lesquelles eurent un double effet, celui de répandre dans l'esprit des auditeurs la semence d'une parole éminemment féconde, et celui aussi de confirmer l'orateur lui-même dans l'idée consolante que ses forces n'étaient pas épuisées et que son riche talent gardait en réserve pour de nouveaux travaux les plus précieux trésors.

C'est au cours d'une de ces conférences que l'abbé Pâquet eut l'occasion, à propos du 22e anniversaire du sacre du Cardinal Taschereau, de montrer une fois de plus avec quel tact et quelle souplesse il savait manier la langue française. L'*Evénement* du 20 mars l'observait par ces mots très significatifs : " Hier, après son sermon à la Basilique, M. l'abbé Louis Pâquet a fait de son Eminence un éloge que les assistants se sont accordés à considérer comme un chef-d'œuvre d'éloquence et de délicatesse. "

Nous n'en dirons pas davantage de cette station quadragésimale qui fut suivie avec un

1. *Courr. du Can.* 6 mars 1893.

si religieux intérêt. Nous nous permettrons cependant, pour mieux faire saisir l'impression profonde causée dans le public, de reproduire l'article enthousiaste écrit, à la suite de ce Carême, par l'un des citoyens en vue de Québec, M. L.-G. Desjardins, et publié le 10 avril dans un des journaux de la ville. Voici cette appréciation :

L'auditoire d'élite qui a eu la bonne fortune d'entendre la série de conférences que M. l'abbé Louis Pâquet terminait, hier, à la Basilique, se rappellera bien longtemps les heures, beaucoup trop vite écoulées, pendant lesquelles l'éminent orateur sacré l'a tenu suspendu à ses lèvres. Rarement une exposition aussi supérieure de la vérité chrétienne, dans l'une de ses plus importantes manifestations, des paroles aussi éloquentes, des accents aussi émus, sont tombés de la chaire de Notre-Dame de Québec, déjà illustrée pourtant par tant d'orateurs distingués.

Il y avait déjà quelques années que M. l'abbé Louis Pâquet n'avait gravi les degrés de la chaire où il vient de remporter un si beau triomphe oratoire, ou plutôt de faire une si grande œuvre de bien, ce qui est toujours, pour le ministre de Dieu, une appréciation plus satisfaisante de son dévouement et de ses heureux résultats. Tout Québec avait conservé le meilleur souvenir de ses premiers et nombreux succès. Aussi la nouvelle qu'il allait donner des conférences pendant le carême reçut-elle le plus favorable accueil. On se promettait bien d'être du nombre des privilégiés qui se presseraient autour de la chaire de Notre-Dame. On se disait que les années que M. l'abbé Pâquet avait consacrées à l'étude, à la

méditation, avaient dû donner une nouvelle ampleur à son talent, déjà si fortement développé. L'espérance de tous a été de beaucoup dépassée.

Je ne tenterai pas de résumer la thèse chrétienne que M. l'abbé Pâquet a si victorieusement soutenue dans ses conférences. Ce serait, de ma part, une présomption contre laquelle me protègent le sentiment de mon insuffisance, et mon profond désir de ne pas être injuste envers l'orateur, envers le prêtre distingué, qui s'est acquis un nouveau titre à ma vive reconnaissance par les instants de ravissement qu'il m'a fait vivre, par les délicieuses émotions dont il a remué mon cœur, par les chauds rayons de la brillante lumière d'en Haut dont il a voulu éclairer mon intelligence. Je souhaiterais seulement pouvoir être assez heureux pour en faire saisir les grands traits à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu le bonheur d'entendre M. Pâquet. Ils y trouveraient une source féconde d'édification, en même temps que de regret de n'avoir pas été du nombre de ceux qui ont eu le grand avantage de recueillir chacune des paroles tombées de la bouche de l'orateur.

Cependant, un acte de bonne volonté, lorsqu'il est sincère, ne saurait mériter de reproche. Au risque d'en être blâmé, je me hasarderai à dire à vos aimables lecteurs que M. l'abbé Pâquet nous a fait le tableau à la fois le plus vrai et le plus éloquent de la condition de l'homme sur la terre. Déchu de son bonheur primitif, et de la perfection relative dans laquelle il avait été créé, il est condamné à faire le fatiguant pèlerinage de la vie humaine par un chemin semé de ronces et d'épines. Au cours de la route, il est constamment en proie au chagrin des illusions détruites, des espérances évanouies, des enchantements dissipés ; de la souffrance physique, de la douleur morale. L'histoire offre deux

types bien complets qui résument tous les côtés malheureux de l'existence d'ici-bas.

C'est Salomon, d'abord roi sage, ensuite monarque fastueux et jouisseur, se désabusant des futiles bonheurs par une satiété hâtive, encore capable cependant de s'élever à certaines hauteurs philosophiques et religieuses, et de là regardant le néant des choses du monde, et faisant retentir jusque dans la postérité la plus reculée, ces paroles foudroyantes pour toutes les aspirations malsaines du cœur humain : TOUT N'EST QUE VANITÉ.

C'est Job, vertueux, toujours soumis à la loi de Dieu, frappé dans ses biens, dans ses affections les plus chères, dans ses sens par les souffrances les plus cruelles, payant au Très-Haut le tribut, non pas de ses fautes personnelles, parce qu'il est innocent et juste, mais de la solidarité humaine.

Dans les deux cas, toujours la condition déchue, misérable, de l'homme. Au milieu de tout ce que l'imagination peut inventer pour l'enivrement de ses jours, il est aussi malheureux que dans la misère produite par la pauvreté, par la maladie, par l'abandon, par l'injure et l'atrocité de la calomnie.

Que faire alors ? Ah ! du plus profond de sa misère, l'homme a la grande ressource de tourner son regard vers son Dieu, d'aspirer au bonheur éternel, de trouver, même dans cette vallée de larmes, la somme de bonheur seule possible en s'ouvrant, par ses mérites, par ses vertus, par sa résignation, les portes du ciel. De toute la puissance de son être, il doit travailler à la restauration finale qui lui a été promise, à la seule condition qu'il s'en rende digne par son courage et sa persévérance dans les épreuves de la vie.

Le couronnement de cette lutte de tous les jours pour

le bien, sera la résurrection glorieuse qui, en outre des bonheurs nouveaux dont elle inondera le juste, le fera aussi revivre avec toutes les conditions essentielles qui, même ici-bas, lui permettent d'être relativement heureux au sein de sa profonde misère, s'il s'efforce, en s'appuyant sur la vérité chrétienne, d'élever son âme immortelle jusque sur les hauteurs où elle peut avoir une vision, bien pâle si l'on veut, des gloires éternelles, par la conception du vrai, du beau et de l'honnête, à laquelle il lui est donné d'atteindre.

Ces grandes vérités chrétiennes développées avec un merveilleux talent ; l'orateur se tenant toujours sur les sommets, et ajoutant à la grandeur de la conception, à l'élévation des pensées, la beauté de la forme, la pureté du style, le charme de la diction, la sympathie de la voix, l'émotion de l'accent, la délicatesse et l'ampleur du geste : voilà les multiples raisons du triomphe d'éloquence sacrée remporté par M. l'abbé Louis Pâquet, à ses conférences du carême, dans la chaire de Notre-Dame de Québec.

Je m'arrête. Ce que je dis est si peu digne des grandes paroles de l'orateur, que je lui demande pardon de l'injustice que j'étais à commettre à son égard. Je n'ai à lui offrir que l'excuse de ma reconnaissance et de mon admiration. Les émotions et la jouissance intellectuelle qu'il m'a fait éprouver sont bien à moi. Tout en le remerciant de tout cœur de les avoir produites, je compte sur sa générosité pour qu'il ne garde pas un souvenir trop désagréable de ma témérité, en me laissant entraîner à donner à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de l'entendre, une idée aussi incomplète de son œuvre.

Je ne puis terminer sans exprimer l'espoir — certain que je suis d'être l'écho du désir de ses nombreux auditeurs — que M. Pâquet publiera ses conférences.

Ceux qui n'ont pas eu la chance inestimable de les entendre, auront au moins le grand avantage de les lire. Et ceux qui les ont entendues, seront aussi heureux de les lire et de les relire. Je me promets d'être du nombre de ceux-là, si M. l'abbé veut bien nous accorder cette nouvelle faveur. Un aussi beau travail doit passer à la postérité.

Avant de laisser le Séminaire pour prendre charge des Révérendes Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, l'abbé Pâquet prononça encore à la Basilique deux sermons, l'un à la fin de 1894, l'autre au commencement de 1895. L'auditoire qui pendant vingt-cinq ans avait recueilli aux pieds de cette chaire célèbre les échos de sa parole, allait bientôt le retrouver sur un autre théâtre ; et plusieurs de ceux que l'orateur de nos grandes solennités religieuses avait si souvent tenus suspendus à ses lèvres, devaient encore pendant longtemps lui porter, dans l'église des Franciscaines de la Grande Allée, le tribut de leur estime admirative et le témoignage de leur attentive fidélité.

* * *

C'est au cours de l'année 1895 que M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet fut nommé aumônier de la communauté, récemment arrivée à Québec, des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie.

La première fois qu'il adressa la parole, dans

la chapelle provisoire des Sœurs, aux fidèles qui commençaient à la fréquenter, il prit pour thème de son entretien un sujet bien significatif, et contenant en germe l'œuvre admirable qu'il était appelé à créer : *l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Des notes, qui ont été conservées, nous détachons ce passage :

C'est cet amour de Jésus-Christ, mes Frères, nous ne pouvons en douter, qui a jeté les bases de l'établissement religieux, humble encore, mais plein d'espérance et d'avenir, qui ouvre ses portes à votre piété, à votre religion, à votre zèle pour l'adoration du Saint Sacrement exposé. Quelles grâces incalculables sont déjà le fruit de l'exposition de Notre-Seigneur dans cette modeste et pauvre chapelle ! Et combien il est à souhaiter qu'avant peu de temps l'on voie s'élever sur ces hauteurs, pleines des plus grands souvenirs de notre histoire, et qui dominent notre vieille et bonne ville, un temple digne du Roi du ciel et de la terre ! En attendant que votre concours et celui de la Providence élèvent ici cette église qui serait la joie et la bénédiction de vos familles, comme l'honneur et la bénédiction de la ville entière, réchauffez, mes Frères, au foyer divin des mystères eucharistiques, votre amour de Notre-Seigneur.

Tout en se vouant à peu près exclusivement à l'œuvre nouvelle qu'on venait de lui confier, l'abbé Pâquet ne put se soustraire à toutes les invitations qui continuèrent, pendant quelque temps du moins, de solliciter sa parole. Le 21 avril de cette année 1895, il avait prêché sur

la pauvreté devant les Sœurs et tout le personnel de l'Hôpital-Général, à l'occasion de l'inauguration d'une statue de saint Antoine de Padoue. Au mois de juillet, Mgr l'Archevêque le délégua aux funérailles d'un religieux renommé de l'Ordre du Très-Saint-Rédempteur, qui venait de mourir à Sainte-Anne de Beaupré, le Rév. Père Fiévez ; et, quoique pris à l'improviste, l'abbé Pâquet prononça en termes très simples, mais avec une remarquable justesse d'appréciation, l'éloge funèbre du regretté défunt. Le 17 novembre de la même année, l'aumônier des Franciscaines fut l'orateur de circonstance dans une fête organisée à Sillery pour célébrer la restauration toute fraîche de l'église. Il y fit, en ces termes, allusion à l'un des anciens curés de la paroisse, son ami, Mgr Persico :

Pour rappeler ici, mes Frères, un des plus beaux et des plus exceptionnels souvenirs qui puissent s'attacher à une paroisse, il y a près de vingt ans, par un concours merveilleux de circonstances, à la suite de la mort si soudaine du vénérable et regretté fondateur de votre église, la Providence vous donna pour curé un illustre Evêque qui est maintenant revêtu de la pourpre cardinalice. Ce curé d'alors, aujourd'hui l'Éminentissime cardinal Persico, trouva votre église solide sur ses bases, mais pauvre d'ornementation. Il fit appel à votre générosité. Les temps étaient moins durs qu'aujourd'hui. L'activité et l'aisance régnaient partout. Vous sûtes

donner largement de votre abondance. Je me rappelle encore le chiffre énorme qu'atteignit la recette du grand bazar de Sillery. Ce chiffre à peine croyable témoignait à la fois et de votre générosité et de l'immense popularité de Mgr Persico. Votre église reçut alors une première et très belle restauration.

C'est, croyons-nous, pendant les vacances de cette époque passées chez son très digne et très fidèle ami, l'honorable Sir A.-B. Routhier, à la Pointe au Pic, qu'il faut placer les conférences apologétiques faites par l'abbé Pâquet dans la chapelle du lieu et qui eurent un si grand succès, non pas de simple virtuosité oratoire, mais de véritable apostolat catholique. De ces conférences ou, si le mot est trop prétentieux, de ces instructions, il ne reste que quelques pensées éparses sur de rares feuillets. L'honorable juge Routhier, dans l'éloge si beau et si juste publié en tête de ce volume, nous a dit comment l'orateur improvisait. Les sermons improvisés ne sont plus ; mais le bien qu'ils ont produit demeure.

L'aumônier des Franciscaines fut invité à parler à la Basilique devant les Dames de la Sainte-Famille, et, chez les Sœurs de la Charité, devant les Dames de l'Ouvroir, et il profita de ces occasions pour montrer l'importance de l'œuvre de l'adoration du Très-Saint-Sacrement qu'on venait d'implanter à Québec et qui allait

faire désormais l'objet de son zèle. Le 29 août 1896, sa nièce, Mlle Ludivine Pâquet, fille de son frère Adolphe, en religion Sœur Marie de la Visitation, prononçait ses vœux perpétuels dans la chapelle des Sœurs de la Charité ; c'est l'oncle vénéré de la nouvelle professe, l'abbé Louis-Honoré, qui donna, avec une éloquence émue, le sermon de circonstance. Le 17 septembre de la même année, l'aumônier des Franciscaines présida une réception du Cordon Séraphique au couvent de Saint-Anne de Beaupré, et il y prononça une suave allocution.

Tout entier à son nouveau ministère, l'abbé Pâquet ne fait plus, en dehors de la chapelle de ses Sœurs, que de rares sermons. Il prêche toutefois en quelques paroisses sur l'œuvre du Très-Saint-Sacrement pour y intéresser la charité des fidèles. Il accepte de parler aux Ursulines sur saint Joseph. Puis le Bon Pasteur de Québec voulant célébrer le 25e anniversaire de la profession religieuse de la Rév. Mère Supérieure et de son assistante, l'abbé Pâquet, qui avait été, vingt-cinq ans auparavant, à cette profession même, le prédicateur du jour, est invité à prendre de nouveau la parole pour féliciter les heureuses jubilaires.

Le 26 juillet 1897, on le trouve à Sainte-Anne de Beaupré faisant le sermon français de la fête annuelle de la grande thaumaturge du Ca-

nada. L'orateur s'était posé ces deux questions : Qu'est-ce qu'un pèlerinage ? qu'est-ce en particulier que le pèlerinage de la bonne Sainte-Anne ? Inutile d'ajouter qu'il y répondit avec éloquence. On nous permettra de citer cette page retrouvée parmi les notes du défunt :

Le pèlerin souvent, c'est ce malade que je viens de vous faire voir allant respirer un air plus libre et plus fort. Atteint de quelque affection de l'âme rebelle aux remèdes ordinaires, ou bien, encore, se sentant lâche, affaibli dans ses forces morales, il va demander la santé spirituelle dans l'un de ces lieux de dévotion tout imprégnés de vertu et de sainteté. Là, il respire un air nouveau, un air que la piété des générations a embaumé de ses parfums vivifiants ; là, il recueille la bonne odeur du Christ qui s'échappe de la vie et de la personne des saints ; là, il sent son cœur se dilater au souffle de la grâce ; là, s'ouvre devant lui la piscine sainte où il láve ses souillures ; là, son esprit se repose dans le calme de la retraite et dans le silence de la solitude ; là, tout son être moral se retrempe aux sources pures et vives de la foi. C'est comme un traitement spirituel qu'il subit dans ces lieux de pèlerinage qu'on pourrait appeler les stations thermales de la piété, les bains surnaturels où les âmes viennent se régénérer en y puisant une énergie nouvelle.

Et l'orateur exprimait cette belle pensée :

Nul doute que les pèlerins qui se sont succédé dans ce sanctuaire n'y aient laissé quelque chose d'eux-mêmes, de leurs prières, de leurs larmes, de leur pénitence, de leurs supplications.

Et le surplus de toutes ces œuvres de foi, de confiance

en la bonne sainte Anne et en son pouvoir auprès de Dieu, y a formé à la longue un capital inestimable, un vaste réservoir de mérites s'ajoutant aux mérites de Jésus-Christ et des Saints, réservoir où nous sommes heureux de venir puiser et qui se déverse sur le pays tout entier.

Le 22 septembre 1897, à l'occasion d'une bénédiction d'église et d'une bénédiction de cloches, l'abbé Pâquet se transporte à Saint-Malachie pour y faire le sermon de circonstance.

Aux Ursulines, le 2 février 1900, il prononce le sermon de profession de la Révérende Mère Saint-Georges. Le 4 octobre 1901, ses relations cordiales avec les communautés franciscaines le contraignent à accepter la tâche d'ailleurs très agréable d'aller faire, à Montréal, dans l'église des Pères Franciscains, l'éloge du fondateur de l'Ordre des Frères-Mineurs, saint François d'Assise.[1] Enfin, en 1908, sa qualité d'ancien professeur et d'ami de l'abbé Georges Côté, curé de Sainte-Croix, le fait désigner par l'autorité diocésaine pour rendre à la mémoire de ce prêtre distingué les derniers

1. Mentionnons aussi l'allocution qu'il prononça le 3 janvier 1907, dans l'église de Saint-Nicolas, à l'occasion des noces d'or de Monsieur et Madame Adolphe Pâquet, allocution charmante et marquée au coin de cette exquise délicatesse dont l'abbé Pâquet avait le secret.

devoirs. Malgré son âge et malgré les rigueurs de janvier, l'abbé Pâquet n'hésite pas à aller porter aux paroissiens de Sainte-Croix l'hommage de son estime pour leur pasteur décédé et les consolations touchantes de sa parole apostolique. L'abbé Côté a laissé le souvenir d'un esprit merveilleusement délié et d'une de ces âmes d'élite dont l'exquise sensibilité vibre des plus nobles ardeurs de la foi, de la piété, de la charité, de l'amitié franche et de l'hospitalité cordiale. Son panégyriste s'appliqua à faire ressortir tous ces traits, et il sut trouver dans sa mémoire et dans son cœur des accents d'une vérité sincère et d'une émotion profonde qui impressionnèrent vivement l'assistance.

Pour faire voir au lecteur comment à 70 ans savait encore parler l'abbé Pâquet, nous mettrons sous ses yeux cette page rédigée sans souci littéraire et plutôt sous forme d'ébauche :

Ecolier, dans ce vénérable Séminaire de Québec, pépinière inépuisable de saints prêtres et de citoyens distingués, le jeune Côté se fit remarquer par ses brillantes qualités intellectuelles, par son application au travail, par la précoce maturité de son jugement, mais aussi, ce qui vaut mieux encore et ce qui est la marque indispensable du futur lévite, par une conduite irréprochable, par une piété sérieuse, par la plus inflexible régularité dans l'accomplissement de tous ses devoirs, en sorte que maîtres et camarades le proclamaient à l'envi un modèle et un exemple. Je me rappelle qu'à ce moment

là (car j'étais de son temps au Petit Séminaire) on disait même de lui, tant il paraissait grave, tant il aimait à s'isoler et à se faire une petite solitude au milieu des autres, qu'il était plus vieux que son âge. Et ceux qui ne l'ont connu que plus tard, prêtre si vif d'allure, si gai de caractère, à l'esprit alerte et prime-sautier, n'auraient jamais soupçonné la transformation qui s'était opérée en lui. A le voir, à l'entendre lancer aimablement les jets spontanés de l'intarissable verve dont il était si prodigue, on aurait pu croire que, inconsciemment, il voulait offrir une sorte de compensation pour les années trop sérieuses peut-être de sa jeunesse. Son cours d'études terminé, et lorsque vint pour lui le moment d'embrasser une carrière, de se décider soit pour le monde où il aurait pu briller, soit pour l'état ecclésiastique auquel il a fait honneur, le choix ne fut pas difficile. La surprise eût été générale, parmi ses maîtres et ses condisciples, si le jeune Côté sortant du Petit Séminaire, le front ceint de l'auréole de la vertu et du succès, ne fût pas entré sans hésitation et comme de plein pied, dans ce sanctuaire de science et de piété qu'est un Grand Séminaire. C'était à l'heure où la Faculté de Théologie de l'Université Laval complétait ses cadres, grâce à l'arrivée de nouveaux professeurs formés à Rome, dans les écoles les plus autorisées, par les maîtres les plus célèbres de la science sacrée, sous les yeux mêmes du Pape. Le jeune Séminariste, l'âme remplie de nobles enthousiasmes et de saintes ambitions, fut heureux de profiter de la nouvelle organisation. J'étais moi-même attaché à la Faculté de Théologie, et il fut pendant quelque temps mon élève. Je n'ai pas oublié avec quelle ardeur et quel succès l'abbé Côté, tout en remplissant ses fonctions de professeur au Petit Séminaire, suivait cependant les cours de sciences ecclésiastiques donnés par des maîtres dont je ne veux nommer

que deux, le savant et illustre prêtre qui devint plus tard l'Eminentissime cardinal Taschereau, et celui qui est aujourd'hui le premier Pasteur, le Père vénéré de ce diocèse, Sa Grandeur Mgr Bégin. La faculté de Théologie de l'Université Laval, fière à bon droit des nombreuses phalanges de prêtres instruits formés par ses soins, ne saurait assurément oublier que parmi ses élèves des premiers jours, nul ne fut plus brillant ni ne lui fit plus d'honneur que l'abbé Georges Côté. Devenu prêtre, l'abbé Côté donna à son *Alma Mater* les prémices de ses travaux. Et ce qui fait bien voir la variété comme la souplesse de ses aptitudes, c'est que le Séminaire, qui le connaissait, n'hésita pas à lui confier la classe la plus importante de la partie littéraire du cours d'études, la Rhétorique. Inutile d'ajouter qu'il justifia pleinement cette confiance. Il n'eût tenu qu'à lui sans doute de rester l'une des têtes dirigeantes des deux plus grandes institutions enseignantes de notre pays, le Séminaire de Québec et l'Université Laval. Mais là n'était pas sa véritable vocation. S'il y avait en lui la flamme d'une intelligence supérieure, la vivacité d'un esprit pétillant et délié, il y avait surtout, dans son cœur de prêtre, un zèle ardent pour les âmes. De là son attrait spécial pour le ministère pastoral. Et en vérité, c'était bien là le champ d'action qui convenait à son tempéramment de feu, à sa dévorante activité, au besoin qu'il éprouvait de se dévouer tout entier. Vicaire à la Basilique pendant plusieurs années, il a laissé dans la ville de Québec, comme prédicateur, comme directeur de conscience, comme homme de devoir et d'action, un souvenir que le temps n'a pas effacé. Il avait quitté depuis longtemps déjà ce poste d'honneur qu'on l'y voyait reparaître avec un vif plaisir, chaque fois que certaines circonstances rappelaient à ses supérieurs que la parole de l'ancien vicaire de la

Haute-Ville pouvait honorer les plus belles fêtes patriotiques et religieuses. Ce prêtre si bien doué, qui semblait fait pour les milieux les plus cultivés, n'avait cependant au cœur qu'une seule véritable ambition. A l'exemple de Notre-Seigneur, s'il ne repoussa pas les grands et les riches, s'il sut même leur prodiguer les délicatesses d'un dévouement éclairé, il rechercha les petits et les humbles qui sont en général les âmes les plus sincères et — l'Evangile nous le dit — les meilleurs amis de Dieu.

Mais revenons aux Sœurs Franciscaines, et aux fonctions de leur aumônier. Nous avons vu que celui-ci, dès son entrée en charge, s'était tracé le programme qu'il allait accomplir si magnifiquement : créer, pour le Très Saint Sacrement, au cœur même de Québec, un foyer d'adoration ; former à Jésus-Hostie des Sœurs adoratrices ; et grouper autour de ce centre des concours précieux et des sympathies généreuses.

Ce dernier point était important. Et la parole si bien connue et si hautement appréciée de l'éloquent aumônier, allait assumer la tâche de le réaliser. Il s'agissait surtout d'attirer et de retenir l'attention du public sur les merveilles et les bienfaits incomparables de la Très Sainte Eucharistie. Dès septembre 1895, l'abbé Pâquet inaugura sur ce sujet inépuisable une série d'entretiens qu'il devait poursuivre pendant plusieurs années, tout en les entremêlant, selon les besoins du temps et les sugges-

tions de la liturgie, de prônes, d'homélies et de sermons de circonstance.

J'ose, disait-il dans sa première instruction, j'ose entreprendre, non sans beaucoup d'hésitation, une série de courts entretiens sur l'Eucharistie. Je dis : non sans beaucoup d'hésitation ; quelle voix humaine ne tremblerait pas devant un sujet si grand, si écrasant ? Pourtant, il n'en est pas qui soit mieux approprié à cette chapelle, puisque sa destination principale, son œuvre journalière, est l'adoration de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de son amour. Je ne puis dire, je ne sais vraiment de combien d'entretiens se composera la série que je commence ce soir. Elle peut être longue, très longue : d'autant plus que nous aurons à l'interrompre de temps en temps pour traiter différents sujets de circonstances qui se présenteront au cours de l'année ecclésiastique. Dieu veuille que ces instructions eucharistiques, commencées dans cette chapelle provisoire, puissent se continuer et se terminer dans une autre chapelle, plus vaste, plus convenable, plus digne de l'hôte divin qui fait ses délices de demeurer avec nous, dans l'état sacramentel sans doute, mais aussi réellement que si nous voyions de nos propres yeux sa personne adorable !

Le lecteur sait de quelle façon heureuse et par quelle construction artistique et, nous pourrions dire, monumentale, ce vœu a été exaucé.

Nous ne pouvons songer à analyser ici, pas même sommairement, les instructions faites sur l'Eucharistie par l'abbé Pâquet et dont les seuls canevas remplissent plusieurs cahiers. En

parcourant rapidement ces simples ébauches, nous y avons noté un souci constant de l'exactitude théologique, une merveilleuse précision de la pensée et de l'expression, des tableaux d'idées très nourris et pleins de doctrine. Cette doctrine s'inspire de la pensée profonde de l'Eglise. Dès 1895, et bien avant les enseignements de Pie X, nous lisons un passage comme celui-ci :

Après ce que nous venons de dire, faut-il nous étonner que l'Eglise conseille si fortement à ses enfants la communion fréquente, même la communion quotidienne ? N'est-ce pas plutôt un mystère difficile à comprendre que tant de chrétiens instruits de leur religion, honnêtes, réguliers, vertueux, se contentent du minimum exigé par la loi ecclésiastique et ne reçoivent qu'au temps de Pâques le sacrement royal de l'Amour divin ?... Il y aurait inintelligence et erreur à en tenir éloignées des âmes pour lesquelles ce pain quotidien serait une force nécessaire à leurs grandes épreuves, un aliment réclamé par une responsabilité qui les écrase, ou même simplement la nourriture exigée par leur avancement ou leur persévérance dans la voie de la sainteté.

Çà et là, les notes arides du prédicateur s'animent et nous livrent quelques pages bien vivantes ; tel ce passage sur le viatique :

A l'heure suprême de l'agonie, deux pensées, deux préoccupations remplissent l'âme du mourant : le passé, l'avenir. Quelque chrétienne et vertueuse qu'ait pu être la vie d'un homme, il est dans la nature des choses qu'à

ce moment critique, le passé se dresse devant lui avec ses égarements et ses fautes, l'avenir avec ses incertitudes et ses craintes. Qui viendra alors au secours de l'agonisant ? qui lui donnera la grâce d'expier de nouveau le passé, de le purifier dans un dernier acte de repentir et d'amour ? qui pourra faire produire à cette vie qui s'éteint un germe de vie immortelle ? qui changera le dernier soupir en une flamme d'amour ? qui transformera la triste chambre mortuaire en un portique des cieux ? Qui ? le saint viatique : Jésus, breuvage de vie, pain des anges, froment d'immortalité. Il vient, par ce viatique dans lequel il a condensé tous les mérites de ses souffrances et de sa mort, affirmer sa victoire sur Satan, achever l'œuvre de sa rédemption, nous agréger pour jamais comme des membres dignes de lui à son corps immortel et glorieux.

Citons encore une autre belle page, sur l'influence sociale de l'Eucharistie :

L'Eucharistie, c'est, en vérité, la force de l'Eglise. Humainement, l'Eglise catholique manque de tout. Elle n'a ni les séductions sensuelles du Coran, ni la puissance armée du Czar, ni les forces gouvernementales des hérésies devenues religions nationales, comme c'est le cas aux deux grands foyers de la Réforme, l'Angleterre et l'Allemagne. Elle n'a rien de cela, rien de ces moyens humains ou diaboliques. Cependant comparez-la, je ne dis pas avec l'Islamisme qui rampe dans la fange et la honte, mais avec les Eglises séparées. Le schisme possède l'Eucharistie ; mais il la détient en captivité ; il l'enferme ; il l'étouffe ; il la réduit à une espèce d'inutilité méprisable. Aussi, ces Eglises schismatiques sont-elles frappées d'immobilité et de stérilité. Le Protestantisme a fait pis. Il a rejeté de son sein le Christ eucharistique.

le principe de toute unité, de toute vie, de toute fécondité. Aussi, s'émiette-t-il en autant de sectes qu'il compte d'adeptes ; et sa dernière planche de salut, l'espérance au moins que ses ordres étaient valides et que le pouvoir sacrificateur lui était resté, cette dernière planche vient de glisser sous ses pieds et de lui échapper sans retour. Seule l'Eglise catholique fait sa vie, son aliment quotidien de l'Eucharistie ; seule, elle l'honore, y recourt constamment, presse ses enfants de l'invoquer et de s'en nourrir ; seule elle lui dresse des autels et des trônes ; seule elle l'arbore publiquement comme une bannière d'espérance et un signe de ralliement. Seule aussi, faisant envie à ses rivales qui ne peuvent cacher ni leur étonnement ni leur admiration, elle présente le plus sublime spectacle de la vraie force : non pas de cette force qui est orgueil, domination ou fureur ; mais de la force calme, majestueuse, perpétuellement active et féconde, vivante image de la toute puissance même de Dieu.

Le 22 juillet 1900 avait lieu au sanctuaire eucharistique de la Grande Allée un pèlerinage des Tertiaires franciscains de Montréal. La nouvelle église, non encore parachevée, se dressait déjà dans sa très élégante structure. L'aumônier y reçut les pèlerins de saint François par une allocution vibrante d'émotion et d'un réel intérêt historique. On en trouvera plus loin le texte reconstitué le mieux possible, à l'aide de notes malheureusement incomplètes.

Lorsque les fêtes et les circonstances suggestionnaient sa parole, l'abbé Pâquet, quoique vieillissant, savait retrouver son éloquence des

anciens jours. Le Jeudi-Saint au soir surtout, pour commémorer le drame sanglant de la Passion, l'orateur empruntait au mystère même de la Croix et à sa tragique vertu des accents tour à tour graves, onctueux et pénétrants. Les archives des Dames Franciscaines ont conservé, de l'une de ces allocutions, quelques pages qui n'en sont sans doute qu'un pâle résumé, mais que l'on a cru quand même devoir mettre sous les yeux du lecteur.

Tout en donnant, les dimanches et fêtes, au public réuni dans la chapelle du Saint-Sacrement, les instructions dont nous venons de parler, l'abbé Pâquet ne négligeait pas, il s'en faut bien, celles dont l'Archevêque de Québec lui avait confié la direction. Dès son entrée en charge, il commença pour les Sœurs elles-mêmes, avec des catéchismes aussi clairs que solides, une série de conférences spirituelles embrassant tous les devoirs et toutes les vertus de l'état religieux, et qui constituent un véritable cours de théologie ascétique. Il ne reste de ce cours que des cadres généraux, et des plans remplis d'idées sans doute, mais depouillés des développements dont le conférencier savait si bien les revêtir. Telles qu'elles sont néanmoins, ces ébauches sont précieuses, et nous comprenons le soin touchant et religieux avec lequel les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Qué-

bec les conservent. Elles ont là non seulement la pensée du théologien qui fut leur mentor spirituel, mais l'âme sacerdotale tout entière de celui qui mit tant de zèle et éprouva tant de bonheur à leur tracer les voies de la perfection.

C'est à l'occasion d'une prise d'habit (30 août 1906), que le dévoué aumônier parlait ainsi aux jeunes novices de la perfection religieuse :

Vous l'avez déjà commencée, cette œuvre si belle, si noble. Vous allez la poursuivre, je l'espère, je le demande à Dieu pour vous, avec une ardeur généreuse. Représentez-vous cette sainteté et cette perfection comme une montagne. Vous faites aujourd'hui les premiers pas vers ces sommets bénis. Tous les jours de votre noviciat, vous avancerez dans cette voie sacrée. Vous gravirez parfois, je tiens à vous en avertir, des sentiers pénibles, des pentes escarpées. Ne vous laissez jamais aller au découragement. Le bras de Dieu sera toujours là pour vous soutenir, et sa voix si douce pour vous consoler. Vous l'entendrez, cette voix, dans le calme de la prière, et dans les colloques qui, aux heures d'adoration, s'établiront entre vous et le futur époux de vos âmes. Elle vous dira : "Ma fille, soyez fidèle, soyez généreuse, soyez vaillante." Si vous prêtez alors une oreille docile, et si vous suivez les conseils que Jésus versera dans vos cœurs, vous atteindrez, je m'en porte garant, les plus hauts sommets de la perfection évangélique.

Combien de fois l'abbé Pâqeut, soit aux cérémonies de la vêture, soit à celles de la profes-

sion religieuse, fit dans son église de touchantes allocutions appropriées au caractère de ces fêtes si hautes et si pures ! L'orateur ne se répétait jamais. Nous avons eu sous les yeux la substance de plusieurs de ces discours. Une même suprême pensée les inspire ; mais le thème immédiat varie avec chacun d'eux. On en trouvera plus loin deux modèles, qui nous ont paru propres à intéresser spécialement les âmes pieuses.

Cette revue sommaire est déjà longue ; et pourtant nous sentons combien elle est incomplète. Que de sermons et d'allocutions prononcés par l'abbé Pâquet au cours de ses cinquante années de parole publique, dont il ne reste absolument aucune trace écrite ! L'orateur parlait pour ses auditeurs, et non pour la postérité. Ce que nous avons pu recueillir et mentionner suffira néanmoins pour faire comprendre quelle large place l'ancien professeur de Laval et le regretté aumônier des Franciscaines de la Grande Allée tient dans l'histoire de l'éloquence canadienne.

Nous n'ajouterons que quelques mots.

* * *

L'œuvre oratoire de l'abbé Pâquet, dans les manifestations multiples et parfois très diverses où elle s'est produite, a donc été très consi-

dérable. Et pour l'accomplir avec l'admirable succès qui a marqué toute la carrière de l'orateur, il a fallu des dons insignes et des qualités maîtresses.

Chose très importante pour un prédicateur, l'abbé Pâquet possédait un riche fonds de savoir théologique. Ses connaissances acquises à Rome, — et on sait qu'elles le placèrent au premier rang des étudiants du Séminaire français,— avaient fait de lui un théologien à la fois érudit et pénétrant.

Ni ses occupations, ni l'état presque toujours chancelant de sa santé ne lui permirent d'exploiter ce fonds comme il l'eût voulu, par des études habituelles spéciales : toutefois, de nombreuses années d'enseignement, jointes à sa grande facilité naturelle et à la remarquable puissance de son esprit, jointes aussi au contact et à la collaboration d'hommes éminents comme son collègue l'abbé Bégin, l'avaient familiarisé avec les principales difficultés qu'offre la science sacrée ; et, lorsqu'il parlait, il était sûr de sa pensée et maître de son sujet. Il jouissait de toute la confiance de son archevêque Mgr Elz.-Alex. Taschereau ; et ce dernier lui en donna souvent des preuves manifestes.[1] En 1878, l'Archevêque de Québec lui

1. Voir notamment une lettre de Sa Grandeur publiée dans *l'Evénement* du 4 avril 1877.

fit l'honneur de le choisir comme l'un de ses théologiens au VIe Concile Provincial.

Cette confiance était méritée. Les conférences doctrinales de 1870, alors que l'abbé Pâquet n'était encore qu'au début de sa carrière, dénotent chez l'orateur une intelligence remarquable par l'élévation du regard et l'ampleur des conceptions. L'esprit n'y a pas encore atteint toute sa maturité ; il s'y déploie cependant dans un noble élan et avec une belle vigueur. Les conférences faites par l'abbé Pâquet, quelques années plus tard, sur le droit public de l'Eglise et sur le droit naturel, révèlent un effort plus libre, et une plus parfaite maîtrise. Aucune question subtile ne l'effraie ; et aucun problème épineux n'est posé sans recevoir de lui une solution claire et précise.

La clarté était en effet, soit dans sa conversation, soit dans ses sermons, soit dans ses conférences, une des grandes qualités de l'abbé Pâquet. Sa pensée lucide se reflétait, comme en un miroir, dans la pure et ferme limpidité de son langage. C'est ce qui a fait, à l'Université, le succès de son enseignement ; c'est ce qui, pour une bonne part, faisait partout la beauté de ses allocutions et assurait partout l'influence de ses exhortations. Lisez-le bien : sa langue ne s'embarrasse d'aucun faux ornement, de même que son idée ne s'enveloppe

d'aucun nuage. La phrase parfois se déroule en d'assez longues périodes, mais sans que rien n'en suspende l'effet, ni n'en mêle le jeu varié, ni n'en fasse dévier le mouvement. Chaque mot se pose bien à sa place, comme le pied sur une terre solide. Et le discours, comme la pensée, s'avance, non sur un gazon semé de fleurs, ni à travers une forêt d'images, mais sur la route calme et libre de l'éternelle vérité.[1]

Ces qualités oratoires étaient rehaussées, chez l'abbé Pâquet, par un débit d'une singulière puissance. Son attitude même, toujours si distinguée, et sur laquelle rayonnaient des yeux d'une clarté profonde, imposait à l'auditoire. Il était de taille moyenne. Mais lorsque sa tête si noble, et blanchie de bonne heure par la souffrance, apparaissait au-desssus de la chaire, l'orateur grandissait de tout ce que la majesté du port et le prestige de la renommée ajoutent, dans l'esprit des hommes, aux premières impressions du regard. Son geste était digne, sobre, naturel, élégant. Il se détachait de sa personne, sans heurt et sans violence. Il n'avait rien de brusque, rien de saccadé, et dans les

1. Ceux en particulier qui ont lu les trois discours publiés à la fin du volume : *Souvenir des noces d'or sacerdotales de M. l'abbé L.-H. Pâquet* (Québec, 1912), auront, nous en sommes sûr, éprouvé comme nous cette impression.

plus grands mouvements oratoires, dans les plus larges et les plus puissantes envolées, puissant et vigoureux lui-même, il demeurait ce qu'il doit être, l'instrument soumis de celui qui parle et le serviteur docile de sa penséé.

Que dire de la voix de l'abbé Pâquet ? Ceux qui l'ont entendue jadis, fraîche encore et toute pure, n'ont pu en perdre l'inoubliable souvenir. C'était une voix magique. Admirable dans le chant d'une mélodie canadienne ou dans celui d'une prière d'Eglise, elle l'était davantage peut-être dans l'exercice de la parole publique. Elle avait une force, un éclat, une sonorité incomparables. Elle retentissait comme une trompette ; elle vibrait comme un timbre d'argent ; elle pénétrait comme une lame aiguë dans l'âme de l'auditeur. Et cet organe si souple et si riche, et si approprié à tous les besoins de l'orateur, servait merveilleusement le jeu d'une diction où l'articulation la plus nette et les inflexions les plus justement nuancées donnaient à tout le discours tout son lustre et toute sa valeur.

Tel a été celui qui pendant cinquante ans, d'abord sur les théâtres de la grande prédication et de l'éloquence académique, puis dans l'ombre discrète d'une humble chapelle franciscaine, a manié avec tant de succès l'art de la parole.

La maladie lui a interdit le chemin des honneurs auxquels du reste il n'aspira jamais, mais vers lesquels courent tant d'hommes superficiels et vains. En mourant, il a laissé sur sa tombe mieux que des honneurs : une mémoire vénérée de milliers d'âmes pieuses et reconnaissantes, l'estime et l'admiration profonde de tous ceux qui l'ont intimement connu, la réputation méritée d'un théologien très averti, d'un prêtre très zélé, d'un administrateur très habile et très clairvoyant, et surtout le renom d'un des plus remarquables orateurs sacrés qui aient honoré notre race.

C'est le jugement porté sur lui par des lettrés de la plus haute compétence, et nous croyons que ce sera aussi le jugement de l'histoire.



Deuxième Partie

GLANURES ORATOIRES

AVERTISSEMENT

Les discours les plus remarquables de l'abbé Louis-Honoré Pâquet, ceux qu'il a le plus soigneusement écrits, et qui furent prononcés dans les circonstances les plus solennelles, sont déjà connus du public. Publiés en brochure ou dans l'annuaire de l'Université, ils ont été réimprimés, il y a quatre ans, à la fin du volume-souvenir des noces d'or de l'abbé Pâquet. Nous y renvoyons le lecteur.

Le présent volume offre en cette deuxième partie quelques autres discours, ou quelques sermons et extraits de conférences faits par l'auteur sans aucune préoccupation de publicité. On n'y trouve donc pas en général cette perfection de forme que l'orateur lui-même, avant de les livrer au public, n'eût pas manqué d'y mettre. Il y a là toutefois de telles richesses de pensée, et de si hautes et si fortes émotions oratoires liées aux plus mémorables souvenirs, que ces pages nous ont semblé devoir servir en même temps les intérêts du lecteur et ceux de la mémoire vénérée qui nous sera éternellement chère.

Nous suivons dans cette publication l'ordre des dates.



1875

SERMON SUR L'HONNEUR

PRONONCÉ

DANS LA CHAPELLE DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC

A L'OCCASION

DE LA

Saint François de Sales

LE 29 JANVIER 1870

Gloria magna est sequi Dominum.
Le plus grand honneur consiste à suivre le Seigneur.
Eccli. XXIII, 38.

Mes Frères et chers amis,

Il y a des chefs-d'œuvre de peinture qui à eux seuls valent tout un musée. Jamais ils n'épuisent ni ne lassent l'admiration ; l'œil attentif a beau les contempler, il y découvre toujours quelque nouvelle beauté, quelque perfection de détail ou d'ensemble qu'une première vue, que même des visites répétées n'avaient point d'abord permis d'apercevoir.

Il me semble que la vie de saint François de Sales peut très bien être comparée à l'un de ces chefs-d'œuvre. Mettez-vous à n'importe quel point de vue. Considérez dans son ensemble l'histoire de ce Saint, ou bien attachez-vous à quelque mérite particulier de cette grande et noble

figure ; étudiez, dans leur harmonieuse composition, les traits principaux de cette nature douce et forte, ferme et souple, aimante et fière, simple et sublime tout à la fois, et l'intérêt qui vous saisira dès les premières pages, loin de diminuer, s'accroîtra toujours. Suivez à travers les mille et mille péripéties d'une vie pleine des événements les plus divers, l'heureux développement, le progrès constant des qualités naturelles dont la Providence avait doué ce prélat illustre, mais surtout la transformation (la transfiguration, si je puis ainsi m'exprimer) de ces qualités sous l'influence d'une religion qui ne répudie aucun don de la nature, mais qui élève tout à une sphère supérieure ; et vous avouerez que, de même que certains tableaux de grands maîtres semblent faits pour exalter et confondre l'admiration de tous les âges, de même aussi l'histoire d'un François de Sales, comme de quelques autres saints, paraît destinée à offrir le modèle le plus parfait, le plus admirable des vertus privées et publiques auxquelles conduit la pratique sincère du christianisme.

L'embarras, dans une telle histoire, c'est de choisir. Comme je veux être bref, je m'inspirerai seulement d'une idée que fait naître l'étude attentive de la vie de saint François ; et laissant presque entièrement de côté les faits eux-mêmes, je présenterai quelques courtes réflexions sur l'honneur au point de vue naturel et au point de vue chrétien.

* * *

L'honneur ! Voilà un mot qui, dans toutes les langues et chez tous les peuples, joue incontestablement un rôle immense. L'idée qu'il exprime est complexe. Pour les uns, c'est un principe ; pour d'autres, ce n'est qu'un sentiment. Parfois, ce n'est guère qu'un mot ; assez souvent, c'est

tout un code ; pour beaucoup, ce sont les deux à la fois Mot d'autant plus difficile à définir que chacun l'a sur les lèvres, et lui attache cependant les sens les plus divers, quelquefois les plus contradictoires.

Il y a l'honneur de l'homme d'Etat, l'honneur du soldat, l'honneur du marchand, l'honneur de l'étudiant et du collégien. On dit même qu'il y a l'honneur des brigands, et que si le Bédouin des déserts d'Afrique, dont c'est le métier de surprendre et de dévaliser les voyageurs, vous donne une fois sa parole d'honneur, vous pouvez vous confier à sa garde ; il vous protégera et vous défendra au péril même de ses jours.

Chacun en appelle à ce principe ou à ce sentiment de l'honneur comme à un tribunal mystérieux, invisible, autorisant également le juste et l'injuste, l'honnête et le malhonnête, le bien et le mal, la vertu et le crime.

Le prince ou le ministre d'Etat qui garde fidèlement la foi des traités, et celui qui désole et ruine tout un pays par une guerre injuste ; le soldat qui s'expose froidement à une mort certaine pour obéir aux ordres de son chef, et l'émissaire d'une conspiration politique qui assassine lâchement son souverain ; le prisonnier qui endure les plus grands supplices plutôt que de trahir l'amitié, et le duelliste qui arrache la vie à son ami plutôt que de pardonner son affront ; l'homme qui renonce à sa famille, à son avenir, à son pays, pour l'amour de la vérité et suit l'appel de Dieu, et celui qui étouffe la voix de sa conscience et refoule ses convictions jusqu'au plus profond de son âme, plutôt que de compromettre des intérêts de famille ou de vanité nationale ; tous en appellent à l'honneur comme à la règle et au principe de leurs actes, tous font de l'honneur un drapeau derrière lequel ils prétendent abriter leur vie entière. Tous vous diront que le motif de leurs actions, c'est l'honneur ; que l'honneur pour eux est plus pré-

cieux que la vie, que le déshonneur serait pire que la mort.

Que penser, que dire d'un principe qui semble aussi vague dans sa signification, aussi variable et aussi capricieux dans ses applications ? Le plus simple peut-être serait de ne le pas reconnaître ; ce ne serait pas le parti le plus vrai ni le plus sage. Faut-il en effet nier que ce principe existe, parce qu'il est difficile de le bien saisir ? Faut-il le condamner, parce que beaucoup en abusent ou l'entendent faussement ? Faut-il le mépriser comme une pure fantaisie de l'imagination, parce qu'il se refuse à une définition rigoureuse ?

Mieux vaut, avec tous les moralistes chrétiens, et avec l'Eglise elle-même, reconnaître que ce principe ou ce sentiment de l'honneur vient de Dieu, qu'il a été implanté par Dieu lui-même dans le cœur de l'homme, et que, dans ce qu'il a de bon, de vrai, de noble, il est conforme aux règles éternelles d'ordre, de beauté, de grandeur, d'harmonie, dont les lois et les règles temporelles ne sont qu'un reflet.

Dégagez-le de toutes les fausses acceptions que les passions humaines lui prêtent ; étudiez-le surtout chez ceux que l'opinion et la voix publique désignent comme les représentants de l'honnêteté et de la respectabilité même, chez ces hommes intègres dont l'histoire est toute dans ce seul mot : *c'est un homme d'honneur*, et vous trouverez que ce simple mot renferme et proclame dans son éloquente brièveté les vertus principales qui honorent le plus la nature : la franchise, la loyauté, la courtoisie, le courage.

C'est donc un noble principe, un sentiment honorable. L'homme, avant sa chute, s'en inspirait d'une façon parfaite. Dans l'homme déchu il apparaît encore, mais affaibli, défiguré, mêlé à de faux alliages, comme tout ce que le péché a touché. Il se retrouve cependant au fond de toutes les consciences ; et il est là, comme un souvenir

vivant qui nous rappelle sans cesse notre état de noblesse primitive, comme un salutaire aiguillon qui excite à la lutte pour remonter vers la perfection première d'où nous sommes tombés. Principe imparfait dans sa forme et ses conditions présentes, principe vrai néanmoins, don de Dieu, rayon de lumière émané du soleil de toute justice et de toute grandeur.

Il existe dans le cœur de l'homme, il y a toujours eu sa place, en dehors même de la foi chrétienne, en dehors de toute révélation. La religion ne l'invente pas ; elle l'élève, elle le purifie et lui restitue sa pleine valeur. Elle fait ici du reste ce qu'elle sait faire pour tous les nobles instincts de l'homme, pour toutes les vertus naturelles et morales. Elle ne détruit rien, mais elle perfectionne tout. Elle salue avec empressement, elle accueille avec bonheur tout ce que la main créatrice de Dieu a placé dans le cœur humain de sentiments élevés et de louables aspirations. L'homme d'honneur qui, par des motifs purement naturels, a su respecter jusqu'ici sa dignité personnelle et les droits des autres, cet homme-là n'a rien à abdiquer, rien à renier pour s'élever jusqu'à l'honneur chrétien ; il n'a qu'à monter encore en donnant à toute sa conduite un mobile supérieur, des motifs plus nobles, une fin surnaturelle.

C'est ainsi, mes Frères, que la religion chrétienne absorbe en elle-même tout don créé et en fait un élément de sa force. C'est ainsi qu'elle s'empare de toute beauté étrangère, pour la dépouiller de ses imperfections et en faire sa propre parure. Nommez n'importe quelle vertu, n'importe quelle aspiration avouable, et vous trouverez dans le panthéon du christianisme une place toute prête pour la recevoir et l'ennoblir. Le principe ou le sentiment de l'honneur, qui implique les principales vertus morales, la religion l'embrasse donc et l'adopte ; puis elle lui donne

le pouvoir de réaliser cet idéal de perfection que la nature entrevoit obscurément, mais que par ses seules forces elle ne saurait atteindre.

* * *

Voulons-nous des exemples qui nous fassent mieux saisir la vérité de cette proposition ? Jetons un instant les yeux sur quelqu'un de ces héros de la foi en qui s'est reflété davantage le véritable et sublime idéal du caractère chrétien. Et puisque c'est la fête de saint François de Sales qui nous réunit aujourd'hui, arrêtons-nous à ce dernier. L'histoire des saints, qui est une histoire de héros, n'offre guère de plus grands noms que celui-là.

Nous avons vu que le mot *honneur* éveille dans l'esprit l'idée de quatre vertus principales. Eh bien ! ces quatre vertus, la franchise, la loyauté, la courtoisie, le courage, naturelles à l'homme parce que Dieu les a mises en germe au fond de son âme, saint François de Sales, sous l'influence de la religion, les porta jusqu'à la plus haute perfection. Et l'on peut dire de lui par conséquent, qu'il fut l'un des types les plus parfaits de l'honneur chrétien.

La franchise ! Comme gentilhomme chrétien, il la portait écrite sur sa noble figure ; il pratiquait dans tous ses actes cette franche et scrupuleuse droiture de vues, de motifs et de moyens qu'on ne rencontre pas toujours même chez les personnes soi-disant vertueuses. Il était de ceux pour qui la parole donnée équivaut à la sainteté du serment, de ceux qui s'attachent honnêtement et franchement à la vérité et jamais n'en trahissent la cause, de ceux qui font tout passer après l'honneur.

C'est assez dire que la loyauté, cette autre vertu caractéristique des grandes âmes, héréditaire par conséquent dans la famille de saint François de Sales, s'alliait chez lui

à la franchise dans toutes ses actions, dans sa conduite envers ceux qui lui confiaient leur cœur, dans son dévouement à la cause de Dieu et des âmes, dans son inviolable attachement à l'autorité.

Parlerai-je de son courage? Sans doute, c'est la douceur qui domine dans ce noble caractère ; mais une douceur qui n'est ni molle, ni peureuse. Rappelez-vous ce trait de sa jeunesse, lorsqu'attaqué le soir, dans un lieu écarté, par des confrères jaloux de sa vertu, et trop lâches pour se montrer en plein jour, il n'hésita pas à tirer son épée et à s'en servir de telle manière que ses vils assaillants furent forcés de lui demander grâce et excuse. Rappelez-vous encore les périls de tous genres auxquels il ne craignait pas de s'exposer, lorsqu'il s'agissait d'accomplir un devoir : car ce ne fut pas sans courir pour sa vie les plus grands dangers qu'il parvint à ramener à la foi des pays entiers.

Il fut aussi le type de l'homme aimable et poli. Mais la courtoisie, chez lui, ne consistait pas dans ce simple vernis extérieur, ces manières et ces attitudes qui sont toutes de surface. Elle avait sa racine dans un cœur rempli de la charité chrétienne, brûlant de l'amour de ses frères, convaincu de la dignité et de la grandeur que donne à l'homme son union avec Dieu par les doubles liens de la nature et de la grâce. Il se trouva des personnes qui lui firent un reproche sévère de ce qu'ils appelaient sa coupable tolérance, son dangereux esprit de conciliation. Il fut même, à cause de cela, dénoncé à l'autorité ecclésiastique. Il prêchait, disait-on, plutôt en ministre qu'en prêtre ; il abaissait la dignité de la chaire et de la controverse religieuse jusqu'à appeler ses contradicteurs des frères. Les protestants, s'écriait-on, en font trophée, ils se promettent de l'attirer à leur parti ; c'est mauvais signe ! Et l'on ne cessait de répéter que son langage de fraternité tendait à établir société entre la lumière et les ténèbres, entre les enfants de

Jésus-Christ et ceux de Bélial. François de Sales souffrait en silence ces injurieuses dénonciations. Sans jamais rechercher les applaudissements des hérétiques, il ne croyait pas la cause de Dieu en danger parce qu'il lui arrivait d'en recevoir ; et il sut profiter de la sympathie que lui valait sa modération vraiment chrétienne, pour gagner à l'Eglise ceux que l'erreur et le préjugé retenaient loin d'elle.

Vous le voyez, mes Frères, par ces quelques traits rapides, si la nature s'était montrée généreuse envers saint François de Sales, la grâce se montra prodigue. En dehors de l'influence religieuse, François eût été une âme d'élite ; sous le souffle de la religion, il devint le héros chrétien, que nous connaissons et que nous admirons ; c'est-à-dire qu'aux qualités naturelles de l'homme d'honneur la religion ajouta chez lui cette forme surnaturelle qui sanctifie, élève et perfectionne l'homme tout entier.

* * *

Et maintenant, chers amis, pour terminer ces quelques réflexions par une conclusion pratique, je me permettrai de demander si l'honneur chrétien n'a pas aussi des droits sur nous et ne nous impose pas des devoirs. Noblesse oblige, dit-on, et c'est vrai. Mais montrez-moi une noblesse plus haute et plus digne que celle de la vertu chrétienne. Nous sommes disciples de Jésus-Christ, enfants de l'Eglise de Jésus-Christ, c'est un titre de noblesse. Ce titre oblige par conséquent, et tout catholique qui se pique d'honneur, doit tenir aux quatre vertus que nous avons nommées.

A quoi servirait au descendant d'une grande famille d'être né dans les rangs de la plus pure noblesse, si par sa conduite il se déshonorait lui-même, souillait l'éclat de son nom, et compromettait la gloire de ses ancêtres ?

Les avantages d'une naissance illustre, s'ils ne servent pour lui de base à une carrière honorable, ne lui vaudront que plus de honte. Quel profit, donc, et quel avantage sera-ce aussi pour nous d'avoir reçu de nos ancêtres des traditions de foi, de vertu et d'honneur, si nous ne faisons servir ces traditions glorieuses de fondement et de point de départ à une vie irréprochable ?

Vous aspirez, Messieurs, à une position élevée dans le monde ; vous visez à une carrière brillante, éclatante ; vous songez déjà à la gloire, à la réputation que vos talents et l'effort de votre travail pourront vous acquérir. C'est une ambition saine et légitime, en soi ; et la religion, loin de vous en blâmer, vous encourage et vous bénit.

Mais n'oubliez pas une chose essentielle : c'est que plus nous sommes haut placés dans le monde, plus le poste que nous occupons est en vue, plus aussi est grande notre responsabilité envers Dieu, envers l'Eglise, envers la société. C'est de la tête que doit partir l'exemple, l'exemple de la franchise, l'exemple de la loyauté, l'exemple de la courtoisie chrétienne, l'exemple du courage chrétien. Qu'un simple soldat abandonne son poste et trahisse son devoir, il se déshonorera aux yeux de ses camarades, et voilà tout. Mais qu'un officier déserte son drapeau et commette un acte de traître ; voilà toute une armée en déroute. Pourquoi ? parce que tous les yeux sont fixés sur lui, et que le mauvais exemple qui part de haut, c'est la pierre qui se détache des cîmes et qui entraîne tout dans sa chute.

Ayons donc, mes Frères, ce courage chrétien ; que jamais, et pour aucun motif, et dans aucune circonstance, nous ne méritions l'infamante qualification de lâches. Soyons des hommes de cœur non seulement aux yeux du monde, mais en face de notre conscience, et sous le regard de Dieu. L'honneur chrétien, pas plus que l'hon-

neur militaire, pas plus que l'honneur social, n'est compatible avec aucune lâcheté, avec aucune malhonnêteté, avec aucune hypocrite déloyauté.

Faisons-nous de cet honneur une cuirasse et un bouclier.

Viennent alors les assauts du monde, de la chair et de Satan ; viennent le choc impétueux des passions, les mille combats du devoir, au milieu des mille entraînements du mal caché sous tant de formes diverses et sous les couleurs les plus séduisantes ; semblables aux saints dont nous sommes les descendants, à l'exemple surtout de l'illustre François de Sales, cet aimable et parfait patron de la jeunesse catholique, nous saurons opposer à toutes ces attaques l'inébranlable rempart d'une religion solide, d'une conscience ferme, loyale et courageuse. Nous saurons mettre en pratique cette parole d'un ancien et que saint Bernard rappelle dans ses œuvres : *Omnia si perdas, famam servare memento.* Quand il faudrait tout perdre, souciez-vous du moins de sauver votre honneur.

C'est à cette condition que nous serons et que nous demeurerons véritablement honorables aux yeux de Dieu comme aux yeux du monde, devant le ciel comme devant les hommes.

Ainsi soit-il.



CONFÉRENCES APOLOGÉTIQUES
SUR LA FOI ET LA RAISON
FAITES DANS LA CHAPELLE DU SÉMINAIRE PENDANT LE CARÊME DE 1870 [1]

Nécessité de la Révélation.

Messieurs,

Il y a, vous a-t-on dit vendredi dernier, deux erreurs également dangereuses, entre lesquelles vient se poser la vérité catholique mille fois proclamée par la voix de l'Eglise et récemment encore par la bouche de l'illustre Pie IX.

1. Voici le programme ou la série complète des conférences qui furent alors données par les abbés Benjamin et Louis-Honoré Pâquet.

1° Que peut la raison à la recherche de la foi ? — 2° Nécessité de la Révélation prouvée par les faiblesses de la raison. — 3° Accord et alliance de la raison avec la foi. — 4° Droits de la science sous la révélation. — 5° La foi enchaîne-t-elle la liberté de la pensée ? — 6° La saine raison s'oppose-t-elle à l'intolérance religieuse ? — 7° La foi spéculative exige la foi pratique.

Les deux conférences de l'abbé L.-H. Pâquet, dont nous insérons le texte dans ce recueil, sont la deuxième et la cinquième de cette série.

Ce sujet traité par les deux conférenciers, très important à toutes les époques, offrait en 1870 un cachet spécial d'actualité. Lorsque les abbés Pâquet entreprirent d'exposer à la jeunesse universitaire et au public québecquois en général les rapports de la foi et de la raison, le Concile du Vatican siégeait, et ce fut là précisément l'un

Certains hommes, effrayés des ravages du rationalisme, se jettent dans l'excès opposé ; et prétendant sauver les droits de la révélation, ils compromettent tout et ne sauvent rien. Pour vouloir faire à la foi une part trop grande et dont elle n'a nul besoin, ils sapent, sans le savoir peut-être, les fondements mêmes sur lesquels elle s'appuie ; ils ébranlent imprudemment les colonnes du temple de nos connaissances naturelles et surnaturelles. Dans leur zèle pour la défense de la foi, ils oublient que la certitude de la raison est antérieure, — remarquez que je ne dis pas supérieure, — à toute autre certitude ; que son autorité est indéniable, nécessaire, souveraine même dans la sphère qui lui est propre ; et que nier témérairement les droits et les forces de la raison, c'est ouvrir la porte aux conséquences les plus désastreuses, au matérialisme, au doute, à l'athéisme.

On a revendiqué devant vous les droits méconnus de la raison humaine. Vous avez vu quel est son rôle, son devoir, avant la foi et sous le règne de la foi. Vous savez jusqu'où elle peut aller. Il reste à vous dire quel point elle ne peut dépasser. Un écueil vous a été signalé, je viens signaler l'autre. Car si d'un côté on a exagéré le rôle de la foi, de l'autre aussi on a exagéré et l'on exagère encore la puissance de la raison ; et il n'est pas moins important de fixer à la raison les limites qu'elle ne peut dépasser ou celles qu'elle ne peut atteindre, qu'il est nécessaire de venger ses droits.

Disons-le une fois de plus : périsse la religion qui empié-

des objets des délibérations de cette grave assemblée. On remarquera avec plaisir combien les conférences que nous publions ici, et qui représentent une partie du haut enseignement donné à cette époque par l'Université Laval, s'accordent avec la constitution dogmatique du Concile *Dei Filius*.

terait sur le domaine sacré de la raison humaine et diminuerait en quoi que ce soit la dignité de l'homme ! Tout système religieux qui prétendrait s'établir sur les ruines ou l'abaissement de l'œuvre de Dieu même, ne pourrait être qu'une fraude, qu'une hypocrisie, qu'une aberration. Aussi, Messieurs, lorsque j'entreprends ce soir, de vous prouver la nécessité de la révélation, ce n'est certes pas la destruction de la raison que j'entreprends ; mais c'est sa perfection dernière que je tâcherai de vous faire entrevoir. Oui, sa perfection dernière ; car en se soumettant à l'esprit de Dieu, sans cesser d'être humaine, elle devient pour ainsi dire divine ; sans perdre ses principes propres, elle s'allie à d'autres principes amis, supérieurs aux siens, qui lui permettent de monter dans les hautes régions du surnaturel.

N'ayons donc pas peur de découvrir les faiblesses de la raison, les incertitudes auxquelles sa condition native l'expose, et l'impuissance où elle est de résoudre par ses seules forces, et sans le secours de la révélation, le problème de nos destinées.

Saint Thomas, le prince des théologiens, commence sa Somme théologique en se posant la question suivante : " Est-il nécessaire qu'il y ait, outre les sciences philosophiques, une autre doctrine ? " Cette question du grand théologien, je puis la poser en d'autres termes et demander : La raison suffit-elle à l'homme pour qu'il puisse connaître sa fin surnaturelle, et les moyens d'y parvenir ? En d'autres termes encore : L'homme, laissé à ses seules ressources, sans aucune aide supérieure de la part de Dieu, peut-il s'élever à la connaissance de certaines vérités surnaturelles, nécessaires au salut, par exemple aux adorables mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, au dogme du péché originel ? peut-il même, en règle générale, arriver à la connaissance des vérités absolument accessibles à la raison humaine ?

Messieurs, la réponse de l'Ange de l'Ecole est aussi celle de tous les docteurs catholiques, celle de l'Eglise entière ; et cette réponse est négative.

L'expérience est faite, et quelle expérience ! Ce sont six mille ans d'histoire qui sont là pour confondre les prétentions du rationalisme et donner à l'orgueil de la raison humaine le plus complet démenti ; six mille ans d'histoire attestant que la raison de l'homme, loin de pouvoir gravir les sommets escarpés qui voilent à la faiblesse de son regard des mystères impénétrables, n'a même pu exploiter le champ légitime de son activité ni parcourir la carrière naturelle que le Créateur lui avait ouverte.

La philosophie païenne, Messieurs, comme du reste la philosophie incrédule des temps modernes, sur toutes les questions vitales qui regardent la destinée de l'homme et intéressent son bonheur éternel, a fait ignominieusement naufrage.

Et cependant quels noms que ceux des grands philosophes de l'antiquité ! Ne craignons pas, Messieurs, de leur rendre l'hommage qui leur est dû. Plus nous témoignerons notre admiration devant le génie d'un Aristote ou d'un Platon, plus aussi, à la vue de leurs vices et de leurs erreurs, nous resterons frappés de la nécessité d'une lumière supérieure pour éclairer la marche même du génie et guider ses efforts.

Certes, s'il était possible que la raison humaine pût, par elle-même, offrir aux hommes l'ensemble imposant des doctrines que le christianisme leur prêche, la science et la philosophie antiques (n'en déplaise au naturalisme moderne) auraient plus fait pour arriver à ce résultat que la science et la philosophie incrédule de nos jours. L'histoire ancienne contient des noms bien supérieurs, par la puissance et l'éclat de l'intelligence, à ceux qui représentent le rationalisme contemporain.

Que voyons-nous cependant ? et quel spectacle présente à nos regards l'enseignement de la philosophie païenne relativement aux grands problèmes qui agitent l'humanité ? Sans doute les philosophes ont connu plus ou moins parfaitement un certain nombre de vérités morales et religieuses, renfermées dans le code chrétien, et qui ne sont pas inaccessibles aux lumières de la raison. Les Pères de l'Eglise, qui firent des ouvrages des anciens une étude si profonde, n'hésitent jamais à le reconnaître. Mais ces mêmes Pères de l'Eglise, si versés dans la connaissance de l'antiquité, les meilleurs juges par conséquent auxquels nous puissions recourir, ne se lassent pas de proclamer l'impuissance au moins relative de la raison païenne dans la recherche des vérités qui regardent Dieu, l'âme de l'homme, la destinée future, la règle des actions. Saint Justin, admirateur passionné de Platon, jette là ses œuvres en s'écriant : " J'abandonne Platon et ses disciples ; sa doctrine est insuffisante. Il n'offre que des fragments et des lambeaux de vérité." Origène, Tertullien, Clément d'Alexandrie, saint Augustin, portent le même jugement sur les grands noms de la sagesse antique. La philosophie ancienne, disent-ils, est incomplète, obscure, contradictoire, souvent fausse et mensongère.

Que lui manquait-il donc, Messieurs, que manquait-il à ces sages de la Grèce, à ces disciples de Rome ? Ah ! il leur manquait la lumière d'en haut, le soleil de la révélation chrétienne. Privés des bienfaits de cette lumière, n'ayant pas su conserver les débris de la révélation primitive que les siècles avaient transmis aux siècles, affaiblis dans leur entendement, corrompus dans leur cœur, ils marchaient en aveugles dans une nuit profonde, faisant de la religion une chose bonne seulement pour la masse du peuple, trop orgueilleux eux-mêmes ou trop peu convaincus de leurs propres doctrines pour se soumet-

tre à aucun joug religieux. Les meilleurs instincts de la nature, les plus nobles aspirations du cœur, les données les plus claires de la raison, tout était méprisé, méconnu, outragé. Cicéron, après avoir fait un tableau saisissant des principales contradictions dans lesquelles sont tombés les plus célèbres philosophes de la Grèce sur la Divinité, semble frappé lui-même des bizarreries et des horreurs qu'il vient d'exposer ; il ne peut s'empêcher de pousser du fond de son âme ce cri sublime qui exprime si bien le sentiment commun de l'humanité entière : " Hélas ! faut-il donc que ce Dieu que nous connaissons par notre raison, et dont chacun porte au-dedans de soi les ineffaçables traces, ait été chassé de l'esprit de l'homme par les efforts mêmes des hommes ! "

Voilà, Messieurs, où sont allés aboutir les travaux de la philosophie ancienne privée de la lumière surnaturelle.

La philosophie moderne, ai-je besoin de le dire, n'a fait encore qu'ajouter aux erreurs monstrueuses des anciens. Son crime certes est plus grand, mille fois plus grand, parce qu'elle s'est volontairement isolée de cette lumière divine qui l'inondait et la pénétrait de toutes parts. Elle a fermé les oreilles pour ne pas entendre les échos multipliés de la voix de Dieu parlant par l'organe de l'Eglise ; elle s'est posé elle-même un bandeau sur les yeux pour ne pas lire les effets de la doctrine révélée dans le monde chrétien. A la place du christianisme, à la place de l'Eglise, gardienne et promulgatrice de la vérité divine, elle a mis la Raison, la raison pure.

Kant, le chef de l'école rationaliste allemande, annonce qu'il va faire l'essai des forces de la raison. Ecoutons-le un instant : " Tous les pouvoirs de la raison, nous dit-il, sont de fait dirigés vers trois graves questions : l'existence de Dieu ; l'immortalité de l'âme ; le libre arbitre. "

Voilà le problème posé, un triple et profond problème. Et quelle solution la raison donnera-t-elle ? Songez, Messieurs, à l'importance de cette solution dont Kant lui-même semble saisir toute la gravité ; elle renferme tout un monde de conséquences : la société entière, le passé, le présent, l'avenir de l'homme, tout dépend de la réponse à cette triple question : Y a-t-il un Dieu ? suis-je immortel ? suis-je libre ? Eh bien ! Savez-vous ce que répond l'illustre philosophe allemand ? Il avoue, il se sent forcé d'avouer, " qu'il n'a là-dessus aucune opinion fixe, aucune idée arrêtée ! " Faut-il s'étonner après cela que les disciples d'un tel maître en soient arrivés à des conclusions comme celle-ci : " L'homme est à lui-même son propre Dieu ! La religion n'est qu'un rêve ! "

Mais laissons là la philosophie nuageuse et brumeuse de l'Allemagne, et passons sous le ciel sympathique de la France. Ici du moins, sur ce sol français qui nous est cher à tant de titres, nous n'avons pas à nous mettre en garde contre la sévérité de nos propres jugements : notre esprit se sent libre de tout préjugé, de toute prévention. Quelles belles promesses, quels résultats séduisants ne faisait pas entrevoir cette école éclectique inaugurée par le génie facile et la plume si brillante de Victor Cousin ? Entendez-le, dans son discours à la jeunesse française, proclamer que la philosophie est la dernière victoire de la pensée sur toute autre forme ou tout autre élément de progrès ; que c'est le plus haut degré de la vie de l'intelligence, le dernier affranchissement et le dernier développement de la raison ; que c'est la lumière des lumières, l'autorité des autorités. " Jeunes gens, s'écrie-t-il, vous trouverez dans la philosophie, avec l'intelligence et l'explication de toutes choses, une paix supérieure et inaltérable ! "

Enfin, nous disons-nous, après avoir prêté l'oreille

la plus attentive à une voix qui résonne d'une manière si douce et promet de si grandes choses, enfin voici le triomphe de la raison qui approche, et c'est à la France que reviendra l'honneur d'avoir assuré ce triomphe.

Quels furent cependant les résultats de cet éclectisme tant vanté ? Jouffroy, le disciple le plus distingué de Cousin, ne peut s'empêcher de manifester l'étonnement qui le saisit, quand il voit que la nouvelle philosophie laisse de côté l'homme, Dieu, le monde, les relations qui les unissent, les énigmes du passé et les mystères de l'avenir, et tant d'autres problèmes gigantesques au sujet desquels on professait le plus pur scepticisme : " Toute la philosophie, s'écrie-t-il, était dans un antre obscur où il n'y avait ni air ni lumière, et mon âme, récemment exilée du christianisme, se sentait étouffée ! "

Voulons-nous d'autres témoignages ? " L'âme n'est pas distincte du corps, prétend un second philosophe de cette même école rationaliste, le ciel n'est pas en dehors de la terre. " " Je vous dis, s'écrie un troisième, que le premier devoir d'un homme intelligent et libre est de chasser incessamment de son esprit et de sa conscience l'idée de Dieu. Car Dieu, s'il existe, est essentiellement hostile à notre nature, et nous nous élevons nous-mêmes aux dépens de son autorité. Nous parvenons à la science malgré lui, à la société malgré lui, chaque pas que nous faisons est une victoire par laquelle nous écrasons la Divinité. Avec le temps, j'idéaliserai mon être, et je deviendrai le chef de la création. Je serai alors l'égal de Dieu. "

Ne croirait-on pas entendre, Messieurs, les propos blasphémateurs des anges révoltés ? Ne semble-t-il pas que le délire de la raison humaine atteint ici les dernières limites ? Voilà cependant l'abîme où elle se précipite, quand elle ne veut s'appuyer que sur elle-même

et quand elle méprise le secours qui lui est offert.

Nous avons maintenant au moins une faible idée des principaux résultats auxquels est arrivée la philosophie tant ancienne que moderne chargée de parler à l'homme de Dieu, de l'âme, des grands et terribles problèmes de son existence présente et future. Dieu : la philosophie l'exile de son domaine, et elle prétend que ce domaine s'étend partout. L'âme, ce n'est qu'une fiction, qu'un rêve, qu'un fantôme. Le ciel, ce n'est qu'une moquerie. En un mot, la philosophie rationaliste chasse du cœur de l'homme toute conviction religieuse héritée ou acquise, les plus brillantes inspirations de l'esprit divin, les plus nobles espérances de la vie future, pour y substituer le doute, l'indifférence, un chaos impénétrable, le désespoir absolu. Remontez, si vous le pouvez, l'histoire du rationalisme jusqu'aux origines les plus éloignées : que verrez-vous ? des ruines, toujours des ruines. Ou si vous apercevez ça et là sur cette route bordée de tombeaux, quelques monuments offrant de loin une apparence de grandeur, approchez ; regardez à la base ; vous y trouverez le vice fondamental qui tôt ou tard amènera la chute.

Toutefois, Messieurs, et j'ai hâte de le dire, il y a ici un piège à éviter, une erreur à parer. Défions-nous de l'exagération, sous quelque forme qu'elle se produise ; et ne confondons pas deux objets parfaitement distincts. Autre chose en effet est la capacité absolue de la raison, autre chose l'exercice de cette même raison. De ce que certains hommes, préjugés à l'avance contre la vérité surnaturelle, entraînés par leurs passions, aveuglés par la corruption de leur cœur, n'ont pu franchir certaines limites ou atteindre certaines bornes, s'en suit-il que la raison ne soit par elle-même capable de rien ? Non : ce n'est pas l'exercice mais les méfaits de la raison, ce n'est pas l'usage, mais l'abus des forces intellectuelles

qu'il faut blâmer chez eux. *Ces hommes-là retinrent la vérité de Dieu dans l'injustice*, pour me servir du langage énergique de l'apôtre saint Paul. La vanité obscurcit leur intelligence, la perversité troubla leur cœur, et faisant profession d'être sages, il ne furent en réalité que des insensés. — C'est là le crime que saint Paul reproche aux philosophes de l'antiquité. A plus forte raison pouvons-nous l'imputer à la philosophie incrédule des temps modernes.

C'est au nom même de la raison, Messieurs, au nom de cette raison essentiellement droite, essentiellement amie du vrai, donnée par Dieu à l'homme pour connaître et faire aimer la vérité, que nous devons à l'exemple de l'Apôtre, nous élever avec force contre les tentatives impies du rationalisme, et lui reprocher d'avoir préféré les ténèbres à la lumière, le chaos et la confusion à l'ordre et à l'harmonie, la mort à la vie. Oui, Messieurs, au nom de cette même raison humaine par laquelle nous nous élevons à la foi, au nom de cette même faculté naturelle par laquelle notre soumission à la loi surnaturelle, à la parole révélée de Dieu, devient une soumission libre et intelligente, une soumission méritoire par conséquent, nous devons protester contre la sacrilège audace de ces prétendus sages qui s'efforcent de détruire l'œuvre même de Dieu en se renfermant dans une orgueilleuse indépendance, et qui ne réussissent qu'à jeter le trouble dans les consciences, le désespoir dans les cœurs, le désordre dans la société entière.

Nous pourrions, Messieurs, prolonger bien au delà de cet exposé l'humiliante histoire des défaillances de la raison humaine.

Nous n'avons voulu en signaler que quelques traits ; et ces quelques aperçus suffisent, croyons-nous, au but que nous nous sommes proposé. Ils suffisent à prouver

non seulement la nécessité absolue d'une révélation divine concernant les choses de l'ordre surnaturel, mais même la nécessité morale d'un tel secours pour mettre à la portée de tous, des petits comme des grands, des ignorants comme des savants, la vérité religieuse, et pour établir entre l'homme et son Créateur des relations stables, exemptes de toute incertitude et de toute obscurité.

Où en serions-nous, Messieurs, où en serait l'humanité entière, si la raison eût été laissée absolument sans guide ; si, dès l'origine du monde, elle eût été seule appelée à gouverner les instincts de l'homme, à régler les mouvements de son cœur et de son esprit, et à le diriger vers ses éternelles destinées ? Où en serions-nous ? dans la situation la plus pénible et la plus déconcertante. Tourmentés d'instincts et d'aspirations que nous ne pourrions pleinement satisfaire, entourés d'énigmes et de problèmes que nous ne saurions complètement résoudre, environnés d'une nuit ténébreuse qu'aucune lumière ne viendrait totalement dissiper, nous ressemblerions à des voyageurs abandonnés sur une plage stérile et battue par les flots, et incertains de la route qui mène à la patrie. Concevons-nous toute l'infortune d'un pareil sort ? Nous faisons-nous une idée juste de ce que serait chacun de nous, de ce que serait la famille, de ce que serait la société, si dès le moment de la création, Dieu ne s'était fait lui-même le précepteur de l'homme, s'il ne l'avait pris pour ainsi dire par la main pour le conduire à travers les écueils et les dangers de la vie, en d'autres termes, s'il ne s'était manifesté à l'homme par l'éclatante lumière de sa révélation ?

C'est pourquoi, Messieurs, après l'exposé sommaire que nous avons fait des faiblesses de la raison, nous pouvons, je crois, le conclure en toute sûreté : il y a dans le cœur de l'homme un vide immense que seules les promesses et les assurances de la parole divine peuvent remplir. Il

y a dans les mystères qui enveloppent notre existence présente et future, des profondeurs cachées sur lesquelles le flambeau vacillant de notre raison ne jette aucune clarté ou ne fait parvenir qu'à grand'peine des lueurs trop incertaines et mêlées de trop d'ombres.

Saluons donc, en finissant, avec tout l'enthousiasme de notre esprit et toute la reconnaissance de notre cœur, cet inappréciable bienfait de la révélation qui nous apporte du ciel le secours dont nous avons un si grand besoin ; saluons surtout cette révélation chrétienne, qui par là même qu'elle renferme et complète les différentes parties de la révélation mosaïque et de la révélation primitive, nous met en possession de tous les avantages et de tous les privilèges de la loi de grâce.

Dieu en soit mille fois béni ! Nous jouissons pleinement, nous catholiques attachés à l'Eglise du Christ, nous jouissons en toute liberté de cette lumière céleste qui, comme nous l'avons vu, manqua aux uns et fut méprisée par les autres. Nous avons grandi à la clarté si douce de ce soleil resplendissant qui éclaire les ténèbres de notre intelligence et réchauffe les froideurs de notre âme. Grâce au bonheur particulier d'une naissance et d'une éducation chrétienne, nous avons la foi, nous l'avons pleine et entière, ferme, inébranlable, sans que jamais elle ne nous ait coûté aucun effort, sans que jamais nous ayons ressenti ni les angoisses du doute ni les agonies de l'incertitude.

Remercions-en, Messieurs, le Dieu de toute vérité, de toute justice et de toute miséricorde ; remercions-le de nous avoir épargné ces épreuves terribles, ces luttes désespérantes où tant d'autres chancellent et succombent ; et promettons que, tous les jours de notre vie, nous emploierons à le mieux faire connaître, et à le faire aimer davantage les forces naturelles de notre raison et les lumières surnaturelles de notre foi.

Liberté de la Science

Messieurs,

Dieu a donné à l'homme l'intelligence, et c'est afin qu'il s'en serve. L'homme qui abdiquerait les droits de son esprit, s'abdiquerait lui-même ; il abdiquerait son titre le plus noble et le plus glorieux, celui qui le constitue roi de la création. Il est dans les desseins de Dieu que l'homme, être raisonnable et libre, déploie, perfectionne les forces de sa raison et de sa liberté, et les applique à la recherche du vrai. Or le vrai, sous toutes les formes, et dans toutes les branches des connaissances divines et humaines où nous pouvons l'atteindre et en jouir, c'est la science.

Prétendre donc, comme l'ont fait tant de faux apôtres de la science, que la révélation, ou que l'Eglise, dépositaire de la révélation, met des entraves au libre essor de l'esprit humain dans ses recherches et dans ses travaux, c'est une impiété et une folie. Autant vaudrait dire que Dieu a posé dans l'homme un principe essentiellement actif et qu'il lui interdit en même temps l'activité, un principe essentiellement investigateur et qu'il lui défend l'investigation.

C'est là cependant, Messieurs, l'accusation qu'on n'a pas craint de lancer, et que bien des bouches répètent encore contre la révélation. Le rationalisme et la science incrédule prétendent que la religion enchaîne l'esprit humain et veut en faire un esclave. Ils affirment triomphalement que les découvertes de la science démentent les Livres Saints et contredisent la parole de Dieu. L'as-

tronomie, s'est-on écrié, retire d'un seul coup à la croyance catholique le ciel de dessus la tête, la géologie, le sol de dessous les pieds. Il y a antagonisme entre la philosophie et la révélation, entre les découvertes de la science et les données de la foi.

L'accusation, Messieurs, n'est pas d'hier, et bien probablement on la répétera encore demain, malgré les réponses victorieuses que la science elle-même, — la vraie science celle-là, — lui a tant de fois opposées.

Pour nous, qui savons, qui croyons que l'assertion des adversaires n'est qu'audacieuse et impie, nous n'avons pas à entrer ce soir dans aucun détail scientifique pour prouver, par exemple, que tel passage des Ecritures ou tel dogme de notre foi ne se trouve pas en opposition avec la liberté et le progrès des sciences. Fidèle au programme que nous nous sommes tracé dès le début de ces conférences, nous nous bornerons à exposer certaines observations, à rappeler certains principes, pour nous convaincre une fois de plus que la révélation respecte la dignité et la liberté de la science, qu'elle en favorise les progrès, et qu'elle en féconde les plus utiles résultats.

Deus scientiarum Dominus est, disent les divines Ecritures. En Dieu nous devons saluer le Maître souverain des sciences. C'est lui qui est l'auteur de toute vérité et de toute sagesse, l'auteur par conséquent aussi bien de la vérité naturelle que de la vérité surnaturelle. C'est le même Dieu qui parle par la bouche des prophètes et des écrivains sacrés, instruments de sa volonté et organes de ses oracles ; et qui se manifeste par les œuvres multiples de la création, par les mille voix de l'univers, par les accords ineffables des mondes visibles et invisibles. La nature et la révélation découlent de la même source suprême, se rattachent au même principe immuable : ce sont deux rayons échappés du même foyer infini, deux

échos de la grande voix qui parle de toute éternité et dont les paroles se réalisent dans le temps.

Il ne peut donc y avoir d'opposition réelle entre ces deux moyens de connaître le vrai. La vérité est une, ou elle n'existe pas. Essentiellement la révélation et la science sont alliées et amies, et leur devoir comme leur intérêt mutuel, c'est de maintenir et de resserrer les liens qui les unissent.

Aussi, Messieurs, n'est-ce pas la révélation que l'on pourra jamais accuser, avec quelque apparence de justice, de vouloir briser le sceau de cette alliance intime et nécessaire. Elle respecte la dignité et la liberté de la vraie science. Elle reconnaît volontiers que la science a un domaine propre, et que dans les limites de ce domaine elle est souveraine. Elle lui reconnaît le droit, comme le proclamait Pie IX dans une lettre fameuse à un Evêque d'Allemagne, d'user de ses principes et de sa méthode, de se développer d'elle-même et par elle-même dans les conditions qui lui sont particulières.

Elle sait du reste que sans elle, sans la science et la raison, elle n'aurait pas dans le monde de point d'appui ; elle sait que c'est par la science qu'elle entrera triomphante dans l'esprit de l'homme ; que la science pour elle, c'est comme la tige vigoureuse qui la supporte, comme le rempart qui la couvre et la protège, comme le mur puissant qui l'entoure et la défend contre les incursions de l'ennemi.

La science, d'autre part, a besoin, pour s'épanouir au soleil, d'une " juste liberté, " *justa libertas*, suivant l'expression employée encore par Pie IX. Dans la sphère qui lui est propre il lui faut l'espace, et l'absence de toute entrave. C'est là son droit, qu'elle y tienne.

Dieu ne défend pas de parcourir, page par page, ligne par ligne, ce beau livre de la nature qu'il a ouvert devant nous. Il nous invite même à nous aider des manifestations

de ce livre merveilleux et profond, pour connaître et admirer davantage les infinis attributs de son auteur. S'il existe encore quelque page de la création dont le sens ait échappé jusqu'ici à l'œil scrutateur de la science, s'il se trouve encore, dans les entrailles de la terre, au fond des mers immenses, ou là-haut dans les profondeurs infinies qu'habitent les astres, s'il se trouve encore des mystères à pénétrer, des hypothèses à établir, des problèmes à résoudre, que la science se mette à l'œuvre, qu'elle perfectionne ses instruments, qu'elle multiplie ses calculs et ses recherches, qu'elle plonge au fond des mers, ou s'élève au delà des nues ; encore une fois, c'est son droit. La foi, loin de contester ce droit, lui en assure le libre exercice. La foi fait plus ; elle s'assied elle-même à côté de la science, lui offre l'appui de son bras, lui prête volontiers le secours de ses lumières.

Mais, Messieurs, tout droit a ses limites, et toute liberté a ses bornes. Que la science se renferme dans sa sphère, qu'elle use de ses principes à elle, qu'elle s'attache à sa méthode légitime, personne ne songera à lui déclarer la guerre. Mais du moment que la science sort de son domaine et met le pied sur le territoire sacré de la révélation, ce n'est plus une alliée qu'elle rencontre, c'est une ennemie : une ennemie aux mains de laquelle sa propre audace met des armes puissantes ; une ennemie qui sait d'autant mieux se défendre que jamais elle n'attaque ; une ennemie fière aussi de son indépendance et de sa liberté, juste, équitable dans ses actes comme Dieu lui-même dont elle promulgue les ordres et soutient les intérêts, mais qui ne consentira jamais, qui ne pourrait, sans trahison, consentir à aucun compromis ni à aucune faiblesse.

Si donc la science vient à nier ou à contredire la révélation ; si elle se détourne de Dieu et ne tient plus compte

de sa parole, que fait alors la foi ? La foi alors prend vis-à-vis de la science le rôle de maîtresse et de souveraine. Elle avertit la science de sa témérité ; elle lui montre du doigt les abîmes où elle court, les écueils où elle risque de faire naufrage ; elle élève opportunément la voix et parle avec l'autorité qui lui appartient : " Quelque étendu que soit le champ de vos études, dit-elle à l'imprudente, le mien est encore plus vaste, il ne connaît pas de limites ; si élevés que soient les principes qui vous guident, les miens le sont bien davantage, ils s'appuient sur la parole de Dieu même, c'est-à-dire sur la vérité par essence ; si brillant que soit le soleil qui éclaire vos laborieuses et savantes recherches, ce soleil pâlit à côté de la lumière divine qui m'inonde de ses torrents. Je suis en possession de la vérité absolue, je ne puis rien céder de cet héritage. Toute science sans Dieu est fausse ou fautive; toute science qui sépare son enseignement du mien ne peut aboutir qu'à l'erreur. "

Voilà, Messieurs, le langage que tient la révélation. Il y a de la fierté dans ces paroles : c'est vrai. Mais, remarquons et sachons comprendre quels graves intérêts sont en jeu. Il s'agit de ce que nous avons de plus précieux, des principes mêmes de la vie religieuse et sociale de millions et de millions d'âmes humaines et de créatures raisonnables. Et si la science a le droit d'exiger qu'on respecte ses sueurs, la religion elle a le devoir, le devoir impérieux de garder intact et inviolable le code sacré qui renferme les destinées éternelles de l'humanité. Elle ne peut ni ne doit souffrir que les découvertes de la science, réputées vraies aujourd'hui, et dont on doutera peut-être demain (l'histoire est là pour le prouver), elle ne peut, dis-je, souffrir que certaines découvertes soi-disant scientifiques, sous quelqu'apparence de vérité qu'elles se présentent, viennent d'un seul coup jeter le trouble dans les esprits, le déses-

poir dans les cœurs, en faisant table rase des croyances universelles.

Et remarquons bien, Messieurs, qu'en agissant ainsi, la révélation ne porte nullement atteinte à la saine liberté de la science. La révélation, encore une fois, est en possession de la vérité. Donc jamais la vraie science ne pourra se trouver en conflit avec la foi. Est-ce à dire qu'il sera toujours facile de saisir les points de liaison de la foi et de la science ? que le mystère ne planera jamais sur la question de leur accord ? qu'on ne pourra même pas découvrir entre elles des contradictions apparentes ? Assurément non. Autrement, il faudrait conclure que notre raison a tout pénétré et que notre science est universelle. Ce que nous prétendons, c'est qu'on ne peut trouver, c'est qu'on ne trouvera jamais de contradictions ouvertes, claires, positives, évidentes, entre les dogmes certains de la révélation et les résultats sûrement établis de la science. Or, c'est là toute la question. On aura beau dire que la nuit règne encore sur bien des points qui touchent en même temps au domaine de la raison et à celui de la foi ; on ne fera que constater une fois de plus un fait que nous connaissons déjà trop, le fait de notre ignorance.

Impossible donc, Messieurs, d'admettre le moindre antagonisme véritable entre la révélation et la science digne de ce nom. Il y a entre elles alliance naturelle, nécessaire, fondée sur l'essence même des choses, sur le caractère de la vérité qui est une. De la part de la révélation il y a aussi respect constant, équitable, pour la dignité et la liberté de la science. La lutte ne commence que lorsque celle-ci oublie son devoir et franchit ses propres frontières.

Au reste, — et c'est ce que je veux maintenant vous faire voir, — la révélation, non contente de respecter la liberté de la science, en a toujours encouragé les efforts et fécondé les résultats.

Ici, Messieurs, ma tâche devient facile. Et je regrette seulement que le temps ne me permette pas d'ouvrir tout entières devant vous, les annales de cette grande et divine institution, à laquelle nous sommes tous si fiers d'appartenir, la seule, disons-le, — ses ennemis eux-mêmes sont forcés de l'avouer, — qui ait su conserver intactes, à travers la marche des siècles, les différentes parties de la révélation primitive et de la révélation chrétienne.

S'il était vrai que la foi entrave les efforts de la science, qu'elle lui lie les ailes et l'empêche de s'élever d'un vol hardi vers les hauteurs où elle peut atteindre, l'histoire de l'Eglise et de ceux qui furent ses organes, garderait des traces de cette hostilité ouverte ou latente.

Que nous apprennent cependant les Livres Saints ? Ils nous apprennent que Moïse, l'élu de Dieu, l'auteur inspiré des plus anciens livres du monde, fut instruit dans toutes les connaissances des Egyptiens, c'est-à-dire qu'il n'ignora rien des sciences de son temps. Que nous apprennent-ils encore ? Que Salomon, le favori du Seigneur, le plus sage des rois, était aussi le plus savant des hommes. " Venez à moi, dit la Sagesse, et je vous enseignerai. La science est plus précieuse que l'or, et ses paroles sont plus douces que le miel ; ses chemins sont beaux, et ses sentiers pacifiques. Elle est pareille à un arbre de vie : heureux celui qui peut en goûter les fruits ! Dites à la Sagesse : Tu es ma sœur, et que la science soit votre amie. " Ce langage, Messieurs, est un langage inspiré. C'est la parole de Dieu même, et une partie de cette révélation que l'on accuse d'humilier et d'avilir la science !

Que voyons-nous encore dans les Livres Sacrés ? Jésus, à peine adolescent, ne craint pas de paraître au milieu des docteurs de la Loi, qu'il étonne par ses réponses. Bientôt, il prêchera, de l'accent le plus simple et sous forme de paraboles, tout un ensemble de doctri-

nes inaccessibles aux plus grands génies de la Grèce. Il appellera à lui Paul le sage comme Pierre le pêcheur, et avant que les apôtres commencent la prédication de l'Evangile, il leur fera communiquer d'en haut le don de la science et des langues.

Que nous montre, en outre, l'histoire des premiers siècles de l'Eglise ? L'histoire des premiers siècles chrétiens, c'est sans doute l'histoire de l'héroïsme et du sang versé pour la défense de la foi ; c'est aussi, et non moins sûrement, l'histoire de la science. Où trouver, dans les annales du monde, une légion de savants aussi noble et aussi imposante que celle des Pères de l'Eglise ? Ce sont eux, Messieurs, ce sont les Tertullien, les Origène, les Clément d'Alexandrie, les Basile, les Grégoire de Naziance, qui proclament ce principe si vrai, si large et si fécond dans ses résultats : tout ce qui a été dit de bon et de juste, appartient d'avance au christianisme. Aussi recueillent-ils avec soin la sagesse antique, tout en l'épurant des scories et des faux alliages qu'ils y rencontrent. L'Eglise n'est point ombrageuse ; elle est essentiellement hospitalière, a-t-on dit : jamais parole ne fut plus vraie. Et voilà pourquoi nous voyons Aristote et Platon, dépouillés de leurs nombreuses erreurs, pompeusement introduits dans les écoles catholiques du moyen âge sous le manteau de saint Thomas et de saint Bonaventure.

C'est donc à l'Eglise que nous devons les trésors, soigneusement conservés, de la science des anciens.

L'Eglise sait, même au milieu de la persécution, favoriser les progrès de la science. " Repousser l'étude des sciences profanes, c'est condamner l'homme à descendre au rang des brutes, " s'écrie Clément d'Alexandrie. " La science est la lumière de l'âme raisonnable," dit saint Jean Damascène. " La science, ajoute saint Augustin, ne peut jamais être mauvaise, puisqu'elle est la conquête

de l'intelligence et de la raison." "La science, dit encore saint Grégoire de Nazianze, est le premier des biens que nous pouvons posséder... Il ne faut pas mépriser la science, même la science profane, vue comme le voudraient quelques-uns, gens à courte et sans aucune culture, qui désirent que tout le monde leur ressemble, pour mieux se cacher dans la foule et éhapper ainsi au reproche d'ignorance."

Voilà, Messieurs, quelle était la doctrine des Pères relativement à la science ; et nous avons là la doctrine catholique de tous les pays et de tous les âges.

Aussi, voyez avec quel soin, et au prix de quelles patientes recherches et de quels minutieux travaux les moines du moyen-âge s'appliquent-ils à conserver, pendant les siècles de barbarie et d'ignorance, les monuments et les travaux scientifiques du passé. La science reste comme un dépôt précieux entre les mains des fils du monastère. C'est là, dans les saintes retraites des cloîtres, que se retrouve, que s'accroît, que s'enrichit l'héritage de l'antique savoir. Ce sont des prêtres et des moines qui consacrent leurs veilles, leurs sueurs, leur vie tout entière, à multiplier les copies de ces vieux manuscrits que nous admirons aujourd'hui, et qui n'avaient pas alors les échos retentissants de la presse pour pénétrer dans toutes les parties du monde. Du fond des cloîtres, des moines donnent l'essor aux sciences naturelles. C'est un chanoine de l'Eglise de Pologne qui conçoit le système du monde. C'est au nom de l'Evangile, et sous les inspirations de l'Eglise, que Christophe Colomb découvre une moitié de la terre. Il faudrait faire séparément l'histoire de chaque siècle pour avoir une idée du nombre et de la valeur de tous les hommes de science et de religion qui, encouragés par la voix des Papes, se sont élancés, chercheurs intrépides, à la poursuite

des secrets de la nature, pour venir ensuite suspendre leurs trophées aux portes de l'Eglise catholique et incliner respectueusement devant la foi leurs fronts éclatants de lumière et de fierté.

En effet, Messieurs, toujours et partout l'Eglise s'est réjouie du réveil de l'esprit humain ; partout elle s'entoure de lumières ; partout vous la voyez favoriser le progrès des arts et des sciences et marcher elle-même à leur tête, montrant au monde, comme le disait il n'y a encore que quelques semaines, l'illustre et vénéré Pie IX, " que les arts et les sciences ont trouvé chez elle un appui et un concours qui ne leur ont jamais fait défaut ; que c'est par ses soins, et en s'inspirant du souffle catholique, que les arts particulièrement se sont élevés à une perfection qu'ils ne dépasseront jamais, sous le pinceau et le ciseau inspirés des Michel-Ange et des Raphaël. "

L'Eglise fait plus encore. Elle féconde les résultats de la science. Toujours préoccupée du bien de l'humanité, elle rapporte et subordonne à cette fin la science et ses découvertes. Elle enseigne que si les sciences sont pour l'homme une source de jouissances douces et pures, elles ne lui sont pas données uniquement pour qu'il en tire un plaisir égoïste et stérile. A ses yeux, le meilleur et le plus digne usage que l'homme puisse faire de ce qu'il sait, c'est de l'employer au bien de tous. Dans sa doctrine, le vrai chrétien doit tout diriger, même la science, vers le but suprême de la vie. Et voilà comment les études déjà si nobles du savant, la religion les ennoblit encore. Elle leur donne leur dernière et éternelle destination ; elle leur prête pour ainsi dire un caractère surnaturel ; elle veut que l'homme d'études trouve dans les sciences un aliment pour le cœur aussi bien que pour l'esprit, et qu'il ne les cultive, suivant la belle expression de Descartes, que " pour en faire un tabernacle à Dieu. "

Respectons donc, Messieurs, les droits de la science. C'est notre intérêt et notre devoir, c'est le désir de Dieu, c'est la pratique constante de l'Eglise. Mais respectons aussi les droits infiniment plus sacrés de la révélation.

Cette révélation, nous l'avons dit, ne s'oppose pas à ce que l'esprit humain réclame son plein exercice, à ce que la science dérobe au foyer de la vérité de nobles étincelles ; à ce qu'elle montre avec fierté, comme autant de preuves de sa grandeur et de sa puissance, l'immense série de ses découvertes, les étonnantes transformations que tous les jours elle opère dans le monde, les montagnes traversées de voies souterraines, les mers réunies et confondues, les distances effacées, les mondes les plus éloignés communiquant ensemble avec l'instantanéité de la foudre. Elle ne s'oppose à aucune de ces belles initiatives, à aucun de ces légitimes progrès ; et s'il était possible à la science d'accomplir dès aujourd'hui toutes ses œuvres et de compléter dès aujourd'hui toutes ses conquêtes, la religion serait la première à l'en louer et à l'en bénir. Mais ce qu'elle lui demande en retour, c'est de ne pas oublier sa faiblesse ; c'est de ne pas concevoir de ses propres forces une estime excessive qui la tromperait elle-même et tromperait les autres ; c'est de ne pas séparer, par un schisme sacrilège, sa cause de celle de Dieu ; c'est enfin, et par cela même, de ne chercher qu'en Dieu et dans l'Eglise de Dieu sa règle et sa mesure souveraine.

Aussi, le chrétien sincère ne s'inquiète-t-il pas des contradictions apparentes qui peuvent exister entre le livre de Dieu et le livre de la nature. Il chemine au milieu des choses créées avec des vues assez hautes et un regard assez éclairé pour y découvrir partout le doigt de Dieu et partout la marque de son infinie perfection. Il voit cette marque divine gravée sur les roches antiques

du globe terrestre ; il l'aperçoit écrite en lettres étincelantes sur l'innombrable multitude des étoiles ; il la reconnaît jusque dans les éclats retentissants de la foudre et la voix puissante des mers en courroux.

S'il rencontre sur sa route des problèmes difficiles à résoudre et s'il se voit arrêté dans ses efforts pour concilier et harmoniser diverses manifestations enveloppées d'ombres et de mystère, il n'accuse pas la Sagesse éternelle, mais il accuse sa propre sagesse. Il ne s'en prend pas à Dieu de ce que son œil, fini et borné, est incapable de pénétrer l'infini. Loin de s'élever par l'orgueil, il s'abaisse ; il sonde son impuissance et sa misère ; et il soupire après le moment où tous les voiles seront enfin déchirés, où toutes les énigmes seront enfin résolues, où toutes les obscurités se dissiperont, où la lumière se fera victorieuse dans son esprit, où il ne verra plus les choses en figure mais en réalité, où il contemplera Dieu face à face et, dans la lumière de Dieu, tous les êtres, visibles et invisibles, pendant les siècles des siècles.



DISCOURS

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DE S.-JEAN-BAPTISTE

DE QUÉBEC,

A L'OCCASION DE LA

Fête nationale des Canadiens français.

LE 24 JUIN 1870.

Ubi spiritus Domini, ibi libertas.
Là où est l'esprit du Seigneur,
là est la liberté.
2 Cor., III, 17.

Mes Frères,

Ce n'est pas une vaine et stérile cérémonie que nous venons remplir aujourd'hui en nous réunissant dans ce temple de la religion. Rien de vain, rien de stérile dans le culte catholique ; et ce serait faire injure à vos sentiments que de supposer un seul instant que l'acte religieux qui vous rassemble est une simple formalité.

Votre présence dans l'immense enceinte de cette église, l'enthousiasme religieux et patriotique que je lis sur vos fronts, renferment un enseignement précieux, revêtent une signification qui ne saurait échapper à personne. C'est un acte qui parle de lui-même, et fait entendre à sa manière le langage d'une haute et éloquente protes-

tation. Elle vous honore, mes Frères, autant qu'elle réjouit l'Eglise, cette manifestation éclatante que chaque année vous renouvelez avec le même zèle patriotique, avec la même ardeur religieuse. Elle vous honore, et elle se traduit par les sentiments les plus nobles, auxquels je ne ferai que prêter, en interprète docile, mon humble parole.

Que dit-elle, que laisse-t-elle entendre, cette pieuse cérémonie à laquelle nous assistons ce matin ?

Elle dit que vous vous reconnaissez redevables à la religion de grandes choses, de services inappréciables. Elle dit que pour vous, Canadiens, enfants de la vieille France catholique, l'autel de la patrie ne se sépare pas de l'autel de la religion. Elle dit votre attachement comme peuple à la foi de vos pères, et aussi votre persévérante reconnaissance. Elle dit enfin, — ce que tous vous croyez et sentez, — que l'Eglise, pour vous, c'est plus qu'une alliée ou une amie, c'est une protectrice et une mère qui a sa place marquée, la place d'honneur, dans toutes les fêtes qui se rattachent à votre existence nationale. Enfants de cette Eglise, membres de la société religieuse comme de la société politique, vous ne voulez pas séparer des intérêts qui doivent s'unir, vous ne voulez pas isoler l'une de l'autre deux causes que Dieu a jointes ensemble. Citoyens d'un pays libre, vous aimez la liberté politique ; chaque année cependant, au sortir des luttes diverses que le temps et les circonstances amènent, vous venez reconnaître, proclamer, en face des autels, que la religion est la source et la plus puissante garantie de la vraie liberté. Patriotes sincères, dévoués à votre pays, vous venez encore demander à la religion les inspirations de votre culte et de votre amour pour la patrie.

Ce sont ces deux sentiments, ou je me trompe beaucoup, qui en ce moment s'agitent surtout dans vos âmes :

" amour de la liberté véritable, soucis du véritable patriotisme. " Permettez que je m'attache à ces deux idées, et que je vous fasse voir brièvement comment l'Eglise garantit et bénit ce qui fait ainsi l'objet de vos préoccupations les plus vives. *Ubi spiritus Dei, ibi libertas.*

I

La liberté ! combien se passionnent pour elle sans avoir une idée juste de ce qu'elle comporte, sans trop savoir ce que signifie ce mot fascinateur dont on abuse si étrangement ! Qu'est-ce donc que la liberté ? Qu'est-ce surtout que la liberté politique dont notre histoire raconte les luttes si glorieuses et dont il convient, ce semble, dans un jour de fête nationale, de parler ?

Je réponds brièvement : la liberté politique, et je prends ces mots dans leur sens le plus élevé, c'est une application et comme une adaptation de la liberté morale, source et principe de toutes les libertés humaines.

La liberté morale, mes Frères, vous la connaissez, sinon par la spéculation, ce qui n'est possible qu'à un petit nombre, du moins par l'expérience, par la pratique, et par l'usage. Tous les jours de votre vie, vous l'exercez. Chaque fois que vous vous trouvez engagés dans la lutte entre le devoir et la passion, entre la justice et l'intérêt propre, entre la loi qui commande et l'inclination mauvaise qui regimbe ; chaque fois que vous sentez intimement en vous-mêmes, dans le sanctuaire de vos âmes, qu'il faut choisir entre le bien et le mal, et que vous opérez ce choix, autant de fois vous exercez la liberté morale, liberté inhérente à l'être intelligent et raisonnable, qui le distingue parfaitement de l'être matériel et sans raison, en lui donnant la puissance d'agir par lui-même et avec la conscience de ce qu'il veut faire.

Voilà en quoi consiste cette liberté essentielle et fondamentale. Or, on peut le dire, la liberté politique n'est pas autre chose que la liberté morale des peuples, la liberté de l'homme-peuple ; car un peuple, c'est un homme collectif, et la force d'un peuple, c'est d'être comme un seul homme, et de n'avoir dans sa vie sociale qu'une âme et qu'une volonté.

Appliquez donc à une nation considérée dans son être propre, les conditions essentielles de la liberté morale, et vous aurez la liberté politique : c'est-à-dire le pouvoir d'agir par soi-même, c'est-à-dire la faculté de prendre part, au moins par un libre suffrage, si ce n'est par un concours immédiat, à la direction de la chose publique, faculté qui requiert dans son exercice l'intelligence, le développement convenable du sens social, l'exemption de toute coaction extérieure, de toute pression injuste, et surtout une connaissance suffisante du but de la société et des devoirs imposés à tout citoyen par sa double qualité d'homme et de chrétien. Autrement ce ne serait pas la liberté, ce serait le désordre, la licence, l'anarchie, le despotisme.

Et par cela même que la liberté politique s'appuie sur la liberté morale et la suppose ; par le fait qu'elle n'en est qu'une application et une efflorescence, le rôle de la religion, du christianisme, de l'Eglise catholique dans ses rapports avec la liberté des peuples, devient clair, positif, indéniable.

J'affirme donc, mes Frères, et mon affirmation rencontrera, j'en suis sûr, l'entière sympathie de vos idées et de vos sentiments, j'affirme que l'Eglise catholique fondée pour accomplir sur la terre l'œuvre chrétienne, est un foyer d'institutions libres, et que l'esprit de l'Eglise féconde et favorise la vraie et saine liberté. *Ubi spiritus Dei, ibi libertas.*

Voyez en effet la manière dont elle s'est établie dans le monde ; étudiez les phases diverses de son existence depuis dix-huit siècles. Vous trouverez que ses voies sont absolument contraires à celles des autres religions. Toutes les autres Eglises sont dans la main des puissances de la terre ; le pouvoir spirituel s'y confond avec le pouvoir temporel ; ce sont des institutions purement nationales, circonscrites par les limites d'un royaume, d'une république ou d'un empire. Dieu merci, il n'en est pas ainsi de l'Eglise du Christ. Elle n'est pas nationale, mais universelle. Et c'est précisément ce qui fait qu'elle s'élève au-dessus des intérêts humains, qu'elle plane dans une région plus haute d'où elle domine la terre entière ; c'est ce qui explique comment elle conserve toute la beauté de sa nature, toute la liberté de son action ; comment, ne relevant que de Dieu seul, supérieure à toutes les puissances terrestres, indépendante dans ses attributions de tous les pouvoirs du monde, elle devient pour les peuples comme pour les individus le fondement et la sauvegarde de leurs plus chères libertés.

Elle se pose devant les hommes, en vertu même de ses titres divins, comme une puissance spirituelle autorisée. Forte de la parole de Jésus-Christ, elle se dresse en face des pouvoirs temporels et leur dit : " Je viens du ciel, je tiens ma mission d'en Haut, et je suis envoyée ici-bas pour annoncer l'éternelle vérité ; je viens, au nom de Dieu, combattre le mal, protéger l'innocence, proclamer le droit, faire respecter la justice, poursuivre le crime, enseigner la vertu. Telle est ma mission ; telle est aussi la puissance que je dois exercer en ce monde ; elle s'étendra sur tous, peuples et rois, parce que les rois sont hommes, comme les derniers des sujets. "

Eh bien ! mes Frères, une telle institution, je le répète, c'est la réalisation même de la liberté sociale sage-

ment comprise, parce que c'est l'affranchissement de l'âme humaine, et que ce bienfait soustrait à l'action despotique des tyrans la partie la plus noble de notre être et la fait dépendante de Dieu seul et de ses ministres. Oui, si la vraie liberté règne dans le monde, si nous en avons l'idée exacte, inconnue à l'antiquité païenne, si nous jouissons dans une large mesure des avantages et de la gloire d'une juste et saine liberté politique, liberté ample, généreuse, qui n'exclut personne, et qui ne suppose ni l'esclavage, ni l'ilotisme, ni l'anarchie des pouvoirs, c'est à l'Evangile que nous le devons ; c'est par l'esprit du christianisme que cette liberté peut se développer et s'affermir ; c'est l'Eglise catholique qui l'a fondée, et c'est l'Eglise catholique qui la maintiendra.

Nous ne disons pas que c'est l'Eglise qui a donné aux nations des chartes, des constitutions, des lois politiques. Ce n'est point là sa mission. Mais ce que nous disons, c'est qu'elle répand sur les hommes l'esprit de Dieu, et par là même la liberté véritable ; c'est qu'elle jette dans le temps des paroles d'éternité, et que ce sont là des semences fécondes qui, avec les siècles, lèvent, grandissent, et produisent des fruits de force et de salut.

Regardez la société depuis Jésus-Christ. Comptez les unes après les autres les libertés réelles, je ne dis pas les libertés fausses, qui s'y sont épanouies ; et dites-moi si l'Eglise, depuis sa fondation, n'a pas été à la tête de tout mouvement noble et généreux ; dites-moi si on ne l'a pas toujours vue la première à l'œuvre quand il s'est agi d'effacer du monde quelque servitude, la dernière sur la brèche, quand il a fallu défendre contre le despotisme les droits inviolables des peuples et des individus. Ai-je besoin de citer des exemples ? Ils sont aussi nombreux qu'éclatants. Qu'il me suffise de rappeler les noms de deux nations à jamais célèbres

dans les fastes historiques, l'Irlande et la Pologne.

L'Irlande ! j'admire les luttes pacifiques qu'elle a livrées ; j'admire les longues et victorieuses campagnes de l'illustre O'Connell ; et si j'emploie le mot "campagnes," c'est qu'en effet O'Connell était à sa manière un vrai guerrier, et qu'il a fait plus pour l'Irlande avec le glaive de la parole et en s'appuyant sur le droit, que les plus grands conquérants n'auraient jamais pu faire avec le glaive des combats. Oui, j'admire les nobles luttes de cette nation chrétienne. Mais j'affirme en même temps que c'est à l'Eglise surtout qu'elle doit ses triomphes et ses conquêtes ; j'affirme que le jour où l'Irlande refuserait d'écouter et de suivre la voix de l'Eglise, ce jour-là marquerait le terme de ses gloires et ouvrirait peut-être une ère nouvelle de malheurs. La noble cause de l'Irlande, — c'est l'espoir de tous les amis de la justice, c'est la prière ardente de tous les hommes de cœur, — cette cause triomphera pourvu que la révolte et la violence ne viennent pas troubler l'œuvre de Dieu, pourvu que l'Irlande demeure fidèle à l'esprit des chefs qui comprennent la liberté comme l'entend l'Eglise, et qui puisent dans leur foi, dans leur attachement aux saines doctrines, l'inspiration et la lumière de leur patriotisme.

J'ai nommé aussi la Pologne ; et il suffit en effet de prononcer ce nom qui éveille de si justes et de si profondes sympathies, pour rappeler en même temps quel noble appui l'Eglise, par la voix de l'immortel Pie IX, ne cessa de prêter à la nation mourante. Seule, vous le savez, au milieu d'un silence honteux pour les grandes puissances de l'Europe, seule cette voix magnanime retentit aux oreilles du persécuteur, lorsque déjà sa proie allait rendre le dernier souffle ; seule vous l'avez entendue et l'entendez encore protester, au nom de l'éternelle justice, contre l'iniquité des faits accomplis.

Mes Frères, l'histoire du monde entier vient à l'appui de la thèse si vraie que je regrette de ne pouvoir qu'effleurer en ce moment. Lisez-la, cette histoire, vous y verrez partout éclater ce fait incontestable : c'est que l'Eglise n'a jamais cessé de travailler avec fermeté, et en même temps avec douceur, au véritable affranchissement de l'humanité ; c'est que si les peuples ont fait la conquête de certaines libertés précieuses, si les siècles ont vu se rompre une à une les chaînes que le monde païen avait forgées à la honte de l'humanité, cela est dû à la lutte persévérante, aux énergiques efforts et aux courageuses protestations de l'Eglise.

Cette divine énergie, cette puissante vitalité de la société religieuse, elle se manifeste aujourd'hui encore d'une manière admirable dans les actes qui se déroulent au sein du Concile du Vatican, et dont les échos nous arrivent de plus en plus consolants. Représentez-vous un instant cette auguste assemblée, cette réunion de sept cents évêques travaillant tranquillement, malgré la violence des bruits extérieurs, sous l'œil de leur chef et sous le regard de Dieu, à l'œuvre du saint Concile. Je le demande à tous ceux qui ne sont pas tout à fait étrangers à la nature de ces délibérations : est-ce là le spectacle du despotisme ? Honte à ceux qui ont prononcé ce mot impie ! Non ! c'est le spectacle et l'œuvre même de la liberté, de la liberté des enfants de Dieu. Et l'Eglise, grâces lui en soient mille fois rendues, en repoussant avec fierté les tentatives de pression que les gouvernements voudraient mettre en œuvre, l'Eglise donne au monde la plus forte garantie et la meilleure assurance que le Concile continue en réalité et d'une manière efficace le travail salutaire des siècles chrétiens, l'affranchissement noble et fécond de l'humanité entière.

II

La religion, mes Frères, favorise donc le culte de la vraie liberté. J'ajoute qu'elle favorise également, et qu'elle bénit de tout son pouvoir le vrai patriotisme.

Ici, mes Frères, ma tâche devient facile. Il me suffit de dire comment il faut entendre le patriotisme digne de ce nom, pour faire voir l'élément religieux dans ce sentiment si noble, si pur, si élevé qui nous anime tous et qui doit animer tout bon citoyen.

Qu'est-ce donc que le patriotisme ? Est-ce seulement un enthousiasme factice ? est-ce la fureur brutale d'une passion aveugle et désordonnée ? C'était là, si vous le voulez, le patriotisme des sociétés païennes, parce que les païens ne voyaient rien, absolument rien au-dessus de la chose publique, parce que, dans ces siècles de ténèbres spirituelles, la religion se confondait avec l'Etat, et que les citoyens appartenaient tout entiers, âmes, corps et biens, à la patrie de la terre. Pour nous, chrétiens, le devoir patriotique prend une autre signification. Le vrai patriotisme, celui qu'enseigne et qu'approuve l'Eglise, implique nécessairement une idée supérieure : c'est une forme spéciale de la foi et de la charité. Le citoyen le plus dévoué, le patriote le plus ardent, avant d'appartenir à la patrie terrestre, fait partie d'une autre société, plus grande, plus haute, qui élargit ses vues, élève ses espérances, assure la liberté et la dignité de son âme. Il peut aimer la patrie, il le doit même, mais jamais jusqu'à l'adoration, comme faisaient les païens ; il peut se dévouer pour la patrie, et il y est même tenu dans bien des circonstances, mais que le mobile de son dévouement soit un sentiment chrétien, jamais l'aveugle fanatisme.

Est-ce à dire, comme on n'a pas craint de l'affirmer

de nos jours, que l'Eglise veut effacer l'idée de patrie ? Non, mes Frères, l'Eglise n'affaiblira jamais dans les âmes ce ressort vigoureux qui les rend capables de si grandes chsoses ; jamais elle ne prêtera la main à cette guerre injuste et dangereuse que des hommes mal inspirés déclarent à nos plus nobles sentiments. Sans doute chaque homme est un membre de ce grand corps qu'on appelle l'humanité, et c'est la gloire du christianisme d'avoir enseigné au monde la vraie fraternité, qui dépasse les limites d'un territoire ou l'enceinte d'une cité, pour ne s'arrêter qu'aux confins de la terre. Sans soute encore l'Eglise catholique est une patrie commune où toutes les nations doivent se rencontrer, pour y trouver l'union dans les mêmes principes et la direction vers une même fin. Il n'y a, il ne peut y avoir d'universel ici-bas que la religion. Mais l'Eglise elle-même, tout en se déclarant la patrie de tous les hommes, approuve cependant, sanctifie et consacre l'idée nationale, le sentiment de la patrie, ce sentiment qui fait qu'on s'attache à une terre en particulier, à une histoire, à des traditions, à une langue, à une nationalité, et qu'on est prêt à défendre tout cela au péril même de sa vie.

Qu'on ne dise donc pas qu'un bon catholique ne peut pas être un excellent patriote ; qu'on ne dise pas que ses principes religieux l'empêchent de vouer à la patrie l'intégrité de ses forces et de son dévouement. Il donne à la patrie, à la corporation politique dont il fait partie, tout ce qu'elle a raisonnablement droit d'attendre de lui. Mais il n'oublie jamais que toute société terrestre n'est, en définitive, qu'un moyen pour arriver à un but supérieur. Sa vertu civique est réglée et limitée par les principes de sa foi, et la foi du vrai chrétien domine toujours l'âme du citoyen. C'est pourquoi son patriotisme revêt un caractère hautement religieux et qui le rend

fort et durable. Ce n'est plus une passion sauvage, aveugle, brutalement exclusive ; c'est un sentiment noble, éclairé, d'où jaillit l'héroïsme véritable et un enthousiasme de bon aloi.

Ce sentiment, mes Frères, encore une fois, il est naturel au cœur de l'homme, et le vice lui-même ne parvient pas à l'en déraciner. Mais la religion chrétienne le retrempe à des sources plus pures et plus fécondes. Pour un chrétien, l'amour de la patrie puise dans les pensées de la foi une vigueur et une ardeur nouvelles. Pour un peuple chrétien, pour le peuple canadien surtout dont l'histoire s'identifie avec l'histoire même du christianisme en ces contrées, défendre et aimer sa patrie, ce n'est plus seulement aimer et défendre un territoire, des biens, des intérêts temporels, c'est encore aimer et défendre tout un passé, tout un patrimoine de gloires et de grandeurs religieuses, tout un héritage de travaux consacrés à l'expansion de la foi et de luttes soutenues pour le Christ et pour l'Eglise.

Voilà ce que doit être le patriotisme digne de ce nom ; voilà comment l'Eglise comprend ce sentiment très naturel à l'homme, et comment elle sait en faire un levier puissant pour le bien, et un principe des plus belles et des plus glorieuses entreprises.

Je n'ajouterai que quelques mots. En vous parlant, mes Frères, de ce que la vraie liberté et le culte éclairé de la patrie doivent à l'Eglise du Christ, je crois être entré dans l'esprit de cette fête. Je me flatte, en même temps, de n'avoir pas faussement interprété les sentiments qui nous animent, vous et moi, lorsque nous venons ensemble offrir à la religion le tribut de notre reconnaissance pour le passé, et déposer au pied de Dieu, pour l'avenir, la demande de nouveaux secours.

Bien des voix avant la mienne ont proclamé, dans ces

fêtes annuelles de la piété nationale, les droits sacrés et de plus en plus visibles que l'Eglise possède à notre attachement, à notre amour, à notre entière et inaltérable confiance. Mais aujourd'hui plus que jamais, au souvenir d'une histoire marquée par des luttes admirables, et en face d'un avenir assez incertain et de perspectives qui parfois flottent comme des nuages sombres dans le ciel de nos espérances, il me semble que c'est un devoir pour nous, pour tous les membres de notre chère famille canadienne, de nous rappeler quelles ont été dans le passé, et quelles seront toujours les solides garanties de notre bonheur public.

Notre passé : c'est une lutte constante, soit sur les champs de bataille, soit dans l'arène de la politique, pour la possession entière de nos légitimes libertés. Eh bien ! c'est avec assurance que je le dis : sans l'appui et les efforts de la religion, cette lutte n'aurait pas eu pour nous les résultats heureux dont nous jouissons. Bien plus, j'oserai l'affirmer, c'est la religion, c'est le clergé, c'est l'Eglise surtout qui nous a faits ce que nous sommes, un peuple, encore petit par le nombre, mais noble par le rôle historique qu'il a joué, et appelé, tout l'indique, aux plus hautes et aux plus magnifiques destinées.

Quels que soient donc les difficultés ou les embarras de l'heure présente, quelles que soient les inquiétudes ou les craintes de l'avenir, une chose paraît certaine : c'est que, en restant fortement attachés à la foi et aux mœurs de nos pères, nous pourrons, quoi qu'il arrive, faire face avec succès aux événements les plus imprévus ou les plus redoutés.

Des transformations politiques ont déjà modifié notre vie publique sans altérer notre caractère national. S'il nous fallait en subir encore, et si jamais de graves circonstances venaient de nouveau éprouver notre fermeté,

nous trouverions, espérons-le, dans les mobiles de notre foi, dans notre amour profond de la vraie liberté, dans le dévouement éclairé de notre patriotisme, nous trouverions, dis-je, les forces, les lumières et le courage suffisants pour conserver tout ce qui nous est cher et tout ce qui nous est nécessaire comme peuple catholique et comme peuple français.

C'est le vœu que je formule avec conviction, et que je dépose ce matin avec respect aux pieds de la patrie canadienne.



DISCOURS
PRONONCÉ A L'UNIVERSITÉ LAVAL
A L'ACCASION DU
Vingt-cinquième Anniversaire
DU
Couronnement de Pie IX

Monseigneur, [1]

Mesdames et Messieurs,

La circonstance qui nous rassemble ce soir s'offre pour la première fois à l'admiration du monde depuis la mort de cet obscur batelier de la mer de Galilée qui s'appela Pierre et qui inaugura la papauté.

Il y aura demain vingt-cinq ans écoulés (car, au moment où je vous parle, l'aurore du 21ème jour de juin éclaire déjà les sept collines de la ville éternelle), avait lieu à Rome, dans la basilique vaticane, le couronnement du 257ème successeur de saint Pierre. Le noble Mastaï-Ferretti, auquel personne n'avait pensé de ceux qui prétendent porter leurs intrigues jusque dans la nomination du vicaire de Jésus-Christ, l'humble et modeste évêque d'Imola, à la surprise de tous mais à la joie universelle, devenait tout-à-coup le plus haut personnage qui soit au monde et montait sur le trône des papes en prenant le titre de Pie IX.

1. S. G. Mgr Elzéar-Alexandre Taschereau, archevêque de Québec.

On lui fit entendre sans doute, à lui comme à ses prédécesseurs, les fameuses paroles : " Vous ne verrez pas les années de Pierre, " paroles que dix-huit siècles n'avaient pu encore démentir et qui avaient reçu du temps comme une consécration prophétique.

La Providence qui s'était chargée contre toute prévision humaine, de poser sur la tête de Pie IX la triple couronne, réservait à ce grand Pontife d'atteindre les années de Pierre au milieu des événements les plus tragiques que l'histoire ait peut-être jamais enregistrés.

Depuis le 21 juin 1846, en effet, le monde a vu se produire les choses les plus étranges, comme les plus inattendues. Des trônes se sont écroulés, des empires sont tombés, des guerres funestes ont éclaté, des révolutions sanglantes se sont déchaînées, nous avons eu sous les yeux le spectacle d'un bouleversement général, parfois effroyable. Mais de toute cette histoire du dernier quart de siècle, quelquefois grande, rarement consolante, plus souvent lugubre ; du milieu de ce chaos où vous entendez presque sans cesse le choc des peuples les uns contre les autres, où vous êtes témoins du conflit meurtrier des armes, du conflit parfois plus terrible encore des idées et des passions, une figure se détache, grande, belle, calme, rayonnante même au milieu du malheur, toujours au-dessus des agitations et des défaillances humaines, toujours supérieure à tout par l'ascendant de la vertu, par la force morale, par la droiture de la conscience, par la noblesse et la dignité des sentiments. Cette figure, qui semble à peine de la terre, qui emprunte au ciel une expression surhumaine, des traits presque divins, c'est celle du héros de cette fête, c'est la figure de Pie IX.

Quel homme ! quel pape ! quel pontificat ! je cherche dans toute cette galerie de Pontifes qui ont illustré le trône de saint Pierre ; je parcours cette histoire de dix-

huit cents ans qui offre tant d'illustrations et renferme tant de gloires, mon esprit étonné ne trouve rien qui surpasse, rien qui égale même l'extraordinaire grandeur du règne de Pie IX.

Comment, je vous le demande, Messieurs, comment aborder un sujet si vaste et si élevé ; comment embrasser, resserrer ensemble, dans le court espace de quelque vingt minutes, tant d'événements divers, tant d'actes héroïques, toutes ces luttes courageuses, toutes ces sublimes résistances, ces épreuves si terribles, ces triomphes si éclatants, ces défaites que je pourrais appeler victorieuses, tant elles honorent celui qui en est la victime, mais surtout ces combats incessants, opiniâtres, glorieux, livrés pour le triomphe de la vérité et de la liberté catholique !

Je laisse de côté tout le reste ; et je m'attache à ce dernier trait d'une existence si merveilleuse, d'un règne où se trouvent réunis tous les genres de gloires et de grandeurs. Le triomphe de la vérité catholique, l'établissement dans le monde d'une liberté fondée sur la vérité et la religion, tel a été sans contredit le but principal des efforts de Pie IX, et telle est l'ambition constante de sa grande âme.

Vous connaissez, Messieurs, cette parole des Ecritures : " La vérité vous donnera la liberté. " C'est qu'en effet il existe entre la vérité catholique et la véritable liberté une liaison intime et profonde. Toutes deux sont filles du ciel ; toutes deux forment le plus bel apanage de l'homme ; toutes deux se tiennent et s'embrassent étroitement, de telle sorte que si l'une s'affaiblit ou se corrompt, l'autre s'amoindrit ou s'efface. Pie IX, chef d'une Eglise qui a pour mission de propager dans le monde, de défendre et d'établir la vérité unie à la liberté, Pie IX, vous le savez comme moi, Messieurs, a accompli avec

un courage, une énergie indomptable, cette tâche civilisatrice.

Ai-je besoin de rappeler ici à quelle triste époque nous appartenons ? Sans doute l'erreur est de tous les âges, et chaque siècle apporte avec lui son contingent de misères et de tristesses. Mais il semble vraiment que jamais peut-être, à aucune période de l'histoire chrétienne, la malice et les passions des hommes n'ont montré une telle audace. Vous lisez les livres contemporains, vous prêtez l'oreille aux discours de ces hommes qui prétendent éclairer et diriger la société. Que voyez-vous ? Qu'entendez-vous ? Point de Dieu, point d'âme, point de libre arbitre, pas de distinction entre le bien et le mal, entre l'honnêteté et la malhonnêteté, entre le juste et l'injuste ; pas de vie future, pas de révélation, pas de religion surnaturelle. Je n'exagère rien. Quiconque connaît l'histoire de la société européenne, quiconque a suivi la marche rapide des idées mauvaises, les progrès effrayants de l'erreur sous toutes les formes dans ces dernières années surtout, n'ignore pas ni ne peut assurément ignorer quel débordement de doctrines perverses se fait de toutes parts.

Et qui donc, Messieurs, osera résister en face à des ennemis si redoutables ? Qui donc, au milieu de la prostration générale des courages, dans ce siècle de compromis honteux et de faiblesses déshonorantes, qui donc aura la force, je dis plus, l'audacieuse intrépidité d'arrêter ce torrent qui s'avance, qui chaque jour grossit davantage, et menace de détruire les fondements même de l'ordre, les bases les plus profondes de toute société ?

Messieurs, la Providence a voulu qu'il y ait toujours sur la terre des hommes qui ne reculent jamais devant l'erreur, quelque puissante qu'elle paraisse, parce qu'ils tiennent du ciel même la mission sublime de défendre les droits de Dieu sur le monde, et d'enseigner au monde

ses devoirs envers Dieu. Ces hommes, ce sont les Papes ; et depuis un quart de siècle, cette grande force spirituelle, c'est Pie IX. Pie IX, intrépide défenseur de la vérité catholique, n'a pas craint de se jeter à la rencontre du torrent des fausses doctrines et de lui opposer une digue dans ce fameux *Syllabus* qui souleva contre l'Eglise tant de colères impuissantes. Un instant, — vous vous le rappelez, — le flot irrité de l'erreur couvrit de son écume la *colonne de la vérité.* Elle était là cependant, cette colonne, ferme, inébranlable, résistant fièrement à tous les efforts de la tempête effroyable qui s'agitait autour d'elle. Et lorsque le calme se fit de nouveau, lorsque les cris violents de ceux qui se sentaient atteints par l'acte de Pie IX, se turent enfin pour faire place à la voix de la raison, le monde reconnaissant applaudit aux accents courageux du Pontife personnifiant en lui-même la vigilance, et l'infaillible droiture de l'Eglise enseignante ; une fois de plus il fut reconnu que, si l'erreur ne manque pas d'organes pour se faire entendre, la vérité, elle aussi, vit toujours et ne cesse de retentir sur les lèvres de l'Eglise et du Vicaire de Jésus-Christ.

Quel spectacle, Messieurs, vous ne l'avez pas oublié ! Quel spectacle que celui de ce vieillard en proie aux plus profondes tristesses, aux plus violentes persécutions, menacé de toutes parts, trahi par les souverains catholiques, poursuivi par ses ennemis, en partie dépouillé, presque captif, et qui cependant fermant les yeux sur tous ces périls pour ne voir que celui de la société, sans s'inquiéter de l'affreux tumulte qui va se faire autour de son acte, élève courageusement la voix pour flétrir les doctrines de l'erreur et défendre l'ordre établi par Dieu même !

Cela est grand, cela est noble ; et de pareils exemples, dans un siècle où le courage chrétien faiblit et se fait de plus en plus rare, doivent remplir de joie, de recon-

naissance et d'enthousiasme toute âme vraiment chrétienne, tout esprit droit et impartial, tout cœur qui bat pour la justice et la vérité.

Sans doute la vérité trouva toujours dans les Vicaires du Christ de puissants soutiens, et d'énergiques défenseurs. Les papes, voyez-vous, ce sont les sentinelles désignées par Dieu même pour veiller à la garde des sociétés ; et ils ont ce courage surhumain que donne à l'Eglise l'assistance de l'Esprit d'en haut. Qui ne voit cependant, qui ne reconnaît dans Pie IX l'homme spécial de la Providence, le Pontife choisi par le ciel pour combattre les tendances perverses, les faiblesses et les entraînements coupables d'un siècle où toutes les erreurs semblent s'être donné rendez-vous, dans un commun assaut contre la vérité ?

Pendant un quart de siècle, il soutient contre l'erreur cette lutte héroïque, gigantesque, dont nous avons été les témoins étonnés ; et c'est au moment où les années s'appesantissent davantage sur ses nobles épaules, que, pour frapper un dernier coup, pour affirmer une fois de plus, mais de la manière la plus éclatante, les droits inviolables de l'Eglise, il conçoit le dessein de ce concile œcuménique qui a jeté le monde dans l'admiration, et qui est là, malgré sa prorogation forcée, comme une menace pour le mal et une précieuse espérance pour le bien.

Tout devait donc être grand dans ce règne de Pie IX ! Ce n'était pas assez de la définition d'un dogme cher à tout cœur catholique ; pas assez de ces encycliques admirables, monuments de la plus haute sagesse comme du courage le plus intrépide ; pas assez de ces fêtes grandioses, de ces immenses réunions d'Evêques auxquelles le monde n'était plus accoutumé depuis longtemps ; pas assez de ce coup d'Etat, — pardonnez-moi le mot parce qu'il rend bien l'effet produit, — non pas assez

de ce coup d'Etat du *Syllabus* qui venait affermir les hommes de bien dans leurs droits et les éclairer dans leurs devoirs ; il fallait, comme couronnement à tant d'œuvres, un de ces actes qu'on ne voit qu'à des intervalles séculaires, et qui marquent les grandes époques de la vie de l'Eglise, il fallait le Concile du Vatican ! — Un Concile œcuménique en plein dix-neuvième siècle ! Oui, Messieurs ! Et ces assises majestueuses se tiennent au moment même où l'Europe s'agite aux prises avec la révolution, où les princes chrétiens renient les plus belles pages de leur histoire et renoncent à l'honneur de protéger l'Eglise, où le Pape est menacé dans le dernier coin de terre et le dernier asile que lui laisse l'audacieuse usurpation d'un roi prévaricateur !

Non, jamais spectacle plus grand ne fut donné au monde ; et jamais on ne vit plus clairement l'immortelle vitalité de l'Eglise, l'inébranlable fermeté de cette pierre angulaire qui est le Christ lui-même, et contre laquelle les attaques de l'erreur resteront toujours vaines.

Mais ce n'est pas tout, Messieurs. La cause de la liberté catholique tient par des liens intimes et indissolubles à celle de la vérité. Et c'est pourquoi Pie IX ne pouvait défendre l'une sans protéger l'autre.

Vous lirez dans certains écrits, vous entendrez dire peut-être que Pie IX a combattu la liberté ! Eh bien ! oui, il a combattu, il combat encore, il combattra jusqu'au dernier soupir cette fausse liberté qui cache sous un nom qu'elle déshonore les plus mauvais instincts du cœur de l'homme. Oui, il s'est opposé de toutes ses forces, de toute l'énergie de ses avertissements et de ses condamnations, au flot de plus en plus redoutable des idées qui bouleversent aujourd'hui une partie de l'Europe ; seul peut-être parmi les souverains, il refuse d'accepter tout compromis avec la révolution, lors même que celle-ci

se donne insolemment le nom de liberté ; seul encore, sans se laisser intimider par des menaces qui ne peuvent effrayer que les consciences faibles ou coupables, il conserve, même dans les fers, cette indépendance morale qui fait toute la dignité de l'homme, et dont le Chef de l'Eglise catholique s'est toujours montré la plus haute personnification sur la terre.

Mais la liberté véritable, Messieurs, oh ! Pie IX l'aime et la respecte ! Il aime cette liberté qui, comme nous l'avons dit, est unie à la vérité et s'appuie sur la religion. Il aime cette liberté soumise à la puissance et à la sagesse divines, parce qu'il sait que la liberté humaine n'est au fond que le reflet, l'image de la toute-puissante liberté de Dieu, et qu'elle n'est grande et digne de son origine que lorsqu'elle consacre ses forces et son énergie à la défense des intérêts divins.

Entre la religion et toute liberté vraie, il y a nécessairement alliance et harmonie ; et, en défendant la liberté morale et religieuse telle qu'il sait la comprendre, Pie IX défend par là même les fondements, les conditions essentielles de la liberté des peuples.

Non, Messieurs, ce n'est pas le chef d'une religion qui a restauré le monde, ce n'est pas l'infaillible interprète d'un Evangile qui n'a été prêché que pour " renvoyer libres ceux qui sont brisés sous les fers, " ce n'est pas le Pape, ce n'est pas Pie IX qui inclinera les peuples à la servilité et qui prêtera la main aux rigueurs injustes de l'absolutisme et du despotisme.

Et qui donc, de notre temps, a tenu avec le plus mâle courage le drapeau de la véritable liberté, si ce n'est Pie IX ? Faible lui-même, il résiste intrépidement à la force inique ; désarmé, il défie toutes les tyrannies ; renfermé dans ce sanctuaire même de la liberté morale qu'aucune puissance humaine, grâce à Dieu, ne saurait attein-

dre, il y a vingt-cinq ans qu'il règne, et depuis vingt-cinq ans il ne se lasse de jeter comme un défi à toutes les oppressions odieuses cette parole qui résume sa vie entière : " Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. "

Nous l'avons entendue, cette voix auguste et fière ! Races meurtries, opprimés de toutes les nations, clients délaissés par les heureux du siècle, vous avez entendu les accents émus de ce généreux défenseur des droits les plus sacrés comme les plus indignement sacrifiés ! Ces accents ont retenti d'un pôle à l'autre avec un éclat où s'alliaient à la fois l'indignation et la pitié. Mais c'est à vous surtout, illustre et à jamais malheureuse nation polonaise, à vous dont les plaies nationales et religieuses sont encore toutes saignantes, c'est à vous de nous dire de quel nom s'appelle l'homme au cœur noble, le roi à la conscience juste, le Pontife à la parole vigoureuse, qui osa troubler de ses protestations le silence honteux au milieu duquel s'est accompli l'attentat le plus infâme des temps modernes contre la liberté et les droits d'un peuple ! Raisons d'honneur, de justice, de conscience, d'humanité, rien, vous le savez, ne put réveiller la cruelle inattention des rois, rien ne put vaincre l'impassible indifférence des nations chrétiennes. Seule la voix de Pie IX, comme l'éclair qui brille dans une nuit obscure, comme le coup de foudre qui éclate au milieu d'un silence de mort, seule la voix de Pie IX, empruntant à la religion sa force et son autorité surnaturelles, faisant appel à tous les sentiments les plus nobles et les plus justes, répondit au cri de détresse de la Pologne, écrasée et agonisante.

Elles résonnent encore les paroles du grand Pontife fulminant contre l'iniquité triomphante l'immortelle protestation du droit et de la liberté : " Non, dit-il avec cet accent de voix souverain qu'il sait prendre quand il faut lancer les foudres de l'Eglise, non, je ne veux pas

être forcé de m'écrier un jour en présence du Juge éternel : *Malheur à moi, parce que je n'ai pas parlé !* Le sang des faibles et des innocents crie vengeance contre ceux qui le répandent. Et que personne ne dise qu'en m'élevant contre le potentat du Nord, je fomente la révolution européenne ; je sais bien distinguer la révolution socialiste du droit et de la liberté légitime."

Je m'arrête, Messieurs, sur ces paroles désormais célèbres. Elles révèlent à elles seules tout ce qu'il y a dans l'âme d'un Pape de courage moral, d'amour de la justice, d'attachement sincère à la liberté juste et raisonnable des peuples.

Faut-il l'ajouter ? Celui qui les prononça, celui qui pendant tout le cours d'un règne de vingt-cinq ans ne se lassa jamais de combattre pour les droits de la véritable liberté, de la liberté unie à la religion, celui qui a défendu la Pologne, protégé l'Irlande, tendu une main généreuse aux opprimés et aux faibles de tout pays et de toute condition, Pie IX le grand Pontife, Pie IX le roi magnanime, est aujourd'hui prisonnier dans sa propre ville, victime d'une indigne et honteuse spoliation !

Ah ! sans doute, cette pensée est bien propre à attrister tous les cœurs vraiment chrétiens. Toutefois elle n'a pas de quoi nous étonner, encore moins nous effrayer. Nous sommes tranquilles, nous catholiques, sur l'avenir de la Papauté, parce que nous avons foi dans les promesses divines, et que nous croyons à une Providence spéciale pour l'Eglise. Dieu est trop puissant et en même temps trop sage pour permettre à ses ennemis, je ne dis pas d'abattre, mais même d'ébranler cette institution nécessaire. Nous savons qu'ils ne réussiront jamais à saper par la base cet arbre gigantesque dont les rameaux ombragent l'univers entier, ce vieux tronc de Jessé dix-huit fois séculaire qui a ses racines dans le monde et sa

tête dans les cieux. Il est dans les destinées de l'Eglise d'être attaquée, c'est vrai ; mais d'être vaincue, jamais !

Toutefois, Messieurs, en attendant avec confiance un triomphe qui ne peut tarder bien longtemps, et au milieu même des réjouissances légitimes qu'autorise l'événement extraordinaire du Jubilé de Pie IX, c'est notre devoir d'unir une fois encore nos protestations et nos plaintes à celles que l'on élève de toutes parts contre le sacrilège attentat qui met aujourd'hui à la merci d'un roi usurpateur le Souverain spirituel de deux cents millions de catholiques.

Deux fois déjà, dans l'espace de quelques années, répondant à l'appel des premiers pasteurs du pays, vous avez associé vos voix en une revendication publique et solennelle. Les voûtes de cette Université résonnent encore des paroles éloquentes tombées, ici même, du haut de cette estrade, de la bouche d'hommes franchement dévoués à la cause catholique. Ces deux manifestations, quel que soit le sort que la Providence réserve à l'illustre Pontife qui en était l'objet, resteront, dans l'histoire du Canada, comme une preuve glorieuse de l'attachement profond, du dévouement sincère des citoyens de la vieille ville de Québec à la personne vénérée de Pie IX, et à la cause sacrée de la vérité et de la liberté catholiques.

Ce sera aussi la gloire de l'Université Laval, — qu'il me soit permis de le dire en finissant, — oui, ce sera la gloire de cette institution, au milieu des difficultés et des obstacles semés sur son chemin, d'avoir en toute occasion encouragé et secondé de ses plus grands efforts ces démonstrations magnifiques de foi et de sympathie religieuse auxquelles vous avez tous pris part, Messieurs, et qui sont en partie votre œuvre.

L'Université Laval qui doit à Pie IX son existence comme université catholique, l'Université Laval, fondée pour ainsi dire par Pie IX, soutenue, bénie, protégée

par Pie IX, sera toujours fière de rappeler à tous, amis ou ennemis, comme un honneur et une justification, les circonstances nombreuses et solennelles où, s'unissant aux citoyens de Québec et de la Province entière, elle protesta avec eux comme elle le fait encore ce soir, énergiquement et sincèrement, de son dévouement sans bornes, de sa soumission profonde et filiale au plus grand comme au plus malheureux des Pontifes.



Sermon sur la Sainteté

PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE DE QUÉBEC

LE JOUR DE LA TOUSSAINT 1871

Vocavit nos Deus in sanctificationem.
Dieu nous a appelés à la sainteté.
1 THESS. IV. 7

Monseigneur, [1]

Mes Frères,

Il est impossible de lire sans une émotion pieuse ces pages solennelles où le grand apôtre, confondant le titre de saint avec celui de chrétien, n'appelle pas d'un autre nom les fidèles des diverses Eglises auxquelles il écrit.

Est-ce à dire que l'Eglise primitive ne renfermât que des saints ? Non : à côté d'un déploiement de vertus, d'un héroïsme religieux qui fait à bon droit notre admiration, ces siècles ont eu eux aussi leurs erreurs, leurs faiblesses et leurs prévarications. L'Apôtre cependant ne cesse de rappeler à cette Eglise persécutée quelle est la grandeur et la sublimité de sa vocation ; c'est comme un puissant mobile qu'il jette à son oreille, afin de grandir le courage de ses mem-

1. Mgr Elz.-Alex. Taschereau, archevêque de Québec.

bres et d'en stimuler le zèle par la pensée de leur glorieuse destinée.

Car ce qu'il pouvait y avoir de plus heureux pour ces chrétiens, était-ce d'asseoir les bases d'un empire qui éclipserait tous les empires de la terre ? Etait-ce de s'assurer la gloire, la puissance terrestre, et de ravir le sceptre aux mains de leurs oppresseurs ? Non, ce n'était rien de tout cela, mais quelque chose de plus grand et de plus noble ; c'était d'être appelés à la sainteté. Et voilà pourquoi l'apôtre les encourage dans leurs combats et leurs souffrances par cette parole que j'ai prise pour texte et sur laquelle, dans un jour comme celui-ci, il importe de méditer sérieusement : *Vocavit nos Deus in sanctificationem.* Ce n'est ni pour la gloire, ni pour les richesses, ni pour les vanités de ce monde que Dieu nous a créés, c'est pour la sainteté.

Je veux donc vous dire quelques mots de cette vocation si belle ; et afin de secouer l'indifférence qui s'empare d'un grand nombre à une époque où l'on s'occupe de tout excepté de sa propre sanctification, je vous ferai voir, non pas que la sainteté est nécessaire pour le salut (c'est une vérité dont nous sommes tous persuadés), mais qu'il n'y a rien de plus grand que la sainteté dans l'ordre moral et rien de plus utile au point de vue social.

* * *

Qu'est-ce en effet que la sainteté, mes Frères ? La sainteté, c'est le résultat de deux éléments, de deux facteurs, de deux causes aussi nobles que fécondes, combinées dans une sublime harmonie : la grâce de Dieu, la liberté humaine ; la grâce de Dieu agissant sur l'homme, et l'homme répondant à cette action par le concours de sa liberté. Aussi la sainteté est-elle en même temps et la plus belle manifestation de Dieu et la plus belle expression de l'homme.

La plus belle manifestation de Dieu : prenez le monde de la nature et le monde de la grâce, et comparez-en les œuvres. Il n'a fallu que quelques jours pour créer l'univers. Ces merveilles de la création que nous ne nous lassons jamais d'admirer, il a suffi d'une parole pour les faire sortir du néant, et c'est comme en se jouant que Dieu les a faites. Mais s'agit-il de notre sanctification ? Il faut alors, suivant l'expression de saint Augustin, comme une longue élaboration dans la pensée de Dieu.

Que n'a pas coûté en effet notre vocation ? Voilà que Dieu lui-même descend du ciel, et qu'il habite parmi nous. Il s'associe des hommes devant lesquels il souffre et il meurt pour leur apprendre à souffrir et à mourir à leur tour ; et, avant de les quitter, il leur laisse pour mission le devoir solennel d'appeler le monde à la sainteté. Le monde résiste ; les apôtres meurent, les martyrs tombent ; pendant trois siècles, le sang coule à flots pressés ; mais enfin le ministère sacré est accompli, les hommes entendent l'appel de Dieu, et apprennent le mystère de leur sublime destinée : *vocavit nos Deus in sanctificationem.* Et ce ministère sacré inauguré par les apôtres, fécondé du sang des martyrs, se continue à travers les siècles.

Ajoutez à cela ce que coûte l'œuvre de la justification. Ce sont des miracles pour fortifier la foi de ceux qui chancellent, ce sont des promesses pour appuyer les espérances de ceux qui croient, des sacrements pour nourrir et accroître leur charité, une Eglise divinement organisée, un sacerdoce qui se renouvelle sans cesse, tout ce qu'enfin la sollicitude d'un Dieu peut imaginer de plus puissant et de plus efficace pour contenir et guider les hommes dans la voie du salut.

Est-ce là tout ? Pas encore. Il manque pour couronnement à cette série de bienfaits, la glorification dans laquelle Dieu se donne mystérieusement à nous et se

verse, pour ainsi dire, en nous par la vision intuitive.

Ah ! il est donc bien vrai que notre sanctification, c'est la raison suprême des œuvres de Dieu, et le terme qu'il s'est proposé dans son action extérieure, et que tout ce que nous voyons lui est subordonné. *Omnia propter electos*, nous dit l'Ecriture, tout n'a été fait, tout ne subsiste qu'à cause des élus. Que les élus disparaissent de la terre, et le monde n'a plus sa raison d'être. Sans doute Dieu est admirable dans toutes ses œuvres, admirable dans la création des choses visibles, admirable dans ces merveilles de la nature qu'il a semées sous nos pas, et qui éblouissent nos regards ; mais il est admirable surtout dans cette création invisible qui a coûté les larmes et le sang de son Fils, admirable dans l'œuvre de notre sanctification, et c'est là vraiment la plus haute et la plus belle manifestation de Dieu.

Mais la sainteté est aussi la plus belle et la plus parfaite expression de l'homme.

On vante souvent et avec raison les hauts faits des héros. Dans les actes vraiment héroïques l'humanité naturelle nous paraît élevée jusqu'à son dernier sommet. Il y a cependant une différence immense entre le héros et le saint. Voulez-vous connaître la distance qui les sépare ? Examinez seulement leurs préoccupations et le mobile de leurs actions. Ce que le héros considère, c'est la force de l'ennemi qu'il combat, c'est la brèche pratiquée aux murs de la place ; ce qui l'inquiète, c'est un empire qui semble pencher vers sa ruine, c'est une nation qui baisse, c'est une gloire militaire qui s'éclipse. Mais le saint ! lui aussi voit sans doute toutes ces choses ; il ne méprise ni ne déprécie les actions naturelles ; mais il porte les yeux plus haut. Savez-vous ce qui préoccupe les saints ? c'est de savoir si Dieu avance ou recule dans le monde ; ce qui les inquiète, c'est de savoir s'il y a des langues dans

lesquelles on ne le chante pas, un coin de terre dans lequel ne ne l'adore pas. Leur ambition, à eux, c'est de s'associer à Dieu même dans l'œuvre de la sanctification des hommes. Leur regard se projette aussi sur le monde, mais il se confond en quelque sorte avec le regard même de Dieu, et c'est le coup d'œil le plus élevé qui puisse mesurer la terre. L'opinion forme les héros, la conscience forme les saints. Supposez qu'il n'y ait plus là l'enthousiasme populaire pour l'applaudir, le héros tombe de son piédestal, car il a besoin qu'on le regarde et qu'on l'approuve. Mais un saint ! Ah ! vous pouvez faire taire, si vous le voulez, cette opinion dont il n'a que faire ; vous pouvez le débarrasser de cette admiration qui l'importune ; vous pouvez même effacer cette postérité qui n'entre pour rien dans ses déterminations ; car c'est Dieu et Dieu seul qui est le mobile de ses actions ; il n'y a que Dieu qui soit à la hauteur de ces natures sublimes.

J'avais donc raison de dire, mes Frères, que la sainteté est ce qu'il y a de plus grand dans l'ordre moral. J'ajoute maintenant qu'il n'y a rien de plus utile au point de vue social.

* * *

A quoi bon les saints dans le monde ? entend-on dire quelquefois. J'avoue que s'il suffisait, pour conserver et sauver une société, de chiffres et de soldats, on pourrait peut-être se poser semblable question. Mais, mes Frères, il faut aussi dans un corps social des mérites et des vertus ; il faut à une société de bons exemples pour faire équilibre aux scandales ; il lui faut l'abnégation évangélique, l'esprit de sacrifice, pour contrebalancer l'égoïsme et la cupidité ; il faut à toutes les nations, de toutes les races et de tous les âges, la sainteté, la sainteté personnifiée au moins dans quelques-uns de leurs membres, pour leur faire pardonner

les vices et les désordres qui les déshonorent et qui finiraient tôt ou tard par attirer sur elles les vengeances du ciel.

A quoi bon les saints ? Et qu'est-ce donc, encore une fois, que Dieu s'est proposé dans la création, si ce n'est de former des élus ? Ah ! malheur à la société qui ne compterait plus de saints dans ses rangs ! Dans la pensée de Dieu, elle n'aurait plus sa raison d'exister ; ce serait une partie brisée de l'œuvre divine, une ruine qui tiendrait la place d'une espérance, en attendant que Dieu la fît disparaître par un de ces coups effrayants qui arrivent parfois lorsque la mesure de sa justice est comble, et que le jour des vengeances, après s'être fait longtemps attendre, éclate enfin !

A quoi bon les saints ? Ah ! sachons-le bien, la sainteté, sous quelque forme qu'elle existe, soit qu'elle se retire au fond des cloîtres, soit qu'elle se pratique dans le sanctuaire de la famille, soit qu'elle se répande dans la vie active par l'exemple de la vertu et le soutien des œuvres de Dieu, la sainteté est avant tout une puissance de préservation. Cinq justes auraient sauvé Sodome ; Ninive ne dut son salut qu'à la pénitence, c'est-à-dire à un retour sincère vers la sainteté. Dieu n'aurait pas hésité à détruire par le déluge l'humanité entière si la sainteté n'eût eu, du moins, quelques représentants dans Noé et sa famille.

Remercions Dieu, mes Frères, de ce que, dans sa bonté, il a voulu établir parmi les hommes la solidarité des mérites et des vertus. Les calculs de la sagesse humaine peuvent sans doute avoir leur part dans le maintien et la préservation des sociétés, mais c'est la sainteté qui les sauve.

La sainteté est partout un principe de résurrection et de vie. Et plus il y aura de vertu sanctificatrice parmi les peuples, plus s'amélioreront dans toutes les classes de la société les conditions de progrès et de stabilité.

Consultez l'histoire du passé : vous trouverez toujours un saint à la tête des grandes régénérations sociales. Et lorsqu'il y a des ruines quelque part, lorsque le souffle de la colère de Dieu a passé comme un tourbillon vengeur sur quelque nation coupable, sur quelque ville criminelle, ce n'est ni un sophiste ni un diplomate qu'on verra appelé à l'œuvre de la réparation ; ce sera un homme de Dieu, un saint, un apôtre de la vraie doctrine et de la morale évangélique, un autre Ezéchiel chargé de souffler quelque chose de son âme sur des ossements arides. Et c'est ainsi qu'un peuple ressuscite.

N'en avons-nous pas vu maintes fois, dans le cours des siècles et aux époques les plus agitées, les plus frappants exemples ? Oui, dans toutes les grandes crises sociales, lorsque la diplomatie a parlé et n'a pu réussir à maintenir l'ordre, lorsque la sagesse humaine a épuisé tous ses calculs, lorsque la politique a dit son dernier mot et qu'il n'en est résulté que des paroles et du sang, il faut que la religion intervienne ; il faut que l'influence religieuse personnifiée dans les saints, arrive à temps pour redresser les âmes vers le ciel ; il faut un de ces hommes tels que le monde a pu en admirer, un saint Bernard, un saint Vincent Ferrier, un saint François-Xavier, un saint Vincent de Paul, pour ramener Dieu dans les idées et dans les cœurs, pour réveiller tout un peuple du sommeil fatal de l'indifférence et de l'incrédulité, pour prêcher avec courage la croisade de la sainteté.

Voilà, mes Frères, l'un des rôles de la sainteté dans le monde ; voilà quelle action elle est appelée à exercer au point de vue social.

Apprenons donc à honorer dans les saints la véritable grandeur morale, et à estimer en même temps à leur juste valeur les services qu'ils rendent à la société. Les saints sont ce qu'il y a de plus beau et de plus utile dans la créa-

tion. Nous ne pourrions mettre en doute cette proposition sans porter la main sur le plan divin, sans méconnaître le but éternel que Dieu s'est proposé en créant l'homme à sa propre image et à sa propre ressemblance. Mesurons notre estime et notre culte pour les saints sur l'estime que Dieu leur porte, sur les honneurs dont il les entoure.

Mais que notre admiration ne soit pas un hommage sans mérite et sans fruit ! L'Eglise, en ce jour de la Toussaint où nous célébrons la fête de nos ancêtres, de nos parents, de nos amis, de ceux que nous avons connus et aimés et qui ont mérité le ciel par leur vertu, l'Eglise, dis-je, ne se contente pas de présenter les saints à notre vénération, mais elle les propose surtout à notre imitation. Laissons-nous toucher et persuader par leur exemple, par l'exemple, cette autorité si forte, si douce, si pleine d'onction et si pleine de charme, et qui saisit notre nature par deux côtés à la fois, par l'esprit et par le cœur.

C'est par la sainteté que les justes ont été la consolation de la terre et l'espérance du ciel. Par la sainteté aussi, nous remplirons dans le temps la mission d'utilité et d'honneur que Dieu nous a confiée, et nous nous assurerons des titres impérissables au repos et à la gloire de l'éternité bienheureuse que je vous souhaite de tout mon cœur avec la bénédiction de Monseigneur.



ALLOCUTION

PRONONCÉE DANS L'ÉGLISE DE S.-JEAN-BAPTISTE

A L'OCCASION DE LA

Sainte-Cécile

EN 1871

> *Laudate Dominum in cymbalis bene sonantibus, laudate eum in cymbalis jubilationis ; omnis spiritus laudet Dominum.*
>
> Louez le Seigneur au son des cymbales retentissantes, louez-le avec des cymbales de joie et de triomphe ; que tout ce qui vit et respire loue le Seigneur.
>
> Psaume CL.

Mes Frères,

Louer le Seigneur, exalter sa gloire, publier ses bienfaits, c'est le devoir le plus sacré que nous ayons à remplir ; c'est aussi le besoin de nos cœurs.

Mais la grandeur et la majesté de Dieu étant infiniment au-dessus de nos expressions comme de nos pensées, nous sommes dans l'impuissance de les reconnaître dignement. Voilà pourquoi les prophètes de Sion se laissaient aller aux mouvements les plus sublimes et les plus passionnés, invitant non seulement les anges et les saints, mais encore le soleil, la lune, les cieux, la terre, les mers, toutes

les créatures insensibles et inanimées à bénir ensemble le Créateur et le Maître de l'univers. Voilà pourquoi David, entre tous les autres, saisi d'un enthousiasme divin, chante au Seigneur un cantique nouveau ; et il veut qu'on le loue sur la lyre, sur la harpe, sur les instruments à corde et sur les flûtes, au bruit des tambours et des cymbales retentissantes. *Laudate eum in tympano et choro ; laudate eum in cymbalis bene sonantibus.*

N'est-ce pas là, mes Frères, l'esprit qui anime cette belle et aimable fête de sainte Cécile ? N'est-ce pas là notre pensée commune, et le sentiment profond dont nous sommes pénétrés en venant ce matin mêler nos prières aux chants joyeux qui résonnent si admirablement sous les voûtes de cette église, aux accords mélodieux de l'orchestre, aux torrents d'harmonie qui jaillissent de cet instrument religieux et solennel qu'on a si bien nommé la voix des églises catholiques ?

Cette grande voix de l'orgue, ces chants et ces accents pieux et mesurés, charment nos oreilles sans doute ; mais ils élèvent aussi nos cœurs et nos âmes vers Dieu, et ils nous aident à rendre ce culte d'hommages et d'adoration que le Seigneur attend de la nature entière et auquel toute la création doit prendre part.

On a dit, et avec juste raison, que les premières paroles du premier homme furent un chant d'admiration et d'amour. A la vue de tant de merveilles que la main libérale du Créateur a partout semées au-dessus de nos têtes et sur nos pas avec une immense profusion, en entendant ces mille voix de la nature qui proclament d'une manière ineffable la puissance, la sagesse, la bonté de l'Architecte suprême des mondes, l'homme se sentit lui aussi, lui surtout pour qui tant de biens ont été créés, il se sentit invinciblement porté à louer son Seigneur et son Dieu, son bienfaiteur et son père ; il trouva dans

son cœur comme une source profonde de bénédictions et de louanges, et l'hymne de la reconnaissance s'exhala de toutes les puissances de son âme.

Sans doute, mes Frères, les élans de la foi, le doux murmure de la prière, les soupirs de la pénitence, les ardentes aspirations de l'amour, et, pour tout dire en un mot, l'expression d'une vie pure et d'une conscience sans tache, voilà la plus agréable harmonie qui puisse monter aux oreilles du Très-Haut. Mais les sentiments de la piété, quelque enracinés qu'ils soient dans le cœur de l'homme, ne tarderaient pas à s'éteindre, si, pour les soutenir et pour les raviver, la religion n'avait recours à un appareil extérieur, à divers rites et divers symboles qui, en frappant notre imagination, et en nous donnant une plus haute idée de la majesté divine, nous portent à la bénir, à l'adorer, à l'invoquer avec plus de ferveur.

L'homme composé d'un double élément, d'un élément spirituel et d'un élément matériel, a besoin d'être pris par les sens. Et c'est pour cela que l'Eglise déploie les saintes magnificences du culte ; c'est pour cela qu'elle réclame le concours des beaux-arts dont l'origine d'ailleurs, et de l'aveu même des païens, est sacrée, et qui s'empressent à l'envi d'enrichir la religion de tous les genres de gloires. L'architecture lui élève ces temples grandioses, tout pleins de la majesté du Très-Haut, et où l'on ne peut se défendre des plus vives et des plus salutaires émotions. La peinture les orne d'images vénérées ; la sculpture les peuple de statues augustes dont la vue seule est pour nous comme une prédication muette qui, en nous rappelant les vertus des âges passés, nous invite doucement à les imiter. Rien donc de surprenant si l'Eglise appelle aussi à son secours cet art essentiellement religieux qui a sa source dans le ciel même et dont l'origine remonte jusqu'à Dieu, la musique, cette langue des anges, qui

fut peut-être la langue de l'homme avant sa chute, qui est certainement le langage humain élevé à la plus haute puissance, et qui fera la joie et le bonheur des élus dans la patrie.

De tous les arts en effet il n'en est pas qui s'associe aux solennités religieuses d'une manière aussi admirable. Nous voyons la musique au service de toutes les religions, et, — chose assurément bien digne de remarque, — dans tous les temps et chez tous les peuples, même les plus grossiers, elle a toujours fait partie du culte divin. Or, si les faux cultes, trouvant dans l'art musical l'expression la plus vive des sentiments de l'âme, l'ont consacré à chanter des divinités mensongères, le culte catholique, qui résume l'ensemble des rapports entre l'homme et le vrai Dieu, pouvait-il ne pas l'adopter pour illustrer ses croyances et célébrer ses mystères ?

Jetez, mes Frères, un coup d'œil rapide sur les annales de notre foi, et vous verrez que le christianisme, en admettant la musique dans ses cérémonies et ses sanctuaires, n'a fait que continuer et consacrer solennellement des traditions déjà établies par Dieu lui-même et pratiquées dans la loi ancienne. Sans parler des patriarches, qui durent, eux aussi, suivre en cela l'instinct de la nature, à peine les Hébreux sont-ils constitués en nation distincte, que l'histoire nous les montre recourant aux beautés du chant et aux ressources de l'art, pour louer convenablement le Seigneur. Célèbres dans les annales de la poésie et de l'inspiration sont les cantiques sublimes de Moïse, de Débora, de David, de Judith. Et non seulement David composa lui-même des psaumes et des cantiques ; il établit en outre des chœurs réguliers de chantres et de musiciens pour louer Dieu dans le Tabernacle. Salomon, son fils, organisa, à son tour, la musique du Temple. Enfin, Esdras se fit un devoir de réta-

blir cet usage sacré après la captivité de Babylone.

C'est ainsi, mes Frères, que sous l'ancienne loi, figure et préparation de la loi nouvelle, la musique servait déjà à rehausser le culte du vrai Dieu. Et quand arrivèrent les jours désirés de la rédemption, quand enfin brilla, au milieu de la nuit de Noël, l'aurore de ce Soleil de paix et d'amour qui devait illuminer et réchauffer la terre, ce fut au son de la musique que s'inaugura cette ère fortunée. Vous connaissez le récit biblique : un ange se détache des chœurs célestes ; il vient annoncer aux bergers l'heureuse nouvelle de la naissance du Sauveur ; et aussitôt une multitude innombrable d'esprits célestes font retentir les airs de leurs chants d'allégresse ; ils chantent, pour la première fois, à des oreilles terrestres, ce *Gloria in excelsis Deo* qui depuis n'a cessé de se faire entendre pendant nos offices, et que tout à l'heure encore nous écoutions avec la plus vive émotion. Plus tard, lorsque le Fils de Dieu fait homme décide d'entrer triomphant dans Jérusalem, il veut aussi que la musique embellisse cette solennelle ovation. Des milliers de voix éclatent de toutes parts et forment autour de lui un immense concert. Toute la foule se presse sur ses pas en chantant à l'envi : " Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Salut et gloire au Fils de David ! "

Appuyé de ces hauts exemples, l'apôtre saint Paul recommande plusieurs fois aux fidèles de s'exciter mutuellement à la piété par des hymnes et des cantiques spirituels. Et dès lors aussi nous voyons les Papes, les Evêques, tous les pasteurs du monde chrétien, organiser avec soin la musique ecclésiastique, et s'occuper de siècle en siècle de son amélioration. C'est ainsi que l'Eglise, héritière des traditions les plus nobles, ouvre à la musique le sanctuaire de ses temples ; et, la choisissant pour compagne inséparable et fidèle auxiliaire de toutes ses

pompes, elle a recours aux charmes de ses mélodies, à la puissance de ses accords, pour redire les hymnes de l'espérance et célébrer les mystères de la foi.

Considérée à ce point de vue, dans les rapports intimes qui l'unissent au sentiment religieux, à tout ce qu'il y a de plus saint et de plus auguste parmi les hommes, la musique devient elle-même une chose sainte, une science sacrée, un art mystique ayant son véritable type dans le ciel où les esprits bienheureux répètent sans cesse d'une voix unanime : *Saint, Saint, Saint, est le Seigneur, le Dieu des armées !* Et il semble que cet art divin ait été donné à l'homme dès l'origine, afin qu'il puisse de loin mêler ses faibles accents à l'immortel concert céleste auquel il participera un jour, et aussi pour qu'il lui soit permis de puiser dans la pensée des joies de l'éternité un adoucissement aux chagrins et aux amertumes de la vie.

La musique religieuse, outre qu'elle embellit et rehausse le culte, est donc encore et tout à la fois une consolation et une espérance. C'est comme un rayonnement ineffable de la félicité des cieux, que Dieu laisse arriver jusqu'à la terre, et qui caresse de ses doux reflets nos peines et nos tristesses. C'est comme un écho lointain des chœurs angéliques, qui vient nous redire nos glorieuses destinées, et qui nous rappelle que, dès la vie présente, notre plus chère occupation doit être de chanter le Seigneur. C'est comme une chaîne mystérieuse qui relie l'Eglise de la terre à l'Eglise du ciel ; car elle unit les voix suppliantes de ceux qui combattent aux mille voix de ceux qui ont triomphé ; elle confond dans un même concert les chants de l'exil et ceux de la vraie patrie ; elle donne au pèlerin de cette vallée de larmes un avant-goût des joies et des voluptés de la terre promise.

Dans un jour comme celui-ci, mes Frères, on aime à se représenter les augustes magnificences de l'antique

Sion, pleines de glorieux souvenirs et tout empreintes de la majesté de Jéhovah. Dès que les joyeuses fanfares des trompettes du temple avaient donné le signal de la fête tant désirée, une foule empressée inondait les saints parvis ; et tandis que des milliers de lévites unissaient leurs voix au son des instruments, tandis que le grand prêtre priait et intercédait pour Israël, Israël saisi d'allégresse s'écriait : " Hosanna, hosanna à l'Eternel, au Très-Haut, au Bienfaiteur et au Sauveur de Sion ! "

Or, mes Frères, le Dieu dont la gloire est descendue sur le temple de Salomon, est aussi le Dieu qui réside substantiellement dans nos églises ; et, pour l'honorer dignement, n'est-il pas bien juste que la religion déploie, comme elle le fait aujourd'hui, tout ce qu'elle a de plus grand, de plus touchant, de plus magnifique ? N'est-il pas juste qu'elle appelle à son aide ces harmonies mystérieuses qui pénètrent l'âme, lui font rêver un monde meilleur, et lui ouvrent, pour ainsi dire, les portes de la Jérusalem céleste ? La voix de l'homme n'est ni assez forte ni assez pure pour percer les nuages, et pour s'élever jusqu'au trône de Dieu ; mais l'orgue catholique, mais les voix combinées de l'orchestre lui prêtent leurs sons, tantôt majestueux comme la clameur des grandes eaux, tantôt doux, légers, gracieux comme ceux de la lyre des anges. Les échos de cette grande musique, roulant du vestibule au sanctuaire, font vibrer nos âmes, les émeuvent et les transportent, par de là les espaces, jusqu'au Dieu d'amour et de bonté que la nature entière chante dans d'inexprimables concerts.

Puissions-nous donc, mes Frères, comprendre et sentir ce qu'il y a de grand et de consolant dans les magnificences du culte catholique ! Puisse cette fête de la musique sacrée, si heureusement établie dans cette belle église où les arts se donnent rendez-vous, imprimer à tout notre être

des mouvements de foi, exciter dans nos cœurs des sentiments d'amour et de reconnaissance pour une religion qui s'adapte si bien à tous les besoins, à toutes les aspirations honnêtes de notre nature sensible ! Puissions-nous, à l'exemple de l'illustre patronne de l'art musical, apprendre à préluder par les chants de l'exil aux chants de la patrie céleste !

C'est là que, après nous être livrés, dans nos solennités saintes, aux réjouissances de la foi, et après avoir murmuré ici-bas toutes ces mélodies de la musique terrestre, pâle et faible écho des harmonies du ciel, c'est là que nous mêlerons nos voix aux chœurs des vierges, des martyrs et des confesseurs, aux concerts des anges et des saints, et que nous ferons notre bonheur de chanter avec eux, dans d'ineffables cantiques, les louanges et les gloires du Dieu de toute beauté, de toute sainteté et de toute justice. Ainsi soit-il.



SERMON

SUR

l'Immaculée Conception

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DE SAINT-ROCH

LE 8 DÉCEMBRE 1871.

Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Et voici qu'à dater de ce moment toutes les générations m'appelleront bienheureuse.

S. Luc, I, 48.

Est-ce l'orgueil, est-ce l'inspiration qui met dans la bouche de cette jeune fille, la descendante, il est vrai, d'une famille royale, mais enfin d'une famille déchue, les paroles extraordinaires que je viens de citer ?

Ce ne peut être ni l'orgueil ni la présomption ; car la raison qu'elle donne elle-même pour appuyer ce langage en apparence si hardi, c'est que le Seigneur a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante. Il faut que ce soit le souffle d'en haut. — Oui, mes Frères, c'est l'Esprit-Saint lui-même qui lui prête ces paroles. Marie parle sous l'influence de l'action divine, et elle prédit qu'à partir de ce jour, c'est-à-dire à dater du moment où elle est devenue la Mère du Sauveur, et à cause même de cette incomparable dignité, pendant tous les siècles et jusqu'à la consommation des temps toutes les générations l'appelleront bienheureuse.

Si cette prédiction est vraie, et nous ne pouvons pas

en douter, puisqu'elle est renfermée dans les Saintes Ecritures, il doit donc y avoir dans le monde et jusqu'à la fin des temps une succession ininterrompue de chrétiens qui rendront à la Vierge Mère un culte d'honneur, de vénération et de louanges.

Et si vous me demandez où sont ces générations de dévots enfants de Marie, la réponse est aussi facile à donner qu'elle est consolante pour tous les membres de la grande famille catholique. — L'Eglise catholique seule honore la Vierge Marie d'un culte véritable et proportionné à sa dignité de Mère de Dieu ; l'Eglise catholique seule ne se lasse jamais, dans ses prières publiques et dans ses offices les plus solennels, de chanter les louanges de Marie et de la proclamer bienheureuse ; l'Eglise catholique seule répand par la terre entière, de l'Aurore au Couchant, du Midi au Septentrion, à travers tous les siècles et jusque dans les régions les plus éloignées et les plus barbares, le nom et la gloire de Marie.

Il s'en suit que l'Eglise catholique seule renferme en son sein ces générations non interrompues dont parle la Vierge inspirée, et qui remplissent à la lettre la prophétie que l'Esprit-Saint a mise sur ses lèvres. C'est là un fait public, éclatant, indiscutable. Nous sommes les seuls, nous catholiques, qui formions en l'honneur de Marie, cette chaîne continue d'hommages solennels dont son regard prophétique a vu se dérouler dans l'avenir les anneaux séculaires.

Et maintenant si nous voulons connaître le fondement d'un fait aussi extraordinaire ; si, afin de nous affermir davantage dans une croyance et une pratique dont nous sommes justement fiers, nous nous demandons pourquoi ce culte ? pourquoi ces fêtes religieuses et solennelles ? pourquoi cette vénération si grande, ce respect si profond, cette confiance si vive ? Ah ! vous êtes les premiers,

mes Frères, à élever la voix et à répondre avec l'Eglise : — Pourquoi ? c'est d'abord parce que Dieu lui-même nous en a donné l'exemple ; pourquoi encore ? c'est à cause de l'excellence et de la dignité singulière de Marie, Mère du Rédempteur.

Dieu, je vous le demande, pouvait-il honorer une femme d'une manière plus haute et plus éclatante, qu'en la choisissant dans ses éternels conseils pour être la Mère de son Fils ? Et cependant de toute éternité, lorsque de ce regard divin devant lequel tout est présent et qui embrasse tous les événements futurs, il vit que l'homme tomberait du trône de gloire sur lequel il devait l'élever, entraînant avec lui sa race tout entière ; lorsque, pour relever l'homme de cette chute dégradante et pour le ramener à la vie de la grâce, il décréta aussi de toute éternité d'envoyer dans le monde son Fils unique, la seconde personne de la très Sainte Trinité, et de lui faire prendre notre nature mortelle, il statua également que Marie serait la femme privilégiée dont la chair servirait à former le corps du divin Sauveur. De toute éternité donc, Marie fut choisie pour cette œuvre sainte par Dieu le Père ; et voilà pourquoi, en tête même des livres inspirés, immédiatement après l'histoire de la chute de l'homme, vous lisez ces paroles que Dieu adresse au serpent infernal : " Je placerai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne ; et elle t'écrasera la tête. "

Cette femme élue, et si puissante, et qui doit écraser la tête du serpent, quelle est-elle ? Ah ! vous la reconnaissez, mes Frères, c'est celle qui, en donnant naissance au Sauveur, répare les ruines accumulées par le péché d'Eve, et rétablit l'homme coupable dans l'amitié de Dieu. C'est Marie, associée dans les pensées et les décrets de Dieu, au Rédempteur lui-même, et dès lors indispen-

sable à la réalisation de ses miséricordieux desseins.

Aussi les patriarches de l'ancienne loi qui soupirent après la venue du Messie, les prophètes qui l'annoncent dans leurs écrits tant de siècles avant son apparition sur la terre, ne séparent jamais du Christ Rédempteur cette femme privilégiée, cette Vierge de Judée, cette tige de Jessé sur laquelle devait germer et fleurir un rejeton divin. C'est donc leur exemple, l'exemple des prophètes inspirés de Dieu, l'exemple des patriarches et des justes de la loi ancienne, c'est plus que cela, c'est l'exemple et l'enseignement du Très-Haut lui-même, que nous suivons lorsque nous rendons honneur à la Vierge Marie.

Mais ce premier motif n'est pas le seul qui dicte notre conduite ; ce n'est même pas le motif principal et fondamental. Le fondement de notre culte, il faut le chercher dans l'admirable titre et l'incomparable dignité de Mère du Sauveur.

Marie, Mère du Sauveur ! Dignité si excellente et si sublime, dignité tellement au-dessus de notre faible compréhension que toute bouche humaine se sent impuissante à en parler convenablement ! Parcourez en effet la création entière depuis le Paradis terrestre jusqu'à nos jours ; portez le regard de votre esprit jusque dans les sphères les plus hautes, et repassez par votre imagination toutes les hiérarchies célestes, les anges, les archanges, les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Puissances et les Dominations ; rien, rien de tout cela n'est comparable à la grandeur de Marie, parce que nul ne peut dire, comme Marie, à Dieu lui-même : " Vous êtes mon Fils, et c'est moi qui vous ai donné la vie ; c'est de moi que vous avez reçu ce corps, ce sang, tout ce qui constitue votre nature humaine ; et comme cette nature humaine est unie à votre nature divine dans une seule et même personne divine, tout Dieu que vous êtes, je suis vraiment votre mère, je

suis la Mère de Dieu ; comme telle, tout Dieu que vous êtes, vous me devez honneur, amour et respect, ce respect, cet honneur et cet amour qu'un fils doit à sa mère, et qu'une Mère a droit d'attendre de son fils. "

Voilà, mes Frères, le fondement inébranlable du culte que nous rendons à Marie, et sur lequel l'Eglise appuie tout cet ensemble d'hommages, de vénérations, de pieuses et ardentes intercessions qu'elle ne craint pas d'étaler à la face du monde entier, quoi qu'en puissent dire ou croire ceux qui, comme les Protestants, séparent ce que Dieu lui-même a uni d'une manière si étroite, acceptent le Fils et repoussent la mère.

Pour nous, comprenant tout ce que renferme de grand et de consolant ce titre de Mère de Dieu, nous croyons qu'à l'exemple de Jésus lui-même, le plus aimant comme le plus aimable des enfants des hommes, nous ne pouvons assez bénir et aimer cette créature privilégiée entre toutes, l'honneur et le salut de notre race, qui a été placée entre le ciel et la terre comme protectrice et médiatrice de tout le genre humain.

Avec combien de raison donc nous lui décernons les titres les plus flatteurs, et nous lui attribuons les prérogatives les plus nobles, les qualités les plus éminentes ! Elle est la Mère de Dieu : tout est renfermé dans ce mot, et les dons les plus insignes de la nature et les bienfaits les plus précieux de la grâce. Elle est la Mère de Dieu, et son Fils est en même temps son Créateur.

Faut-il être surpris si le Verbe divin, prévoyant de toute éternité qu'il prendrait dans le temps un corps et une âme comme nous, a voulu faire de celle qui serait sa Mère le chef-d'œuvre et comme l'idéal de la création ? Faut-il s'étonner s'il a voulu lui donner, suivant l'expression même des Ecritures, la pure beauté de l'aurore, l'éclatante splendeur du soleil ; s'il a voulu qu'elle fût exempte

non seulement de tout péché actuel, mais encore, par un privilège spécial, de la souillure originelle ? Comment en effet supposer que le Rédempteur des hommes venant dans le monde pour détruire le péché, eût consenti à avoir pour Mère une femme souillée de la tache inhérente à notre nature rebelle et pécheresse !

Eh quoi ! Marie aurait été prédestinée par Dieu pour écraser la tête du serpent, et Satan pourrait se dresser en face de Jésus-Christ lui-même, et lui dire avec vérité : " Ce temple dans lequel vous êtes demeuré pendant neuf mois, je l'ai habité avant vous ! Ce corps et ce sang, dont vous avez tiré la substance de votre humanité, ont été soumis à mon empire ! La femme qui vous a donné la vie a été autrefois mon esclave ! " Non, mes Frères, Jésus-Christ, Fils éternel du Dieu qui est la sainteté et la pureté par essence, ne devait pas permettre que Satan pût jamais tenir un pareil langage. Et le même décret qui élevait Marie à la dignité de mère de Dieu, l'exemptait en même temps de la loi générale du péché d'Adam en lui accordant le privilège d'une conception sans tache.

Ce privilège, quelque grand qu'il soit, n'était en réalité qu'une conséquence rigoureuse de la dignité de Mère du Sauveur conférée à celle qui, selon les vues et les desseins de Dieu, devait jouer un rôle si important dans l'œuvre de la rédemption et dans l'économie tout entière du christianisme.

Nous le voyons donc, mes Frères, la croyance et la pratique de l'Eglise au sujet de la Vierge Immaculée, reposent sur les fondements les plus solides, sur les motifs les plus rationnels et les plus évidents. Le culte de la Sainte Vierge que nous honorons dans sa conception bénie, c'est la Trinité entière qui nous le commande et nous en a donné l'exemple : Dieu le Père, en choisissant Marie avant tous les temps pour être la Mère du Rédemp-

teur; Dieu le Saint-Esprit, en la recevant pour son épouse; Dieu le Fils en s'incarnant mystérieusement dans son sein. Et jamais l'Eglise dans les transports les plus vifs de son admiration et de son amour pour celle qui n'a de supérieurs que les personnes divines ne pourra rendre à Marie tout l'honneur que demande et comporte sa dignité de Mère de Dieu.

Oh ! que ce culte est consolant, et qu'il est grand et beau le rôle d'avocate, de patronne, de mère secourable et compatissante que l'Eglise se plaît à reconnaître à la Vierge Immaculée ! Soyons donc fiers de prendre part aux concerts d'éloges qui sans cesse s'élèvent de toutes parts en l'honneur de cette Vierge admirable, de sa conception très pure, de sa bonté sans bornes, de sa puissance glorieuse.

Nous nous rappelons les paroles mises par l'Ecriture sur les lèvres de Marie : " Voici qu'à partir de ce moment toutes les générations m'appelleront bienheureuse. " — Dieu soit loué, mes Frères, nous sommes de ces générations ; nulle part mieux que parmi nous, cés paroles prophétiques ne trouvent leur écho et leur accomplissement. Jamais, dans ce pays, le nom de Marie n'a été séparé du nom de Jésus ; nos plus anciennes églises, nos institutions les plus vénérables, tous les monuments de notre histoire témoignent hautement de la dévotion de nos ancêtres envers Marie, et surtout envers Marie Immaculée. Recueillons avec amour et reconnaissance ces pieuses traditions, et efforçons-nous de les transmettre fidèlement à ceux qui viendront après nous.

Que de jour en jour le culte de Marie jette dans nos cœurs de plus fortes et de plus profondes racines ! Prions-la pour nous ; prions-la pour ceux qui ne la prient pas, et qui auraient tant besoin de sa puissante intercession. Prions-la encore, dans ce jour si honorable pour elle où

l'Eglise montre avec orgueil le plus beau fleuron qui ait été attaché à sa couronne, n'oublions pas de la prier pour l'Eglise elle-même, pour son Chef affligé et persécuté.

C'est au grand Pontife qui gouverne actuellement la société religieuse, c'est à l'initiative et à la piété de Pie IX que Marie doit de voir le monde catholique professer unanimement, comme dogme de foi, le mystère de sa Conception Immaculée. Demandons-lui, en retour, d'obtenir au Pape et à toute l'Eglise la paix et le triomphe, et à nous tous, ses enfants, le bonheur de la chanter éternellement dans le ciel avec son divin Fils. Ainsi soit-il.



Sermon sur la Passion

PRONONCÉ DANS LA CATHÉDRALE DE QUÉBEC LE VENDREDI-SAINT 1872

Hic est filius meus dilectus : ipsum audite.
Celui-ci est mon fils bien-aimé ; écoutez-le.
2 Pet. I, 17.

Monseigneur, [1]

Mes Frères,

Je viens vous rappeler les dernières phases du drame le plus mystérieux et le plus tragique que le soleil ait jamais éclairé.

Transportons-nous par l'imagination à dix-huit siècles et quelques années en arrière, à ce premier vendredi-saint dont la ville de Jérusalem fut témoin en l'an 33 de l'ère chrétienne, et voyons quel spectacle se présente à nos yeux.

Sur une montagne qu'on appelle Golgotha et qui domine la cité de David, une croix sanglante est dressée, et sur cette croix est attaché le Fils de Dieu, le Verbe incarné, Jésus-Christ le Sauveur des hommes. Vous voyez là rassemblé, pour être témoin du spectacle, le genre humain tout entier. La science ancienne s'y trouve dans la personne de ses docteurs ; la loi, la politi-

1. Mgr E.-A. Taschereau, archevêque de Québec.

que dans la personne des légionnaires romains ; la masse des indifférents est représentée par les spectateurs étrangers, toutes les passions par les Pharisiens et le peuple. La vertu et l'innocence y ont aussi des représentants : Jean, le disciple bien-aimé, Marie, l'auguste Mère de la Victime.

Approchons-nous, et nous mêlant à la foule, tâchons de recueillir quelques-uns des enseignements qui découlent de ce sacrifice étrange à force d'être grand, par lequel un Dieu expie dans sa personne adorable le crime de l'humanité déchue.

Le silence de ce drame sublime ne fut pas sans interruptions. Quelques paroles, l'Evangile nous l'apprend, sortirent de la bouche divine : paroles d'enseignement suprême, paroles qui ont traversé les siècles, qui font constamment le tour de l'univers, qui arrivent aux oreilles de tous les peuples, qui demeurent dans la mémoire publique, que rien n'affaiblit, que rien n'arrête, mais qui conservent et conserveront toujours sur les intelligences, sur les cœurs et sur les consciences le même empire irrésistible et divin ; paroles précieuses et puissantes, ce sont elles que je veux méditer avec vous en ce moment. Nous les rappellerons ensemble avec amour, parce que ce sont les dernières paroles d'une agonie qui fut notre ouvrage, et que tous les jours nous renouvelons par nos péchés et notre impénitence. Nous les écouterons avec respect, car ce sont les paroles d'un père mourant qui a donné au souvenir de ses enfants ses dernières pensées comme les derniers battements de son cœur. Nous les recueillerons de la bouche divine avec tous les sentiments que peut inspirer la pensée d'un Dieu qui nous aima à la vie, à la mort, jusqu'au supplice et jusqu'à la croix.

Mais avant d'entrer dans cette méditation, demandons d'abord à la croix sainte que je viens de nommer les in-

spirations dont nous avons un si grand besoin pour que nos esprits soient éclairés et que nos cœurs soient touchés de la grâce du repentir. *O crux, ave!*

I

" *Pater dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt.* Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. "

C'est un usage antique et consacré dans les sociétés humaines, que le jour où ils prennent possession de l'empire, les rois signalent leur avènement par des bienfaits : le premier acte de la souveraineté est un acte de miséricorde.

Pour Jésus-Christ, le jour où il prend possession de son empire, c'est le jour de sa mort ; son trône, c'est sa croix, et du haut de ce trône, voulant lui aussi inaugurer son règne par la miséricorde, il publie une amnistie universelle comme nos crimes et un pardon illimité comme sa charité ! Il avait dit : " Vous aimerez vos ennemis comme vous-mêmes ; vous pardonnerez non pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois. " Cette morale étrange pour les Juifs, et qui allait devenir de rigueur sous la loi de grâce, il la sanctionne aujourd'hui par le plus auguste des exemples : il demande la vie pour ceux qui lui infligent la mort.

S'il y a dans cet auditoire un homme qui ait été offensé et qui conserve dans son cœur le désir de la vengeance ; cet homme que je ne connais pas, mais que Dieu connaît, et que sa conscience dénonce à lui-même, qu'il vienne au pied du Calvaire ; qu'il contemple Jésus-Christ, et qu'il se juge ! qu'il jette les yeux sur ce Dieu outragé comme ne le fut jamais aucun homme, mourant dans les tortures d'une agonie qui n'aura jamais d'égale sous le soleil, et qui, au moment le plus horrible de cette agonie, élargissant, pour ainsi dire, sa miséricorde à l'égal de l'ou-

trage, laisse échapper de son cœur cette parole miséricordieuse en faveur de ses bourreaux : " O Père, s'écrie-t-il, vous voyez au fond de mon âme, tout ce que la malice humaine y accumule de douleurs déchirantes. Eh bien ! il est une angoisse plus poignante que ces angoisses, un sacrifice qui dépasse ces sacrifices, une douleur que je redoute au-delà de toutes les douleurs, ce serait de voir ma mort vengée sur ceux qui me la font souffrir. Par ce sang répandu qui coule de toutes mes veines, grâce pour mes persécuteurs et mes bourreaux, grâce pour ceux qui m'outragent en ce moment, pour ceux qui m'outrageront dans toute la longue série des siècles, grâce pour tous, grâce éternelle : car ils ne savent pas ce qu'ils font. "

Mes Frères, ce touchant exemple donné si solennellement par Jésus-Christ, la religion vous en propose et vous en demande l'imitation. A moins de vouloir profaner le plus grand jour qui jamais ait lui sur le genre humain, vous ne pouvez refuser à Notre-Seigneur expirant le pardon qu'il vous demande pour ceux qui vous ont offensés. Sachez qu'en vertu de la croix, Jésus-Christ lui-même a passé dans votre ennemi. Vous ne sauriez vous venger de lui sans vous venger de votre Dieu, et votre vengeance n'arriverait au cœur de votre frère qu'en passant par le cœur de Jésus-Christ.

Le pardon des injures, l'amour de nos ennemis, voilà le grand enseignement renfermé dans ces admirables paroles : " Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. "

II

Mais avançons, et nous allons voir que cette miséricorde du divin Sauveur éclate d'une manière bien plus

admirable encore dans le langage qu'il tient au bon larron : " *Hodie mecum eris in paradiso.* Aujourd'hui même vous serez avec moi dans le Paradis. "

Sur le Calvaire, deux croix s'élèvent aux côtés de celle du Sauveur. Sur l'une et sur l'autre, ce sont deux criminels. Mais si aux yeux des hommes les deux semblent également coupables, devant Dieu leurs dispositions sont bien différentes. L'un de ces criminels blasphème, et insulte au Fils de Dieu : " Si tu es le Fils du Dieu vivant, ose-t-il dire d'un ton ironique, descends de la croix, et en te sauvant toi-même, sauve-nous avec toi. " L'autre criminel use d'un reste de forces pour rendre témoignage à Jésus-Christ. Il reprend le compagnon de son supplice, et se tournant vers le Fils de Dieu : " Seigneur, demande-t-il en suppliant, lorsque vous serez dans votre royaume, souvenez-vous de moi. " Et Jésus-Christ lui répond : " En vérité, je vous le dis, aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis. "

Quelle merveille d'amour ! Cet homme que la société a rejeté de son sein, que la loi a proscrit, devient tout-à-coup, au seul contact du Christ, un pénitent, un apôtre et un martyr. Et sur lui, sans retard, descend comme une rosée bienfaisante la promesse la plus douce, le pardon le plus généreux.

Voilà, mes Frères, jusqu'où s'étend la miséricorde de Dieu. C'est une miséricorde immense, infinie ; elle ne connaît d'autres bornes que celles que nous lui posons nous-mêmes ; elle ne s'arrête à d'autre limite que l'impassibilité du tombeau. Les crimes auront beau succéder aux crimes, les péchés se multiplier, s'entasser les uns sur les autres, la miséricorde reste plus haute encore et domine notre malice et notre ingratitude. Elle nous offre le pardon jusqu'à notre dernier soupir.

Oui, tant qu'il y aura un battement dans nos cœurs.

et un souffle sur nos lèvres, nous pourrons lever le regard et dire à Jésus-Christ comme le larron pénitent : " Souvenez-vous de moi, " et si nous le disons dans les mêmes sentiments que lui, nous mériterons d'entendre : " Aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis. "

Cette parole de grâce prononcée par le divin Sauveur, l'Eglise notre mère a reçu le pouvoir de la faire entendre et de l'appliquer à ses enfants. Voilà un homme qui a péché, qui a oublié sa conscience, son devoir et son Dieu. Qu'un prêtre prononce sur lui les paroles sacramentelles : " Je vous absous de vos péchés ; " c'en est fait. Cet homme, quelque coupable que vous le supposiez, est réhabilité et pour toujours. — Mais, mon Père, croyez-vous donc que Dieu en effet m'a pardonné ? Oui, cela est sûr, indubitable comme votre présence et comme la parole divine elle-même. — Mais j'ai péché si longtemps ? Ne faites pas à Jésus-Christ cette injure de croire que vous avez plus de puissance pour vous perdre qu'il n'en a pour vous sauver. — Mais mon âme a été tellement flétrie par les passions, le mal est entré si avant dans les dernières profondeurs de mon être ? Qu'importe : le sang de Jésus-Christ a tout purifié, et a fait de vous un être nouveau. Vous avez maintenant, aux yeux du ciel, toute la jeunesse d'une vertu conservée, toute la fraîcheur d'une âme sans souillure. La parole du prêtre au confessionnal n'est pas moins puissante, elle n'est pas moins efficace que la parole de Jésus-Christ au larron pénitent qui, du haut de sa croix, se tourne vers lui et se reconnaît coupable.

Après cela, mes Frères, dirons-nous encore que le salut est difficile ? Difficile, quand il suffit de le vouloir sincèrement ? Difficile, quand un seul regard de repentir sur Jésus-Christ mourant peut nous obtenir le pardon de nos péchés ? Difficile, quand Jésus-Christ lui-même, non con-

tent d'avoir expié nos fautes par son sang, a confié à des milliers de prêtres le pouvoir de les effacer chez tous ceux qui les confessent et qui en éprouvent un sincère regret ? Ah ! si nous ne nous sauvons pas, si le sang de Jésus-Christ reste pour nous vain et stérile, c'est à nous qu'il faut nous en prendre, c'est notre lâcheté seule qu'il faut accuser. Dieu, de son côté, n'a rien omis pour nous aplanir la voie du Ciel. Nous venons de le constater, et nous allons nous en convaincre encore davantage en continuant ce tableau des miséricordes infinies.

III

" *Mulier, ecce filius tuus, et... apostolo dixit : Ecce mater tua.* Femme, voilà votre Fils. Puis il dit au disciple : voilà votre Mère. "

Au pied de la croix, une femme était debout. A la majesté, et tout ensemble à la violence de sa douleur, il est facile de reconnaître dans cette femme une mère. C'est la mère même du divin Crucifié ! Elle est là au pied de la croix pour recevoir de son fils mourant la mission la plus douce pour elle, comme pour nous la plus consolante.

Tout s'enchaîne dans les paroles du Fils de Dieu, et ces mots entrecoupés de longs silences qui accompagnent son agonie, révèlent un ensemble tout divin. Il commence par prier, et sa prière obtient le pardon des pécheurs. Puis, de cette grâce conquise par la prière, il fait une application solennelle dans la personne du bon larron. Maintenant il lui faut choisir une âme généreuse à qui confier les droits de son sang, les mérites de sa mort et les bienfaits de sa miséricorde ; ce dépositaire, ce sera sa Mère. C'est Marie qu'il va investir du plus auguste des ministères, celui de représentante de sa charité auprès des hommes.

Il fallait pour cet office tout miséricordieux un cœur qui fût tout entier compassion et amour. Où trouver cela, si ce n'est dans un cœur maternel ? Marie est donc sur le Calvaire pour y être constituée la mère de tous les hommes. Le Rédempteur, oubliant un instant les douleurs et les atrocités de son supplice, abaisse sur elle ses regards et lui dit : " Femme, voilà votre fils. " Puis se tournant vers le disciple bien-aimé qui personnifie en lui le sacerdoce, et dans le sacerdoce, l'humanité elle-même : " Fils, voilà votre Mère. " Et ainsi par ce contrat divin scellé sur le Calvaire du sang de Jésus-Christ, Marie est donnée à tous les hommes, et tous les hommes sont donnés à Marie.

Ah ! la touchante maternité, mes Frères ! Maternité d'autant plus belle, et d'autant plus précieuse pour nous qu'elle est le fruit de plus de douleurs et de plus de larmes ! Voilà donc que, grâce au dévouement héroïque de Marie, nous avons tous en religion une Mère qui ne nous manquera jamais. De même qu'ici-bas la mère est placée entre la faiblesse des enfants et la sévère majesté du père pour soutenir l'une par sa bonté et adoucir l'autre par sa tendresse, de même Marie se trouve élevée entre la majesté de Dieu et le néant de l'homme, entre la justice de l'un et la misère de l'autre, pour désarmer, pour bénir, pour pardonner, pour sauver.

Ne craignez donc pas de sa part ni l'indifférence, ni l'oubli, ni la dureté qui repousse. Nous lui avons coûté trop cher pour qu'elle ne mette pas tout en œuvre en notre faveur, pour qu'elle n'emploie pas à nous sauver toutes les ressources de sa puissante et salutaire influence. Elle est notre mère, et nous sommes ses enfants ! Que pourrais-je ajouter à cette parole sans m'exposer à en affaiblir la force et la sublime signification ? Ah ! par l'intérêt sans bornes que Marie nous a voué, par les cruels sacrifices

qu'elle s'est imposés, par l'engagement solennel qu'elle a contracté au pied même de la croix, sous les regards mourants de son Fils, de nous aimer comme une mère aime ses enfants, je vous en prie, mes Frères, ne repoussons pas son amour en le rendant stérile, ne désespérons pas son cœur maternel en nous perdant. Dès aujourd'hui revenons à la conscience de notre devoir, et au respect des lois de Dieu ; dès aujourd'hui, reprenons au pied de la croix, dans les larmes purifiantes du repentir, notre innocence et tous nos droits.

IV

Le Fils de Dieu vient de léguer aux hommes ce qu'il a de plus cher au monde. Entrant alors en communication mystérieuse avec son Père, pendant trois heures il se tait. Puis, tout-à-coup, il rompt ce silence prolongé par un cri de détresse : " Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? " Et ensuite, sachant que les volontés divines ont été accomplies et pour réaliser un dernier mot de l'Ecriture, Jésus s'écrie : " *Sitio ;* j'ai soif ! "

Que signifie, mes Frères, l'étrangeté de ce langage sur les lèvres d'un Dieu ? Ah ! c'est ici que se révèle l'un des mystères les plus touchants du cœur de Jésus-Christ. A la lumière de cette science divine pour laquelle l'avenir n'a aucun secret, il voit passer devant lui toutes les générations futures ; il les contemple toutes au pied de la croix ; et, dans cette multitude d'hommes dont il accomplit la rédemption au prix de tant d'angoisses, qu'aperçoit-il ? O peine cruelle ! O spectacle navrant même pour le cœur d'un Dieu ! Il aperçoit la foule innombrable des ingrats, des rebelles, des impénitents, qui mépriseront le fruit de ses souffrances et se moqueront de son sang. Il va mourir pour fermer l'enfer, et cependant l'enfer est là devant ses yeux, toujours ouvert et toujours menaçant.

Cette vue trouble son âme ; la douleur s'empare de tout son être ; son cœur se serre, une angoisse pénétrante comme un glaive acéré déchire son âme dans ce qu'elle a de plus intime ; c'est comme une nouvelle et plus pénible agonie dans cette agonie déjà si longue et si cruelle.

Ce qu'il lui reste de vie se ranime dans son cœur, et du plus profond de lui-même s'échappe ce cri de sa tendresse et de sa désolation : " Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? " Puis il ajoute : " *Sitio*, j'ai soif. "

J'ai soif ! Plainte mystérieuse et divine ! Ce n'est pas tant le supplice de la croix que l'amour des âmes qui l'arrache à Notre-Seigneur. C'est de nous, mes Frères, c'est de notre salut éternel qu'il a soif. O hommes, qui que nous soyons, que Jésus-Christ a tant aimés, noble chef-d'œuvre de ses mains, plus noble prix de son sang, n'entendrons-nous pas ce cri du Cœur de Jésus s'adressant à la terre et au ciel, à son Père, à son Eglise, à tous les peuples, à tous les siècles ? Ne se trouvera-t-il personne qui veuille soulager cette soif des âmes qui le tourmente et le consume ?

L'Eglise, mes Frères, l'Eglise catholique a entendu cette plainte de son divin Chef ; elle l'a recueillie avec soin pour la transmettre non seulement à ses prêtres et à ses ministres, mais à tous ses membres, à tous ses enfants, à tous les fidèles qui comprennent le prix des âmes. Oui, dans le cœur de tout chrétien, de tout disciple de Jésus-Christ, doit se trouver cette soif ardente de gagner à Dieu les âmes de ses frères. Dans quelque condition que la Providence nous ait placés, n'avons-nous pas des proches, des amis, que nous puissions aider de nos conseils, encourager de nos exemples, soutenir de nos prières, remuer par nos larmes et nos supplications ? Devoir de charité sans doute, et que Jésus-Christ et l'Eglise nous imposent ; devoir de justice souvent, plus souvent que nous n'y avons pensé.

Que de scandales en effet, que d'exemples funestes, que de conseils pervers n'avons-nous pas donnés dans le cours d'une existence où le mal, peut-être, occupe plus de place que le bien ? Que celui d'entre nous qui peut, la main sur la conscience, se rendre le témoignage de n'avoir jamais nui à aucune âme, que celui-là se lève hardiment, qu'il s'avance vers la croix de Jésus-Christ et la prenne solennellement à témoin de l'innocence et de l'édification de sa vie ! — Ces scandales donc, dont nous avons été cause, ce tort que nous avons pu faire à des âmes pour lesquelles Jésus-Christ éprouve la soif brûlante de la plus miséricordieuse charité, nous pouvons, nous devons les réparer par une vie plus conforme aux préceptes d'un Dieu qui exige notre concours dans l'œuvre du salut des hommes.

Ne l'oublions pas, mes Frères, aujourd'hui c'est Dieu lui-même qui a soif des âmes ; mais un jour viendra où toutes les âmes auront soif de Dieu, soif de Dieu dans le ciel où les élus s'enivreront de délices, soif de Dieu dans l'enfer où l'absence des joies divines sera pour les réprouvés un éternel tourment. Oui, dans quelques années, dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, ce sont nos âmes qui auront soif de Dieu. Préparons-nous dès maintenant, par notre piété, à étancher cette soif dont nous brûlerons, dont brûlent ici-bas les âmes les plus saintes. La mesure du zèle dont nous aurons usé à l'égard de Dieu, sera la mesure même de sa miséricorde envers nous.

V

Enfin, mes Frères, nous voici arrivés au moment suprême. Le Fils de Dieu, avant d'expirer, prononce sa dernière parole : " *Consummatum est ; Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* Tout est consommé ; ô mon Père, je remets mon âme entre vos mains. "

Sa mission est donc accomplie, et avant que de permettre à la mort d'étendre sur lui sa main glacée, il s'assure, par un retour rapide sur les prédictions divines, par un examen de toutes les volontés de son Père, que tout est vraiment consommé ; et il en prend solennellement l'univers à témoin.

Tout est consommé ! Les oracles avaient annoncé en lui un rédempteur ; ils avaient décrit à l'avance son supplice et sa mort. Ouvrez l'Evangile, et dites s'il est une seule des circonstances prédites par les prophètes qui n'ait reçu en Jésus-Christ son entier accomplissement.

Tout est consommé ! Il était venu comme le législateur de l'humanité. Encore une fois lisez l'Evangile, et consultez l'histoire de l'Eglise. Il n'est pas une vérité nécessaire au bonheur des hommes qu'il n'ait révélée, pas un dogme, pas une doctrine essentielle sur nos rapports avec Dieu qu'il n'ait enseignée, pas un besoin, pas une misère de la société ou de l'individu qu'il n'ait soulagée. L'œuvre divine est faite ; le christianisme est achevé, et la sagesse des siècles n'a rien à y ajouter, rien à y reprendre.

Tout est consommé ! Jésus était venu enfin comme modèle de l'humanité. Une dernière fois ouvrez l'Evangile. Y a-t-il une vertu dont ce Sauveur très bon ne se montre le parfait idéal ? Qui jamais a su unir d'une manière aussi sublime l'humilité à la magnanimité, la douceur à la fermeté, la sévérité pour soi à la tendresse pour les faiblesses d'autrui ? Qui jamais se montra plus pur, plus dévoué, plus charitable, plus aimant ?

Modèle de l'humanité, législateur de l'humanité, rédempteur de l'humanité, Jésus a rempli à la lettre ces trois rôles décrits par les prophètes. Sa mission est achevée ; il ne lui reste plus qu'à remettre son âme dans le sein de son Père qui l'a envoyé. Une dernière fois il lève son regard

vers le Ciel, et s'écrie : " O mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! " Et ayant prononcé ces paroles, il pousse un grand cri, il abaisse sa paupière, il incline sa tête, il ordonne au dernier soupir d'expirer sur ses lèvres, et il meurt !

O mort de Jésus-Christ, la plus grande, la plus sainte et la plus divine qui fût jamais ! Puissiez-vous être le modèle de la nôtre ! Puissions-nous, mes Frères, quand l'heure dernière et terrible sonnera pour chacun de nous, puissions-nous dire, nous aussi, avec vérité : " Tout est consommé ! J'avais, comme chrétien racheté du sang de Jésus, une mission à accomplir, et je l'ai accomplie ; j'avais un Dieu à aimer, et je l'ai aimé ; le péché à éviter, et je l'ai évité ; l'Evangile à pratiquer, et je l'ai pratiqué ; mes actions à sanctifier et mon âme à sauver !... Que me reste-t-il à faire, ô mon Dieu, si ce n'est de remettre cette âme créée par vous entre vos mains. "

Hélas ! mes Frères, il n'est que trop vrai, nous la dirons tous cette parole suprême, *consummatum est*, car c'est par elle que se termine bon gré mal gré toute existence humaine. Oui, un jour tout sera consommé ; famille, amis, plaisirs, fortune, illusions et vanités de la vie, tout se dissipera et tout s'évanouira pour faire place à la plus redoutable des réalités. Plus de liberté alors pour le mérite, elle cesse avec la vie terrestre ; plus de propitiation, l'heure en sera passée ; plus de miséricorde, elle s'arrête aux bords de la tombe ; plus de temps, l'éternité sera là et il faudra l'envisager en face. O Jésus crucifié ! Au nom de votre agonie, ayez pitié de l'agonie de vos enfants ! O Jésus crucifié ! Au nom de votre mort, ayez pitié de la mort de vos enfants !

Mes Frères, quand un père va mourir, ses enfants se rassemblent autour de sa couche funèbre pour recueillir son dernier soupir et ses dernières paroles. C'est ce que

nous venons de faire. Il nous reste maintenant un suprême devoir à remplir, c'est d'aller contempler et adorer notre Dieu, le Père bien-aimé de nos âmes, sur ce gibet qui est en même temps son lit de douleur et son piédestal de gloire. Approchons-nous donc de la croix de Jésus-Christ, avec le repentir et l'amour dans le cœur.

En mourant, ce Dieu si bon, ce Père si tendre, nous a adressé une dernière prière : c'est de l'aimer et de nous donner généreusement à Lui. Nous accorderons cette consolation à un Dieu qui a lui-même poussé l'amour jusqu'à mourir pour nous ; nous ne résisterons pas à la prière et à l'appel suppliant d'un Père et d'un Sauveur. C'est la grâce souveraine que je demande au ciel pour vous. Ainsi soit-il !



SERMON SUR LA PRÉSENCE RÉELLE

PRONONCÉ A LA CATHÉDRALE

LE JOUR DE

l'Inauguration de l'Adoration Perpétuelle

DANS LE DIOCÈSE DE QUÉBEC

LE 1er DÉCEMBRE 1872.

> *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationen sæculi.*
>
> Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.
>
> Matth., XXVIII, 20.

Monseigneur[1],

Mes Frères,

Jésus-Christ n'a point failli à cette parole qu'il voulut, en remontant au ciel, laisser à son Eglise. Dix-huit siècles ont passé depuis ; et pendant tout ce laps de temps pas un jour, pas une heure ne s'est écoulée sans cette présence du Christ solennellement annoncée.

Il est avec l'Eglise par son esprit qui l'assiste, et qui

1. Mgr E.-A. Taschereau, archevêque de Québec.

par elle rend ses oracles : l'Eglise enseigne, c'est Jésus-Christ qui enseigne. Il est avec l'Eglise par les pouvoirs qu'il lui confie et qu'elle exerce : l'Eglise commande, c'est Jésus-Christ qui commande. Il est avec l'Eglise par son action sanctificatrice : l'Eglise baptise, bénit, consacre, dispense les sacrements, c'est Jésus-Christ qui par elle applique aux hommes les mérites infinis de sa mort.

Mais est-ce là toute la présence et toute la vie de Dieu dans l'Eglise catholique ? Non, mes Frères, Jésus-Christ y est encore d'une autre manière, bien plus élevée, et bien plus parfaite : il y est spécialement et substantiellement dans la réalité de sa personne et de sa double nature. Nos temples, — et c'est leur gloire, — nos temples catholiques le possèdent comme le ciel lui-même le possède, sous d'autres formes, il est vrai, avec moins d'éclat sans doute, mais avec non moins de vérité : il y est, il y meurt, il y renaît sans cesse pour recommencer sa vie et reproduire sa mort. Il n'a pas voulu attendre la consommation des choses pour se communiquer à son épouse mystique ; dès cette vie, il lui a donné ce qui semblait ne devoir appartenir qu'à la patrie d'en haut. L'Eglise jouit déjà de sa présence réelle, et dans le ciel, lorsque les nuages se seront dissipés, lorsque le voile se sera déchiré, lorsque la face du Seigneur Jésus sera apparue dans toute sa gloire, l'Eglise ne possèdera rien qu'elle n'ait ici-bas adoré sur ses autels.

Mes Frères, la solennité inaugurale qui nous rassemble aujourd'hui n'a pas précisément pour objet immédiat d'exciter votre dévotion envers l'auguste sacrifice de la messe. Le premier pasteur de ce diocèse vous convoque plutôt pour honorer dans la sainte Eucharistie la présence du Dieu qui a fait le monde, et qui l'a sauvé. Nous sommes donc conduits par le but même de cette cérémonie à

faire quelques courtes considérations sur ce que c'est en soi que la présence réelle ; et, j'ose l'espérer, ces considérations vous aideront à mieux comprendre quels sont les devoirs spéciaux qui vous incombent pendant ces jours d'exposition solennelle.

La présence de Dieu sur la terre, Dieu avec les hommes, voilà, mes Frères, toute la religion. L'absence de Dieu, Dieu loin des hommes, c'est à la fois l'irréligion et l'immoralité.

Etudiez l'histoire religieuse et les rapports du monde avec son auteur. Vous remarquerez qu'il y a en Dieu comme un besoin de s'approcher de l'homme, et d'entrer, dès cette vie, en société avec lui. Il y a, dit excellemment Tertullien, une inclination divine pour nous, un penchant qui entraîne le Créateur vers nous.

Aussi l'homme est à peine sorti des mains divines que déjà Dieu ne peut plus se détacher de son image, et qu'il vient converser avec lui dans le jardin des délices. L'homme pèche ; Dieu se retire. Mais bientôt l'amour l'emporte sur la justice ; Dieu revient à l'homme par le pardon ; il lui promet de se faire un jour le compagnon de son exil et de partager avec lui ici-bas les labeurs et les souffrances de son pèlerinage.

Mais ce jour arrive trop lentement au gré de son amour, Dans son impatience, il nous visite par ses anges ; il se révèle lui-même sous les emblèmes du culte qu'il nous prescrit ; et il semble que par ces apparitions du Seigneur au sein de la loi ancienne, que par ces rites et ces symboles de la Synagogue, Dieu se soit plu en quelque sorte à devancer les siècles et à faire comme un essai de sa future incarnation.

Enfin la mesure des jours est remplie. Le Verbe, qui est dans la Trinité la révélation que Dieu se fait à lui-même de sa propre nature et de sa propre grandeur, veut

être sur la terre la manifestation de Dieu à l'homme. Il s'incarne dans les entrailles virginales de Marie ; il se fait homme, l'un d'entre nous, et la génération qui a vécu avec lui peut dire avec l'apôtre saint Jean : " Nous l'avons entendu et nous l'avons vu, nos yeux l'ont contemplé, et nos mains ont touché le Verbe de vie. "

Mais, par l'effet même et le caractère de sa mission, le Fils de Dieu ne peut rester éternellement sur la terre. Va-t-il donc se séparer sans retour de l'humanité ? Est-ce que le mystère des communications divines va s'arrêter et se perdre dans l'ombre mystérieuse de la mort ? Et le Fils de Dieu n'aura-t-il paru au milieu de nous que pour emporter bientôt avec lui toutes nos joies et tous nos espoirs, ne nous laissant que les tristesses de son départ et l'inconsolable regret de son absence ?

Ne craignons rien. Il a dit que ses délices étaient d'être avec les enfants des hommes ; il l'a dit, et c'est par un acte de puissance souveraine qu'il va prouver la vérité de sa parole. Il institue le sacrement de l'Eucharistie, et grâce à cette merveille divine, il peut maintenant remonter vers les cieux ; il peut aller s'asseoir à la droite de Dieu son père, et se livrer éternellement à l'adoration des anges qui l'appellent de tous leurs vœux. Il saura bien faire des heureux dans le ciel sans pour cela se condamner à faire des orphelins sur la terre.

C'est qu'en effet, mes Frères, Notre-Seigneur a trouvé dans ce sacrement, le secret de se multiplier lui-même sans rien perdre jamais de son indivisible unité. A la voix et par la puissance de ses prêtres, il recommence en quelque sorte son existence ; que dis-je ? il la reproduit indéfiniment et sur des milliers d'autels à la fois ; et on a la joie de le trouver, en substance et en vérité, partout où il y a des tabernacles qui le gardent, et partout où se trouvent des créatures humaines auxquelles il se donne

et s'unit. Ce ne sont donc plus seulement des signes qui le représentent ; ce n'est plus seulement une froide image que nous possédons de lui, comme ces portraits inanimés que la tendresse d'un père laisse à ses enfants pour se rappeler à leur mémoire. Non : c'est Jésus-Christ lui-même en personne, avec son humanité sainte et sa divinité auguste, que l'Eglise catholique possède ; il est là, présent et vivant sur cet autel, présent et vivant dans la poitrine de tous ceux qui le reçoivent, plus véritablement encore qu'une âme est présente à une autre âme, quoiqu'il y ait entre elles l'enveloppe grossière des organes corporels. Il a dit qu'il serait avec nous jusqu'à la consommation des siècles; il n'a pas, certes, manqué à sa parole, et l'Eucharistie a accompli, en la dépassant même, sa sublime promesse.

C'est ainsi, mes Frères, que Jésus-Christ a trouvé le secret de réaliser le grand but qu'il s'était proposé, celui d'étendre, de dilater sans mesure les bienfaits de son incarnation. Par l'incarnation, en effet, Jésus-Christ était dans le monde, mais il n'appartenait qu'à une partie du monde ; il vivait parmi les hommes, mais il ne se communiquait qu'à une seule génération et à un seul peuple. Par l'Eucharistie, il reçoit l'immensité et l'immortalité sur la terre. Heureuse sans doute la contrée qui garde l'empreinte divine de ses pas ; heureux le siècle qui l'a vu naître ; heureux le peuple qui fut le contemporain de son avènement, le spectateur de ses œuvres et de sa vie ! Mais nous, chrétiens, nous n'avons rien à envier ni à la Judée saintement fière d'être la patrie d'un Dieu, ni au peuple évangélisé de ses lèvres, ni à ses apôtres nourris de ses pensées et de ses confidences intimes. Jésus-Christ est avec nous comme il était avec eux, et sa vie est devenue le bien propre, le patrimoine universel de l'humanité. Chaque temple catholique n'est-il pas un autre Bethléem,

chaque autel une autre crèche où chaque jour Jésus-Christ renouvelle le mystère de sa naissance ? Chaque tabernacle n'est-il pas un autre Nazareth, une autre Judée, un autre Calvaire ? Grâce à l'Eucharistie, les mystères adorables de l'Homme-Dieu se trouvent comme résumés dans un seul et touchant mystère qui se perpétue dans toute la suite des temps, et qui se reproduit dans toute la série des générations. De telle sorte qu'il est donné à chaque être humain de contempler cette œuvre divine, et de jouir de ce bienfait divin comme s'il n'appartenait qu'à lui seul.

Un Dieu présent dans le Tabernacle ! Quel honneur pour nos temples, et quelle faveur pour nous ! Le passé n'a rien vu de plus grand que les temples de la Synagogue ; et cependant, quelle distance du sanctuaire de Salomon au sanctuaire catholique ! Ici ce ne sont plus des symboles et des emblèmes : ce temple, c'est l'habitation de Jésus-Christ ; c'est à la lettre, et dans toute la rigueur du terme, la maison de Dieu. De là, mes Frères, cette vénération qui s'empare de vos âmes lorsque vous franchissez le seuil de cette enceinte, lorsque vous pénétrez dans une église catholique, fût-ce la plus simple et la plus pauvre. Vous sentez qu'un monde supérieur s'ouvre devant vous, et avec lui tout un ordre nouveau de pensées, de sentiments et d'aspirations. Et votre cœur, saisi de la plus religieuse émotion, n'éprouve plus qu'un besoin, celui d'adorer et de prier.

Un Dieu vivant dans le Tabernacle ! O Eglise catholique, c'est là votre privilège et votre gloire ! Et avec quelle certitude nous reconnaissons en vous, à ce signe, cette société sainte que l'apôtre voyait descendre du séjour de Dieu et sortir glorieuse de ses mains, parée comme l'épouse pour la noce de l'époux céleste, alors que du trône s'échappait une voix qui disait : " Voici le

tabernacle de Dieu parmi les hommes ; ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu ; et, comme leur Dieu, j'habiterai au milieu d'eux ! "

Oui, c'est là la gloire de l'Eglise catholique, et c'est aussi sa consolation.

Nous nous rappelons, mes Frères, l'histoire d'Israël au désert. Lorsque l'arche du Seigneur l'accompagnait dans sa marche vers la terre promise et partageait ici-bas sa condition et ses destinées, le peuple se consolait auprès d'elle des lenteurs du voyage, et il se faisait de l'arche vénérée comme une seconde patrie : prier devant elle, c'était toute sa force ; offrir à ses pieds ses holocaustes, c'était toutes ses fêtes ; la posséder, et y fixer son regard, c'était toute sa joie et tout son bonheur !

Le tabernacle où Jésus réside est aussi, mais d'une manière beaucoup plus vraie, l'arche de l'Eglise voyageuse dans le désert de ce monde et en route vers l'éternité. Pour elle également, ce tabernacle sacré est ici-bas la patrie : prier devant l'autel, voilà sa force ; y offrir la victime sans tache et expiatrice de toutes les fautes, voilà ses fêtes ; posséder et contempler sous l'hostie sainte le Dieu qui a tout fait de rien et qui a racheté l'humanité de son sang, voilà sa joie, sa consolation, sa béatitude.

Ces sentiments de l'Eglise doivent être les nôtres, mes Frères, surtout pendant cette solennité des Quarante-Heures que le premier Pasteur de nos âmes vient d'établir dans ce diocèse ; solennité qu'il a voulu inaugurer lui-même par les fonctions les plus solennelles, et à laquelle il vous convie de la manière la plus vive et la plus pressante. Vous croyez à la présence réelle de Jésus-Christ au milieu de vous ; vous croyez que, pendant ces heures bénies d'adoration, c'est bien Jésus-Christ lui-même, votre Créateur et votre Rédempteur, qui sera jour et nuit exposé sur cet autel. Ravivez donc, par un élan sin-

cère et généreux, cette croyance ; réchauffez, stimulez votre foi, faites-la passer dans la pratique de la vie et traduisez-la par des actes et par des œuvres ; sachez remplir, envers le Dieu de l'Eucharistie, les devoirs que cette divine présence vous impose.

Ces devoirs consistent surtout à venir visiter Notre-Seigneur, et à ne pas le laisser solitaire sur cet autel où il sera exposé pour y recevoir vos louanges, vos prières, vos amendes honorables, vos adorations, vos remerciements, vos soupirs et vos larmes.

Vous vous empresserez donc, mes Frères, d'accourir à la voix de la religion qui vous appelle ; vous serez heureux de former une cour nombreuse autour du Roi des Rois siégeant pour vous sur ce trône de gloire et de miséricorde que votre foi et votre amour lui ont préparé.

Rien pendant ces beaux jours, ne troublera votre piété. Un religieux silence, si propre à la méditation des choses célestes, et aux saintes effusions d'un cœur pénétré de l'amour divin, règnera constamment dans l'enceinte sacrée. Toute voix humaine doit se taire en présence du Dieu trois fois saint ; toutes les harmonies de la terre doivent faire silence pour ne pas interrompre l'intime et sublime colloque de Notre-Seigneur avec l'âme fidèle.

Et en venant visiter cet ami divin de vos âmes, vous n'oublierez pas que la dévotion des Quarante-Heures a surtout pour but de réparer les outrages que Jésus-Christ a reçus et reçoit encore si souvent dans le Sacrement de son amour. Prosternés humblement à ses pieds, vous lui offrirez un cœur contrit et humilié ; vous le supplierez de pardonner, et vos propres ingratitudes, et celles du prochain ; vous lui demanderez de faire pénétrer dans toutes les âmes pécheresses la grâce d'un sincère repentir, et de leur inspirer à toutes une insurmontable horreur pour la profanation de l'adorable Eucharistie.

L'expérience démontre que l'adoration perpétuelle, depuis longtemps déjà établie à Rome et dans diverses parties de l'univers catholique, produit partout les plus beaux fruits de grâce et de salut.

En répondant généreusement à l'appel que l'on fait à votre piété, vous aussi, mes Frères, vous attirerez sur vous, sur vos familles, sur votre paroisse et sur le pays tout entier, les bénédictions et les faveurs du ciel. Et cette parole que je vous citais au début de cette instruction : " Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, " cette parole divine dont l'accomplissement regarde l'Eglise universelle, aura pour vous une signification toute particulière et bien consolante : plus que jamais, Jésus-Christ, par sa présence ininterrompue sur les nombreux autels de cette ville et sur ceux de tout le diocèse, sera l'Hôte adoré de nos églises, et plus que jamais surtout, par l'effet de sa bonté et par l'efficacité de sa grâce, il sera la joie, la force et le soutien de vos cœurs. Ainsi soit-il.



INSTRUCTION

SUR LE

Culte des Saints, des Images et des Reliques

DONNÉE A LA CATHÉDRALE

AU COURS D'UNE NEUVAINE EN MARS 1873

Reddite ergo omnibus debita : cui tributum, tributum ; cui vectigal, vectigal ; cui timorem, timorem ; cui honorem, honorem.

Rendez donc à chacun ce qui lui est dû : le tribut, à qui vous devez le tribut ; les impôts à qui vous devez les impôts ; la crainte, à qui vous devez la crainte ; l'honneur, à qui vous devez l'honneur.

Rom., XIII, 7

L'honneur, mes Frères, nous le devons, entre autres personnes, aux saints qui sont au ciel, à leurs images et à leurs reliques, et c'est ce que je me propose de vous faire voir ce soir. J'entre de suite en matière.

I

Pourquoi honorons-nous les saints ?

Pour répondre à cette question, il faut d'abord se deman-

der : Qu'est-ce que les saints ? — Les saints sont les esprits des morts, qui règnent avec Jésus-Christ dans sa gloire. — Faut-il des saints ? Personne n'en doute, du moins parmi ceux qui admettent l'immortalité de l'âme. Or, la croyance à l'immortalité de l'âme est universelle, et sur ce point toutes les religions sont d'accord.

Revenant à notre question : Devons-nous honorer les saints ? je réponds : Qui oserait le nier ? Ne devons-nous pas honorer les justes et les saints de la terre ? L'enfant n'est-il pas obligé d'honorer ses parents ? L'apôtre saint Paul n'écrit-il pas aux Romains d'avoir les uns pour les autres une affection fraternelle, de se prévenir les uns les autres par des témoignages d'honneur[1] ? Mais cet honneur qui est dû aux autres, regarde bien plus leur esprit et leur âme que leur corps. Ainsi nous honorons la dignité, la supériorité, le génie, le talent, la vertu ; qu'est-ce que tout cela, sinon des qualités de l'âme ou des qualités se rapportant à l'âme ? Pourquoi donc cesserions-nous d'honorer les âmes des défunts lorsqu'elles ont quitté cette terre et qu'elles sont entrées dans les joies de la vie éternelle ? Est-ce que la différence de situation et de lieu efface leurs mérites, et leur enlève tout droit à nos hommages ?

J'ajoute : pourquoi ne ferions-nous pas ce que fait Dieu lui-même ? Dieu honore ses amis, et il ne saurait certes leur marquer son estime d'une manière plus éclatante que lorsqu'il les fait passer de cette vallée de larmes dans le séjour de sa gloire. N'est-ce pas nous inviter à leur rendre nous-mêmes quelque honneur ? Pourquoi serait-ce un devoir d'honorer nos parents, tant qu'ils sont avec nous sur la terre, et y aurait-il obligation de leur refuser toute marque de respect lorsqu'ils sont dans

1. *Rom.*, XII. 10.

le ciel ? En vertu de quelle loi ont-ils perdu leurs titres à ce respect ? Et en vertu de quel principe avons-nous perdu nous-mêmes le droit de les vénérer et de traduire nos sentiments envers eux ?

Mais j'entends nos frères séparés nous dire : " Vous ne vous contentez pas d'honorer les saints ; vous les invoquez, vous les priez. "

En effet, et pourquoi pas ? Ne nous est-il pas permis de nous demander mutuellement des prières ici-bas ? Un fils ne peut-il dire à son père : Mon père, veuillez prier Dieu pour moi ? Une fille ne peut-elle demander à sa mère le même pieux secours ? Y a-t-il une secte chrétienne où il ne soit loisible de se recommander de cette manière aux prières des autres, de ses parents, de ses amis, de tous ceux qui jouissent du prestige de la sainteté ? Que maintenant ces mêmes personnes à qui vous vous recommandiez sur la terre, meurent et aillent au ciel ; pourquoi vous serait-il défendu d'élever votre regard vers elles et d'implorer leur intercession ? Le principe est le même, absolument le même, les circonstances seules sont changées.

On nous dit encore : " Si les saints pouvaient prier pour moi, intercéder pour moi, ce serait faire injure au grand médiateur placé entre le ciel et la terre, car, suivant les paroles de saint Paul, *il n'y a qu'un Dieu, et qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ.*

Je réponds : Pourquoi alors demandez-vous à vos amis, aux personnes pieuses, le secours de leurs prières sur la terre ? En quoi diffèrera leur intercession lorsqu'ils seront au ciel ? Si la prière qu'ils adressent pour vous maintenant ne fait point injure à Jésus-Christ, comment sera-t-elle injurieuse plus tard ? Vous allez, je suppose, sortir du confessionnal, votre confession est faite et bien faite. Le prêtre vous a absous au nom de Jésus-Christ, dont il est le représentant. Vous avez entendu

ses conseils, ses exhortations, il vous semble dorénavant que vous serez plus courageux dans la lutte. Toutefois vous vous défiez encore de vous-même, et confiant dans la charité de votre confesseur, vous lui dites avant de vous éloigner : " Mon Père, vous savez combien il m'est difficile de vivre chrétiennement ; je voudrais être vertueux, mais je suis si faible : priez donc pour moi." Je vous le demande, croyez-vous avoir par là fait injure à Notre-Seigneur dans son office de médiateur ? Et si le prêtre, comme vous en avez l'espoir, prie pour vous, croyez-vous que cette prière sera un empiétement sur les fonctions médiatrices de Jésus-Christ ? — Ce confesseur en qui reposait toute votre confiance, qui connaissait votre cœur et vous dirigeait dans les voies de Dieu, est mort maintenant, et vous n'avez pas le moindre doute qu'il ne soit au ciel. Vous, vous êtes encore sur la terre, au milieu des mêmes difficultés et des mêmes combats ; et, vous adressant de nouveau à lui, vous lui dites du fond de votre misère : " Vous qui jouissez aujourd'hui de la récompense de votre courage et de vos vertus, qui communiquez directement avec Dieu, vous connaissez mieux que personne de quelles grâces j'ai besoin, priez, je vous en conjure, ne cessez de prier pour moi." Encore une fois, n'y a-t-il pas toujours là, malgré le changement de situation, le même principe en jeu ? Et si ce juste pouvait prier pour vous lorsqu'il était sur la terre, ne le peut-il plus aujourd'hui qu'il est au ciel ?

L'erreur de ceux qui nous reprochent le culte que nous rendons aux saints, c'est de ne pas distinguer une double médiation qui existe toutefois réellement. Sans doute Jésus-Christ est le seul Rédempteur, le seul Sauveur, et sous ce rapport, son office ne peut être partagé ni par les saints ni par les anges. Mais, outre cet office de souverain médiateur qui est propre à Jésus-Christ seul,

il y a celui d'intercesseur, qui appartient à tout homme juste sur la terre, aux anges et aux saints dans le ciel. C'est ce que le Concile de Trente exprime lorsqu'il dit : " Il est bon et utile d'invoquer les anges et les saints, d'avoir recours à leurs prières, secours et assistance, afin d'obtenir les faveurs de Dieu, par le moyen de son Fils, Jésus-Christ, qui est seul notre Rédempteur et notre Sauveur. [1] "

Telle est la doctrine de l'Eglise. Elle distingue clairement entre l'office de suprême Médiateur et celui de simple intercesseur. Nous croyons que Jésus-Christ seul est l'auteur de tout don spirituel ; que les saints en cela n'ont par eux-mêmes, et indépendamment de Jésus-Christ, aucun pouvoir ; que tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de lui adresser nos demandes et nos prières. Y a-t-il quelque chose de plus raisonnable ? Supposons que vous désiriez obtenir une situation dans un service public, et que cette situation, le gouverneur général seul puisse vous l'accorder. Au lieu de vous adresser directement à ce dernier, vous recourez aux bons offices d'un ami jouissant en haut lieu d'une légitime influence, et vous le priez d'intercéder pour vous. Est-ce que par cette démarche vous faites injure à celui qui exerce parmi nous le pouvoir souverain ? Nullement, et c'est même un double honneur que vous lui rendez : vous reconnaissez d'abord que lui seul peut vous accorder la faveur que vous sollicitez, et de plus vous êtes la cause que votre ami, en portant votre requête aux pieds de l'autorité suprême, y dépose le même respecteueux hommage. Ne jugeons pas autrement, mes Frères, les prières que nous adressons aux anges et aux saints pour obtenir de Dieu, par leur entremise, les grâces dont nous avons besoin.

1. *Sess.* XXV.

L'Ecriture confirme pleinement cette doctrine. " Les vingt-quatre vieillards, nous dit l'Apocalypse, se prosterneront devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints. " Judas Machabée nous parle d'une vision dans laquelle il aperçut Onias, qui avait été grand prêtre et qui était mort, levant les mains au ciel et priant pour les Juifs. Le prophète Zacharie rapporte la prière d'un ange faite au Seigneur : " Seigneur des armées, jusques à quand n'aurez-vous pas pitié de Jérusalem et des villes de Juda, contre lesquelles votre colère s'est élevée ? " Ces témoignages sont absolument concluants.

Le ciel, du reste, n'est-ce pas la possession de tout bonheur véritable ? Et pour une mère, un frère, un ami, quelle jouissance plus pure, et quel bonheur plus digne de l'état bienheureux, que de prier, d'intercéder, de travailler en faveur de ceux qui leur sont chers, et de savoir que Dieu reçoit ces prières, et qu'elles sont utiles à ceux qui en sont l'objet ? Pourquoi refuser aux saints une puissance qui répond si bien aux plus profonds instincts du cœur, aux plus belles conceptions de l'esprit ? Au ciel, sans doute, nous le savons par les oracles sacrés, la foi et l'espérance s'absorbent dans la vision béatifique ; mais la charité demeure. Elle demeure avec sa double fonction qui est de chérir Dieu, et le prochain en Dieu ; elle ne change pas de nature. Là donc aussi elle se prouve par des œuvres ; là aussi elle présente les nobles caractères que lui assigne ici-bas l'Apôtre ; elle est avant tout " bienveillante, " *caritas benigna est ;* rien de plus naturel qu'elle s'exerce en faveur de ceux qui s'adressent aux saints pour obtenir leur intercession et leur assistance.

La mort, il est doux de le penser, la mort qui brise les liens de la chair, ne rompt pas ceux de l'esprit. Sur la terre les saints étaient unis à nous dans une pieuse asso-

ciation de prières et de secours spirituels ; ils étaient avec nous membres d'une même société, l'Eglise, qui est le corps mystique du Christ. Cette société, la foi nous l'assure, cette communauté religieuse existe après comme avant la mort, et les liens qui l'entretiennent au ciel n'en sont que plus étroits et plus sacrés.

II

Vous voyez donc, mes Frères, combien est rationnel le culte que nous rendons aux saints. Il en est de même du culte des images, des statues et des reliques, dont je vais maintenant vous dire quelques mots.

En ce qui regarde les images, l'Eglise enseigne par la voix du Concile de Trente " qu'on peut avoir, surtout dans les temples, des images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, et des autres saints, et qu'on doit leur rendre l'honneur et le respect qui leur est dû ; non qu'on croie qu'il y ait en elles aucune divinité ni vertu, mais à cause des personnes auxquelles elles se rapportent. "

Tel est l'enseignement de l'Eglise, aussi fondé en raison que facile à comprendre. Cependant, les ennemis du catholicisme ne cessent d'attaquer ce point de doctrine. Ils prétendent qu'il est défendu par le premier commandement de Dieu de faire, pour des raisons de culte, des images ou des statues. Ils ne font pas attention sans doute, qu'en donnant au premier commandement ce sens exclusif, ils mettent Dieu en contradiction avec lui-même ; car, pour ne citer qu'un endroit des Ecritures, n'ont-ils jamais lu la description du temple de Salomon, bâti par l'ordre du Seigneur ? Ce temple, le plus somptueux que la terre ait jamais vu, était orné, nous disent les Livres Saints, d'un nombre incalculable de figures, d'images, d'emblêmes et de symboles qui en recouvraient les murs et les portes. Ne

serait-il pas étrange que Dieu, dans le décalogue, défendît les images et les statues, et qu'il en autorisât une telle profusion dans son propre temple ?

Autre chose étrange. C'est que ceux-là mêmes qui nous objectent ce précepte tiré de l'Exode, sont les premiers à l'enfreindre. Je le demande au voyageur qui a visité Londres : n'a-t-il pas vu dans la fameuse abbaye de Westminster, dans l'immense église de Saint-Paul, tout un monde d'êtres symboliques ? Je le demande à ceux qui nous reprochent de garder, soit dans nos églises soit dans nos maisons, soit sur nous-mêmes, les images ou les statuettes des saints : ne gardent-ils pas dans leurs salons les portraits de leurs ancêtres, de leurs parents, de leurs amis ? N'élèvent-ils pas sur les places publiques des statues en l'honneur de leurs grands hommes ? Ne font-ils pas eux-mêmes frapper leur ressemblance, afin de la transmettre à leurs enfants ? Cependant tout cela, s'il fallait s'en tenir à leur interprétation, tout cela serait contraire, absolument contraire au commandement de Dieu, et eux-mêmes en ce cas devraient s'avouer coupables de transgresser les lois du ciel.

Mais non, mes Frères, ce commandement qu'ils nous opposent, n'est pas ce qu'ils disent. Il ne défend qu'une chose que tous les catholiques, grâce à Dieu, évitent avec soin : il défend de faire des images et des statues, nos dieux, nos idoles ; il défend de les adorer et de les servir, et voilà pourquoi vous lisez en toutes lettres, dans ce premier commandement : " Vous ne les adorerez, ni ne les servirez. "

Les adorons-nous, ces images ? Non. Nous nous agenouillons devant elles, nous nous découvrons devant elles, nous les baisons, c'est vrai. Mais qu'est-ce que tout cela ? C'est simplement l'expression de notre respect, de l'amour, de la vénération, que nous éprouvons pour les personnes qu'elles représentent. Et ceux-là mêmes qui nous adres-

sent à ce sujet de si vifs reproches, n'ont-ils jamais baisé, et pressé contre leur cœur, le portrait d'une mère chérie, d'une épouse, d'un ami ? Qu'auraient-ils alors répondu à l'importun qui se serait scandalisé de cet acte d'amour filial et qui aurait crié à l'idolâtrie ? " Vous ne comprenez pas, lui auraient-ils dit, non, vous ne comprenez pas l'acte que je viens de faire. Ce n'est pas que je croie que l'âme de ma mère soit là sur cette toile, dans les lignes de cette peinture ; mais comment puis-je voir cette ressemblance, comment puis-je contempler ces traits sans me rappeler vivement celle que j'ai tant aimée ? Elle est au ciel, j'en ai la confiance ; mais c'est pour moi une consolation que de garder son image ; ce portrait qui me rappelle ma mère, qui la fait revivre pour ainsi dire sous mes yeux, c'est ce que j'ai de plus cher au monde. " — Rien de plus sensé que cette réponse : elle est la raison même. Or, que faisons-nous autre chose à l'égard des images des saints, nos meilleurs amis, nos modèles, nos frères ? A ceux donc qui nous font un crime de vénérer leurs images, de prier devant une statue de la sainte Vierge, de nous agenouiller devant un crucifix, nous devons répondre à notre tour : " Nous croyez-vous assez dénués de sens et de raison pour placer dans ce bois, cet ivoire, ce marbre, cette peinture, le terme de nos hommages, de notre vénération ? Ne voyez-vous pas que notre pensée, aidée et soutenue par cette ressemblance qui est là devant nos yeux, se porte ailleurs, que nos sentiments s'élèvent plus haut, pour atteindre l'objet réel de notre culte ? "

Si nos accusateurs étaient de bonne foi, ils devraient se rendre à pareille remarque, si évidemment raisonnable.

III

Je me hâte d'arriver à la question des reliques, pour ne pas trop prolonger cette instruction.

“ Il faut, dit encore le Concile de Trente, honorer les corps des martyrs et des autres saints, qui ont été les membres vivants de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit, qui ressusciteront pour jouir de la vie éternelle, et par lesquels Dieu accorde beaucoup de grâces aux hommes. ”

Nous trouvons dans ce passage très lumineux, outre l'exposé de la doctrine catholique, les principaux motifs sur lesquels s'appuie le culte que nous rendons aux restes mortels des saints.

Les saints étaient sur la terre les membres vivants de Jésus-Christ. Or, de même que Jésus-Christ, en mourant, n'a pas cessé d'être la tête de l'Eglise, son corps mystique, de même aussi les saints ne cessent pas, à leur mort, d'être les membres de ce corps spirituel. Et comme c'est de la tête que se communique aux membres la vie et l'animation, il est juste également que les membres participent, dans une certaine mesure, au respect qui est dû à la tête. Le chef de l'Eglise, étant Dieu et homme, doit être par nous adoré ; mais les membres, ayant reçu de lui l'adoption divine, ont droit de recevoir des hommes un culte d'honneur et de vénération. *Je suis le cep de la vigne*, dit Jésus-Christ, *et vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits ; car vous ne pouvez rien faire sans moi.*

Cette parole du Sauveur est précieuse ; elle renferme toute la doctrine catholique de la communion des saints. Nous honorons les reliques des saints, à cause de leur union intime avec Jésus-Christ, et l'honneur que nous leur rendons rejaillit sur Jésus-Christ lui-même.

Ici, encore, mes Frères, permettez que je vous signale l'accord admirable de la raison avec les doctrines de notre foi.

La véritable amitié ne s'étend-elle pas à tout ce qui

touche de près ou de loin celui qui en est l'objet ? Chaque famille n'a-t-elle pas un sanctuaire du souvenir, et comme un musée sacré où elle garde avec religion diverses choses qui ont appartenu aux ancêtres ? Telle personne meurt, que vous vénériez, que vous aimiez ; que faites-vous ? N'ayant pu la conserver elle-même, vous tâchez du moins, par quelque objet qui était sien, ne serait-ce qu'un morceau d'habit, ne serait-ce que quelques cheveux, d'en perpétuer auprès de vous la mémoire. — Le culte des reliques n'est pas autre chose que ce respect dû aux morts. Et vous qui me reprochez de garder avec honneur, d'entourer de respect, les ossements de ceux qui ont versé leur sang pour la foi, qui ont illustré l'Eglise par l'héroïsme de leurs vertùs, qu'est-ce donc que vous faites, lorsque vous cultivez la tombe de vos parents, de vos amis ; lorsque vous allez y déposer des fleurs, y répandre des larmes ; lorsque vous élevez sur leurs ossements des monuments superbes ; lorsque vous exigez de tout le monde le respect le plus grand pour ces enclos sacrés qu'on appelle cimetières, dans lesquels cependant se trouvent, à côté des citoyens les plus dignes, des monstres d'impiété, d'injustice ou d'immoralité ?

Tant il est vrai, mes Frères, que la religion de Jésus-Christ n'offre à l'esprit et au cœur de l'homme que des enseignements qui s'harmonisent, malgré leur supériorité, avec les lois les plus constantes de la nature, et qui répondent aux plus nobles instincts de l'humanité !

C'est donc avec raison que nous vénérons les reliques des saints comme nous vénérons les saints eux-mêmes. Nous croyons que d'elles-mêmes elles n'ont aucun pouvoir, ni aucune vertu ; mais que Dieu se plaît souvent à accorder des faveurs à ceux qui s'en servent comme d'un moyen de toucher son cœur ou de fléchir sa colère.

Cette croyance, c'était celle du prophète Elisée, qui

sépara les eaux du Jourdain en les frappant avec le manteau d'Elie ; celle qui porta cette femme malade dont il est question dans l'Evangile, à toucher la frange de la robe du Sauveur afin d'être guérie ; celle des chrétiens du temps de saint Paul, lesquels obtenaient de Dieu les miracles les plus éclatants, en appliquant aux infirmes et aux malheureux les mouchoirs et les linges qui avaient touché le corps du grand apôtre ; celle encore des mêmes chrétiens des temps primitifs dont la foi, simple et robuste, arrachait à Dieu, par l'ombre seule de saint Pierre projetée sur les malades, les plus extraordinaires guérisons.

Cette croyance, vous le voyez donc, mes Frères, elle n'est ni nouvelle ni dénuée de sens. Elle s'appuie, au contraire, comme le culte des images et des saints, sur les principes mêmes de la foi catholique, sur la doctrine si belle, si admirable de la communion des saints. En vertu de cette doctrine, nous estimons que la mort ne brise pas tous les liens qui régnaient sur la terre entre l'homme et l'homme, entre le chrétien et le chrétien. Nous croyons que les sentiments d'affection qui jaillissent du cœur d'une mère pour des enfants déjà arrivés au ciel, trouvent dans le cœur de ceux-ci un écho, un écho d'autant plus fidèle que là-haut les sentiments sont plus purs, les affections plus saines et plus vives. Nous croyons qu'à la mort de nos parents, de nos frères, de nos sœurs, de nos amis, tout rapport d'amitié et de parenté n'est pas suspendu. Nous ne voulons pas admettre ce définitif éloignement, ce voile obscur, impénétrable, cet abîme infranchissable jeté entre les vivants et les morts, entre la terre et le ciel. Et nous croyons que repousser cette froide et cruelle séparation, ce n'est pas tant faire acte de foi catholique que se montrer simplement raisonnable et chrétien.

Admirons donc les beautés touchantes de notre religion, qui nous assure au ciel autant de protecteurs et d'intercesseurs qu'il y a d'esprits bienheureux déjà admis à la jouissance du souverain Bien. Et chaque jour demandons à Dieu, par l'intermédiaire des anges et des saints, la grâce de le posséder comme eux, de le célébrer avec eux pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il !



Sermon sur le Ciel

PRONONCÉ A LA BASILIQUE DE QUÉBEC

EN LA FÊTE DE L'ASCENSION

LE 25 MAI 1876.

Ego ero merces tua.
C'est moi qui serai
votre récompense.
Gen., XV, 1.

Monseigneur[1],

Mes Frères,

Saint Augustin, dans sa lettre à saint Cyrille, évêque de Jérusalem, rapporte le fait suivant, fait merveilleux et pourtant très digne de foi, puisqu'il a pour fondement la véracité de l'une des plus grandes lumières de l'Eglise. " Le même jour que saint Jérôme mourut, dit-il, j'avais pris la plume pour composer un traité sur la félicité du ciel et l'envoyer ensuite à mon ami Jérôme dont j'ignorais même la maladie, afin qu'il y ajoutât ce que l'Esprit-Saint lui aurait inspiré. Mais au moment où j'entreprenais mon ouvrage, tout-à-coup, ô surprise, ô merveille ! ma chambre m'apparaît toute resplendissante de lumière, et ces paroles bien claires et bien accentuées se font en-

1. Mgr E.-A. Taschereau, archevêque de Québec.

tendre : Augustin, Augustin, que vas-tu faire ? Espères-tu pouvoir dans un petit vase, enfermer l'immensité de l'Océan ? "

Venant aujourd'hui, à l'occasion du mystère glorieux qui nous rassemble, vous dire quelque chose du bonheur céleste, il me semble entendre résonner à mes oreilles les paroles mystérieuses qui jetèrent le grand Augustin dans l'étonnement et la stupéfaction. Il me semble entendre saint Paul lui-même, saint Paul ravi au troisième ciel, m'avertir de ma témérité, lorsque voulant lui-même un jour décrire aux Corinthiens la vision qu'il avait eue, l'apôtre des Gentils ne put trouver sous sa plume que ces paroles qui trahissaient bien son impuissance : " Non, l'œil de l'homme n'a rien vu, l'oreille de l'homme n'a rien entendu, le cœur de l'homme n'a rien senti de ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. "

Pourtant, mes Frères, je veux vous parler du ciel, ne serait-ce que pour vous convaincre davantage qu'aucun mortel ne peut déchirer le voile qui dérobe à notre vue cette cité glorieuse dont Jésus-Christ nous ouvre aujourd'hui les portes. Je veux vous en parler dans l'espoir que plus sera profonde en nous la conviction de notre incapacité à décrire de si hautes merveilles, plus notre désir sera grand de connaître un jour les beautés ineffables et de goûter les joies inénarrables de cette patrie céleste qui a été faite pour nous.

Le ciel, vous dirai-je donc avec nos saints Livres, c'est Dieu lui-même : *Ego ero merces tua ;* c'est la trinité des Personnes divines s'unissant intimement à nous et aux puissances de notre âme et les rassasiant de béatitude : le Père en donnant à notre être l'éternelle durée ; le Verbe, en donnant à notre intelligence de voir Dieu comme il le voit lui-même ; l'Esprit-Saint, en donnant à notre cœur d'aimer Dieu comme lui-même l'aime. Vie éter-

nelle, lumière absolue, amour infini ; telles sont les trois pensées que je me propose de développer brièvement.

I

Pour être heureux, véritablement heureux, il ne suffit pas de vivre ; il faut que la vie dont nous jouissons soit pleine, immuable, éternelle. L'horreur instinctive que nous éprouvons pour la mort, cette aspiration ardente pour l'immortalité que nous ressentons et qui s'agite sans cesse au fond de nos cœurs, c'est la preuve manifeste que nous n'étions pas faits pour mourir.

Or, mes Frères, cette vie que nous traînons sur la terre, mérite-t-elle bien le nom qu'elle porte ? Est-ce une vie ? ou n'en est-ce pas plutôt que le rêve ou l'image fugitive ? Ah ! si déjà vous avez laissé derrière vous, comme autant de feuilles emportées par le vent, les années si belles, mais si éphémères de votre jeunesse ; si parvenus, vous ne savez trop comment (tant la course a été rapide), au midi de votre existence, vous êtes déjà entrés dans le déclin des ans, vous avez pu vous persuader et vous pouvez répondre avec moi que la plus grande des erreurs, c'est de compter sur cette pauvre vie terrestre qui, dans la meilleure hypothèse, est encore bien fragile et bien courte ! Tous les jours vous voyez s'en aller une à une les illusions qui vous avaient bercés un instant peut-être ; tous les jours vous sentez, par les souffrances physiques et morales qui s'accumulent sur votre tête, que vous vous courbez de plus en plus vers la tombe, et que la terre d'où vous êtes sorti ne tardera pas à vous engloutir comme elle a fait de tant d'autres depuis six mille ans.

Oh ! mes Frères, marcher vers cette tombe qui à chaque instant se creuse sous nos pas, qui est là, qui nous regarde, qui nous appelle et nous dit : " J'attends ton

heure, et je me prépare à te recevoir ;" encore une fois, est-ce une vie ? ou plutôt n'est-ce pas en réalité une mort de tous les jours ?

Il faut cependant penser à ces choses. Il faut se dire et se convaincre que ce peu de matière qui est notre corps, la nature ne fait que nous le prêter, qu'elle le réclamera bientôt pour d'autres formes et d'autres ouvrages, et que des débris de notre existence elle fera jaillir d'autres vies éphémères comme la nôtre. Il faut se dire ces vérités, se remettre sous les yeux ces terribles certitudes, et, comme le forçat du bagne, entendre sans cesse, suivant le langage de saint Augustin, le bruit de la chaîne de notre mortalité.

Voilà ce qui m'humilie, ce qui m'épouvante, ce qui m'écraserait et me conduirait au plus affreux désespoir, s'il ne m'était permis, en levant les yeux, d'entrevoir, dans un lointain mais radieux avenir, une vie meilleure, la vie véritable, la vie pleine, absolue, immuable, éternelle. Et quelle est cette vision qui se présente ainsi à mes regards de chrétien ? Quelle est cette existence future que j'aperçois de loin et qui m'apparaît, jusque dans mon corps, comme revêtue de gloire et de perfection idéale ? Est-ce un rêve ? Est-ce un mirage trompeur ? Non, mes Frères, ce que j'aperçois et ce qui me rend l'espérance, ce qui réjouit l'œil de ma foi, c'est le ciel. Le ciel, c'est-à-dire l'âme et le corps transformés, transfigurés par leur union avec Dieu qui est le foyer de toute vie, avec Dieu qui s'est défini lui-même : *Ego sum qui sum :* je suis celui qui est.

Et, en effet, Dieu au ciel vit lui-même en quelque sorte dans les saints ; il les pénètre de sa puissance, il leur communique sa propre vie. C'est pour cela que là-haut il n'y a plus de souffrance, plus de maladies, plus de vieillesse, plus de mort ; mais une jeunesse qui ne se

dément pas, mais une vigueur qui ne faiblit pas, mais une beauté toujours resplendissante comme le visage du Christ sur le Thabor.

Voilà donc, mes Frères, la première condition de notre bonheur : la certitude d'une éternelle durée par notre union avec le Père, source de la vie.

II

Mais cela ne suffit pas : nous ne serions pas heureux dans le ciel, si notre esprit et notre cœur n'étaient pas en même temps rassasiés ; si cette soif de vérité et d'amour qui nous tourmente, et que rien ici-bas n'apaise, ne pouvait enfin être assouvie. Or, au ciel, notre intelligence jouira, et dans un degré bien supérieur à tout ce que je puis dire, de la vérité substantielle par son union avec le Verbe de Dieu qui est la source féconde de la lumière, comme le Père est la source inépuisable de la vie.

Sur la terre, l'expérience le prouve, nous ne possédons jamais que quelques parcelles de vérité ; et cette possession précaire, partielle, imparfaite, nous procure déjà une jouissance bien douce. L'intelligence, déchue de sa première splendeur et tombée de son trône, y veut remonter à tout prix. Aussi rien ne lui coûte : veilles, travaux, recherches, longs et pénibles voyages, que ne fait-elle pas pour atteindre le but qu'elle poursuit, la connaissance du vrai, du vrai dans les faits, du vrai dans les idées, du vrai partout ? Et quelle n'est pas la joie, la satisfaction, l'enthousiasme de tous les avides chercheurs d'inconnus, lorsque tenant enfin la solution d'un problème longtemps étudié, ils peuvent s'écrier avec un Pythagore, un Platon, un Archimède ou un Christophe Colomb : je l'ai trouvé, je l'ai trouvé !

Et pourtant ces joies des grands esprits sont rares et

courtes ; et il reste toujours pour eux les ténèbres douloureuses de l'ignorance, les souffrances et les ténèbres plus douloureuses encore de la science. Après s'être donné les peines les plus grandes pour conquérir quelques rayons de lumière qui n'aboutissent qu'à montrer l'étendue de ce qui demeure inconnu ou incompris, après avoir parcouru impatiemment la terre et les mers, c'est à peine si ces hommes supérieurs parviennent à soulever un coin du voile qui dérobe la vérité à leurs regards. Le plus grand savant est semblable au voyageur qui, sur le rivage de la mer, ramasse péniblement quelques coquillages, quelques herbes flétries, tandis que l'océan étale devant lui, à perte de vue, l'immensité de ses flots inexplorés et lui cache soigneusement les trésors et les mystères qu'il recèle dans ses profondeurs. Les quelques vérités qu'il découvre, loin de remplir l'abîme creusé dans son intelligence, l'agrandissent encore et justifient cette parole de l'Esprit-Saint : " Celui qui augmente son savoir, augmente son tourment. "

C'est le dernier mot de la science sincère. Elle étudie quelques phénomènes. Elle constate quelques lois du monde physique et du monde moral ; elle épèle, en contemplant les merveilles de la création, quelques-unes des lettres dont se compose le nom de Dieu. Mais Dieu luimême, mais le vrai infini, elle ne le voit pas ; elle n'en rencontre que des reflets et des ombres, trop peu pour la satisfaire, assez pour la faire soupirer après la lumière céleste.

L'homme ne souffre pas moins des ténèbres de la foi. Sans doute, la foi nous donne l'absolue certitude des choses invisibles ; et l'homme qui n'a bu qu'aux sources troublées de la science, quand il approche ses lèvres de la coupe de la révélation divine, s'y abreuve d'un flot incomparablement plus pur, plus riche, plus fécond, et que saint Paul appelle admirable. Mais la foi, par son essence

même, ne nous livre la vérité qu'enveloppée d'obscurités et de mystères. Par la foi, nous croyons, nous ne voyons pas.

Quand donc aurons-nous le ravissement de la vision ? Quand sortirons-nous de ces ombres qui nous environnent de toutes parts ? Quand, semblable à l'aigle qui, abandonnant les sommets des monts s'élance par de-là les airs, fixe le soleil de son puissant regard et se baigne dans ses rayons enflammés, quand donc notre âme affranchie des ténèbres de l'ignorance, des lueurs pâles de la science humaine et des avares clartés de la foi, quand prendra-t-elle enfin son essor vers la lumière ? Quand fixera-t-elle de son regard le soleil de l'immuable vérité, et y trouvera-t-elle son éternel repos ? Quand donc, mes Frères ? — Au ciel. C'est là que nous verrons Dieu : Dieu tel qu'il est, Dieu face à face, Dieu sans voile et sans nuages, Dieu dans le rayonnement de son incomparable beauté. Et dans l'extase de l'intelligence ainsi enivrée de Dieu, les siècles passeront comme des instants. Nous ne compterons ni les jours ni les heures ; notre admiration aura l'indéfectible fixité de l'infini.

III

Le ciel, nous l'avons vu, c'est la vie ; le ciel, c'est la lumière : le ciel, c'est encore le repos et la paix du cœur rassasié d'amour. Lorsque Dieu donna le cœur à l'homme, il lui dit : " Tu aimeras ton Dieu de toutes les puissances de ton être, et tes frères comme toi-même. " Depuis ce jour, le cœur humain ressemble à la fleur des champs : il a besoin d'aimer, comme la fleur d'aspirer la rosée et de recevoir les rayons du soleil.

Cet impérieux besoin d'aimer et de s'attacher à quelque chose, Dieu l'a gravé en nous, afin que notre cœur s'élance vers lui ; qu'il soupire après lui, comme le cerf altéré sou-

pire après l'eau des fontaines, comme l'exilé soupire après la patrie, le naufragé après le port, comme l'âme juste que purifie le feu vengeur soupire après les collines éternelles.

Que sont en effet nos affections de la terre, et que valent-elles pour remplir le cœur de l'homme ? Je ne parle pas ici de ces amours déréglées et de ces passions coupables que la raison est la première à condamner et à proscrire. Je parle de celles qui sont pures et saintes. Je suppose deux cœurs tellement unis par les liens d'une amitié légitime qu'ils se touchent par tous les points, comme dit Bossuet ; encore est-il qu'ils ne se pénètrent pas, et que la limite où l'union expire est douloureuse. Mais sans insister sur cette souffrance délicate qui accompagne les affections terrestres les plus pures, j'ajoute que l'écueil, le grand écueil, l'écueil inévitable de l'affection, c'est la mort, c'est la certitude que ce que nous aimons peut nous être ravi d'un moment à l'autre, qu'il nous le sera certainement un jour.

Ah ! voir ceux que vous aimez pâlir et mourir dans vos bras ! Voir ces yeux où brillait la flamme d'une chaude et noble tendresse s'éteindre dans la nuit du tombeau ! Voir ces mains qui pressaient les vôtres demeurer immobiles et glacées ! ce cœur où votre image était peinte avec une auréole, cesser de battre ! cette âme qui s'était donnée, et associée à la vôtre, qui vivait de votre vie, tressaillait de vos joies, souffrait de vos souffrances, s'arracher soudainement à vos étreintes, s'en aller dans un monde où vous n'êtes pas, et vous laisser sur cette froide terre, désolé et perdu dans la foule des indifférents, traînant partout dans le monde désert l'ennui d'une inexorable solitude ! Voilà, mes Frères, de ces coups qui brisent le cœur, qui jettent un linceul sur tout le reste de la vie, et dont l'appréhension empoisonne déjà la douceur des jours heureux. N'est-ce pas là cependant l'expérience de tous les jours ? N'est-ce pas là

le sort fatal, l'inévitable destinée des affections terrestres ?

Mais sortons, si vous le voulez, de l'amour humain livré sur cette terre à tant de vicissitudes, à l'inconstance, à la séparation, à la mort. Croyons-nous que l'amour divin lui-même, tel qu'il nous est donné de le goûter ici-bas, peut rassasier notre cœur ? L'amour pour Dieu qu'éprouvent les justes de ce monde est inspiré par la foi, soutenu par l'espérance, tempéré par la crainte : trois conditions qui nous empêchent d'y trouver le repos complet du cœur. L'amour, pour être parfait, doit être sans trouble et sans remords, sans mélange et sans froideur, sans dégoût et sans fin. Or, tout cela ne se trouve qu'au ciel. Là en effet plus de foi, plus de nuages, plus de mystères ; on y voit Dieu tel qu'il est. Là plus d'espérance et plus de soupirs ; on y goûte l'adorable réalité, on s'y enivre des torrents du bonheur de Dieu même. Là plus de crainte, plus de périls, plus d'angoisses ; on est au port, l'ancre du salut fixe à jamais le bienheureux au rivage de l'éternelle patrie. Là enfin plus de larmes, plus de peines, plus de sacrifices ; le ciel n'a qu'une loi, consolante et immuable, la loi de la charité ardente et pure dans l'union à Dieu, dans la lumineuse vision de Dieu, dans l'entière possession de Dieu.

Dieu lui-même se donnant à nous et rassasiant toutes les puissances de notre âme ; Dieu le Père nous communiquant la vie sans déclin, Dieu le Fils nous dispensant la lumière sans ombre, Dieu le Saint-Esprit nous plongeant dans l'amour infini : voilà le ciel ! Et c'en est assez pour combler tous nos désirs et pour épuiser toutes nos louanges. Nulle langue humaine n'en saurait donner une idée plus grande ni plus vraie.

A nous, mes Frères, de faire en sorte que ce ciel si beau, dont les portes s'ouvrent aujourd'hui au divin Sauveur de nos âmes, devienne un jour et pour jamais notre partage et notre gloire ! Ainsi soit-il.

Sermon sur la Papauté

PRONONCÉ DANS LA BASILIQUE DE QUÉBEC, EN PRÉSENCE DU DÉLÉGUÉ DU SAINT-SIÈGE, LE 31 MAI 1877[1]

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.

Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

Matth., XVI, 18.

Excellence,[2]

Monseigneur,[3]

Mes Frères,

Voilà près de deux mille ans que ces paroles ont été prononcées par le divin Fondateur de l'Eglise. Depuis, que de fois n'ont-elles pas retenti aux oreilles des chrétiens, de tous les temps et de tous les pays, tantôt pour instruire et rassurer les bons, tantôt pour affermir les

1. Ce sermon fut prononcé à l'occasion des noces d'or épiscopales de Pie IX, quelques mois seulement avant la fin du grand règne pontifical qu'il célèbre.

2. Son Ex. Mgr Conroy, Délégué papal au Canada.

3. S. G. Mgr Elz.-Alex. Taschereau, archevêque de Québec.

faibles ou détromper les méchants ? Cependant ces paroles n'ont pas vieilli. Comme la beauté éternelle, toujours ancienne et toujours nouvelle, elles ont encore, elles conservent à jamais leur actualité tout entière. Que dis-je ? leur actualité ! la force de ces paroles s'accroît tous les jours du prestige que leur donne l'accomplissement de plus en plus merveilleux d'une prophétie que dix-neuf siècles trouvent intacte dans son éclatante vérité.

Or, mes Frères, s'il est une occasion où il soit permis de rappeler avec orgueil et confiance les divines promesses de Jésus-Christ à son Eglise, c'est bien assurément celle qui aujourd'hui nous remplit de joie, et où le monde chrétien tout entier s'unit par la pensée et par le cœur pour remercier le Ciel des bénédictions accordées au plus grand des Pontifes et au meilleur des Pères. " O Pie IX, dirons-nous donc tous ensemble, ô Pontife vénéré, illustre parmi les illustres, saint parmi les saints, tu es Pierre, et sur cette pierre, Jésus-Christ, oui Jésus-Christ lui-même, fidèle à sa parole qui ne passe pas, maintient et conserve cette Eglise qu'il a fondée pour le salut des hommes et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point. "

Aussi bien, mes Frères, l'événement est grand et solennel. Jamais peut-être pareil concours de circonstances n'a mieux fait éclater la providence spéciale qui veille sur l'Église au milieu des vicissitudes et des catastrophes dont le monde est témoin. Jamais la main de Dieu ne fut plus visible ni plus admirable que dans la conservation quasi miraculeuse d'un Pape, qui, comme successeur de Pierre et représentant de Jésus-Christ sur la terre, n'est pas seulement le fondement inébranlable de l'Eglise, mais encore la clef de voûte du monde civilisé.

Disons donc quelques mots de la Papauté, et dans l'impossibilité où nous serions d'embrasser en son ensemble un sujet si vaste, traçons au moins rapidement quel-

ques-uns des traits principaux du rôle providentiel confié aux Papes dans l'Eglise et dans la société, rôle rempli par l'immortel Pie IX d'une manière si sublime et si glorieuse.

La Papauté dans l'Eglise : c'est le fondement, le centre de cette unité de foi, de croyance, de gouvernement, qui fait la force et la beauté de l'œuvre de Jésus-Christ.

L'Homme-Dieu, en fondant son Eglise, l'a établie sur les lois souveraines qui régissent le ciel lui-même ; l'unité invisible qui règne dans les profondeurs mystérieuses de la Trinité, est devenue l'unité visible de cette puissante hiérarchie catholique où le pouvoir avec la vérité circule de rang en rang, d'ordre en ordre, où chacun agit, combat, enseigne et meurt à sa place.

Or, au sommet de cette échelle hiérarchique, à la tête de ce corps organisé comme une armée rangée en bataille, que voyez-vous ? le Pontife romain, le Pape.

Il est là pour représenter et constituer l'unité. Faites-le disparaître, et l'œuvre de Jésus-Christ tombe en pièces, comme un édifice dont la base s'écroulerait subitement. C'est lui qui soutient l'Eglise ; lui qui communique à l'Eglise la puissance et la vie ; lui qui distribue à ses membres les trésors de la munificence de Dieu ; lui qui tient dans sa main auguste les rênes qui guident et meuvent ce vaste royaume spirituel. Il parle, il juge, il condamne, il absout, il ordonne : sa parole, parcourant le globe en souveraine, voit s'incliner devant elle tous les esprits et tous les cœurs.

Parcourez toutes les plages, traversez les océans et les mers, portez vos pas jusque sur les rivages les plus lointains comme les plus inconnus, vous rencontrerez partout des hommes que le seul nom du Pape, nom mystérieux et magique, fait tressaillir dans les dernières profondeurs de l'âme. Ils ne le connaissent pas ; ils ne l'ont

jamais vu, et ne le verront jamais. Mais ils appartiennent à l'Eglise de Jésus-Christ, et ils savent que le fondement visible de cette Eglise c'est le Pape, c'est le successeur de Pierre. Ils lui sont unis comme la branche est unie à l'arbre d'où lui vient la vie, comme le ruisseau est uni à la source qui l'alimente à travers l'espace et les obstacles, comme le rayon est uni au centre lumineux d'où il émane.

Voilà ce que c'est que l'unité catholique ; voilà quel en est le lien, le mystère, et la loi. Elle repose tout entière sur un homme, c'est vrai, mais sur un homme en qui demeure l'esprit de Jésus-Christ, sur un homme qui, comme Moïse au Sinaï, abaisse, pour ainsi dire, les sommets de l'éternité, rencontre Dieu aux frontières du temps, converse avec lui bouche à bouche, et rapporte de ses communications avec le Très-Haut une auréole qui fait étinceler sur son front les rayons et les splendeurs de la Divinité elle-même. Cet homme est investi d'une majesté moitié terrestre moitié céleste. A la lumière qui s'en échappe, à l'éclat qui la couronne comme un diadème de feu, il est impossible de ne pas voir l'incomparable supériorité de cette royauté par excellence, que deux mille ans saluent de leurs acclamations séculaires, et qui a rayonné sur plus de deux cent cinquante fronts sans jamais rien perdre de son prestige et de sa gloire.

Anneau vivant d'une chaîne ininterrompue, ferme dans une croyance qui ne change pas, du sein de l'unité dont il est le centre, des régions de la lumière et de la vérité où il habite, le Pape voit aujourd'hui, comme il y a dix-huit siècles, passer, décliner et s'évanouir à ses pieds les dynasties et les empires, les symboles éphémères, les faux principes, les prétendus progrès, les vaines conquêtes. Rien ne le surprend, ni ne l'émeut. Dieu veille sur lui, Dieu veille avec lui ; et ses paroles conservent

toujours, soit dans l'ordre spirituel, soit dans l'ordre temporel, leur imposante gravité, leurs redoutables effets. Lorsque le Pape parle comme Chef de l'Eglise, comme Vicaire du Christ, c'est Dieu lui-même qui s'exprime par sa bouche, que celui-ci s'appelle Pierre ou qu'il s'appelle Pie IX.

Et n'allez pas croire, mes Frères, que le rôle du Pape se borne à l'Eglise. Il s'étend à la société tout entière, par là même que le Pape a été constitué par Jésus-Christ le gardien des principes sacrés sur lesquels reposent les destinées spirituelles et la félicité temporelle des peuples.

La société civile, pour se maintenir et atteindre sa fin propre, a besoin d'autorité. C'est le Pape, organe de Jésus-Christ lui-même, qui avertit les peuples " de rendre à César ce qui est à César, comme à Dieu ce qui est à Dieu." C'est le Pape qui leur déclare que " tout pouvoir vient de Dieu, que c'est résister à l'ordre établi par Dieu que de refuser d'y obéir. "

La société, pour être heureuse et prospère, a besoin de liberté, de cette liberté véritable et juste qui est le privilège des enfants de Dieu. C'est encore le Pape, organe visible de l'éternelle vérité, qui défend les droits inviolables des peuples, et qui affranchit les consciences du honteux esclavage de l'erreur.

Autorité et liberté ! Deux grandes puissances dont l'abus amène les grands maux de la société, le despotisme d'où naît la servitude des âmes, l'anarchie qui enfante les révolutions. L'histoire est là pour prouver que le rôle du Pape, depuis dix-neuf siècles, a été de maintenir l'équilibre entre ces deux pouvoirs, de faire régner les rois selon Dieu, de faire obéir les peuples non par force mais par conscience.

Aussi les Papes sont-ils à la fois le rempart de l'autorité et le rempart de la liberté sur la terre. Le monde civilisé a besoin de ce soutien pour ne pas retomber dans la barbarie.

Lorsque le Pape n'est plus à sa place, même temporelle, les âmes (nous le voyons aujourd'hui) les âmes semblent désorientées, les nations s'agitent avec inquiétude, comme si Dieu lui-même se retirait du gouvernement des choses humaines. Que le Vicaire de Jésus-Christ reprenne sa place au sommet de la montagne sainte, les peuples revoient alors sous ses traits augustes l'image même de la Divinité ; ils sentent que l'ordre est rétabli ; et les esprits rassurés et affermis rentrent peu à peu dans le repos et la paix.

Tel est donc le rôle du Pape dans l'Eglise et dans le monde ; telle est du moins cette mission sublime dans quelques-uns de ses principaux caractères. Car c'est une esquisse rapide que nous venons de faire ; et nous avions hâte de sortir de ces considérations générales pour parler plus directement de celui dont le nom se trouve aujourd'hui sur toutes les lèvres et la pensée dans tous les cœurs.

Il y a, à l'heure où je vous parle, un homme, un vieillard octogénaire qui (chose inouïe dans les fastes de l'Eglise) depuis plus de trente ans remplit à la lettre, et d'une manière admirable, ce rôle dont je viens de vous rappeler les plus grandes lignes ; un homme qui garde, au sommet de l'Eglise catholique, le trésor général des célestes oracles dont il est le dépositaire ; un homme qui, constitué divinement le centre de l'Eglise, veille constamment à maintenir l'unité sans division, l'intégrité doctrinale sans tache et sans mélange, l'indépendance sans entraves, prêt à lutter jusqu'au péril de sa vie contre quiconque voudrait ou l'entamer ou l'asservir ; un homme dont la mission est aussi grande que le monde, dont la parole jette les enseignements aussi loin que le jour lance ses feux, dont l'œil attentif cherche sans cesse, dans le plus profond des espaces, les peuples errants afin de les éclairer, dont l'oreille, toujours penchée sur l'abîme des siècles, épie toutes les aspirations à la vérité pour y satisfaire, tous les bruits

d'erreur pour les confondre, tous les soupirs de servitude religieuse ou morale pour affranchir ou consoler les âmes qui les exhalent ; un homme qui, en dépit des rois et des maîtres de la terre, en dépit de la force et de la persécution, possède, même au milieu de l'exil, même dans l'abandon, le dépouillement et la servitude, une puissance sans bornes, un pouvoir immuable, une souveraineté exemplaire, une royauté plus haute et plus noble que toutes les royautés du monde, comme le ciel est plus haut que la terre qu'il domine, comme l'océan est plus vaste que le fleuve qui s'y jette, comme l'éternité est plus grande que le temps qui s'y engloutit. Cet homme, vous le connaissez comme moi, vous l'admirez comme moi, vous l'aimez comme moi, et vous l'appelez comme moi du nom de roi, du nom de Pontife, du nom de Père ; cet homme unique et sans égal, c'est Pie IX.

Et pour vous persuader que nous n'exagérons pas, voyez plutôt. Voilà trente et un ans que les événements de ce règne merveilleux se déroulent sous les yeux du monde. Durant ce long espace de temps, qu'il n'a été donné à aucun Pape de parcourir depuis saint Pierre, quel éclat ! quelles attitudes ! quelle grandeur ! L'heure n'est pas venue de résumer les actes d'une vie qui occupera un rang à part dans l'histoire du genre humain. Et du reste la Providence n'a pas dit son dernier mot sur ce pontificat qui dure encore. Mais déjà que de moments solennels dans cette grande carrière, que de victoires intellectuelles et morales pour qui sait apprécier les choses de ce monde à leur juste valeur, et les rapporter à leur véritable fin, qui est le règne universel du Christ ! La révolution démasquée dans ses moyens et dans son but ; les erreurs contemporaines, sous quelque nom qu'elles se cachent, signalées, réfutées, frappées à mort par la proclamation solennelle des droits absolus et supérieurs de la vérité ; la doc-

trine, la vie et la charité chrétienne répandues et développées dans l'univers entier ; tout l'ordre surnaturel réaffirmé et consolidé dans l'éclatant privilège de Marie si intimement uni au dogme de la Maternité divine et à l'économie entière de la Rédemption ; l'unité liturgique venant resserrer et fortifier les liens de la foi par la prière commune ; le principe d'autorité placé désormais, par la définition papale, hors de toute atteinte et recevant sa plus large consécration du sentiment unanime d'un concile œcuménique ; la vertu et la sainteté exaltées par des jugements solennels et glorifiées avec d'autant plus d'éclat que les vices et les désordres de la société moderne tendent à les rabaisser davantage ; un mouvement d'union, tel qu'il ne s'en est pas vu de plus grand dans l'histoire, s'opérant au nom d'une voix respectée et obéie de tous ; la hiérarchie catholique rétablie au milieu de l'hérésie et du schisme ; les missions parmi les infidèles reprenant une nouvelle vie, avec les deux cents sièges épiscopaux ou vicariats apostoliques érigés sur la surface du globe : quelle somme d'œuvres pour un seul pontificat, quelle incomparable splendeur !

Et, pourtant, ce n'est là qu'une partie et un sommaire des choses admirables que l'illustre Pontife actuel a accomplies sous nos yeux dans l'Eglise et dans le monde depuis un tiers de siècle. Nous ne pourrions, sans dépasser les limites d'un simple discours, je ne dis pas les apprécier, mais même les énumérer.

Heureux, pouvons-nous dire après cela, heureux le monde, s'il savait rendre hommage à une royauté si sainte, à une paternité si bienfaisante, et en accepter docilement la tutelle ! Heureuses les nations si elles comprenaient le devoir qu'elles ont de faire remonter vers le Pontife suprême un reflux d'obéissance et d'attachement, proportionné à la majesté de son pouvoir, et à l'immense

charité qui de son cœur s'épanche sur le monde ! Heureuses les sociétés, si on les voyait, comme jadis, se réfugier sous son sceptre et s'abriter sous sa main ! L'humanité jouirait du bonheur qu'elle poursuit de ses rêves les plus ardents. Les peuples se réuniraient dans une vaste unité de croyances et de sentiments. De l'Orient à l'Occident, des pôles à l'équateur, les cœurs s'appelleraient et se répondraient, impatients de voir s'abaisser les barrières qui les divisent, et de substituer à leur vie morcelée, et à leurs mouvements hostiles, une vie commune et de pacifiques aspirations.

Seul, le catholicisme, avec son chef suprême, pourrait ainsi lier les divers tronçons du genre humain en un seul et même faisceau. Seul le Pape représente des principes et des croyances capables de réunir les esprits en une seule et même foi. Seul le Pape exerce une puissance assez douce pour captiver tous les cœurs, assez haute pour que les rois puissent la subir sans abaissement, assez indépendante pour que nulle nation n'ait sujet de la redouter, assez souple pour pouvoir s'étendre sans changer de base, et pour accueillir sous ses ailes tous les pays, toutes les races et toutes les langues. Le pouvoir papal constitue la plus solide garantie, non seulement du bonheur religieux, mais de l'harmonie sociale et de la paix internationale.

Pour nous, enfants de cette terre bénie du Canada qui, par une protection toute spéciale de la divine Providence, avons jusqu'ici échappé aux troubles et aux égarements qui agitent la plupart des nations et les tiennent suspendues au-dessus des abîmes, n'oublions pas, ah ! n'oublions jamais ce que, comme peuple, nous devons à l'Eglise, à la Papauté, et en particulier au grand et immortel Pontife qui occupe aujourd'hui la chaire de Saint-Pierre.

Que de fois sa main bienveillante ne nous a-t-elle pas bénis ! Que de fois son cœur paternel n'a-t-il pas étendu

jusqu'à nous la meilleure part de sa sollicitude ! De quels bienfaits ne nous a-t-il pas comblés, nous catholiques de ce pays, nous enfants de la Nouvelle-France, nous surtout habitants de cette vieille Métropole, premier berceau de la foi, premier foyer de la lumière et de la vérité chrétienne dans l'Amérique du Nord ! Le nom même de cette église élevée à l'insigne honneur de Basilique, rappelle la bonté et la générosité de Pie IX à notre égard. Et aujourd'hui (qu'on me permette au moins cette brève allusion à l'un des événements les plus importants de notre histoire religieuse), nos yeux n'ont qu'à se tourner vers le trône de cette Basilique pour faire germer dans nos cœurs et éclater sur nos lèvres un sentiment profond de reconnaissance envers le Pontife, et le Père, qui dans sa sollicitude, nous envoie un représentant direct de sa puissance, de sa sagesse et de son amour.

Ah ! protestons encore une fois de notre soumission filiale, de notre dévouement absolu à celui qui veut bien nous donner des marques si touchantes d'intérêt et de tendresse ; unissons-nous au concert que forment aujourd'hui tous les cœurs catholiques du monde entier, et disons tous ensemble : *Dominus conservet eum.*

Oui, que Dieu protège Pie IX ; que Dieu le conserve ; que Dieu prolonge encore le miracle de son admirable vieillesse, que Dieu le fasse échapper à la malice de ses ennemis ; que Dieu lui donne de voir, avant de descendre dans la tombe et d'être placé sur nos autels, le triomphe de la vérité, le triomphe de la justice, le triomphe de la charité, le triomphe, en un mot, de la sainte Eglise de Jésus-Christ.

Ainsi soit-il.

Conférences sur le Droit naturel

DONNÉES A L'UNIVERSITÉ LAVAL PENDANT L'HIVER DE 1878

Nous ne pouvons songer à publier un texte complet de ces conférences dont l'auteur ne coucha sur le papier que les idées principales. Le lecteur voudra bien se contenter de l'analyse que nous lui offrons, et dans laquelle certains passages plus caractéristiques seront textuellement insérés.

L'abbé Pâquet semble avoir pris pour base de son travail, au moins dans les premières leçons, le classique traité de Taparelli. Cet ouvrage de forte substance, mais touffu et peu accessible au commun des esprits, ne pouvait trouver un interprète plus clair et plus fidèle. Suivons le conférencier dans le développement des thèses et des doctrines qui font l'objet de son enseignement.

* **

La *première leçon* s'ouvre par quelques considérations préalables sur l'importance de ce nouveau cours et sur les maîtres qui en fourniront la pensée directrice.

L'importance du Droit naturel est d'autant plus grande qu'il renferme les premiers principes de la conduite de l'homme tant dans ses rapports avec lui-même que dans ses rapports avec son Créateur et avec ses semblables ; les principes et les règles souveraines qui doivent présider à la constitution de la société, et qui forment par conséquent la base et la norme des relations sociales. C'est au droit naturel à fournir aux autres sciences, notamment à la science légale, les lois morales sur lesquelles elles reposent et qu'elles doivent toujours respecter. Sans cela, nous séparons la légalité de la moralité.

Le conférencier ajoute cette déclaration où se traduisent et sa modestie et sa prudence :

Par nos seules forces, dans une matière si vaste et si ardue, nous ne pourrions que bégayer, et nous risquerions beaucoup de nous égarer. Aussi aurons-nous grand soin de prendre pour seuls guides les maîtres dont la science et l'orthodoxie sont à l'abri du plus léger doute. En ceci, comme en tout le reste, notre route est tracée, et rien ne nous en fera dévier. Rome, la doctrine romaine, voilà l'étoile polaire, le phare lumineux qui nous dirigera dans toutes nos recherches.

Ces recherches du conférencier s'appliquent d'abord à déterminer l'objet de l'activité humaine. L'homme est fait pour le bonheur. “ En nous étudiant nous-mêmes, en nous repliant sur nous-mêmes, nous constatons qu'il y a en nous un principe d'activité qui nous porte sans cesse à chercher hors de nous un objet propre à satisfaire nos tendances et les facultés dont nous sommes doués. Cet objet,

terme de nos inclinations, renferme pour nous le bien, le bonheur. " Mais il y a les vrais et les faux biens. Le vrai bien de l'homme, être intelligent et libre, ne consiste pas dans l'objet vers lequel se porte l'une ou l'autre de ses facultés prise isolément, mais dans l'objet qui répond à sa nature propre, à sa tendance primordiale, à sa constitution d'être raisonnable créé à l'image de Dieu lui-même.

Voilà pourquoi, des trois espèces de biens appelés par les moralistes, le bien honnête ou final, le bien utile et le bien agréable, c'est le premier qui constitue pour l'homme le bien véritable et avant tout désirable. Sans doute, l'homme veut aussi l'utile et l'agréable. Mais il les doit vouloir dans l'ordre, comme subordonnés à l'honnête, lequel seul peut faire que l'utile et l'agréable soient eux aussi des biens dignes de notre nature.

* * *

Au début de sa *deuxième leçon*, l'abbé Pâquet exprime la crainte qu'il avait d'abord conçue qu'un cours de Droit naturel, philosophique et didactique, ne réussît pas à grouper et surtout à retenir autour de sa chaire un auditoire bien nombreux.

Je suis maintenant rassuré, ajoute-t-il, et je vous deman-

de pardon, Messieurs, d'avoir un instant douté de votre empressement à fortifier vos esprits d'études sérieuses, quoique sèches et arides. Une fois de plus je comprends, et je suis heureux de le dire, que le public de Québec n'est pas un public frivole, qu'il se distingue par le goût des choses de la pensée, par l'encouragement qu'il sait donner aux institutions qui l'invitent à s'asseoir au frugal mais salutaire banquet de la science.

Puis le conférencier entreprend d'établir sur quel objet il faut placer le bien final de l'homme, c'est-à-dire le bonheur. Voici son raisonnement : l'homme, par la nature même de son intelligence qui le distingue de la brute, perçoit non pas *un* bien seulement, mais *le* bien, le bien illimité, indéfini, abstraction faite des bornes de la matière, de l'espace et du temps. Or, la volonté suit la perception de l'esprit ou la connaissance intellectuelle. La volonté donc se porte vers le bien, le bien universel, le bien sans limites, le bien infini.

Arrêtons-nous un instant, dit l'abbé Pâquet, et tâchons de nous bien pénétrer de l'importance du principe que nous venons de poser. Ce principe est gros de conséquences. Il décide la question de l'immortalité de l'âme, il résout le problème d'une vie future ; il trace la ligne de démarcation ou plutôt il creuse l'abîme qui nous sépare des pseudo-philosophes pour qui la destinée humaine gît tout entière dans les biens et les jouissances de la vie présente. Etrange abus de l'intelligence et de la raison dont ces hommes ne comprennent ni la grandeur ni la

portée ni les hautes et sublimes aspirations et qu'ils ravalent au niveau de l'instinct borné de la brute.

Le drame de la vie humaine, s'il a son prologue sur le théâtre de ce monde, ne peut donc y avoir son épilogue.

Les biens terrestres même légitimes ne peuvent faire le bonheur de l'homme : ils sont limités, mélangés de mal, instables, périssables ; jamais ils ne pourront satisfaire un être dont l'opération propre est la pensée, et qui, par la pensée, s'élance plus prompt que l'éclair au delà des frontières les plus éloignées de ce monde visible. La science, les plaisirs honnêtes, les richesses, la gloire, les honneurs, sont des biens intermédiaires que l'homme peut goûter en passant, mais dans lesquels il ne trouve pas le repos complet après lequel il aspire. Ecartons donc tout bien fini, puisqu'aucun d'eux n'épuise les forces et les aspirations de notre nature. Que reste-t-il comme l'objet propre et définitif de notre volonté ? le Bien infini, l'Etre illimité, Dieu lui-même.

C'est dire " que le bonheur complet n'est pas de ce monde ; que la perfection de la vie présente consiste à tendre sans cesse vers ce Bien éloigné qui s'offre à nos regards entouré de voiles et de mystères, et dont la beauté rayonne dans les œuvres de la création. " La joie que nous goûtons dans ce bonheur imparfait ne nécessite pas notre volonté. De là les combats que nous soutenons, et à travers lesquels nos facultés se frayent un chemin vers le bonheur final.

Ces facultés, ajoute l'éminent professeur, le philosophe les étudie dans l'état purement naturel où le Créateur aurait pu nous laisser, et dans lequel elles eussent réclamé une fin digne de leur noblesse. Le théologien, lui, les étudie dans l'état surnaturel, c'est-à-dire élevées et ennoblies par les dons mystérieux de la grâce et de la gloire.

Le conférencier termine par cette remarque aussi profonde que juste : la perfection de l'homme dans l'état de béatitude où nous verrons et possèderons immédiatement Dieu, est avant tout *intellectuelle ;* la perfection de ce monde, où l'homme tend vers le Bien infini de tous les ressorts de sa volonté et de sa liberté, est avant tout *morale*.

***

Dans sa *troisième leçon*, l'abbé Pâquet débute par ces mots : " Il n'est pas de question que l'humanité ait agitée avec autant de passion, et qui l'ait agitée plus profondément elle-même que la liberté " ; et c'est cette question que le conférencier aborde, se proposant tout à la fois de constater la liberté et de la bien définir.

Nulle preuve de la liberté n'est plus simple ni plus convaincante que celle du sens intime :

Le sens intime, cette voix intérieure qui nous parle sans cesse et ne peut mentir parce qu'elle est l'écho de notre nature, résout cette question qui est le fondement même de

toute la morale. Le sens intime nous dit que nous sommes libres. Aussi toute langue qui prononce les mots de vertu et de vice, de mérite et de démérite, de louange et de blâme, de récompense et de peine, de conscience et de remords ; tout ordre qu'on donne, toute loi qu'on promulgue, tout conseil qu'on demande, tout repentir qu'on exprime, tout châtiment qu'on inflige, tout pouvoir qui se constitue, tout ce qui se fait et se dit parmi les hommes, tout parle en faveur de la liberté humaine, tout nous montre quel est là-dessus le sens intime du vulgaire et des classes sociales les plus élevées.

Nous ne suivrons pas le conférencier dans la discussion souvent subtile des systèmes à forme fataliste et nécessitante qu'il s'est appliqué à refuter. Cette réfutation témoigne de la grande force d'intelligence de l'abbé Pâquet. Contentons-nous de citer cette dernière réponse accessible à tous les esprits :

De même qu'à ceux qui nient le mouvement, il suffit d'opposer un fait, savoir de marcher, de même aussi à ceux qui nient la liberté, sous quelque spécieux argument que puisse se présenter leur négation, il suffit de répondre par un fait clair et decisif, dont le sentiment ne nous abandonne jamais, et qui est d'accord avec toutes les langues et toute la conduite humaine. Ce fait invincible est celui que m'atteste ma conscience lorsque, me trouvant placé sous l'empire du plus fort des motifs possibles, celui de ma conservation par exemple, elle me dit, elle me fait clairement sentir qu'il dépend de moi, uniquement de moi, de céder ou de résister à ce motif, de faire ou de ne pas faire ce qu'il me suggère.

Se demandant ensuite en quoi consiste la liberté, le savant professeur démontre que ce n'est pas une puissance de l'âme distincte des autres puissances, mais une qualité inhérente à la volonté dont sont doués les êtres intelligents. Et le rapport de la liberté à la volonté peut être en quelque sorte assimilé à celui qui règne entre la raison et l'intelligence. L'intelligence perçoit nécessairement les vérités évidentes ; mais, là où l'évidence manque, la raison ne procède que par des opinions et des probabilités. De même la volonté cherche partout et nécessairement le bonheur ; mais, " parce que ce bonheur se présente à elle, incarné, pour ainsi dire, et limité en des objets finis qui ne peuvent ni la fixer ni la contraindre ni épuiser ses désirs, elle s'y attache librement. "

* * *

La *quatrième leçon* pousse encore plus loin l'analyse du concept de la liberté. Elle établit que l'acte de choisir, fonction propre de la liberté, ne saurait être séparé sans danger ni de la volonté qui en est le principe, ni de l'intelligence qui en est la règle.

Faites de la liberté ce qu'elle est réellement, une propriété de la volonté éclairée et gouvernée par la raison : alors vous donnez une règle et un frein à cette force puis-

sante du libre arbitre ; vous resserrez le champ de son action dans les limites mêmes où, d'après les desseins du Créateur manifestés dans notre nature, l'intelligence et la volonté doivent s'exercer légitimement, et la perfection de la liberté consistera dans la perfection même de ces deux puissances. Séparez la liberté de l'intelligence et de la volonté : qu'avez-vous ? une force brutale, un cheval fougueux et indompté qui court au hasard sans frein si guide, une bête féroce qui jette partout l'épouvante, ces monstres à figure humaine qui, au nom de la liberté, organisent l'émeute et la révolution.

De là plusieurs conséquences importantes.

1° La liberté ne consiste pas dans l'absence de toute entrave, soit pour l'esprit, soit pour le cœur.

Quel est l'élément de la pensée humaine ? la vérité. C'est là le champ où les esprits se meuvent à l'aise, de même que l'air est l'élément où vole l'oiseau, que l'onde est l'élément où nage le poisson. Au delà de certaines bornes, le vrai cesse d'être, le champ du vrai s'arrête là où commence le faux. Dirons-nous que cette limite diminue notre liberté ? Dirons-nous que c'est attenter à un droit de l'homme, à son privilège d'être libre, que d'éclairer le précipice, mettre en saillie l'écueil contre lequel la pensée pourrait aller se briser ? Autant vaudrait dire que les lumières disposées la nuit le long de nos rues, pour prévenir les accidents, nuisent à la circulation, ou bien encore que les fanaux dressés sur un récif, pour en écarter les navires, s'opposent à la liberté de leur course.

Les mêmes règles doivent s'appliquer à la volonté. La

liberté de la volonté ne consiste pas à tout faire, mais à se maintenir dans les limites du bien. Autrement, il faudrait effacer dans nos sociétés la distinction du bien et du mal, et faire reculer la civilisation au delà même des frontières de la barbarie.

2⁰ Il suit de là que la liberté de l'erreur, comme droit, n'existe pas.

Cette liberté écarterait l'intelligence de sa fin naturelle, la vérité. Dans la vérité, l'intelligence trouve sa perfection, sa félicité et sa gloire. L'erreur n'a aucun droit sur l'intelligence ; elle ne peut que l'opprimer et la déshonorer. C'est ce que l'Evangile nous dit d'une façon sublime : *Veritas liberabit vos*; la vérité est libératrice.

3⁰ Il suit encore de là que la liberté du mal, comme droit, ne saurait être admise.

Cette liberté éloignerait la volonté de sa fin, de sa perfection et de sa félicité, qui sont le bien. Comme la vérité est la maîtresse des esprits, la vertu est la reine des âmes. Le mal est la tyrannie de la volonté, comme l'erreur est la tyrannie de l'intelligence. La liberté morale consiste à repousser ce despotisme, à secouer le joug de cet esclavage que l'Evangile nous signale encore de la manière la plus claire en disant : *Qui facit peccatum, servus est peccati*: celui qui commet le péché en est l'esclave.

Et ici le conférencier, pénétré de l'importance d'une question si mal comprise d'un grand nombre, cite saint Thomas et " les bons vieux scolastiques, ces géants de la science qui dominent

de si haut nos progrès modernes, " pour faire voir que la faculté de faire le mal n'est pas de l'essence de la liberté, mais qu'elle en est le défaut et l'amoindrissement. Il montre comment " d'une simple définition fautive jaillissent des idées qui peuvent affecter et bouleverser la société tout entière. " Il en appelle à Dieu et aux anges bienheureux qui sont libres sans pouvoir mal faire ; et il conclut que si l'homme possède ici-bas ce pouvoir, c'est que la vie présente est un stage d'épreuve et que nous y avons été mis par Dieu pour nous parfaire nous-mêmes par l'exercice de cette liberté dont nous *pouvons* abuser, mais dont nous *devons* bien user.

4° Enfin, il suit de ces principes qu'une société qui donne à ses membres, dans la sphère qui lui est propre, la liberté du mal est moins parfaite que celle qui la leur refuse. Vérité fondamentale et qui est le contre-pied de l'erreur libérale.

***

De la *cinquième leçon* nous ne dirons que quelques mots. Le conférencier, rencontrant sur son chemin la grande objection tirée de la prescience de Dieu contre la liberté, ne pouvait se dispenser d'y répondre. Sa réponse, éloignée

de toute présomption, ne tend qu'" à soulever un petit coin du voile qui recouvre un grand mystère. "

La prescience de Dieu est une vérité incontestable. L'abbé Pâquet le démontre avec toute la clarté d'un esprit vigoureux, habitué au jeu des spéculations dogmatiques. La liberté de l'homme est une autre vérité dont le conférencier a donné antérieurement des preuves solides. Ce sont les deux bouts de la chaîne, qu'il tient fermement en ses mains. Pour les réunir, l'éminent disciple de l'illustre Franzelin rejette certains systèmes et s'attache à celui qui lui semble le plus plausible. Toutefois, sa raison si droite ne peut se défendre d'un doute sérieux ; et il termine par ce mot du comte de Maistre, sensé dans sa paradoxale hardiesse, " qu'il n'y a point de philosophie sans l'art de mépriser les objections. "

* **

La *sixième leçon* descend sur un terrain plus pratique. Il s'agit de la liberté de conscience et de la liberté des cultes. Ces deux sortes de liberté ne doivent pas être confondues ; l'une est individuelle, l'autre est sociale.

On peut définir la liberté de conscience : la faculté d'adhérer librement par l'intelligence et

la volonté à ce que l'on sait être la vérité et le bien. Ainsi entendue, cette liberté n'est pas une conquête de la Révolution, laquelle a tout fait pour l'opprimer, mais un droit naturel hautement protégé et proclamé par l'Eglise. L'exemple des martyrs est là pour le prouver. Et " l'Eglise qui développe chez ses enfants des sentiments d'une aussi admirable générosité pour maintenir l'inviolabilité des droits de la conscience, cette même Eglise use des égards les plus délicats, d'un respect sans bornes à l'égard de la conscience de ceux qui ne lui appartiennent pas. " " Les lois canoniques interdisent avec une sévérité implacable tout moyen de prosélytisme qui aurait un caractère quelconque de violence, et elles édictent des peines sévères contre quiconque commettrait l'attentat de conférer le baptême aux enfants juifs ou infidèles sans le consentement exprès des parents. " Saint Thomas démontre que la pratique contraire répugne au droit naturel.

Impossible assurément, remarque ici le conférencier, de trouver une doctrine, à la fois plus modérée et plus juste. Et cette modération contraste singulièrement avec l'acharnement que mettent les soi-disant modérés de nos jours à s'emparer de l'enseignement public en violant les lois de la famille et celles de l'Eglise.

Quant à ceux que l'Eglise a reçus dans son

sein et qui renient la foi de leur baptême, cet acte d'indocilité, et cette violation des promesses les plus solennelles, n'est pas sans mériter les plus sévères rigueurs.

Et si l'apostasie ou même la simple hérésie devient scandaleuse et dogmatisante, en d'autres termes, si elle s'emploie à faire des prosélytes, dans ce cas, l'Eglise, comme société parfaite, soucieuse de sa propre conservation, a le droit et le devoir de réprimer un attentat qui peut entraîner sa ruine. Et si ce crime antireligieux se commet dans une société façonnée tout entière et animée par le catholicisme et où la profession d'une même croyance fait partie, à titre d'élément principal, de l'ordre public établi par la loi, c'est la vie même de la société chrétienne qui se trouve menacée. Pourquoi alors l'Eglise et le pouvoir civil unis ensemble ne pourraient-ils pas empêcher la manifestation d'opinions qui bouleversent radicalement l'ordre établi par la loi ? En ce cas, l'autorité politique est tenue de prêter son appui à l'Eglise, et, au besoin, de recourir à la force physique, pour garantir aux membres de la société un bien qu'ils considèrent comme le bien suprême, le bien de la foi véritable nécessaire au salut éternel.

C'est l'histoire de l'Inquisition, et la raison qui lui a donné naissance.

Quant à la liberté des cultes, le conférencier résume toute la doctrine relative à cette grave question en deux propositions établissant ce qu'on est convenu d'appeler la thèse et l'hypothèse.

Première proposition :

La liberté des cultes considérée en elle-même, abstraction faite des conditions particulières de temps et de pays déterminés, est absurde à raison du faux principe de l'indifférentisme sur lequel elle repose ; elle est en outre antisociale, à raison des divisions et des autres effets malheureux qu'elle produit. Par conséquent, elle ne peut jamais être considérée comme un bien absolu ; beaucoup moins encore peut-elle être convoitée et introduite comme telle.

Deuxième proposition :

La liberté des cultes envisagée, non pas d'une manière absolue, mais au point de vue des conditions spéciales où un peuple donné est susceptible de se trouver, peut être considérée comme un moindre mal. Et dans ce cas il ne répugne pas qu'elle soit tolérée et garantie même par des gouvernements catholiques.

Dans l'exposé de cette doctrine, relevons l'observation judicieuse suivante de l'abbé Pâquet :

Nous ne voulons pas omettre de faire remarquer que la disposition, nous allions dire l'obstination de certains orateurs ou publicistes à s'en tenir strictement au côté pratique de la question, sans vouloir s'élever plus haut ou pénétrer plus avant, pourrait devenir la source d'une confusion sérieuse, propre à jeter des ombres sur la vérité et à la transformer en erreur. Il est bon en effet de tenir constamment le regard de l'esprit fixé sur l'idéal, sur le but à atteindre : autrement on risque de considérer comme

excellent en soi ce qui ne peut se justifier que par les circonstances.

* * *

La *septième leçon* roule sur la liberté de la presse ; et voici les conclusions auxquelles arrive le conférencier :

1⁰ La liberté de la presse, loin d'être un droit naturel, n'a aucun fondement dans la nature des choses ; — 2⁰ Quoique, dans certaines circonstances données, elle puisse être considérée tout comme la liberté des cultes, comme un moindre mal, cependant prise en elle-même elle est une source de dissensions religieuses, de discordes politiques, et de désagrégation sociale. — 3⁰ Les mesures préventives en matière de presse valent infiniment mieux que les mesures répressives.

A l'appui de la seconde conclusion, citons ce tableau tracé de main de maître et qui n'a pas vieilli :

Il est vrai que, spéculativement, des gouvernements bien intentionnés peuvent emprunter à la discussion publique de nombreuses et utiles lumières. Mais il faudrait pour cela que la discussion fût conduite loyalement et franchement, par une presse indépendante et soucieuse avant tout des intérêts communs. Or, je le demande, où se trouve, même dans les pays constitutionnels, la presse véritablement libre, planant au-dessus des intérêts de parti et ne visant qu'au bien commun de la société ?

Est-ce celle que soldent les gouvernements pour défendre tout ce qu'ils font ou tout ce qu'ils projettent de faire, même les actes les plus iniques, les plus excessifs, les plus arbitraires ? Est-ce celle de l'opposition systématique chargée de battre en brèche par tous les moyens, honnêtes ou déloyaux, la citadelle du pouvoir, pour qu'elle tombe aux mains du parti que cette presse représente ? Est-ce celle qui spécule sur le scandale, sur la calomnie, sur le mensonge, sur la crainte qu'a tout homme qui se respecte de se voir traîné dans la boue par des gens sans aveu, sans conscience, sans personnalité même, et de ne pouvoir obtenir réparation qu'au prix d'une publicité qui augmente le mal au lieu de le guérir ? — L'intérêt politique prime tous les intérêts, le succès politique prime tous les succès. C'est ce qui fait qu'après les luttes religieuses qui sont les plus fatales, les plus acharnées sont les batailles politiques. Et pour promouvoir l'intérêt politique, pour arriver au succès politique, on va jusqu'à sacrifier tous les autres intérêts, ceux de la famille, ceux de la société, ceux mêmes de la vie future. On s'arroge le droit d'endoctriner les masses par de spécieux sophismes, de les exciter par les déclamations les plus provocantes, et de poursuivre ses adversaires jusque dans le sanctuaire sacré du foyer domestique. De là un malaise quasi universel. Et lorsque, comme aujourd'hui, le mouvement vertigineux des portefeuilles, des fonctions publiques, des élections parlementaires ou municipales éveille et échauffe sans relâche à chaque coin de rue les colères et les passions, comment voulez-vous que ce malaise n'aille pas jusqu'aux haines les plus vives, jusqu'aux divisions les plus profondes, et jusqu'à la dissolution de l'unité sociale ?

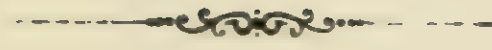
Le conférencier montre ensuite combien il

est difficile de réparer le mal fait par la presse, et il signale les écarts et le manque de scrupule d'un trop grand nombre de journaux, surtout à l'endroit du prochain :

Parmi les journalistes qui se donnent la mission d'éclairer quotidiennement le public, combien y en a-t-il dont les intentions soient vraiment droites et pures, combien qui brûlent d'un zèle véritable pour la vérité et la justice, combien qui soient prêts à mettre de côté l'intérêt personnel ou l'intérêt d'un parti pour le bien général, combien qui s'inspirent de sentiments vraiment chrétiens, combien qui se rappellent chaque jour qu'il faut aimer le prochain comme soi-même, qu'il ne faut faire d'injustice à personne, qu'il ne faut pas mentir, qu'il ne faut pas calomnier, qu'il ne faut pas révéler les torts cachés de ses frères, qu'il ne faut pas faire de jugements téméraires, encore moins les écrire, que la réputation du prochain est une chose sacrée qu'il ne faut pas chercher à détruire ? Quels sont, je le demande, les journalistes d'aujourd'hui qui se mettent sous les yeux ce petit code pratique de la loi chrétienne et qui s'examinent le soir pour voir si par hasard ils n'y ont pas manqué ? Et pourtant, Messieurs, la loi de l'Evangile est faite pour les journalistes comme pour les autres ; et si c'est un péché de calomnier son prochain ou même de médire de lui devant quelques personnes, ce ne doit pas être assurément un moindre péché d'imprimer la médisance ou la calomnie à des milliers d'exemplaires et de lui faire faire en vingt-quatre heures tout le tour d'un pays.

Nous arrêtons là ces extraits et ces remarques toujours pleines d'actualité. L'auteur, en ter-

minant ses réflexions sur la liberté de la presse, déclare s'être inspiré de la célèbre revue italienne la *Civiltà cattolica.* Ajoutons nous-même que tout son cours de droit naturel s'est inspiré de la plus pure et de la plus solide doctrine catholique.



Conférence sur les Ordres Religieux

FAITE A L'UNIVERSITÉ LAVAL

LE 18 MARS 1880

Monsieur le Recteur,

Messieurs,

L'existence des ordres religieux dans le monde depuis l'origine du christianisme est un fait tellement important qu'il s'impose à l'attention de quiconque veut étudier l'histoire de l'Eglise et de la société chrétienne en général.

Les ordres religieux, que nous trouvons établis dès les premiers siècles du christianisme, ont été mêlés à la vie même de l'Eglise. Comme l'Eglise, dont ils étaient les auxiliaires zélés et efficaces, ils ont pris part aux luttes gigantesques que la civilisation a eu à soutenir dans sa marche et dans son développement, et, par les services inappréciables qu'ils ont rendus à l'humanité tout entière, ils ont droit à la reconnaissance des siècles.

Combien pourtant la fécondité de leur action n'a-t-elle pas été méconnue ? A quelles persécutions n'ont-ils pas été soumis ? Quels mensonges n'a-t-on pas inventés contre eux ? Est-il une institution au monde contre laquelle on se serve tous les jours d'armes plus déloyales, d'un genre de guerre plus injuste, pour ne pas dire plus barbare ? Dans la sphère religieuse, les hérésies, le philosophisme et l'impiété se sont ligués et acharnés contre eux ; dans la sphère politique, le despotisme et la révo-

lution ont été et sont encore tour à tour leurs implacables adversaires. On les représente faussement comme les apôtres de l'oisiveté, comme les ennemis des lumières, comme les partisans de l'étranger, comme des conspirateurs secrets et dangereux, comme les disciples de Machiavel, que sais-je encore ? Les romanciers, sous une forme attrayante et populaire, les accusent de tous les crimes, en font l'élément obligé de toutes les intrigues ; les sociétés secrètes les signalent comme une lèpre qui gangrène le monde civilisé ; les auteurs dramatiques se plaisent à les livrer aux sarcasmes d'un public ignorant et licencieux.

Et cependant, Messieurs, ces fainéants, ces représentants d'un autre âge, ces ennemis du progrès ont vaincu le temps. Supprimés par la révolution, ils n'ont pas tardé à renaître de leurs cendres. Le secret de leur force, c'est que, pionniers de la civilisation chrétienne, intrépides apôtres de la vérité évangélique, ils participent à la jeunesse éternelle de l'Eglise, de sorte qu'à eux encore peut s'appliquer la promesse divine qui protège contre les efforts de l'enfer l'institution du Christ.

Mon but, Messieurs, en vous rencontrant ce soir, est de signaler à votre bienveillante attention quelques-uns des services que les ordres religieux ont rendus et rendent encore à la société. Le cadre de cette conférence me forcera de traiter le sujet d'une manière assez sommaire. Je tâcherai toutefois de réunir les principaux arguments qui s'y rapportent, et de répondre en même temps à la plupart des accusations que l'irréflexion, l'ignorance, la malice et l'impiété se plaisent à lancer contre les moines et les religieux en général.

Nous l'avons insinué tout à l'heure, Messieurs, les ordres religieux font comme partie intégrante de l'institution catholique. Cette assertion, inattaquable au point de vue de la vérité historique, ressort facilement de l'étude

approfondie de la loi de l'Evangile que Jésus-Christ a apportée au monde et confiée à son Eglise.

L'Evangile ne renferme pas seulement des préceptes, mais aussi des conseils. Les préceptes sont destinés à la masse des chrétiens ; c'est la loi commune, accessible au grand nombre. Mais les conseils devaient aussi, dans l'idée divine, avoir des observateurs. S'il n'en était pas ainsi, il manquerait quelque chose à la société chrétienne, elle ne répondrait pas parfaitement au dessein de son fondateur qui aurait appelé en vain à l'héroïsme de la vertu la fleur de l'humanité. Puisque la perfection morale est la raison dernière de toute civilisation, de tout progrès même dans l'ordre naturel, il est de la plus haute importance que quelques hommes au moins pratiquent ce que l'Evangile a de plus parfait et de plus difficile. Ces hommes rendent à la société tout entière des services inestimables. Ils condamnent les lâches qui s'effraient de la rigueur de la morale chrétienne et la proclament au-dessus des forces humaines. Ils soutiennent les faibles, toujours prêts à se décourager. Ils prescrivent contre la malice et la perversité du siècle. Ils font croire à la possibilité de la vertu dans des âges où la dépravation générale menace de s'ériger en loi. Ils sont l'apologie vivante de l'Evangile que leurs exemples protègent contre les sophismes de l'incrédulité.

Ce sont déjà là de véritables services. Il y a déjà là, il faut l'avouer, une noble mission, un rôle admirable, celui de représenter, de faire passer dans la réalité et la pratique l'idéal même de la vertu et de la morale évangélique. Mais voici une autre considération qui se présente, et qui est bien propre à fixer notre attention.

L'ordre religieux, comme l'ordre politique et humain, est soumis aux lois de la solidarité et de la réversibilité. Dieu a ses droits sur nous, et nous avons des devoirs envers

lui. Que d'hommes méconnaissent ces droits et négligent les devoirs qui en découlent ! Combien n'en est-il pas qui, suivant l'expression de Bossuet, ne tiennent compte que des plaisirs et des affaires ! Ils oublient que le Christianisme, auquel ressemblent en cela presque toutes les autres religions, repose sur le grand dogme de l'expiation par la souffrance, la mortification, la mort. Les religieux, par leurs jeûnes, leurs travaux, leurs austérités, comblent le déficit créé par les omissions de tous ces profanes qui ne jeûnent pas, ne se mortifient jamais, ne songent qu'à la vie présente et à ses jouissances. On peut dire que les religieux contribuent pour une large part à maintenir l'équilibre dans le monde. Les désordres du monde tendent sans cesse à faire incliner le bassin de la justice divine ; les pénitences des religieux jettent un contrepoids dans le bassin de la miséricorde.

Mais ils n'accomplissent pas seulement la loi de l'expiation à laquelle tant d'hommes se soustraient, ils accomplissent encore une autre grande loi qui découle également des relations essentielles entre Dieu et l'homme, la loi de la prière. La philosophie, comme la religion, enseigne que le monde, pour se maintenir dans l'existence, a besoin d'être soutenu par celui même qui lui a donné l'existence. N'ayant pas en sa propre nature sa raison d'être, il ne peut par lui-même persévérer dans l'être. De là la nécessité d'un Dieu créateur et conservateur. " Si Dieu, a dit Bossuet, cessait un moment de soutenir l'univers par la force de sa puissance, le soleil s'égarerait de sa route, la mer forcerait toutes ses bornes, la terre branlerait sur son axe, en un mot, toute la nature serait en un moment replongée, je ne dis pas dans l'ancien chaos, mais dans une perte totale et le non-être. " Que font les religieux dans leurs longues prières, dans la récitation du saint office au milieu du silence de la nuit ? Ils implorent l'assistance divine

dont le monde a besoin pour se maintenir. Ils contribuent par là à la conservation du monde. Ils remplissent à l'égard du monde l'office que quelques justes eussent suffi à remplir à l'égard de Sodome et des autres villes coupables. Ils empêchent la foudre et le feu du ciel d'éclater sur un monde criminel et impie. C'est à eux surtout que le monde doit de ne pas crouler sous le poids de ses iniquités et de ne pas tomber en ruines.

Après ces considérations générales, lesquelles démontrent péremptoirement la haute utilité des ordres religieux, j'arrive à l'examen des principales accusations dont ces communautés sont l'objet.

Que leur reproche-t-on d'abord ? Ces religieux et ces moines de toutes sortes et de toutes couleurs, feraient mieux, dit-on, de quitter le froc, de cesser leur vie d'oraison et de patenôtres, et de se livrer à des *travaux utiles.*

Une première réflexion, Messieurs. Trouvez-vous sérieusement que la société soit si pauvre de ce que vous appelez des citoyens utiles ? Quelle est, je le demande aux détracteurs des moines, quelle est la profession qui menace de s'éteindre faute de titulaires ? Quel est le métier, le service, l'industrie qui languit faute de bras ? Voit-on de nos jours le spectacle navrant de portefeuilles de ministres attendant vainement que quelqu'un veuille bien s'en charger ? Le genre humain se meurt-il faute de médecins, ou sa maladie ne vient-elle pas plutôt de ce qu'il y en a trop pour le soigner ? La justice souffre-t-elle parce qu'on ne trouve plus de juges qui veuillent l'administrer, d'avocats qui défendent la veuve et l'orphelin ? Y a-t-il, dans toute l'échelle des ministères publics, quelque poste inoccupé et qu'on ne puisse remplir ? Au lieu d'accuser les religieux parce qu'ils s'enferment dans des monastères où ils se suffisent à eux-mêmes, il serait plus juste de les remercier de ce qu'ils diminuent d'autant le

nombre cent fois trop grand des prétendants à toutes les charges sociales, depuis les présidents de républiques, les gouverneurs de provinces, jusqu'aux derniers fonctionnaires de l'Etat, de ce qu'ils ne viennent pas eux aussi (comme ils en auraient le droit) ajouter à l'encombrement des professions libérales, des ministères publics, du commerce et de l'industrie, de ce que, contents de vivre simplement, frugalement, dans le silence et la prière, ils ne demandent aucune faveur et cèdent généreusement aux autres toutes leurs prétentions. Ce n'est pas de nos jours assurément qu'il serait reçu de dire : Moins de religieux, plus de fonctionnaires et de serviteurs publics. Plût à Dieu qu'il y eût un plus grand nombre de ces moines que l'on veut bien appeler *inutiles !* La société s'en porterait mieux : elle n'étoufferait pas, comme aujourd'hui, suffoquée et littéralement sucée par des myriades de parasites et de sangsues dont toute l'utilité consiste à vivre aux dépens de l'Etat, c'est-à-dire aux dépens des autres.

Mais, au fait, Messieurs, est-il vrai que les religieux ne se livrent pas à des travaux utiles ? Voyons un peu. Un de leurs principaux emplois est de soigner les malades, de visiter les pauvres pour les secourir, de soulager toutes les misères, soit à domicile, soit dans les hôpitaux qu'ils fondent eux-mêmes, qu'ils soutiennent le plus souvent à leurs frais,et où la place du pauvre est toujours sacrée. Est-ce là une occupation sans profit pour la société ? Ecoutons à ce sujet un témoignage non équivoque, celui de Voltaire : " Les instituts consacrés au soulagement des pauvres et au service des malades ont été les moins brillants, mais ne sont pas les moins respectables. Est-il rien de plus grand sur la terre que le sacrifice que fait un sexe délicat, de la beauté, de la jeunesse, souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines dont la vue est si humiliante pour l'or-

gueil et si révoltante pour notre délicatesse ? Les peuples séparés de la communion romaine n'ont imité qu'imparfaitement une charité si généreuse. " Ailleurs, parlant des écrivains qui se sont perdus en déclamations contre les ordres religieux considérés dans leur ensemble, le même Voltaire a dit encore : " Il faut avouer que les Bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages, que les Jésuites ont rendu de grands services aux belles-lettres, il faut bénir les Frères de la Charité et ceux de la Rédemption des captifs. *Le premier devoir est d'être juste.*" Et pourtant on sait que Voltaire n'était pas scrupuleux à l'endroit de la justice.

Une autre occupation des moines est la prédication. C'est-à-dire que les moines travaillent à la diffusion de la vérité. A quelque point de vue que l'on se place, que l'on soit croyant ou incroyant, on doit admettre que l'Evangile est le plus beau, le plus sublime, le plus divin des livres. On est forcé par là même d'admettre que travailler à faire connaître et apprécier ce livre, c'est travailler au perfectionnement intellectuel et moral du genre humain. Est-ce là une occupation inutile ?

Que font encore les moines ? Ils étudient. Ils ont été de tous temps, ils sont encore aujourd'hui les instructeurs des peuples. Qui niera que les monastères aient été les asiles de la science, le refuge des lettres et des arts ? Sans la plume patiente, infatigable des enfants de saint Benoît et de saint Bruno, l'antiquité tout entière nous serait inconnue. Supprimez les livres transcrits et composés par les habitants du cloître : le soleil disparaît, dans le monde intellectuel ; il ne reste plus d'autre lumière que celle des astres de la nuit. Tout-à-l'heure je vous citais le témoignage de Voltaire. Ecoutez celui de Gibbon dans ses lettres d'Atticus : " Un seul couvent de Bénédictins, dit-il, a plus contribué au progrès de la litté-

rature que les deux universités d'Oxford et de Cambridge." Ajoutons que les religieux ne se contentent pas d'étudier pour eux-mêmes, d'amasser secrètement des trésors de science et d'érudition. Ils font mieux encore. Ils se vouent à l'éducation de la jeunesse dont ils forment le cœur en même temps que l'esprit, dont ils développent non seulement les qualités intellectuelles mais encore les qualités morales, se montrant partout les meilleurs instructeurs de la jeunesse.

Voilà donc, Messieurs, ces moines qu'on accuse d'être des citoyens inutiles, oisifs et paresseux ! " En vérité, s'écrie Montalembert, dans sa célèbre introduction aux " Moines d'Occident ", c'est là le vice de ces hommes qui, de l'aveu unanime, ont défriché de leurs mains la moitié de l'Occident, et dont les laborieuses veilles nous ont conservé toutes les œuvres de la littérature antique et les monuments de six siècles de notre histoire !

" La paresse des moines ! Mais qui donc, si ce n'est eux, a supporté le poids du jour et de la chaleur dans toutes les missions d'Orient et d'Amérique, dans les chrétientés persécutées de l'Europe, dans l'œuvre du rachat des captifs, dans la lutte contre les hérésies et contre les mauvaises mœurs et jusque dans l'administration spirituelle des peuples les plus catholiques ? Et qu'il ferait beau voir ceux qui ont le plus largement prodigué ce reproche aux moines, astreints, pour un seul jour, à cette vie de fatigues incessantes, de dégoûts, de privations, de veilles, de courses lointaines, qui est le partage du dernier des missionnaires ou du plus obscur des confesseurs, que les ordres monastiques fournissent à l'Eglise !

" La paresse des moines ! Veut-on parler par hasard de ces moines, d'ailleurs peu nombreux, qui se livrent exclusivement à la vie contemplative ? de ces anachorètes, de ces émules des Pères du désert, qui, ayant appris

à se contenter d'un nécessaire au-dessous même des exigences de l'ouvrier le plus misérable, croient bien avoir le droit de donner à leur âme le temps, la force, les aliments qu'ils dérobent, par un courage surhumain, à leur corps ?

" Nous avons déjà dit que pour tout chrétien la prière est le travail le plus légitime et le plus utile ; que contester cette vérité, c'est nier non seulement les principes de l'ordre monastique, mais les bases fondamentales de la religion tout entière. Nous ajouterons que toujours et partout les cénobites qui ont été les plus fidèles à la mortification et à la vie spirituelle sont précisément ceux qui, comme les Trappistes de nos jours, ont obtenu les plus merveilleux résultats dans l'agriculture, ou, comme les Jésuites, se sont le plus dévoués à l'éducation, aux sciences et à tous les travaux de l'esprit. "

La paresse des moines ! Parmi ces critiques si sévères, tous se sont-ils bien examinés ? Tous sont-ils assurés de ne pas tomber sous l'accusation qu'ils prodiguent à autrui ? Ces politiques, ces philosophes, ces hommes de lettres qui déclament contre l'oisiveté des moines, sont-ils donc toujours des citoyens si laborieux et si productifs ? N'ont-ils pas déjà vu s'agiter au-dessous d'eux une foule avide qui leur jette à leur tour l'épithète d'oisifs ? De quel droit le monde peut-il faire un crime aux religieux de leur fortune et de leur loisir plutôt qu'à tout autre propriétaire riche et libre de son temps ?

Du reste, Messieurs, si les ordres religieux ont acquis parfois de la fortune, s'ils sont devenus, grâce à leur vie de sacrifices et de privations, les propriétaires de grands domaines, il a été remarqué, et avec infiniment de raison, que, dépensant leurs revenus dans le lieu même d'où ils les tiraient, ils ont contribué par là à répandre l'aisance autour d'eux. Qu'est-ce que la société a gagné à les dépouil-

ler et à confisquer ces biens, fruits de tant de sueurs et de labeurs ? Les propriétaires laïques, qui ont remplacé les moines, dépensent leur avoir dans les villes, privant ainsi de secours précieux les populations agricoles aux dépens desquelles ils vivent. Hume fait cette remarque pour ce qui regarde les anciens monastères d'Angleterre en particulier : " Les religieux, dit-il, résidant toujours dans leurs couvents, au centre de leurs biens, dépensaient leur argent dans les provinces, parmi leurs tenanciers, et ils étaient regardés en Angleterre, ainsi qu'ils le sont encore dans tous les pays catholiques romains, comme les meilleurs et les plus indulgents des propriétaires. Quand les terres de l'Eglise furent distribuées parmi la noblesse et les courtisans, on en exigea des revenus plus considérables ; et pendant que les tenanciers avaient de la peine à en vendre es fruits, ces revenus étaient dépensés dans la capitale en chiens, chevaux, maquignons, laquais, cuisinières et servantes. "

Loin donc, Messieurs, que les religieux soient un fardeau pour la patrie, ils en sont les meilleurs ouvriers. Ils donnent à la société leurs veilles, leur intelligence, leurs sueurs, tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils ont, et ils n'exigent rien que le droit d'exister. Détruire les couvents, c'est tarir la source de toute une multitude de bienfaits. Pour leur rendre justice, il n'est pas nécessaire d'être chrétien, il suffit de n'être ni trop méchant ni trop ignorant.

Mais voici bien une autre accusation. Les monastères, dit-on, pouvaient être bons autrefois, au moyen âge par exemple, lorsque la civilisation était encore dans l'enfance. Aujourd'hui ils sont un hors d'œuvre, un véritable anachronisme, ils ne sont pas en rapport avec la *société moderne*.

La société moderne ! Il faut d'abord nous incliner en prononçant ce mot. Toutefois, après avoir rendu nos humbles hommages à cette société moderne, nous sera-t-il permis de nous demander ce qu'elle est, de quels éléments elle se compose, et pourquoi les ordres religieux n'y auraient plus leur raison d'être ?

Est-ce que par hasard, dans la société moderne, il n'y a plus d'enfants à moraliser, d'orphelins à protéger, de malades à soigner, de pauvres à secourir, d'insensés à garder ? Est-ce que dans la société moderne il n'y a pas d'ignorants à instruire, d'adolescents à préserver ou à corriger, de forçats à réhabiliter, de sauvages à civiliser ? La société moderne ne renferme-t-elle pas de ces âmes désenchantées de la vie qui ne veulent plus du monde et auxquelles il faut la retraite et la solitude ?

Ce n'est pas, je le crois, manquer de respect à la société moderne que de remarquer que le siècle où elle s'épanouit est un siècle de sensualisme, d'égoïsme et de volupté, que la civilisation dont elle se targue, tout admirable et prodigieuse qu'elle soit, offre bien des points de vue, ressemble beaucoup, sous plusieurs rapports, à la civilisation du paganisme, que jamais époque ne fut plus malheureusement féconde en faiblesses, en désordres, en crimes et en scandales de toutes sortes. Ne faut-il pas une compensation à ces désordres ? Ne faut-il pas une expiation pour ces crimes ? Et qui l'accomplira, cette expiation, si la société moderne chasse de son sein les âmes justes, les consciences honnêtes, les cœurs purs, les caractères élevés, qui ne se laissent pas entraîner par le torrent bourbeux sur lequel elle vogue à pleines voiles ?

N'en déplaise aux admirateurs quand même de la société moderne, ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui la misère intellectuelle est plus profonde que jamais. La vérité est attaquée de toutes parts, et les erreurs les plus

monstrueuses cherchent à la supplanter dans les esprits. Jamais époque n'eut plus besoin du travail consciencieux de ces hommes qui n'ont aucun intérêt à mentir et à tromper, et dont la vie entière est vouée à la recherche de la vérité dans toutes les branches des connaissances humaines.

Ce qu'il y a encore de certain, c'est que la misère morale aujourd'hui dépasse toute mesure. L'orgueil, la cupidité, la volupté forment comme trois immenses courants qui grossissent sans cesse et débordent de toutes parts. Qu'opposera-t-on à leur action désastreuse, si l'on ne permet pas à l'abnégation, au désintéressement, à la mortification de compenser le mal qu'ils produisent ?

Enfin, laissez-moi ajouter que la misère physique semble de nos jours plus profonde et plus générale que jamais. Le paupérisme a remplacé la pauvreté, la misère, en certains milieux, revet les caractères d'un véritable chancre social. Où trouvera-t-on un meilleur remède à cette plaie hideuse de la société moderne que dans l'existence des ordres religieux, qui se constituent les amis, les serviteurs volontaires et dévoués du pauvre ?

L'intérêt, la passion de la jouissance, l'égoïsme, voilà assurément les pires ennemis de toute société ; et qui osera affirmer que ces ennemis n'infestent pas la société contemporaine ? Par son vœu de pauvreté, le religieux dit anathème à la morale de l'intérêt ; par le vœu de chasteté, il renonce à la morale de la jouissance ; par le vœu d'obéissance, il combat la morale de l'égoïsme. Il vit selon l'esprit, lorsque tant d'autres vivent selon la chair ; il étudie pour connaître la vérité et la pratiquer, lorsque tant d'autres ne cherchent dans les livres qu'une gloire vaine. Les religieux ne sont attachés à la terre par aucun lien. Tout ce qui est en eux appartient à Dieu. S'ils acceptent de la Providence des richesses, c'est pour les partager avec

les autres ; leur fortune propre, ce sont leurs hymnes, leurs prières, leurs veilles et leurs larmes. " En vérité, s'écrie le protestant Leibnitz, j'avoue que j'ai toujours singulièrement admiré les ordres religieux. C'est une espèce de milice céleste sur la terre. Que peut-il y avoir de plus excellent que de porter la lumière de la vérité aux nations les plus éloignées, à travers les mers, les feux et les glaives, de n'être occupé que du salut des âmes, de s'interdire tous les plaisirs et jusqu'aux douceurs de la conversation et de la société pour vaquer à la contemplation des vérités surnaturelles, et aux méditations divines ; de se dévouer à l'éducation de la jeunesse pour lui donner le goût de la science et de la vertu, d'aller porter des secours aux malheureux, à des hommes perdus et désespérés, aux prisonniers, à ceux qui sont condamnés, aux malades, à ceux qui sont dénués de tout, ou dans les fers ou dans les régions lointaines ; et, dans ces services de la charité la plus étendue, de n'être pas même effrayé par la crainte de la peste. Quiconque ignore ou méprise ces choses n'a de la vertu qu'une idée rétrécie et vulgaire. "

Ces paroles de Leibnitz n'ont rien perdu de leur vérité ni de leur actualité. Et s'il s'il est un temps où les ordres religieux peuvent rendre à l'humanité tout entière les plus grands services, c'est bien celui où nous vivons. Considérez en effet d'un regard d'ensemble le monde actuel. Que voyez-vous ? Dans les classes inférieures, la misère et l'ignorance avec leur cortège de sombres jalousies et de colères vengeresses. Dans les classes supérieures, le matérialisme, un luxe effréné, des plaisirs insolents, une soif insatiable de l'or. Au sommet de la société, l'insouciance des devoirs envers les petits ; au bas, les haines et les méfiances contre les grands ; partout, au lieu de l'harmonie et de la paix, la lutte et la désaffection. Ajou-

tez à cela l'ébranlement des convictions, l'abaissement des caractères, le mépris de l'autorité, une tendance de plus en plus prononcée à s'affranchir de toute loi et de toute contrainte, le doute sur Dieu, l'homme et le monde. Voilà quelques-uns des maux dont nous souffrons et qu'il faut guérir. Il le faut d'autant plus que le flot de la démocratie monte constamment, et tous les jours se gonfle davantage. Or, Messieurs, l'avènement des classes inférieures à la politique, s'il n'a pour contrepoids l'amour de l'ordre et de la vraie liberté, produit nécessairement (la société moderne en sait déjà quelque chose) l'anarchie d'abord, le despotisme ensuite, c'est-à-dire la ruine du droit et l'abus de la force.

Dans ces conditions, et en face de ces nécessités sociales, demander si les ordres religieux sont utiles, c'est demander si les malades ont besoin de médecins et de remèdes. Quels sont en effet, aujourd'hui, les ordres qui se multiplient le plus ? Ce sont les ordres enseignants et les ordres hospitaliers. A côté d'eux, il y a, dans une mesure beaucoup plus restreinte, les instituts fondés pour le ministère évangélique, et puis quelques ordres contemplatifs. Ces milices ont inscrit sur leur bannière ces mots: Charité, instruction littéraire, morale et religieuse, éducation, prières et pénitences, apostolat chrétien :

La charité, qui conduit vers le pauvre, des frères et des sœurs dévoués, le soulage dans toutes les manifestations de sa misère, le console dans toutes ses afflictions, fait briller l'espérance à ses yeux, expirer le murmure sur ses lèvres, et prive ainsi la redoutable armée des mécontents de ses soldats les plus dangereux;

L'instruction et surtout l'éducation, qui relèvent le niveau des intelligences, développent toutes les facultés de l'homme, lui donnent pour règle de conduite des principes et des convictions au lieu de passions et d'intérêts, et forment

des citoyens probes, moraux et éclairés, soucieux de tous les droits et ennemis de l'injustice ;

La prière et la pénitence pour ceux qui ne prient pas et ne se repentent pas, afin que la miséricorde de Dieu descende sur ces enfants ingrats dont les fautes et les crimes méritent toute la sévérité des arrêts divins ;

L'apostolat chrétien enfin, c'est-à-dire la prédication, les missions, l'administration des sacrements, le gouvernement spirituel, en un mot tout ce qui redresse les âmes, les fortifie et les purifie, tout ce qui leur rappelle leurs devoirs envers Dieu et envers les hommes et tout ce qui les aide à accomplir ces devoirs.

Voilà le programme des ordres religieux de notre époque. Voilà les moines du dix-neuvième siècle. Voilà les services qu'ils rendent à cette société moderne dont ils sont les membres les plus zélés, les plus désintéressés, les plus précieux, à cette société dont ils seront avec l'Eglise les véritables sauveurs, s'il y a encore pour elle une chance de salut. Ils n'en sont pas les adversaires, mais les meilleurs amis. Ils ne condamnent pas les institutions légitimes de notre époque, ils les acceptent. Loin d'être les ennemis de la vraie liberté, ils la respectent chez les autres et la réclament pour eux-mêmes.

Et cependant on les poursuit sans cesse, on veut à tout prix les trouver en fautes, et, pour atteindre ce but, on n'hésite pas à se jeter dans les contradictions les plus bizarres. Si, à force de sueurs et d'épargnes, ils améliorent ou étendent tant soit peu leur propriété, on les accuse de s'enrichir, leur richesse est un danger pour l'Etat, il faut les spolier. Si leurs terres ne produisent pas une récolte abondante, on les accuse d'être paresseux, on dit que leurs abbayes sont des ruches de frélons ; et puisqu'ils ne savent pas tirer parti de leurs biens, il faut les spolier encore. S'ils partagent avec les pauvres les fruits de leurs travaux,

ils entretiennent la fainéantise, ils encouragent la mendicité. S'ils paraissent ne pas les partager assez largement, ce sont des hommes avares et qui ne voient que leurs intérêts. Quand ils mènent une vie austère, retirée et contemplative, ce sont des excentriques qui se séquestrent, qui annulent leur influence, et dont la société n'a que faire. Quand ils franchissent le seuil de leur couvent et se prêtent aux œuvres du dehors, ce sont des ambitieux, des chevaliers d'industrie, qui se jettent dans le siècle après avoir renoncé au siècle. S'ils se bornent au travail des mains, ce sont des ignorants et des hommes grossiers ; se livrent-ils à l'étude, ils sortent de leur vocation, qui est la mortification et la prière. S'ils appuient sur les principes, ce sont des esprits intolérants qui veulent ramener l'inquisition et les bûchers ; s'ils tiennent compte des faiblesses du siècle, s'ils n'éteignent pas la mèche qui fume encore, ils corrompent la morale, ils altèrent l'Evangile. S'ils sont nombreux, on leur défend de recevoir des novices ; et quand cette défense les a réduits à n'être plus que quelques vieillards, qui demain vont descendre dans la tombe, on déclare que, n'ayant pas de successeurs, leur patrimoine appartient tout naturellement à l'Etat. Voilà les reproches contradictoires dont on les accable. Et comme dernier trait de ces procédés et de ces iniquités, quels sont ceux qui les accusent d'être trop riches ? des hommes cupides ; quels sont ceux qui les accusent d'être inutiles ? des hommes nuisibles ; quels sont ceux qui les accusent d'être corrompus ? des hommes débauchés ; quels sont ceux qui les accusent d'être hypocrites ? des hommes jouant toutes sortes de personnages. Qui les accuse d'être ennemis de la société ? des révolutionnaires ne rêvant eux-mêmes que l'assassinat des princes, le renversement des trônes et la destruction des lois. Qui les accuse de former des conventicules secrets, et de cons-

pirer contre l'Etat ? des membres, pour la plupart, de ces ligues et de ces sociétés ténébreuses, d'où sortent toutes les conspirations.

Quel est donc, Messieurs, nous demanderons-nous en terminant, quel peut donc être le secret de l'inimitié vouée aux religieux ? Quel est le secret de cette haine sourde, active, implacable, farouche, amoncelée contre eux, et qui, dans un siècle où l'on proclame si haut les droits de l'homme et la liberté pour tous, éclate dans des lois dictées par un véritable esprit d'ostracisme ?

Ah ! sachons le reconnaître, c'est qu'ils sont l'une des plus grandes forces catholiques. On en veut au catholicisme, on a juré sa ruine, et on l'attaque dans les ordres religieux, qui sont sa gloire, et sa meilleure défense. Les hommes qui ont dit : " Le cléricalisme, voilà l'ennemi, " ces hommes-là voulaient dire surtout : " Les ordres religieux, voilà l'ennemi. "

A leurs yeux, les ordres religieux sont coupables, parce qu'ils enseignent et pratiquent des vertus qui sont la condamnation de l'orgueil, de la cupidité et du sensualimse de notre époque. On les hait, non pas parce qu'ils seraient hostiles aux véritables libertés modernes, mais parce qu'ils en usent trop bien. Il faut le dire, à la honte des détracteurs et des persécuteurs des ordres religieux, on les hait, parce qu'on est fatigué de leur dévouement, de leur abnégation, de leur amour de la vérité, de leur héroïsme au chevet des malades, sur les champs de bataille, partout où les attirent une douleur à soulager, des blessures à panser, quelque misère à secourir.

Nous lisons dans l'histoire de la Grèce, qu'un paysan, qui ne savait pas écrire, demanda à Aristide qu'il ne connaissait pas, de tracer le nom même d'Aristide sur la coquille destinée à voter l'ostracisme du grand citoyen. " Est-ce qu'Aristide vous aurait fait tort en quelque chose,

dit au paysan le fils de Lysimaque ? — Je ne sache pas, répondit le paysan, car je ne le connais même pas. — Pourquoi donc voulez-vous le condamner au bannissement et à l'exil ? — Parce que je souffre de l'entendre appeler le juste. "

Voilà précisément, Messieurs, le crime des ordres religieux. La société moderne souffre de les voir s'obstiner à enseigner et à pratiquer la vertu, la justice et la vérité.

Notre pays, Dieu merci, n'est pas descendu à ce degré de perversité. Il accueille volontiers, il respecte et il honore ceux que d'autres contrées persécutent. Il s'épargnera toujours, nous aimons à le croire, l'odieux et la honte d'un tel aveuglement et d'une pareille injustice.



ÉLOGE FUNÈBRE

DE

Monseigneur Dominique Racine,

Premier Evêque de Chicoutimi

PRONONCÉ DANS LA BASILIQUE DE QUÉBEC

LE 1er FÉVRIER 1888.

Ipse dedit quosdam quidem apostolos.
C'est Dieu lui-même qui nous a donné quelques apôtres.
Eph., IV, 11.

Eminence [1]

Mes Frères,

La cérémonie funèbre à laquelle nous assistons, cérémonie qui a groupé dans les nefs de cette Basilique une foule si nombreuse et si recueillie, est par elle-même un éloge bien éloquent de celui qui en est l'objet.

Les cendres de Monseigneur Dominique Racine sont à peine refroidies, ses restes inanimés ne reposent pas encore sous les dalles du sanctuaire de sa cathédrale inachévée ;

1. Son Eminence le Cardinal E.-A. Taschereau, archevêque de Québec.

et cependant voici que, par les ordres de Son Eminence le cardinal Archevêque de Québec, cette église métropolitaine revêt ses plus solennels habits de deuil, et de tous côtés on accourt pour honorer la mémoire, non pas d'un grand de la terre, non pas même d'un prélat célèbre par des actions d'éclat, par des écrits retentissants, ou encore par une longue et brillante administration de quelque florissant diocèse, mais pour honorer la mémoire du plus modeste, du plus obscur, de plus pauvre des Evêques.

Fait presque inoui, dans l'histoire de nos solennités religieuses, qu'un service funèbre soit célébré, dans la première et la plus vénérable église de tout le pays, avant même que la tombe se soit définitivement fermée sur la dépouille mortelle de celui pour qui nous venons tous verser des larmes et des prières ! Fait inoui qui parle bien haut à l'honneur du brave et noble Evêque trop tôt enlevé à notre admiration et notre amour, qui parle aussi bien haut à l'honneur du Prince de l'Eglise qui a commandé ces pompes funèbres à la première nouvelle du tragique événement dont la ville de Chicoutimi fut le théâtre samedi dernier.

Quelle est donc la cause d'une distinction si grande, si extraordinaire, qu'au premier abord elle nous paraîtrait même tenir de l'étrange ? Ah ! mes Frères, c'est qu'il s'agit ici d'honorer, dans la personne de l'humble évêque de cette lointaine région du Saguenay, un apôtre, un véritable apôtre dans toute la force du mot, de ce mot qui est pourtant le plus fort que puisse nous fournir le langage ecclésiastique lorsqu'il s'agit de désigner l'un de ces travailleurs infatigables qui ont consacré leur vie entière à cultiver, à arroser de leurs sueurs la vigne chérie du Seigneur. *Ipse dedit quosdam quidem apostolos.*

L'Apôtre ! Ce mot simple et sublime à la fois résume

admirablement toute la carrière, tant sacerdotale qu'épiscopale, de Monseigneur Dominique Racine, premier évêque de Chicoutimi.

I

Pour qu'un homme consacré au service de Dieu et de l'Eglise, puisse mériter, en droit et en vérité, un titre si grand devant la terre et devant le ciel, il faut qu'il ait été doué par Dieu lui-même d'un ensemble de qualités bien précieuses et bien rares. Mais il faut qu'il soit avant tout (personne, je crois, ne voudra contredire cette assertion), homme de conseil et d'action, homme de dévouement et de cœur.

Ici, mes Frères, plus j'examine les œuvres de Monseigneur Racine, plus je scrute les motifs qui l'ont dirigé dans toutes ses entreprises, plus j'étudie les traits admirables de cette belle figure de prêtre et d'évêque, plus aussi je me convaincs que rien vraiment chez lui n'a manqué de ce qui constitue l'homme apostolique. L'Apôtre n'a pas seulement à prêcher l'Evangile aux nations. Il lui faut en même temps fonder des églises, créer des œuvres dans lesquelles l'esprit de Jésus-Christ puisse se conserver et se perpétuer à travers les âges. Le succès d'une pareille mission requiert deux forces également nécessaires : le conseil et l'action ; le conseil qui ordonne, l'action qui exécute ; le conseil que la prudence dirige, l'action que le courage et l'énergie commandent.

Qui déjà ne reconnaît à ces premiers traits la sympathique figure de celui que nous pleurons ?

Jeune vicaire à Notre-Dame de Québec, après avoir fait ses études classiques et ecclésiastiques au Séminaire de la même ville, on le voit dès le principe déployer, dans la modeste sphère de son action, cette sagesse de-

dessein et cette énergie d'exécution, qui devaient le suivre sur de plus vastes théâtres.

Je ne puis ici me dispenser de rappeler que c'est lui qui, par son zèle actif et tenace sauva, de l'oubli, probablement de la ruine, ce pieux sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, d'où chaque jour tant de grâces et de bénédictions se répandent sur les fidèles de cette paroisse.

Curé de Saint-Basile, puis de Saint-Patrice de la Rivière-du-Loup, partout son esprit organisateur, son courage au-dessus de toutes les épreuves témoignèrent que le sang de l'apôtre bouillonnait dans ses veines, et qu'il était de la race de ceux qui s'épuisent et meurent au service de Jésus-Christ.

Mais Dieu le destinait à des travaux plus grands encore.

Une immense vallée venait de s'ouvrir au défricheur canadien et appelait en même temps la semence évangélique. Son poste était tout trouvé : il fut nommé curé de Chicoutimi. Ici, mes Frères, commence à proprement parler cette vie de l'apôtre, dont les travaux antérieurs n'étaient qu'un prélude, et qui, se poursuivant à travers les diverses fonctions de curé, de vicaire forain, de vicaire-général, devait s'épanouir par l'épiscopat et s'éteindre sous son pesant fardeau.

Qui dira les œuvres accomplies, le zèle déployé, les privations endurées par le dévoué curé de Chicoutimi dans l'intérêt des âmes dont il était chargé ? Qui dira son acharnement au travail, son assujettissement au devoir, et les prières fécondes où s'alimentait sa vertu ?

Aussi, quand vint l'heure où l'on jugea qu'il fallait donner un Evêque à cette pieuse contrée du Saguenay, encore pauvre de biens acquis, mais riche des espérances de l'avenir, l'opinion publique désigna de suite celui que Rome ne pouvait manquer de choisir.

Il ne nous est pas possible de renfermer dans le cadre

restreint de cet éloge funèbre tout ce qu'a fait Monseigneur Dominique Racine pour organiser et développer l'immense diocèse confié à sa sollicitude. Qu'il nous suffise de rappeler ses principaux titres à la reconnaissance de son pays.

Deux choses surtout contribuent à former un peuple : l'éducation religieuse, la culture du sol.

L'éducation religieuse forme l'esprit et le cœur du peuple ; la culture du sol le rend maître de la forêt et en fait l'artisan de la richesse publique.

Eh bien ! mes Frères, éducation et colonisation, voilà le double objectif des travaux et des efforts de Mgr Racine pendant toute sa carrière. Ceux qui ont visité le diocèse de Chicoutimi dans ces dernières années, se sont sans doute demandé comment dans un pays si nouveau et avec aussi peu de ressources, Mgr Racine était parvenu à bâtir une cathédrale, à fonder un grand et un petit Séminaire, deux couvents pour l'instruction des filles, et un établissement de charité publique. Le mot de l'énigme, c'est l'esprit de conseil et d'initiative, l'énergie presque surhumaine du premier évêque de cette jeune contrée.

Apôtre de l'Evangile, il l'était, vous le voyez, dans le vrai sens du mot. Il fut aussi l'apôtre de la colonisation, et c'est en très grande partie à son zèle infatigable que le district de Québec doit d'être relié aujourd'hui par une voie commode et rapide avec cette vaste et fertile contrée du Saguenay destinée à recevoir le trop plein de notre population toujours croissante, et à devenir avant longtemps le grenier fertile qui alimentera nos marchés. Autant Mgr Racine mérite le titre d'apôtre de l'Evangile, autant il mérite celui de patriote et de bienfaiteur de son pays par l'essor vigoureux qu'il a imprimé à la colonisation dans toute l'étendue de ce qu'on a appelé, et de ce que

l'on appellera de plus en plus justement, le " royaume du Saguenay. "

II

Nous venons de voir l'homme de conseil et d'action ; voyons maintenant, en peu de mots, l'homme de dévouement et de cœur.

Les plus belles actions aux yeux des hommes sont souvent bien petites aux yeux de Dieu. Que faut-il, au point de vue de la foi, pour frapper de stérilité les actes en apparence les plus éclatants et les plus féconds ? Un motif intéressé, un sentiment égoïste, une pensée de glorification personnelle, un retour malheureux sur soi-même, lorsque tout devrait être rapporté à Dieu, à ce Dieu jaloux à qui appartient tout honneur et toute gloire.

Le véritable dévouement, le dévouement désintéressé, est chose bien rare, même dans les vocations qui en exigent le plus.

J'ose dire que Mgr Racine Dominique a été un modèle accompli de cette abnégation complète, de ce sublime oubli de soi-même qui est le trait caractéristique de l'apôtre dans son type le plus parfait.

Tout pour Dieu, tout pour l'Eglise qu'il aimait d'un amour ardent et passionné, tout pour les âmes confiées à ses soins, tout pour son clergé dont il était le père tendre et adoré, tout pour l'avancement de ses œuvres fondées au prix de labeurs et de sacrifices sans nombre ! Pour lui-même, rien, jamais rien.

La Providence qui l'avait destiné à reproduire fidèlement sous nos yeux le dévouement apostolique des plus illustres fondateurs des nouvelles Eglises sut le préparer par degrés à la mission difficile qui lui était réservée, comme fondateur de l'Église de Chicoutimi.

Curé, comme nous l'avons vu, d'abord de Saint-Basile, puis de la Rivière-du-Loup, il n'avait même pas de presbytère ; il logeait, soit dans une mansarde, soit dans l'obscur soubassement d'une pauvre sacristie ; mais il ne se plaignit jamais.

Le même sort l'attendait à Chicoutimi où tout était à faire. Il a été dix ans évêque ; et, sur ces dix années de labeurs ardus et fructueux, pendant lesquelles on voit s'élever par ses soins une magnifique cathédrale, des maisons d'éducation et de charité ; sur ces dix années consacrées tout entières à l'avancement, à la prospérité d'une région qui sera plus tard l'un des plus riches joyaux de notre domaine national, il a passé quelques semaines à peine chez lui dans ce qu'il appelait, avec une joie que je serais tenté de dire enfantine, sa maison, sa petite maison. Et pourtant cette maison, nous l'avons vue : le plus humble rentier de Québec aurait eu honte de l'habiter !

Soyons juste cependant. Il songeait à construire une résidence épiscopale convenable, non pour lui-même, — il se fût trouvé mal à l'aise, désorienté, lui l'apôtre, lui le missionnaire, dans un logement vaste et spacieux, — mais pour ses successeurs. Cette résidence n'est pas encore sortie de terre, il est vrai ; mais le successeur du prélat-apôtre trouvera déjà recueillie, et soigneusement conservée, une bonne partie de la somme nécessaire pour qu'un jour l'Evêque du royaume du Saguenay puisse habiter chez lui et recevoir sous son toit les membres de son clergé.

Homme de dévouement et de cœur ! Ah ! mes Frères, que ne puis-je, pour vous montrer sous ce jour si beau le cher et regretté défunt, que ne puis-je évoquer ici des souvenirs personnels ! Mais la dignité de cette chaire ne l'autoriserait peut-être pas. Je puis du moins, avec une satisfaction bien légitime, en appeler au témoignage

de ceux qui, comme nous, ont connu intimement ce cœur d'or, cet ami fidèle, ce caractère sincère et loyal, cette nature franche et généreuse, de ceux qui comme nous ont été à même d'apprécier les remarquables qualités de l'intelligence sans doute, mais du cœur surtout dont ce noble évêque était doué, qualités qui se reflétaient si admirablement dans sa figure sympathique et expressive, dans sa démarche vive et décidée, dans sa conversation chaude et animée, toute pétillante de verve et d'esprit ! Mais il faut me borner. Et pourtant vous me permettrez de rapporter un trait qui résume et éclaire tous les autres.

Il y a de cela deux ans. On était au cœur de l'hiver. De grands intérêts ecclésiastiques réclamaient à Québec la présence de Monseigneur Dominique Racine, comme aussi celle de ses collègues dans l'épiscopat. Il fallait traverser cinquante-deux lieues de neiges et de montagnes. L'évêque de Chicoutimi n'hésite pas ; et on le connaît si bien que personne ne doute qu'il sera l'un des premiers rendus à l'appel de son Métropolitain.

La réunion épiscopale terminée, il s'agit maintenant pour l'un des évêques de se transporter à Rome par la saison la plus rigoureuse. Le choix tombe sur Monseigneur Racine. Ne craignez rien ; ni sa fidélité ni son courage ne fléchiront. Mais avant de quitter Chicoutimi, il n'avait pas prévu ce voyage lointain. Eh bien ! le vaillant prélat se remet bravement en route pour le Saguenay, pourvoit rapidement aux besoins de son diocèse pendant son absence, et au bout d'une semaine ou à peu près il est de retour à Québec, prêt à s'embarquer pour la Ville Eternelle, ayant parcouru dans l'espace de quelques jours, par des routes neigeuses et impraticables, une distance d'environ cent soixante lieues.

Ah ! nous le voyons encore, au moment de ce départ

pour aller soutenir à Rome une seconde fois les plus chers intérêts de l'Eglise de Québec. Jamais, nous dit-il, sacrifice ne m'a tant coûté, j'en ai le cœur tout brisé! Mais le devoir était là. Il partit. Par sa loyauté et sa droiture, par cette manière nette et franche d'exposer une cause qui portait avec elle l'accent même de la vérité, il surmonta tous les obstacles et fit prévaloir les droits de la justice. Il laissa à Rome, dans l'esprit du Saint-Père et des cardinaux, l'impression la plus favorable, la plus profonde et la plus durable. Mais je m'arrête, mes Frères, et je me hâte de conclure cet éloge, bien imparfait sans doute, qu'il m'a fallu en quelque sorte improviser, et que l'amitié a imposé à ma faiblesse.

Tel a été l'homme, tel a été l'apôtre dont l'Eglise de Chicoutimi et de la province de Québec tout entière déplore amèrement la perte. Si, pour mesurer l'étendue de cette perte, il fallait ajouter une dernière considération à ce que je viens de vous dire, j'appellerais votre attention sur la vivacité des souvenirs qui s'attachent au nom de Monseigneur Dominique Racine, sur l'universalité des regrets que sa mort laisse dans nos cœurs.

Les sympathies qu'un homme reçoit pendant la vie sont quelquefois trompeuses ; elles peuvent prendre leur source dans un sentiment dissimulé d'intérêt et d'égoïsme. Il n'en est pas ainsi des louanges et des sympathies qui éclatent sur une tombe.

Or, quel spectacle s'offre à nous depuis quelques jours ? celui de l'émotion la plus profonde et de la douleur la plus universelle. C'est un concert général d'éloges et de regrets ; concert lugubre et solennel auquel prennent part le peuple, le clergé, les communautés religieuses de cette ville, tous les organes de l'opinion publique, enfin les amis sans nombre que comptait parmi nous le digne et saint évêque que la mort, l'impitoyable mort vient de coucher si brusque-

ment dans la tombe. Concert éloquent que celui-là, mes Frères, plus éloquent que ne pourrait être aucune parole humaine.

Hélas ! il n'est plus cet homme de Dieu, cet apôtre vaillant et intrépide qui jamais ne se laissa abattre par la grandeur du travail et par les difficultés de la lutte ! Je me trompe. Des hauteurs du ciel où déjà sans doute les anges qui président à nos éternelles destinées ont transporté son âme, la foi nous autorise à croire qu'il continuera de suivre de son regard paternel les progrès spirituels et matériels de ce peuple qui lui était si cher, de cette Eglise qu'il aima d'un amour si tendre.

Il n'est plus ; mais sa mémoire vivra dans ses œuvres, dans le cœur de son peuple et de ceux qui eurent le bonheur de connaître son mérite ou de jouir des charmes indicibles de son amitié. L'histoire de notre Eglise canadienne, sous le nom de Monseigneur de Laval, premier évêque de Québec, inscrira avec orgueil le nom de Monseigneur Dominique Racine, premier évêque de Chicoutimi.

O noble évêque, trop vite enlevé à notre affection, agréez ce suprême hommage rendu à votre mémoire, au nom de l'illustre métropolitain de cet archidiocèse à qui vous étiez si profondément dévoué, au nom de cette Université catholique que vous avez si généreusement servie, au nom de la ville de Québec tout entière qui eut les prémices de votre zèle, et qui vous a suivi avec intérêt et avec amour dans les diverses phases de votre carrière apostolique.

Nos prières et nos regrets vous accompagnent au delà de la tombe, et jamais votre souvenir, si haut placé dans notre estime et si cher à nos cœurs, ne s'effacera de notre mémoire.

ELOGE FUNÈBRE

DU

Révérend Père Louis Fiévez

PRONONCÉ DANS LA BASILIQUE DE STE-ANNE DE BEAUPRÉ

LE 22 JUILLET 1895

Mes chers Frères,

Mgr l'Archevêque de Cyrène, que les devoirs de sa charge pastorale empêchent d'être présent à cette funèbre cérémonie, m'a prié de vous adresser la parole à sa place, afin de rendre en son nom, au nom du clergé et de la population catholique du diocèse, un dernier hommage à la mémoire du Révérend Père Fiévez.

La tâche qui m'est imposée est bien au-dessus de mes forces. Cependant, comment refuser de donner cette marque de profonde vénération à l'illustre religieux qui vient de nous quitter et qui emporte avec lui de si universels regrets, en même temps qu'il nous laisse de si grands exemples ?

Il me serait impossible sans doute de faire du Père Fiévez un éloge digne à la fois et du religieux lui-même et de la famille religieuse dont il a été l'ornement, l'édification et la gloire.

Puissé-je au moins, en face de cette tombe qui est à elle seule la plus éloquente prédication, être l'écho affai-

bli mais fidèle des sentiments qui animent Mgr l'Administrateur, dont l'estime pour le Père Fiévez n'a été égalée que par celle qu'il porte à la Congrégation tout entière de saint Alphonse, des sentiments de ses frères en religion, ses compagnons d'armes et les plus intimes témoins de sa vie de religieux, des sentiments des membres du clergé et des fidèles de l'archidiocèse et de la Province de Québec tout entière, et plus spécialement des paroissiens de la bonne Sainte-Anne, qui ont eu plus souvent sous les yeux le spectacle de ses vertus, qui plus souvent aussi ont été nourris du pain fortifiant de sa parole soit au tribunal de la Pénitence, soit du haut de cette chaire.

Essayons de retracer brièvement les principaux traits d'une carrière si bien remplie qu'elle rappelle la vie, les vertus, les exemples, les travaux apostoliques de ceux de ses enfants que l'Eglise honore comme des saints et qu'elle propose à notre imitation.

Toute la vie du Père Fiévez peut se résumer en deux mots. Il fut un saint religieux et un grand missionnaire.

I

Lorsqu'un homme, doué d'une intelligence supérieure, de qualités hors ligne pouvant le conduire à tous les succès et aux plus hautes dignités, est déjà arrivé à la maturité de l'âge, et qu'il occupe, dans la milice sacerdotale, un poste d'honneur et de confiance, si cet homme se décide tout-à-coup, dans la plénitude de son indépendance, de sang-froid, après mûre réflexion, en dehors de tout entraînement juvénile, à faire le sacrifice de sa liberté et de sa volonté propre, il est certain qu'il se révèle et s'impose à l'attention universelle comme une âme d'élite, fortement trempée, appelée à atteindre les sommets les plus élevés de la vertu et de la perfection chrétienne.

Tel fut le Père Fiévez. Il avait quitté le monde pour se faire prêtre et avait par là même renoncé au plus bel avenir dans le monde et selon les idées du monde. Dans la milice ordinaire de Jésus-Christ où il s'enrôla d'abord, ses talents comme ses vertus lui ouvraient une carrière très brillante et des plus honorables. Déjà même il en avait franchi presque d'un bond les premières étapes, lorsque, s'arrêtant tout-à-coup, pris d'un désir irrésistible, inspiré d'en haut, de se sanctifier lui-même davantage tout en travaillant avec plus d'efficacité à la sanctification des autres, brûlant de consacrer irrévocablement et d'une manière complète à la gloire de Dieu et au salut des âmes les nobles facultés qu'il avait reçues en partage, il entre résolument dans la Compagnie de Saint-Alphonse et embrasse avec passion une vie de pénitence, de renoncement et de sacrifices. Sur le seuil même du monastère qui ouvrit avec joie ses portes à une vocation aussi sûre, à une recrue aussi précieuse, il abdiqua généreusement et pour toujours cette liberté et cette indépendance dont les hommes, les hommes supérieurs surtout, sont d'ordinaire, et avec raison, si fiers et si jaloux.

Le Père Fiévez, nature d'élite, caractère élevé, cœur d'or, intelligence de premier ordre, n'était pas homme à faire les choses à demi. Du moment qu'il se faisait religieux, il ne pouvait être qu'un parfait religieux.

C'est aussi le témoignage unanime, éclatant, que lui rendent, sans hésitation comme sans réserve, ses supérieurs et ses frères en religion. Et je puis ajouter que ce témoignage est confirmé par la voix populaire. Si nous n'avons pas été à même de le voir dans la retraite et la solitude du cloître, nous l'avons vu, le pays tout entier l'a vu et admiré dans sa vie publique, je veux dire dans sa carrière apostolique. L'amour que lui portaient nos braves populations, l'estime profonde, la vénération sans

bornes qu'avait pour lui le clergé, témoignent hautement non seulement de ses éminentes qualités comme orateur sacré et comme missionnaire, mais aussi de ses grandes vertus comme religieux.

Religieux, il l'était dans toute la force du mot. Il l'était par la pratique parfaite des conseils évangéliques sans doute, puisque c'est en cela que consiste l'essence même de la vie religieuse. Il l'était encore par toutes les vertus qui se rattachent à ces conseils, par l'humilité, la douceur, l'amabilité, en un mot par toutes ces qualités spirituelles qui sont comme l'efflorescence naturelle de la vie religieuse, de même que les feuilles et les fleurs dont se pare et se couronne un arbre vigoureux et magnifique, sont le produit naturel de la sève intérieure et fécondante qui coule dans le tronc, les branches et les rameaux.

A l'exemple du divin Maître et des plus grands saints de l'Eglise, autant il était mortifié, sévère à lui-même, autant il se montrait miséricordieux, doux et conciliant pour les autres. Sa sainteté avait ce caractère persuasif et séduisant, qui attire et fait pratiquer la religion par amour de Dieu sans doute et par souci du devoir, mais aussi à cause des beautés mêmes et des douceurs que la vertu porte avec elle. C'est là l'idéal de la perfection d'un religieux. C'était la sainteté du Père Fiévez.

II

J'ai dit encore, et c'est le second trait que je veux signaler dans la carrière du Père Fiévez, j'ai dit qu'il fut un grand missionnaire.

La nature avait été prodigue envers lui. Elle l'avait admirablement doué pour l'art si difficile et si délicat de la parole publique. Impossible de trouver dans un homme un plus heureux mélange de force et de douceur, de sim-

plicité et de noblesse, de beauté virile et de grandeur morale. Lorsqu'il paraissait dans la chaire de vérité, avec sa haute stature, sa figure à la fois grave et douce, son regard clair, ferme et pénétrant, on sentait qu'on se trouvait en face d'un maître que la nature avait exceptionnellement formé, que la grâce et la vertu avaient singulièrement enrichi.

Le voilà qui parle. Dès les premières phrases prononcées lentement, avec mesure, d'une voix sympathique et harmonieuse, vous tombez sous le charme, de ce charme particulier, indéfinissable, que produit irrésistiblement la parole humaine maniée avec art, plus irrésistiblement encore la parole de Dieu, lorsqu'elle sort des lèvres d'un grand orateur sacré, d'un apôtre, d'un saint.

Son discours avance. Sa voix, grave d'abord, devient chaude et vibrante, sans cesser d'être douce et insinuante. Son geste — quel geste ! vous vous le rappelez — varié, souple, expressif, vient au secours de la parole et double la force de la pensée. Sa physionomie s'illumine, son visage se transfigure, son œil lance des flammes ; un courant magnétique sort de sa personne et circule dans tous les rangs de la foule suspendue à ses lèvres, agitée, émue, tour-à-tour effrayée, confiante et touchée, selon que le missionnaire met sous ses yeux les jugements inexorables de la justice de Dieu ou les ineffables mystères de sa miséricorde.

Vous l'avez, pour la plupart du moins, entendu et admiré, et bien des fois peut-être. Et vous pouvez donc me rendre le témoignage que je n'exagère pas en parlant, comme je le fais, de l'immense talent oratoire du Père Fiévez. Je le dis avec assurance : il aurait brillé au premier rang sur les plus beaux théâtres de l'Europe, dans les chaires illustrées par les Ravignan, les Félix, les Lacordaire et les Monsabré. Et le fait que ses supérieurs, en acceptant

la tâche de conduire et de développer ce pèlerinage de la bonne sainte Anne, supérieur à tout autre dans l'Amérique entière, à peine inférieur à celui de Notre-Dame de Lourdes, n'hésitèrent pas à envoyer au Canada, en même temps que d'autres illustres ouvriers, un homme de la valeur du Père Fiévez, ce fait seul prouve quelle haute importance les fils de saint Alphonse attachèrent à leur nouvelle mission, et quel vif désir ils eurent de traiter le Canada avec des égards vraiment exceptionnels.

Nous nous rappelons tous cette neuvaine admirable qu'il prêcha à la Basilique de Québec. La vénérable église put à peine contenir la foule qui s'y pressait. Et Dieu seul sait quelles grâces de salut, quels miracles de conversion furent le fruit de sa prédication !

Les Directeurs de l'Université Laval n'ont pas, non plus, oublié les retraites qu'il donna à leurs élèves et aux hommes instruits de Québec. Nous ne pourrions jamais décrire l'enthousiasme qu'il produisit, ni calculer le bien qu'il fit aux âmes. Au sortir de ces sermons auxquels se rendait avec empressement l'élite même de notre société, on assiégeait son confessionnal ; et les portes du Séminaire qui, par une coutume immémoriale, sont closes à neuf heures du soir, devaient rester ouvertes jusqu'à une heure avancée de la nuit pour donner libre passage à ceux qui, après avoir été remués jusqu'au fond des entrailles par les accents de sa parole, s'en allaient lui ouvrir leur conscience et lui demander le pardon de leurs fautes.

Le Père Fiévez, arrivé au Canada avec le premier détachement de Rédemptoristes, en 1878, a parcouru pendant seize ans, en qualité de missionnaire, non seulement les différents diocèses de la Province de Québec, mais aussi les principaux centres canadiens des Etats-Unis. Partout il a laissé l'impression la plus forte et la plus durable ; partout sa prédication a opéré des merveilles de renouvel-

lement spirituel, des conversions et des transformations éclatantes.

Aussi le voulait-on, le demandait-on dans toutes les occasions, d'une extrémité à l'autre du pays ; et il lui fallait se multiplier pour répondre, autant que possible, aux nombreuses prières qui lui étaient adressées de toutes parts. C'était des campagnes entières qu'il entreprenait, des croisades qui duraient plusieurs mois consécutifs, pendant lesquels une mission succédait à une autre mission, ne lui laissant ni repos ni trève, épuisant ses forces, compromettant sa santé.

Rien de surprenant si, à un âge relativement peu avancé, il ait dû se retirer du champ de bataille. Ses travaux excessifs, son zèle apostolique poussés jusqu'à l'héroïsme, avaient usé ses forces.

Rentré, depuis deux ou trois ans, dans l'obscurité de sa cellule, il fit dès ce moment le sacrifice de sa vie, et s'abandonna à la Providence comme un enfant se confie à sa mère. Le missionnaire aux accents entraînants, à la parole retentissante, à la vie pleine d'activité, de mouvement, de fièvre apostolique, était devenu tout-à-coup l'humble religieux qui cherche à se dérober aux regards, à se faire ignorer, qui ne songe qu'à la prière et à la pratique de sa règle. Ceux qui l'ont connu dans cette dernière phase de sa carrière, ses supérieurs, ses compagnons de cloître, les bons frères qui font partie de la famille de saint Alphonse, tous vous diront quel sujet d'édification il fut pour sa communauté ; ils vous diront aussi quelle était encore et plus que jamais la valeur de sa direction et de ses conseils.

J'ai dit : l'obscurité de sa cellule. On ne lui permit pas cependant de s'y enfermer entièrement. Il est vrai que, durant cette période de déclin, ses forces qui diminuaient graduellement, ne lui permettaient plus d'entreprendre de lourds travaux apostoliques ; cependant il était assidu au

confessionnal ; et, de temps à autre encore, dans les accalmies que lui laissait la maladie, on le voyait reparaître dans la chaire de cette Basilique. Ce qu'il avait perdu en vigueur physique, il le retrouvait en onction et en douceur. Ce n'était plus, il est vrai, le Père Fiévez des grandes retraites et des grandes circonstances ; mais c'était le Père Fiévez intime et bon, toujours disert, toujours persuasif, et parlant avec des accents qui empruntaient aux circonstances mêmes de sa maladie et de sa mort évidemment peu éloignée, une efficacité particulière, un charme touchant.

Il est donc mort, on peut le dire avec vérité, les armes à la main ; et sa fin, prévue depuis quelque temps, calme et tranquille comme sa conscience de religieux, a été celle d'un prédestiné et d'un saint.

Maintenant donc, mes Frères, que le Révérend Père Fiévez est disparu d'au milieu de nous pour aller recevoir là haut le fruit de ses labeurs, nous avons un devoir, un devoir sacré à remplir envers lui. Pendant toute sa carrière religieuse et apostolique, dans ce pays qu'il a adopté avec joie comme une nouvelle patrie, la patrie de l'obéissance devenue pour lui la patrie de l'amour, il s'est consacré, avec un zèle infatigable, au salut des âmes par la prière, par la prédication, par le ministère du confessionnal. Il est juste que, de notre côté, nous lui donnions un dernier témoignage de reconnaissance en offrant pour le repos de son âme nos suffrages et nos prières. Prions donc pour qu'il ne tarde pas à entrer, s'il n'y est déjà, dans les splendeurs du ciel, et à y recevoir la récompense due à ses vertus et à ses mérites.

C'est le vœu que je forme sur sa tombe, et c'est aussi la meilleure marque d'amitié que nous puissions témoigner au saint religieux et au grand missionnaire dont nous allons déposer les restes mortels sous les dalles du sanctuaire de cette Basilique.

Sermon de Prise d'habit et de Profession

PRONONCÉ DANS

L'ÉGLISE DU TRÈS SAINT SACREMENT

LE 2 JUILLET 1898

> *Tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.*
> Ils portèrent l'Enfant à Jérusalem pour le constituer sous la dépendance de Dieu.
> S. Luc, II, 22.

Les récits de l'Evangile cachent de profonds enseignements. La leçon qui se dégage du texte que je viens de citer est tout à la fois simple et féconde en applications pratiques.

Jésus, homme, sous les exigences de la loi mosaïque, ouvre sa destinée par un acte de donation souveraine de ses puissances et de tout son être à son Père. N'est-ce point là, à le bien considérer, la règle nécessaire de nos vies à tous ? Raisonnablement, une créature consciente d'elle-même peut-elle prendre devant son Créateur une autre attitude que celle de la dépendance et de la soumission absolues ?

Ce qui est vrai de n'importe quelle existence humaine, l'est encore plus de certaines existences qu'une vocation spéciale appelle à une plus parfaite imitation de Jésus-Christ. Le prêtre, le religieux, la religieuse réalisent par leur état même cette dépendance inévitable de toute créature vis-à-vis de Dieu. La vêture ou la profession d'une jeune fille dans l'église de sa communauté, qu'est-ce

autre chose que la reproduction fidèle de la présentation de Jésus au Temple ?

Votre fonction propre, mes chères enfants, comme membres de cet Institut, c'est celle de missionnaires. Vous êtes avant tout des Sœurs missionnaires. Vous vous préparez à la vie des missions, et vous vous mettez, par là même, sous l'entière dépendance de Dieu. Vous savez que, d'un moment à l'autre, une fois sorties du noviciat, vous pouvez être envoyées aux extrémités du monde, et cette perspective, loin de vous effrayer, fait votre plus grand bonheur.

Puisqu'il en est ainsi, laissez-moi vous dire deux choses : la première, c'est que votre vocation de Sœurs missionnaires vous fait prendre à l'œuvre de Notre-Seigneur Jésus-Christ une part très privilégiée et très glorieuse ; la seconde, c'est qu'il faut bien vous attendre et vous résoudre à ne remplir cette mission sublime que dans les conditions laborieuses et dures où votre Maître adoré a rempli la sienne.

I

L'œuvre de ce Maître, c'était de sauver le monde, de le sauver en lui apportant la vérité qu'il ne connaissait plus, mais surtout en expiant son péché, dans une rédemption pleine et abondante commencée à la crèche, achevée sur la croix, et dont l'homme aurait la facilité de s'approprier les mérites.

Sa mission visible une fois remplie, le principe universel de salut une fois posé, le Sauveur se choisit des auxiliaires à qui incomberait la tâche nécessaire de propager sa doctrine et d'appliquer les fruits bénis de la rédemption. Ce fut l'origine de cet apostolat officiel qui, dans la sainte Eglise, relève d'une consécration propre et incommunicable de sa nature.

Mais en dehors de cet apostolat hiérarchique, il s'est créé de notre temps pour la protection de l'Eglise, pour le plus grand bien des âmes, une milice admirable qui se recrute de jeunes filles, de femmes pieuses et dévouées, collaboratrices précieuses des apôtres de l'Evangile jusque dans les centres les plus éloignés du paganisme et de l'infidélité.

C'est comme une extension de la vocation apostolique, appropriée aux besoins actuels de l'Eglise. Lorsque saint Vincent de Paul appela dans la rue, sur la place publique, au milieu du monde, les vierges chrétiennes consacrées à Dieu, pour leur confier au grand jour, et en pleine société laïque, une mission de charité, cela pouvait paraître une nouveauté et une hardiesse. Ce n'en est plus une aujourd'hui. Supprimez l'œuvre de saint Vincent de Paul, et vous faites dans les institutions charitables de l'Eglise un vide immense ; vous privez l'humanité d'un secours inappréciable.

Ainsi en est-il des communautés de Sœurs missionnaires. Ainsi en est-il particulièrement, mes chères filles, de l'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie auquel vous avez le bonheur d'appartenir. Cet institut a été fondé par une femme à l'intelligence élevée, au cœur noble, ardent, et généreux ; il a été greffé sur le tronc vigoureux et plein de sève du Premier Ordre de saint François, cet Ordre essentiellement missionnaire dont les travaux apostoliques occupent dans les fastes de l'Eglise une place si glorieuse. Il n'y a guère que vingt ans de cela, et déjà son merveilleux accroissement étonne et remplit d'admiration. Vos Sœurs, mes chères enfants, sont partout, dans les centres déjà conquis à la foi, comme ici même, pour y recruter des ouvrières de la vigne du Seigneur, et dans les contrées infidèles pour y aider les religieux missionnaires par les œuvres qui conviennent à leur sexe. Et quels services précieux ne ren-

dent-elles pas par la visite des malades, par le soin des pauvres, par les catéchismes ?

Dans la plupart de ces régions, encore assises à l'ombre de la mort, une Sœur, une religieuse jouit auprès des âmes d'une facilité de ministère, que le prêtre même le plus zélé ne saurait avoir. Bien des portes, fermées inexorablement au prêtre, s'ouvrent à la *Sœur*. La Sœur peut voir de près de pauvres créatures captives, et deux fois esclaves de leurs maîtres, à qui ne conviennent plus les noms sacrés d'épouses et de mères. La Sœur peut approcher des enfants, et, quand ils sont malades et mourants, en faire par le baptême des anges du ciel. La Sœur, par sa bonté, sa tendresse, l'empressement désintéressé et efficace de ses soins, réussit à inspirer l'estime de la religion dont elle se dit l'envoyée. Vos *Annales*, mes chères filles, les chroniques de votre Institut sont pleines de faits qui corroborent ce que je vous dis en ce moment. Le bien que peuvent faire aux âmes de saintes religieuses missionnaires est incalculable. Rien de plus beau, de plus grand, de plus propre à stimuler le courage, à enflammer l'ardeur des âmes généreuses que la vocation d'une véritable religieuse missionnaire.

Et c'est là la carrière que, sous l'inspiration de Dieu, vous voulez embrasser, mes chères filles. Apôtres, vous voulez l'être dans la pleine acception du mot, et autant que cela est possible à qui n'a pas reçu le sacrement de l'Ordre. Vous le serez très probablement un jour ; vous le savez, vous vous y attendez, vous vous y préparez dans ce noviciat où l'on vous forme à toutes les vertus de la vie religieuse missionnaire.

Ah ! je m'explique que cette perspective séduise de prime abord des âmes fortes et nobles. Il y a dans l'Institut des Sœurs Franciscaines deux aimants puissants dont il se fait gloire, et qui seront à jamais le secret de tant de

vocations que n'effraient ni la rigueur de la règle ni la pauvreté de la vie. Ces deux aimants, vous les connaissez bien, mes chères enfants, et vous qui allez tout-à-l'heure vous attacher d'une manière plus sérieuse et plus stable à cette communauté, et vous plus jeunes, plus inexpérimentées, mais non moins généreuses, qui allez revêtir les blanches livrées, objet de vos désirs et de votre ambition. Vous connaissez surtout le premier et le plus fort de ces deux aimants, l'adoration de Notre-Seigneur ; mais l'autre aussi vous attire, et bien des fois, j'en suis sûr, dans le secret de vos prières ou de vos adorations, vous vous êtes surprises à envier le sort de celles de vos sœurs, vos aînées et vos devancières, qui sont déjà en pleine jouissance de leur vocation de missionnaires. Vous vous êtes dit alors : "Si j'allais, moi aussi, porter à tant de malheureux la connaissance de Dieu et de son Fils; si je pouvais moi aussi, avec mes vingt ans, devenir apôtre : quel bonheur ! Et comme il me semble que je serais agréable au Dieu miséricordieux qui n'est venu sur la terre que pour sauver les hommes, tous les hommes ! " Oui, bien des fois déjà, vous est apparue cette vision fascinatrice, bien des fois vous avez entendu cet appel intérieur ; et c'est pourquoi vous soupirez après le moment où ce saint désir se réalisera, où, sur l'ordre de vos supérieures, vous pourrez suivre jusqu'au bout la mystérieuse et décisive impulsion qui vous a fait quitter le monde et franchir le seuil de cette humble maison Franciscaine.

II

Dieu soit loué de ces nobles et touchantes aspirations, mes chères enfants ! Laissez-moi néanmoins vous dire qu'à l'exemple du divin Maître vous devez être dis-

posées à subir, à savourer même l'amertume des lassitudes, des tristesses, des craintes, des impuissances, des troubles, inséparables de la vie que vous embrassez.

" Ne fallait-il pas que le Christ souffrît et qu'il pénétrât à ce prix dans sa gloire ? " Ainsi doit-il en être de vous. Vous voulez être apôtres: vous devez donc, en vertu d'une obligation stricte et en quelque sorte professionnelle, vous soumettre, dans une souveraine plénitude d'acquiescement, aux exigences de l'apostolat. Oh ! je sais bien qu'à cette heure solennelle, et sous l'inspiration des grands sentiments qui emplissent vos âmes, tout vous paraît simple et facile. Mais le jour présent, fait d'émotion vive et de saint enthousiasme, passera. Il aura ses lendemains, et, au risque de jeter une ombre sur vos félicités, il est bon que je vous prémunisse contre les surprises et les tentations de l'avenir.

Sachez-le donc, mes chères filles : votre vocation de sœurs missionnaires, de sœurs blanches, comme on vous appelle ici, comporte une vie austère, dure, pénible à la nature.

Le corps, sans doute, on le dompte. Mais que dire des mortifications du cœur ? Celles-là sont les plus douloureuses. L'éloignement, le cruel éloignement de tous ceux que vous aimez et qui vous aiment ; le souvenir imagé du foyer où vous aviez votre place ; la vision du père et de la mère qui vieillissent, de plus jeunes frères, de plus jeunes sœurs qui grandissent sans vous ! . . . Assez, je ne veux pas vous attendrir, vaillantes enfants éprises d'un dévouement sublime. Votre courage même, soutenu par la grâce, vous défendra contre la défaillance et le dégoût, et vous ne regarderez jamais en arrière. Auriez-vous plus tard à subir l'épreuve terrible, l'angoisse indicible qu'éprouva au jardin des Olives votre Maître adoré ; vous verriez-vous seules, abandonnées, délaissées ; auriez-vous à passer par la crainte, le découragement, le

désespoir même : n'en soyez pas surprises. Vous n'êtes pas meilleures que votre Maître ; pas plus que lui donc vous ne méritez d'être épargnées.

Mais rappelez-vous toujours qu'à ceux qu'il presse de ses invitations, Jésus ne tend pas un piège. Le *Sequere me* (suivez-moi) qui a fait les premiers apôtres, qui vous fera apôtres à votre tour, porte en soi des ressources infinies de vaillance et de persévérance qui vous soutiendront jusqu'au dernier souffle dans l'accomplissement de votre mission sainte. Vous vous mettez à la suite du Christ ! Lui aussi vous suivra et restera avec vous. Jusqu'au fond des pires solitudes, vous le sentirez près de vous par sa présence eucharistique, et par l'effet de cette communion céleste qui, vous reposant des fatigues de la veille, vous réconfortera pour les dévouements du jour nouveau. Comme saint Paul, vous direz : " Je puis tout en Celui qui me fortifie ! " " Qui nous séparera de l'amour du Christ ? ni les tribulations, ni les angoisses, ni la faim, ni les périls, ni les persécutions, ni même, s'il le fallait, le martyre ! "

Voilà le suprême secret : vous aimerez Jésus qui vous aime, et vous serez à la hauteur de tous les sacrifices et de toutes les fidélités.

Ne craignez donc rien : il y a déjà, et il y aura toujours proportion entre votre vocation heroïque et les grâces nécessaires à la bien remplir. Je vous l'affirme, je vous le promets, je vous le jure.

Vous n'échapperez pas sans doute aux inévitables lassitudes que la fragilité humaine comporte. Qui sait ? Vous pleurerez peut-être au souvenir du pays absent, de la famille abandonnée ; mais aux pieds du crucifix ou devant le tabernacle, vous sentirez qu'une main plus douce encore que celle de votre mère tempère vos tristesses et essuie vos larmes.

Qu'après Jésus, ô mes chères filles, la Sainte Vierge Marie, reine des apôtres, et votre Mère du ciel, soit votre meilleur secours ! Que les saints et les saintes, les confesseurs, les vierges, les martyrs de la grande famille religieuse à laquelle vous êtes si heureuses d'appartenir, vous protègent et vous soutiennent ! C'est la grâce que je demande pour vous du plus profond de mon cœur. Ainsi soit-il.



ALLOCUTION

PRONONCÉE DANS
L'ÉGLISE DU TRÈS SAINT-SACREMENT
DEVANT LES
Frères Tertiaires de Montréal
LE 22 JUILLET 1900

Mes Révérends Pères,

Mes chers Frères en Notre-Seigneur
et en saint François,

Au retour de votre pèlerinage annuel au célèbre sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré, en route pour le sanctuaire béni de Notre-Dame du Cap, vous avez voulu faire une visite à ce nouveau sanctuaire dédié à saint Antoine de Padoue, et destiné à l'Adoration Perpétuelle du Très Saint Sacrement. Il vous a semblé que votre pieuse excursion serait plus complète si, après avoir imploré les faveurs de sainte Anne, l'illustre aïeule du divin Sauveur, et avant d'aller déposer vos hommages aux pieds de la Vierge du Cap, vous veniez vous prosterner en adoration devant le Dieu, fils de Marie, petit-fils de sainte Anne, à la gloire duquel a été érigé ce sanctuaire eucharistique et franciscain.

Au nom de Monseigneur l'Archevêque de Québec, dont je suis l'humble mandataire, au nom du Père vénéré

que je vois à votre tête et qui est l'ange terrestre de cette église comme saint Antoine dont vous avez pu admirer la statue en est l'ange céleste, au nom de la Communauté des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, mes filles spirituelles bien-aimées et vos sœurs en saint François, je vous souhaite la plus cordiale et la plus reconnaissante bienvenue.

Je ne suis nullement surpris que vous vous soyez sentis attirés vers cette église, tout inachevée qu'elle soit encore. Son double titre, son double caractère de sanctuaire eucharistique et franciscain, était fait pour parler à vos cœurs de tertiaires, pour en éveiller les fibres les plus sensibles et les plus sympathiques.

Ce sanctuaire, vous le savez déjà, est avant tout un sanctuaire eucharistique, et son histoire, qui ne date pourtant que d'hier, est déjà merveilleuse. Je n'ai pas le temps de vous la raconter. Qu'il me suffise de vous dire qu'il doit son existence, ses ornements et sa beauté, à un élan de dévotion et d'amour qui se traduit tous les jours par des miracles de charité.

Québec, le vénérable berceau de la foi dans l'Amérique du Nord, l'Eglise de Québec, mère de tant d'autres églises, et l'initiatrice de tant de pieuses entreprises, n'avait pas encore de sanctuaire spécialement consacré à l'Adoration du Très Saint Sacrement. L'heure voulue par la Providence semblait se faire attendre pour cette œuvre, la plus belle pourtant de toutes les œuvres de piété, et dont les fruits, pour n'être pas toujours visibles, n'en sont que plus certains et plus précieux.

Ce n'est pas, certes, que Québec manquât d'âmes éprises d'amour pour le Dieu de l'Eucharistie et dévouées à ses intérêts les plus chers. Depuis un certain temps déjà un groupe important de dames pieuses, parmi lesquelles j'en sais une dont le nom sera écrit en lettres d'or dans

les fastes de cette église, avait sollicité et obtenu de l'autorité diocésaine la promesse que dans un avenir assez prochain une communauté de femmes étrangère à notre pays serait chargée de l'adoration du Saint Sacrement.

Tout semblait donc être prêt pour cette œuvre de bénédiction par excellence. Il ne manquaït plus que les adoratrices officielles, et l'on pouvait croire et espérer qu'elles ne tarderaient pas à venir.

Un jour elles arrivent en effet, ces femmes bénies ; ou plutôt, devrais-je dire, un jour on découvre qu'elles sont déjà arrivées ; mais ce ne sont pas celles qu'on attendait, et on ne les connaît pas, et elles-mêmes, pauvres voyageuses battues par la tempête, sont loin de soupçonner où les conduit une Providence parfois difficile à suivre dans ses voies, mais toujours sage, toujours juste, toujours maternelle.

Ici, mes Frères, se montre bien visiblement l'action de Dieu. Ce sont les fils de saint François, les Pères Récollets, qui les premiers autrefois apportèrent à Québec le Dieu de l'Eucharistie ; ce sont des filles de saint François qui, contre toute attente et même à leur insu, seront choisies trois siècles plus tard, pour former autour du Dieu de l'Eucharistie une garde d'honneur et d'amour.

Je ne vous raconterai pas en détail l'histoire de leur arrivée ; je ne vous dirai pas les péripéties et les angoisses par lesquelles passèrent ces vaillantes fondatrices, depuis le moment où elles débarquèrent sur nos rives jusqu'à celui où d'étape en étape, conduites par des voies qui semblaient bien étranges et qui pourtant n'étaient autres que les voies de Dieu, elles vinrent définitivement planter leur tente sur ces hauteurs historiques, où Notre-Seigneur lui-même avait résolu de placer son trône. Disons seulement qu'en vraies filles de saint François, les fondatrices de ce monastère supportèrent avec un héroïsme sans égal

les plus dures épreuves, physiques et morales, qui aient jamais marqué les débuts d'une communauté sur une terre étrangère.

" Merveille évidente que cette fondation, m'écrierai-je en empruntant les paroles de votre Révérend Père Gardien dans la délicieuse allocution qu'il adressa des degrés mêmes de cet autel au pèlerinage des dames du Saint Sacrement de Montréal, il y a quelques semaines à peine, merveille évidente que ne comprennent pas ceux qui ne voient que les faits isolés et ne croient qu'au hasard, mais qu'admirent dans le ravissement ceux qui croient à la Providence et l'adorent dans l'histoire. "

Le doigt de Dieu est ici. Tout est merveilleux dans cette fondation, tout est conduit par une main invisible, plus forte, plus sûre que la main des hommes. Merveilleux le départ de France des nouvelles fondatrices pour un pays qui devait leur être si sympathique, où cependant les attendait tout d'abord la plus cruelle comme la plus inexplicable des déceptions. Merveilleux leur établissement dans ce quartier, le plus beau de notre ville, auquel dans leur humilité elles étaient loin de songer, et d'où semblaient devoir les exclure leur pauvreté, leur complet dénuement, les préjugés de toutes sortes que tout d'abord on avait conçus contre elles. Merveilleux le choix de ce site fait un peu au hasard, déterminé par des circonstances tout à fait accidentelles, et que de récentes recherches historiques dont les conclusions sont inattaquables, viennent d'identifier comme l'endroit précis où s'est livrée la fameuse bataille des Plaines d'Abraham. Ici même, sur l'emplacement occupé par cette église, fut rangée en ligne de combat la petite armée de Montcalm, et le sol que nous foulons a bu à longs traits le plus pur sang français et catholique. Merveilleux encore le développement extraordinaire de cette communauté qui, dans l'espace de si peu

d'années, sans ressources matérielles, par la seule attraction d'une règle sévère, d'une vie de mortification et de pénitence, s'est accrue de près de cent membres sans compter les sujets qu'elle a envoyés dans presque tous les pays du monde. Merveilleuse la construction de cette église, commencée péniblement avec les aumônes des pauvres, et qui, dans sa simplicité, se révèle tout d'un coup — pourquoi ne le dirais-je pas, puisque tout le monde le proclame ? — l'un des plus beaux temples du pays entier.

Merveilleux, ajouterai-je en finissant, le concours qui se fait déjà vers ce sanctuaire, avant même qu'il soit livré officiellement au culte public, merveilleuses les destinées qu'on lui prédit, et les fêtes qu'on lui prépare et qui seront dignes sans doute de ce centre naissant d'œuvres eucharistiques.

Votre présence ici aujourd'hui, mes Révérends Pères, est de bon augure et semble bien propre à confirmer nos prévisions et à nous faire concevoir les plus douces espérances. Québec, nous pouvons le dire en toute assurance, puisque ce n'est plus un secret, saluera bientôt votre retour permanent dans ses murs. Parmi les œuvres nombreuses qui vous y attendent, l'une des plus importantes sera celle de ce sanctuaire. Les filles de saint François dont la garde m'est si chère, auront encore, par leurs vœux, par leurs prières, par leur fidélité à leur séraphique Père, accompli ce miracle de renouer la chaîne un instant brisée des traditions franciscaines, de préparer le terrain aux Pères du Premier Ordre, de contribuer puissamment à ramener dans la bonne vieille ville de Champlain les frères et les héritiers naturels de ceux qui en furent les premiers apôtres. Puisse ce vœu de nos cœurs être bientôt exaucé !

ALLOCUTION

SUR

Saint François d'Assise et le Tiers-Ordre

PRONONCÉE DANS

L'ÉGLISE DES PÈRES FRANCISCAINS

A MONTRÉAL

LE 4 OCTOBRE 1901

Misericordia et veritas obviaverunt sibi ; Justitia et pax osculatæ sunt.
La miséricorde et la vérité se sont rencontrées ; la justice et la paix se sont donné un baiser fraternel.
Ps LXXX, 11.

Mes chers amis,

Je ne veux pas commencer cet entretien sans vous exprimer tout le plaisir que j'éprouve à prendre la parole devant une aussi belle assemblée de frères et de sœurs en saint François, en une aussi solennelle occasion que celle de la fête de saint François lui-même, dans cette église dédiée au patriarche d'Assise, et dont la beauté simple et artistique à la fois, proclame si haut le zèle et le dévouement des Tertiaires de Montréal.

Mon plaisir est d'autant plus grand qu'en jetant les yeux sur cet auditoire, j'y reconnais facilement les figures amies que j'ai eu tant de bonheur à rencontrer dans un

autre sanctuaire franciscain qui m'est extrêmement cher, l'église du Très Saint Sacrement à Québec. Aussi vais-je vous parler avec la même apostolique liberté et la même cordiale simplicité que que si j'avais devant moi l'auditoire ordinaire auquel je suis habitué depuis six ans dans l'église de nos Sœurs Franciscaines de la vieille capitale.

J'ai pris pour texte deux paroles du saint roi David dont le sens prophétique se projette mystérieusement sur les meilleures œuvres divines, et qui me paraissent s'adapter d'elles-mêmes à l'idée générale de l'entretien que je vous ai destiné. *La miséricorde et la vérité se sont rencontrées ; la justice et la paix se sont donné un baiser fraternel.*

Tout le monde admet en effet que l'époque où nous vivons est en proie aux plus graves commotions sociales, parce que la justice, la paix, la charité ne règnent plus. A mesure que le monde s'écarte davantage des enseignements de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son Eglise, nous voyons surgir entre les différentes classes de la société les plus terribles conflits, et le monde semble se partager en deux camps irréductiblement opposés. D'un côté la richesse publique accumulée dans les mains d'un petit nombre d'hommes, le luxe effréné, la soif du plaisir et de la jouissance, l'absence trop fréquente de toute règle de justice et de miséricorde. D'un autre côté, la masse des travailleurs, des déshérités, des pauvres, souvent impatients de leur sort, et enclins à se laisser entraîner aux plus fâcheux excès.

Comment réconcilier ces deux extrêmes ? Comment reconstituer le monde sur les bases que le divin législateur du monde lui a données ? Comment faire de l'humanité entière ce qu'elle doit être dans les desseins de son Créateur et de son Sauveur, une immense et véritable fraternité régie par les principes et les lois sacrées de

l'Évangile ? Comment réaliser cette société idéale où la miséricorde et la vérité se donnent la main et où la justice et la paix s'embrassent comme des sœurs ? — Telle est la question qui se pose devant nous.

***

Mes Frères, ce sera l'éternel honneur du grand Saint dont nous célébrons aujourd'hui le glorieux anniversaire, d'avoir, par ses enseignements, ses exemples et ses institutions, contribué puissamment à résoudre ce problème redoutable.

François d'Assise vivait au treizième siècle. Mais ce flambeau radieux, cet astre étincelant, qu'un grand poète et un grand tertiaire, Dante Alighieri, compare au soleil qui luit sur notre monde matériel, après avoir dissipé les ténèbres de son temps, jette sur notre époque de telles clartés qu'on le croirait allumé d'hier, de la main de Dieu même, pour éclairer la marche de la société actuelle au milieu des difficultés qui l'entourent et des périls qui la menacent.

Aujourd'hui comme alors, le puissant et le faible ont besoin d'être rappelés aux justes notions de leur état respectif. Aujourd'hui comme alors, le riche abuse trop souvent de sa position et de sa force pour pressurer le pauvre, et le pauvre, égaré par de faux docteurs, oublie les règles et les devoirs de la patience chrétienne. A l'un et à l'autre saint François prêcha la justice, la réconciliation, et la paix dans la pratique plus exacte des lois et des préceptes de l'Evangile.

On a dit avec raison que François d'Assise a été comme une nouvelle incarnation du divin Sauveur lui-même. Jamais homme en effet ne s'est plus rapproché, dans ses exemples, sa doctrine, ses œuvres, et jusque dans sa per-

sonne, du modèle par excellence de tous les chrétiens.

Il apparut au monde à une époque où, comme de nos jours, les lois chrétiennes étaient mises en oubli par un très grand nombre. Le temps où il vécut et celui où nous vivons offrent sous ce rapport les traits les plus frappants de ressemblance. A la lumière de l'histoire, le grand Pape qui gouverne actuellement l'Eglise le constate dans l'une des encycliques qu'il a consacrées au Patriarche Séraphique et aux institutions franciscaines.

" Comme au temps où vivait saint François, dit-il, la divine charité est affaiblie de nos jours, et il règne un grand relâchement dans l'accomplissement des devoirs chrétiens. Beaucoup passent leur vie à la recherche avide du bien-être et du plaisir. Enervés par le luxe, ils dissipent leur bien, convoitent celui d'autrui. Ils exaltent la fraternité, mais ils en parlent beaucoup plus qu'ils ne la pratiquent. L'égoïsme les absorbe, et la vraie charité pour les petits et les pauvres diminue tous les jours. " Plus loin, le Pape, parlant des démagogues et des faux docteurs, jette ce cri attristé : " Ils approuvent, s'écrie-t-il, la violence et la sédition dans le peuple ; ils mettent en avant le partage des biens ; ils flattent les convoitises des nécessiteux ; ils ébranlent les fondements de l'ordre civil et domestique."

Tel est, dans ses principaux traits, le tableau que trace Léon XIII des maux et des erreurs de notre temps qu'il compare avec le siècle de saint François d'Assise.

Je sais, — et je me hâte de le dire, — que l'état de choses décrit et déploré par le Pape n'existe guère dans notre pays si profondément chrétien. Dieu veuille qu'il ne parvienne jamais à s'y implanter foncièrement. Le danger néanmoins n'est pas chimérique ; et il semble pour nous d'autant plus sérieux que partout dans la vieille Europe, et tout près de nous au delà des frontières, s'étale au grand jour la réalité des maux signalés par le Chef vigilant de

la société chrétienne. Il importe donc, pendant qu'il en est temps, de nous prémunir et de nous mettre en garde contre ce qui, ailleurs, cause tant de désastres et amoncelle tant de ruines.

Or, aux dangers de l'heure actuelle il n'y a pas de remède plus sûr et plus efficace (c'est encore Léon XIII qui le proclame) que les enseignements et les institutions de l'homme suscité de Dieu au moyen âge pour partager avec le grand Patriarche saint Dominique la gloire de retenir le monde chrétien sur le bord de l'abîme, de le sauver en prêchant de nouveau l'Evangile et en ramenant à ses principes toutes les classes de la société.

La part qui revient à saint François dans cette croisade contre les désordres et les injustices de son temps, dans cette révolution pacifique qui changea la face du treizième siècle, est immense. Ce fut comme une nouvelle conversion du monde au christianisme.

Et ce qu'il y a de merveilleux, et de providentiel dans la mission de saint François, c'est que, par une ressemblance singulière avec la mission du Sauveur lui-même, l'influence qu'il exerça sur son époque s'est prolongée d'une manière admirable à travers les siècles. Les institutions qu'il fonda, toutes imprégnées du même esprit de justice, de charité, de fraternité chrétienne, sont encore, seront toujours un boulevard inébranlable de l'ordre domestique et social. Comme l'Evangile dont elles sont le résumé et la mise en pratique, comme l'Eglise à laquelle elles servent de rempart et de défense, ces institutions sont impérissables. On peut les attaquer, les méconnaître, les calomnier, on peut les paralyser pour un temps : on ne parviendra pas à les entamer et à les faire disparaître.

Elles participent au caractère d'indestructibilité et d'intarissable fécondité dont Dieu a marqué son Eglise.

Il y aura bientôt sept siècles que la poussière de saint

François dort au berceau même de la famille franciscaine, dans le silence du tombeau, et l'œuvre du Pauvre d'Assise n'a pas vieilli. Elle est toujours jeune, toujours débordante de vie et de sève. Après avoir essuyé les plus violents orages, non seulement l'arbre séraphique n'a rien perdu de sa verdeur, mais il s'étend et se ramifie de toutes parts et pousse dans toutes les directions les tiges les plus vigoureuses et les rameaux les plus florissants. C'est à peine, mes Frères, si vous pourriez compter les instituts, les communautés, les familles religieuses tant d'hommes que de femmes qui, sous divers noms et sous divers costumes, se rattachent aujourd'hui au vieux tronc franciscain et relèvent de la règle séraphique.

Et, — chose qui ne peut s'expliquer que par un dessein particulier de la Providence, — ces institutions franciscaines qui couvrent la surface du globe, présentent un cachet d'actualité qui frappe les esprits sérieux et bien pensants, non seulement parmi les catholiques, mais même au milieu de nos frères séparés. Saint François, né en plein moyen âge, est encore l'homme de notre temps. Et eût-il vécu de nos jours que son influence ne pourrait être plus féconde. Son éloge est dans toutes les bouches ; pour l'admirer, pour l'aimer, il suffit d'être chrétien, et l'un des plus éloquents panégyriques du grand Saint est tombé de la plume enthousiaste d'un auteur protestant. C'est cet auteur qui a écrit, après tant d'autres, et d'accord en cela avec le Pape lui-même, que si notre siècle malade peut être sauvé, c'est saint François d'Assise qui le sauvera.

***

Il le sauvera en particulier par le Tiers-Ordre.

Au treizième siècle, le Tiers-Ordre, œuvre de génie,

et création populaire par excellence, exerça une influence décisive sur la société chrétienne. Saint François, en le fondant, en le mettant à la portée des deux sexes, de toutes les conditions et de tous les âges, voulait sans doute la sanctification individuelle des chrétiens de son temps et des temps à venir. Le monde d'alors, comme le monde d'aujourd'hui, avait besoin de sacrifice et d'expiation ; et le pieux fondateur l'appela en effet l'*Ordre de la Pénitence.* Mais saint François désirait en même temps l'émancipation des masses populaires tenues dans l'oppression par des seigneurs qui vivaient au sein du luxe et de l'opulence, et dont le cœur était de fer comme leur armure ; et il voulait de plus mettre à la disposition de l'Eglise une milice bien organisée, active, dévouée, toujours prête à combattre pour ses droits et ses intérêts sacrés. Aussi l'histoire de ce temps-là nous montre-t-elle les premiers Tertiaires luttant à la fois pour l'affranchissement du peuple contre les seigneurs féodaux et pour la liberté de l'Eglise contre les princes temporels. Et, dans cette double lutte, leur succès fut tel qu'il arracha à l'un des plus fameux oppresseurs cet aveu significatif : " L'institution franciscaine est plus redoutable que de nombreuses armées. On ne trouve plus personne qui n'en fasse partie. "

Quel merveilleux spectacle !

Avec sa robe de bure, emblème de la pauvreté, son humilité profonde, sa simplicité charmante, François d'Assise n'a qu'à se montrer pour captiver les cœurs, et attirer à lui d'immenses multitudes. Elevant la voix au milieu des gémissements universels, il prêche le détachement des choses d'ici-bas, la réconciliation sociale sous un même étendard, autour d'un même signe de ralliement et de salut, la croix du Christ Sauveur. Il se constitue hardiment l'avocat des faibles, le défenseur des opprimés, le vengeur de la justice foulée aux pieds par les grands.

Bénie et encouragée par l'Eglise dans la personne de son Chef, la mission de saint François produit partout de tels résultats et accuse une telle efficacité qu'elle rappelle la mission de l'Eglise elle-même aux premiers jours de son existence, alors que les chrétiens ne formaient qu'une famille, et qu'ils s'aimaient et se secouraient comme des frères.

En dehors de la révolution opérée dans le monde par les premiers apôtres de l'Evangile, l'histoire, que nous sachions, n'offre pas un autre exemple de rénovation sociale et religieuse aussi complète.

Or, mes Frères, ce que le Tiers-Ordre a fait pour un autre âge, il est appelé à le faire pour notre époque affligée de maux semblables et plus graves encore. C'est la pensée exprimée avec tant d'insistance par Léon XIII, lorsque dès le début de son pontificat, il présente et il recommande à tous les fidèles la Règle du Tiers-Ordre comme l'un des plus sûrs moyens de régénérer les individus, la famille, et le corps social tout entier.

Nous connaissons tous le songe fameux du Pape Innocent III. Dans une apparition miraculeuse, ce grand Pontife vit François soutenir de ses épaules les murailles chancelantes de la Basilique de Latran, mère et maîtresse de toutes les églises. Le sens de cette vision était clair. Le Pape comprit que François devait être un ferme appui, une colonne inébranlable de la chrétienté. A voir en quels termes et avec quelle instance Léon XIII, dans plusieurs encycliques consécutives, et dans d'autres actes solennels, en appelle aux institutions franciscaines, au Tiers-Ordre surtout, pour conjurer les périls qui menacent le monde chrétien, et pour ramener sur la terre le règne de Jésus-Christ, ne dirait-on pas que cet illustre successeur d'Innocent III a eu lui aussi quelque vision du même genre ? Ce qui est sûr et ne saurait manquer de frapper tous les esprits, c'est le rôle religieux et social que ce Pape attribue

au Tiers-Ordre, " pour peu, dit-il, qu'on le comprenne et qu'on l'applique comme il doit l'être. "

Le Chef de l'Eglise ne peut parler ainsi sans une assistance particulière du Saint-Esprit. Il voit les choses de haut ; il comprend mieux que personne les besoins de la société ; il sait, dans sa suprême sagesse, les remèdes applicables et les mieux appropriées aux maux dont nous souffrons. Il est le juge compétent de la situation du monde chrétien, et il proclame que ce qu'il faut à notre société malade, pour qu'elle n'achève pas de s'abîmer dans un nouveau et honteux paganisme, c'est un retour sincère à l'Evangile, à l'esprit de l'Evangile qui est un esprit de justice, de charité, de paix, de fraternité véritable.

Or, qu'est-ce donc, mes Frères, que le Tiers-Ordre, si ce n'est en définitive l'application des maximes de l'Evangile à toutes les conditions, et aux situations très diverses de la vie chrétienne ?

Laissons parler Léon XIII s'adressant, dans la personne des évêques, à l'Eglise universelle :

" Au milieu de tant et de si grands périls, il y a lieu d'espérer beaucoup des institutions franciscaines ramenées à leur état primitif. Et si les œuvres qui dépendent de ces institutions, florissaient, la foi, la piété, l'honnêteté des mœurs chrétiennes fleuriraient avec elles... Les hommes unis par les liens de la fraternité, s'aimeraient davantage entre eux, et ils auraient pour les pauvres et les indigents, qui sont l'image de Jésus-Christ, tout le respect convenable. "

Plus loin, le Pape aborde la question sociale : " La question, dit-il, des rapports du riche et du pauvre, qui préoccupe tant les économistes, sera parfaitement réglée du jour où l'on aura compris qu'aucune personne humaine, si humble soit-elle, ne manque de dignité ; que le riche doit être miséricordieux et généreux, le pauvre content de son sort et de son travail; que ni l'un ni l'autre ne sont nés

pour des biens périssables, et que celui-ci doit aller au ciel par la patience, celui-là par la libéralité. " Et, pour réaliser un état de choses aussi désirable, le Pape demande aux évêques de l'univers catholique d'encourager de toutes leurs forces le Tiers-Ordre de Saint-François, " afin, ajoute-t-il, que le monde chrétien tout entier soit ramené du désordre à la paix, de la perdition au salut, par l'influence et le bienfait du Saint d'Assise. "

Quiconque se rend bien compte des fonctions du Pape dans l'Eglise de Jésus-Christ ne peut manquer de saisir la haute gravité de ces paroles. Elles ne laissent subsister aucun doute sur le rôle providentiel de saint François à une époque comme la nôtre où le monde éprouve un si grand besoin d'une vaste réforme sociale fondée sur les enseignements de l'Evangile. En recommandant aux catholiques de marcher sur les traces du Saint d'Assise, le chef de l'Eglise montre bien tout ce que renferment de ressources inexploitées, de saines et salutaires énergies, pour le renouvellement de notre société, les institutions de saint François.

Aux divisions, aux haines qui dévorent l'humanité et qui tendent de plus en plus à la scinder en deux camps ennemis et irréconciliables, le Pape signale comme remède efficace l'esprit et la règle de l'homme apostolique qui embrassait dans une même tendresse la créature raisonnable rachetée par le Christ, les astres du firmament, les oiseaux du ciel, les bêtes des bois, sortis des mains de Dieu, et jusqu'aux fleurs de la prairie, qu'il appelait gracieusement ses sœurs. La paix et la tranquillité publique, la vraie fraternité chrétienne sortent du Tiers-Ordre franciscain comme les rejetons d'une racine féconde. Semblables à ces premiers chrétiens dont la charité mutuelle frappait d'admiration les païens eux-mêmes, les fils de saint François, s'ils sont fidèles à l'esprit de leur Séraphique Père,

ont pour mission de ressusciter dans le monde cet amour réciproque qui devrait unir tous les enfants d'un même Créateur, tous les disciples d'un même Sauveur, et d'opérer ainsi, d'après l'idéal évangélique, le rapprochement des diverses conditions sociales. *Misericordia et veritas obviaverunt sibi. Justitia et pax osculatæ sunt.* C'est la justice et la charité si bien apprises à l'école franciscaine, qui ramèneront dans le monde l'harmonie des cœurs et la concorde des peuples.

***

Mes Frères et chers Tertiaires, que je vois devant moi en si grand nombre, et si attentifs à mon humble parole et à qui je suis heureux de m'adresser tout particulièrement, vous pouvez déduire aisément de ce que je viens de dire la nature et la grandeur du rôle que vous avez à remplir dans la milice où vous êtes placés.

Par un dessein tout miséricordieux de la Providence qui veille avec tant d'amour sur notre pays, nous avons vu renaître, dans cette ville populeuse d'abord, puis dernièrement au sein de ce vieux Québec qui a toujours chéri le souvenir des bons Pères Récollets, le Premier Ordre de saint François, c'est-à-dire la plus importante des œuvres franciscaines dont Léon XIII attend de si heureux effets pour le renouvellement du monde chrétien.

Sans doute, et il est juste de le dire, les institutions franciscaines ne s'étaient jamais complètement éteintes au Canada. En dépit de l'absence prolongée et nécessitée par le malheur des temps des Pères du Premier Ordre, le Tiers-Ordre s'y était maintenu dans la pureté de l'esprit séraphique. Mais aujourd'hui, grâce à la réintégration si vivement désirée des fils aînés de saint François, dans les deux principaux centres de notre catholique province,

nous pouvons dire que le Tiers-Ordre est entré dans une ère nouvelle et brillante. Les Tertiaires forment actuellement une armée imposante par le nombre, remarquable par la discipline, admirable de régularité, d'esprit religieux et de zèle chrétien.

Vous êtes, Tertiaires de Montréal, les bataillons les plus aguerris de cette milice sacrée, et vous avez l'immense avantage de marcher sous la direction immédiate, personnelle, de vos chefs naturels, les Pères du Premier Ordre. Conduits par eux, recevant d'eux l'inspiration, l'enseignement et l'exemple, vous vous appliquerez sans doute tout d'abord au devoir sacré de votre sanctification personnelle, puisque la règle séraphique est avant tout une règle de vie vraiment chrétienne. Mais vous ne devez pas oublier non plus que saint François a voulu que le Tiers-Ordre fût une force organisée mise au service de l'Eglise et de toutes ses causes. Vous ne devez pas oublier que Sa Sainteté Léon XIII compte sur la diffusion, l'influence et l'action du Tiers-Ordre pour ramener le monde chrétien tout entier, ce sont ses propres expressions, " du désordre à la paix, et de la perdition au salut. "

Soyez donc en toute circonstance, et sur tous les théâtres, de vrais fils de saint François ; montrez-vous partout et toujours imbus de son esprit, animés de son zèle, et travaillez sans relâche, selon la mesure de vos forces et dans la sphère qui vous est propre, à faire régner autour de vous la justice, la charité et lapaix. C'est, je crois l'avoir suffisamment démontré, votre devoir présent, et ce sera, j'en ai l'assurance, le gage consolant et le fondement glorieux de votre bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.



Réflexions pour le Jeudi-Saint au soir

16 AVRIL 1908.

O Crux, ave, spes unica.
O Croix notre unique espérance, je te salue.

Une même pensée, mes Frères, un même solennel souvenir nous rassemble dans cette église en deuil. Nous sommes ici pour célébrer dès ce soir (et à juste titre, puisque l'agonie et la passion de Jésus-Christ commencent ce soir même), pour célébrer la mémoire de la mort de notre bien-aimé Sauveur. Et vous attendez de moi qu'aux pieds du divin Agonisant je me fasse l'interprète des sentiments qui surabondent dans vos âmes.

Il est sans doute arrivé à plusieurs d'entre vous de se trouver au lit de mort de quelque être tendrement aimé qui vous a prodigué des trésors d'affection et de tendresse, d'un père, d'une mère, d'un frère, d'un véritable et saint ami. A ce moment, quels souvenirs ont envahi vos âmes, et aussi peut-être quels regrets de n'avoir pas assez reconnu la bonté, les avis, les conseils, l'affection de l'être chéri que vous alliez perdre ! Je voudrais qu'auprès du lit funèbre de Notre cher Sauveur, Dieu mît en chacun de nous des sentiments semblables ; et pour vous a der à entrer dans ces dispositions, je m'arrêterai à trois pensées que nous allons méditer ensemble : Les souffrances et la mort de Jésus, ce sont les souffrances et la mort de notre ami ; ce sont les souffrances et la

mort de notre frère ; ce sont les souffrances et la mort de notre Dieu.

O Crux, ave.

I

Puis-je vous apprendre quelque chose, mes Frères, en vous disant que les souffrances de Jésus sont les souffrances de votre ami, du premier ami de vos âmes, de celui qui sera aussi le dernier, et dont les tendresses vous suivront sûrement au-delà du tombeau ?

Qu'est-ce que l'amitié parmi les hommes ? C'est un contrat spirituel formé entre deux âmes qui se promettent librement de s'aimer et de se soutenir toujours. Quelle profondeur, quel charme, quelle force, quelle vertu dans une franche et grande amitié ? Un ami véritable vous accompagne dans la vie, marche avec vous, veille sur vous, vous avertit de vos fautes, vous tend la main pour vous en relever, vous félicite de vos bons efforts, vous aide à les continuer, vous encourage à bien faire. Un ami véritable partage vos joies et vos douleurs, jouit, pleure, souffre, combat avec vous, et n'hésite pas, s'il le faut, à se sacrifier pour vous.

Et maintenant, s'il en est ainsi, et si telle est vraiment l'amitié sincère, quel ami je vous le demande, pourrez-vous comparer au Sauveur Jésus ?

En est-il de plus ancien dans l'histoire de votre âme ? Vous étiez à peine en ce monde, et déjà une goutte de son sang jaillissait sur votre front et vous restituait vos droits d'enfant du Ciel. Dès lors il se liait à vous par le contrat d'une fidélité immortelle, contrat dont rien ne pourrait briser le sceau que votre propre ingratitude et votre inexcusable trahison.

Rappelez-vous les grâces de votre enfance chrétienne,

de vos premiers combats, de vos premières victoires. Rappelez-vous la grâce incomparable de votre première communion, alors que Notre-Seigneur vous prenait sur sa poitrine comme l'apôtre saint Jean dans la dernière Cène.

Puis, vous êtes entré dans les secrets de l'ami, dans l'amitié familière de Jésus. Lui avez-vous été fidèle, il vous a comblé de biens; l'avez-vous trahi, comment s'est-il vengé ? En vous tendant les bras,et en bénissant vos repentirs.

Il a fait plus que cela. Il vous a donné cette preuve d'amour extrême de livrer sa vie pour vous. Le contrat d'amitié qu'il a fait avec vous, il l'a scellé de son sang.

Voilà l'incomparable ami dont nous contemplons ce soir l'agonie sanglante, à la mort duquel nous assistons par la pensée, par le souvenir, et avec qui nous sympathisons par mille sentiments d'amour, de regret, de repentir, et par de nouvelles et sincères promesses d'attachement et de fidélité.

II

Si cruel que soit le spectacle des souffrances et de la mort d'un ami, il en est un plus déchirant encore : c'est le spectacle des souffrances et de la mort d'un frère.

La nature alors ajoute aux angoisses de l'âme une sorte de souffrance physique et comme un déchirement particulier. Le sang de votre frère, c'est votre sang ; sa chair, c'est votre chair. Dans les douleurs que vous contemplez, dans la lutte suprême dont vous êtes témoin, je puis dire qu'il s'élève des sources mêmes de votre vie un cri d'angoisse inexprimable, témoignage d'une sympathie fondée sur la nature même et qui est le propre ouvrage de Dieu. Ce frère qui est là sur son lit de mort et qui va bientôt échapper à votre étreinte, il emporte avec lui dans la tombe quelque chose de vous-même.

Eh bien! mes Frères, voilà une juste image de ce que nous devons tous éprouver en contemplant la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car saint Paul nous le dit dans son épître aux Corinthiens : " Vous êtes le corps du Christ, et les membres d'un membre. " Jésus est directement, véritablement, substantiellement notre frère ; il est uni à chacun de nous par les liens d'une même naissance, de la même nature, du même sang.

Ne trouvez pas que cette doctrine soit trop forte. Elle est le fond même de la théologie de saint Paul. Ce grand apôtre ne craint pas d'appeler Jésus " le premier d'entre ses frères, " et entrant dans le détail des effets surprenants de cette fraternité : " Nous sommes, dit-il, les membres de son corps, nous sommes de sa chair et de ses os. " Il revient cent fois à cette doctrine qu'il résume enfin par ce mot : " Il y a bien des membres divers, mais tous ces membres ne sont qu'un seul corps, et ce corps est le Christ. "

Saint Paul ne pouvait mieux établir le mystère de notre unité fraternelle avec Jésus. D'autre part, le Sauveur lui-même nous en révèle la raison et le motif suprême, quand il dit à son Père : " Mon Père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient avec moi. "

C'est là en effet toute la raison de cette fraternité.

Jésus sera notre frère sur la terre, afin que nous soyons ses frères dans le ciel. Il prendra notre chair misérable en ce monde, afin que nous ayons droit à l'héritage des enfants de Dieu. Il nous montrera son corps sanglant attaché à la croix, pour que nous ayons la grâce, glorieux nous-mêmes, de contempler un jour ce même corps glorieux assis sur les trônes éternels à la droite de Dieu son Père.

Voilà le secret profond, le secret admirable de cette communauté de nature, de chair et de sang, que Jésus-Christ veut avoir avec nous.

Mais ne nous y trompons pas, il y a à cette fraternité une condition essentielle : pour avoir droit de nous réclamer de Jésus-Christ dans la gloire, il faut que nous l'ayons suivi dans le combat, dans l'épreuve, sur la route du Calvaire, dans l'ignominie de la Croix.

Entrons donc en partage des souffrances de notre adorable et divin Frère. Souffrons avec lui en cette heure désolée, et tournés vers lui, disons-lui du fond de nos âmes : " O Frère, ô divin Frère, en cette heure de votre agonie, nous ne voulons pas vous quitter. Ce que vous êtes, nous le sommes avec vous. Nous souffrons avec vous ; votre soif nous dévore ; vos plaies nous déchirent ; vos défaillances nous abattent ; votre croix est notre croix, votre agonie notre agonie, votre mort notre mort."

III

Les souffrances de Jésus sont les souffrances d'un ami, nos cœurs ont compris cette pensée. L'agonie de Jésus est l'agonie d'un frère, et à ce seul mot, c'est notre être tout entier qui frémit. Mais la mort de Jésus est la mort d'un Dieu, et j'avoue qu'ici notre raison même se trouble, tremble, et hésite à plonger dans un si profond mystère.

C'est bien vrai pourtant. Celui que nous contemplons suspendu à la croix, souffrant et mourant, celui-là même est Dieu.

Il le fallait, pour vous, pour moi.

Sans arrêter ma vue sur les abîmes d'infamie où était tombée l'humanité avant la venue du Rédempteur, sans regarder ces monstres humains qui, dans tous les temps, ont pour ainsi dire pris à cœur d'élever entre la justice divine et la terre d'insurmontables barrières, sans rappeler surtout cette prévarication universelle que tous les sacrifices des hommes sont impuissants à effacer devant

Dieu, je ne regarde que moi, je n'en appelle qu'à moi-même, je n'en juge que par moi, et en face de la justice de Dieu que j'ai provoquée, en face de l'injure infinie que j'ai faite à la bonté, à la sainteté de Dieu, que puis-je faire autre chose que de m'ensevelir sous la honte de mes fautes dans un désespoir absolu de me pouvoir jamais racheter, fût-ce par le sacrifice volontaire de ma vie ?

Mais que vois-je, qu'entends-je en ce jour et à cette heure même ? Quelle est cette victime humiliée qui se présente et entreprend de satisfaire pour moi, pour vous, pour tous ? " O Jésus attendu, Jésus prédit, Jésus désiré, si grande que soit votre charité, si profond que se révèle votre dévouement à nos malheurs, c'est en vain que vous serez attaché à la croix, si vous n'êtes pas Dieu! Si votre sang, si votre mort n'est pas d'un prix infini, votre chair immolée ne saurait réparer une offense infinie. "

Mais pendant que nous parlons ainsi, mes Frères, d'étonnantes clartés se lèvent devant nos regards.

Ce Jésus qui va mourir, il a prédit sa mort, il l'a fait prédire par les prophètes. Il meurt, mais sa mort, c'est lui-même qui l'a commandée. Il est sur la croix comme un prêtre est à l'autel. Il est à la fois la victime et le pontife, victime volontaire, pontife souverain.

Il meurt, mais il entoure sa mort de prodiges et de miracles : son dernier soupir semble jeter l'univers dans le trouble le plus profond. La nature entière proclame, à sa manière, que Celui qui meurt est son Roi.

Il meurt, mais c'est alors même qu'il triomphe de la mort.

A ces traits, qui ne reconnaîtrait la présence réelle et l'action toute puissante d'un Dieu ? Car prédire sa mort, commander à la mort, faire de la mort un instrument de vie, triompher de la mort au milieu même de sa victoire, ce n'est certes pas l'ouvrage d'un homme. C'est donc un

Dieu qui meurt sur la croix, et nous devons répéter avec le centurion frappé et stupéfié des choses qu'il a vues : " Celui-ci est vraiment le fils de Dieu. "

En face de cette Croix sur laquelle meurt notre ami le plus sincère et le plus fidèle, notre frère le plus aimant, notre Dieu si bon et si miséricordieux, pleurons ensemble, mes Frères et mes Sœurs, sur ses souffrances et sur sa mort, pleurons surtout sur nous-mêmes, sur nos péchés et nos ingratitudes.

Pleurez, âmes fidèles et dévouées, qui faites de la croix vos méditations de chaque jour, sur l'incrédulité d'un si grand nombre qui s'obstinent à ne pas reconnaître Jésus-Christ et qui, semblables aux Juifs du Calvaire, passent devant la croix en branlant la tête et défient outrageusement la divine Victime.

Pleurez sur les scandales et les crimes qui remplissent le monde. Que vos larmes, vos prières, vos expiations, apaisent la colère d'un Dieu si souvent et si douloureusement blessé dans son amour pour nous.

Mêlons tous, dans un même sentiment religieux, nos larmes et nos repentirs.

C'est le meilleur hommage que nous puissions rendre à la mémoire de Celui qui nous aima d'un cœur si grand, et dont tout le monde chrétien célèbre, comme une date immortelle, le mystérieux trépas.



Sermon de Prise d'Habit

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DU T. S. SACREMENT

LE 28 MAI 1908

Jesus autem diligebat Martham et sororem ejus Mariam.
Jésus aimait Marthe et sa sœur Marie.
JEAN, XI, 5.

Mes chères Sœurs,

Un incident de la vie de Notre-Seigneur va me fournir le sujet des courtes réflexions que je suis heureux de vous adresser, à vous qui avez le bonheur de revêtir ce matin le saint habit, et à la communauté tout entière.

Notre-Seigneur se trouvait un jour dans un village de la Judée appelé Béthanie.

Il avait là des amis qui lui étaient dévoués, Lazare, celui que plus tard il ressuscitera, et ses deux sœurs, Marthe et Marie. Il entra dans leur maison pour s'y reposer.

Les deux sœurs se hâtèrent aussitôt de lui témoigner leur bonheur et leur affection, chacune selon son tempérament et le penchant de son cœur.

Marthe s'accorde à peine la joie de saluer le Seigneur. Transportée par l'idée d'avoir chez elle et de servir le Maître bien aimé, elle court au travail, elle va, elle vient, elle veut tout préparer, tout orner, tout embellir, tout transformer dans la maison. Elle s'agite beaucoup. *Satagebat circa frequens ministerium,* dit l'Evangile, elle était

fort occupée à apprêter tout ce qu'il fallait. Ne vous semble-t-il pas voir d'ici son empressement ?

L'autre sœur, Marie, quand une fois son regard s'est arrêté sur le Seigneur, n'a plus rien dans le cœur que le ravissement de cette présence adorée. Comme l'amour porte Marthe à tout préparer pour Jésus, l'amour fixe Marie et l'enchaîne aux genoux de Jésus. Se tenant assise aux pieds de Jésus, nous dit le même Evangile, elle écoutait sa parole.

Mais Marthe, qui passe et repasse, commence à concevoir quelque ombrage, peut-être même une pointe de jalousie, de sa sœur Marie. Elle s'arrête un instant pour se plaindre. " Seigneur, dit-elle, ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse tout à faire ? De grâce, commandez-lui de m'aider. " Mais le Seigneur, au lieu de donner ce commandement, laisse tomber de ses lèvres ces belles et affectueuses paroles : " Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et te troubles pour beaucoup de choses ; il n'y en a pourtant qu'une de nécessaire : Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera point enlevée. "

***

Mes chères Sœurs, les récits de l'Evangile ont ceci de particulier qu'ils possèdent la grâce d'une actualité permanente et qui s'adapte à tous les temps.

Les deux sœurs Marthe et Marie sont disparues de la scène de ce monde ; mais le débat généreux et pacifique qui les divisait leur a survécu. L'amour de Jésus-Christ, aujourd'hui comme dans la maison de Béthanie, prend diverses formes et se manifeste de diverses manières. On peut dire cependant que ces formes et ces manières se réduisent à deux principales dont l'une a Marthe pour type et l'autre Marie pour modèle.

Le divin Maître, qui ne voulut pas blâmer Marie, mais au contraire l'encouragea dans son attitude d'adoration et d'extase, ne blâma pas non plus la diligente Marthe, mais approuva tacitement le zèle empressé qu'elle déployait pour lui faire une digne réception.

L'Eglise, héritière des enseignements et des sentiments de son divin Fondateur, approuve et bénit également les imitatrices des deux sœurs amies de Jésus. Les âmes fidèles et choisies qu'elle appelle à servir Notre-Seigneur dans sa personne sacrée ou dans la personne de ses pauvres, se sont toujours divisées en deux familles, dont l'une de beaucoup la plus nombreuse suit surtout l'exemple de Marthe, dont l'autre s'attache plus spécialement à imiter Marie.

Est-ce à dire que Marthe ne puisse pas, elle aussi, à certaines heures, prendre la place de Marie aux pieds de Jésus ? et que Marie elle-même soit à ce point égoïste dans la possession de son bonheur, qu'elle ne s'offre pas à remplacer sa sœur dans son service et à la laisser s'entretenir à son tour avec le divin Maître ? Non, mes Sœurs. En réalité les deux sœurs s'entendent, se comprennent et se complètent. Et si l'Eglise voit d'un œil réjoui certaines âmes privilégiées, dont l'attrait spécial les porte à se consacrer entièrement à une vie de prière, de contemplation, et d'expiation, et à faire ainsi contrepoids aux frivolités d'un monde qui ne prie pas ni ne songe guère à expier, elle bénit des mêmes bénédictions, et elle encourage des mêmes faveurs tous ces Ordres religieux, ces Instituts, ces Congrégations, ces Communautés innombrables dans leur variété, admirables dans leurs œuvres, qui sont l'élite de ses enfants, son honneur et sa gloire, et dans lesquels s'allient la prière la plus ardente, la contemplation même la plus haute, et le travail le plus actif et le plus généreux.

* * *

Or, parmi ces Instituts, je me demande, mes chères Sœurs, s'il en est d'autres que le vôtre qui sachent réunir d'une manière plus harmonieuse et plus parfaite l'attrait spécial de Marie et la brûlante activité de Marthe.

L'activité de Marthe. — Vous êtes Sœurs missionnaires. C'est votre titre par excellence, vous ne pourriez en désirer un autre ni plus noble ni plus beau, ni plus digne de notre respect ni plus en honneur auprès de l'Eglise, la grande missionnaire des âmes chargée par Notre-Seigneur de continuer jusqu'à la fin des temps la diffusion de l'Evangile. Investie d'une mission si haute, il est facile de comprendre que l'Eglise ait la plus tendre affection pour ceux et celles de ses enfants qui lui prêtent dans l'accomplissement de sa tâche le concours de leur travail et de leur dévouement.

Sœurs missionnaires ! Sait-on bien, dans le monde, même dans le monde chrétien, qui parfois parle de vous et vous juge sans vous connaître, sait-on bien ce que comporte de labeurs et de sacrifices cette vie des missions à laquelle vous vous préparez avec tant d'ardeur dans le silence et l'obscurité du noviciat ?

C'est une vie d'activité fébrile, d'émotions, de surprises de tous genres, de voyages lointains, pénibles, périlleux, de privations de toutes sortes, de souffrances physiques et morales, de dangers même pour vos jours.

Je ne charge pas le tableau. Je me contente de vous dire ce que vous connaissez déjà. Vous savez, par l'histoire même de votre institut, que le labeur qui vous attend comme missionnaires demandera de vous que vous déployiez tout ce que la nature fortifiée par la grâce, décuplée dans son activité par une charité héroïque et le zèle de la maison de Dieu, a pu mettre en vous d'énergie,

de courage, de résistance à la fatigue, d'ingéniosité et d'esprit d'entreprise. Ah ! si Marthe, la sœur de Marie, doit être regardée comme le type de la religieuse missionnaire, quelles Marthes vous devez être !

La Marthe de l'Evangile n'avait pas à sortir de chez elle pour servir Notre-Seigneur : vous serez appelées, vous, à quitter votre famille, votre pays, cette communauté qui est devenue pour vous comme une seconde famille que vous aimez à l'égal de la première. Vous serez appelées à servir votre Maître, l'époux spirituel de vos âmes, dans la personne des pauvres, des malades, des affligés, des délaissés de la terre, sur les plages les plus lointaines, dans des pays encore infidèles et barbares, où vous ne rencontrerez aucune trace de cette civilisation chrétienne qui a façonné votre esprit et votre âme, où vous vous trouverez en face d'idées et d'usages qui blesseront vos principes, vos sentiments et votre délicatesse. Des hôpitaux, refuge de toutes les misères, des orphelinats, asile de l'enfance délaissée, des léproseries, rendez-vous de toutes les horreurs, voilà, mes chères Sœurs, le champ d'action où, tout en soignant les misères du corps, vous soignerez et vous soulagerez les misères bien plus grandes des âmes.

Une vie plus occupée que sera la vôtre, je n'en connais pas ; une existence plus précaire au point de vue humain, et plus entièrement dépendante de la Providence divine, je ne puis en imaginer.

***

Aussi, — et je m'adresse à toutes et à chacune de vous, — semble-t-il difficile de comprendre que plongées comme vous le serez, comme vous l'êtes déjà, dans les mille sollicitudes de cette vie empressée, vous trouviez cependant le loisir de rester à certaines heures, à l'exemple de Marie,

aux pieds de Notre-Seigneur, recueillant en silence ses divines inspirations.

C'est ce que vous faites pourtant, — avec quel dévouement, avec quel amour, avec quelle sainte passion, avec quel immense profit spirituel, Dieu seul le sait, — c'est ce que vous faites devant le Saint Sacrement exposé le jour et la nuit à vos adorations. Ainsi, mes chères Sœurs, réalisez-vous, selon l'esprit même de votre Institut, l'union de la vie contemplative et de la vie la plus active, le double but que poursuit l'Eglise par ses innombrables communautés religieuses : la prière et les œuvres de charité. Vous êtes à la fois Marthe et Marie. C'est votre idéal. Et il n'en est pas qui s'adapte mieux aux exigences comme aux besoins de notre temps.

A l'égoïsme, à la cupidité, à la jouissance effrénée, vous opposerez l'héroïsme du dévouement et de la charité. A un monde qui a désappris le devoir de la prière ou qui oublie trop aisément la grande loi de la pénitence, vous donnerez l'exemple de l'oraison et de l'expiation.

Marthe et Marie : voilà bien ce que veut être, ce qu'est en effet une religieuse Franciscaine Missionnaire de Marie.

Et c'est en cela surtout qu'il faut admirer la sagesse de la grande chrétienne qui a fondé et organisé votre Institut.

Que Dieu donc bénisse vos généreux desseins, qu'il vous éclaire de ses lumières, qu'il vous soutienne de sa grâce, et qu'il vous accorde le don souverain de la persévérance. Ainsi soit-il.

Appendice



1913

Notice sur le Cardinal Persico

Par M. l'abbé Pâquet[1]

Les dernières dépêches d'Europe nous apprennent la mort du cardinal Ignace Persico, du titre de Saint-Pierre-aux-Liens, Préfet de la Sacrée Congrégation des Indulgences et des Saintes Reliques.

Le nom de ce Prince de l'Eglise est encore familier sans doute à un bon nombre de lecteurs de la *Semaine religieuse*, attendu que pendant trois ans il a appartenu au clergé du diocèse de Québec.

La carrière du Cardinal Persico a été longue et mouvementée.

Né à Naples en 1823, il entra dans l'Ordre des Mineurs Capucins, et fut envoyé de bonne heure aux Indes Orientales où il demeura un grand nombre d'années, soit à titre de simple missionnaire, soit comme vicaire apostolique et comme évêque.

Le climat meurtrier des Indes le força de revenir dans son pays natal. Il rencontra à Rome, en 1867, Mgr Lynch, évêque de Charleston, Caroline du Sud, au moment où ce Prélat-patriote, après avoir payé d'une sorte d'exil son attachement à la cause Sudiste, venait de recevoir des autorités américaines la permission de rentrer dans son diocèse. Mgr Lynch persuada à Mgr Persico de l'accompagner à Charleston pour y continuer sa vie de missionnaire.

C'était en 1867. La guerre civile était terminée depuis plus d'un an. Mais les Etats du Sud, les deux Carolines en particulier, étaient couverts de ruines. Les misères et les dépenses de la guerre, la disparition d'un nombre immense d'enfants du sol morts sur les champs de bataille ou dans les hôpitaux, l'émancipation subite des noirs, la désorganisation générale qui s'en suivit, tout contribuait à faire de ce pays l'un des plus tristes

1. *Semaine religieuse de Québec*, 21 décembre 1895.

à contempler et à parcourir. Pendant près de deux ans, Mgr Persico promena son zèle au milieu de la désolation et des ruines, exerçant, dans ce pays dévasté, un ministère des plus pénibles mais plein de consolations. Rien n'ouvre mieux l'âme aux conseils de la religion que l'épreuve et le malheur.

L'auteur de cette notice, qui avait rencontré le vénérable missionnaire par pur hasard dès les premiers jours de son arrivée à Charleston, et s'était lié d'amitié avec lui, l'accompagna bien des fois dans ses visites aux divers groupes de catholiques dispersés dans l'intérieur de la Caroline du Sud. Il gardera toute sa vie le plus agréable souvenir de ces courses, tantôt à pied, tantôt dans de misérables charettes traînées par des mules, au milieu des immenses forêts de pin qui couvraient alors une grande partie de ce pays, à travers les champs déserts et les plantations abandonnées.

Quelle joie c'était pour ces familles affligées, décimées, décapitées, de recevoir les encouragements que l'excellent missionnaire savait si bien leur donner ! Plusieurs d'entre elles portaient les plus beaux noms français et conservaient, malgré le dénuement auquel les avait réduites une lutte fratricide, toutes les traditions de noblesse apportées de France. Je ne parle pas des familles irlandaises qui voyaient toujours arriver Mgr Persico comme un ange descendu du ciel. On se figure l'accueil sympathique, chaleureux, que toutes ces braves familles s'empressaient de faire à l'Evêque missionnaire et à son compagnon. Très souvent la course apostolique se terminait par des conversions à la foi catholique. Je pourrais citer des familles entières, et des plus distinguées, qui durent la lumière de la vérité aux malheurs de la guerre sans doute, mais aussi aux accents persuasifs de la parole de Mgr Persico.

En 1869 il fut nommé évêque de Savannah, Géorgie, comme successeur de Mgr Verrot tranféré à Saint-Augustin, en Floride. Il occupa ce nouveau poste jusqu'en 1873, et fut alors obligé pour cause de santé, au grand regret de ses diocésains qui l'adoraient, de donner sa démission.

Cette même année 1873, sur l'invitation et les instances de Mgr Taschereau, il vint demeurer à Québec, dont les coutumes

et les mœurs tout européennes l'avaient, au cours d'une visite qu'il y avait faite deux ans auparavant, absolument charmé.

A la suite de la mort soudaine du Révérend M. Harkin, il fut nommé curé de Sillery. Les trois années qu'il occupa ce poste, pourtant bien humble, furent pour lui les trois plus heureuses années de sa vie. Combien de fois ne nous l'a-t-il pas répété et de vive voix et par écrit !

Mais le Saint-Siège ne l'avait pas perdu de vue. On n'ignorait pas ses états de service ; on savait que ses voyages, son séjour prolongé dans les Indes Anglaises, puis dans les Etats du sud de l'Amérique, lui avaient acquis, outre la connaissance des langues orientales, de l'anglais, du français, une grande expérience des affaires et des hommes. Rappelé à Rome en 1876, il fut de suite envoyé au Malabar pour une mission très importante dont il s'acquitta à l'entière satisfaction du Saint-Siège. A la suite de cette mission, il fut successivement nommé Evêque titulaire des trois diocèses réunis de Sora, Aquino et Ponte-Corvo, en Italie, archevêque de Damiette *in partibus infidelium*, puis délégué en Irlande pour y étudier les causes du regrettable conflit qui menaçait d'éclater entre la hiérarchie catholique et les autorités anglaises. Cette dernière mission était des plus délicates. Il ne put plaire à tout le monde. Mais les conclusions de son rapport après un long débat contradictoire furent adoptées intégralement par le Pape, et sont aujourd'hui encore la base de la règle de conduite suivie depuis, sous la direction de Rome, par le clergé, et les catholiques d'Irlande, au milieu de leurs difficultés nationales et religieuses.

De ce moment la confiance du Saint-Père lui fut définitivement acquise, et sa promotion au cardinalat ne fut plus qu'une affaire de temps. Après un stage assez court dans les postes cardinalices de Secrétaire de la Propagande pour le rit Oriental, et de Secrétaire Général de la même Congrégation, il fut revêtu de la pourpre romaine en janvier 1893.

Sa mort, assez inattendue, quoiqu'on le sût malade depuis quelques semaines, met fin à une carrière pleine d'événements importants, de services considérables rendus à la sainte Eglise.

Ceux qui, comme nous, ont eu le bonheur de connaître le car-

dinal Persico dans l'intimité, ne peuvent oublier les belles qualités d'esprit et de cœur dont il était doué. Rien ne pouvait égaler les charmes de sa conversation et de sa société.

La paroisse de Sillery, l'Archevêché, le Séminaire de Québec, où il comptait des amis dévoués, les Dames Ursulines qui ont encore au milieu d'elles une de ses converties, sa fille spirituelle, comme il se plaisait à l'appeler, garderont au cardinal Persico le culte du souvenir et de l'amitié.



Pages détachées de la Revue Eucharistique [1]

EN VOYAGE [2]

Avant de quitter Québec pour mon pèlerinage de Rome, j'ai promis aux lecteurs de la *Revue Eucharistique*, de leur parler, autant que les circonstances le permettraient, des principaux événements religieux dont je serais témoin dans la Ville Eternelle.

Je commence aujourd'hui même à remplir ma promesse, et naturellement c'est de la fête du jour que je dois les entretenir.

La fête du jour, c'est le Cinquantenaire de l'Immaculée ! Le monde catholique tout entier est rempli de cette fête, et le Canada n'a pas été le dernier à célébrer pompeusement un si grand anniversaire.

Mais c'est à Rome surtout, — nous le savions déjà et nous le constatons une fois encore,— c'est à Rome qu'il faut voir les manifestations de la dévotion à la Mère de Dieu.

Rome, malgré le malheur des temps, n'a rien perdu de sa dévotion à la Sainte Vierge. Les démonstrations dont je viens d'être témoin le prouvent surabondamment. Elles ont été générales,

1. Nous reproduisons ici ces quelques pages pour montrer l'abbé Pâquet dans le rôle modeste mais intéressant de chroniqueur de la Revue fondée par ses soins et qu'il dirigea avec tant de zèle jusqu'à sa mort.

2. L'abbé Pâquet, ayant passé l'hiver de 1904-1905 en Europe, voulut bien de là adresser à sa chère *Revue Eucharistique* quelques correspondances. Nous en détachons les passages suivants.

très belles, et extrêmement touchantes. Toutes les églises et chapelles de Rome y ont pris part, et le 8 décembre et le dimanche dans l'octave de la fête, la joie universelle s'est manifestée par une brillante illumination à laquelle la Ville entière a participé, et dont le point le plus brillant était la colonne et la statue colossale érigées sur la place d'Espagne en souvenir de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception.

De toutes les fêtes organisées pour la Madone, celle de Saint-Pierre, la seule église où le Pape, dans sa condition de captif, puisse paraître, était, — on le comprend, — la plus belle, la plus recherchée par les centaines de mille étrangers qui remplissent Rome en ce moment. J'étais à cette fête, j'ai tout vu, tout entendu, et je me déclare incapable d'en rien dire. Je serais téméraire d'essayer de décrire un spectacle comme celui qui s'est déroulé sous mes yeux dans la Basilique Vaticane le jour de l'Immaculée-Conception. On ne décrit pas les beautés du Ciel. L'apôtre saint Paul, qui en avait eu une rapide vision, n'a pas osé l'entreprendre. Il est vrai que la basilique de Saint-Pierre, même comme elle m'est apparue jeudi, n'est pas le ciel ; mais s'il est une chose au monde qui puisse en donner une toute petite idée, c'est bien la solennité que j'ai contemplée de mes yeux en ce jour inoubliable.

J'y ai vu le Pape. J'ai reçu, avec les 60,000 personnes qui encombraient l'immense Basilique, les bénédictions qu'il distribuait à la foule avec un sourire divin que je n'oublierai jamais. Une chose m'a frappé et a frappé tous ceux qui comme moi ont connu Pie IX autrefois : ces deux Papes se ressemblent ; même stature, même coup d'œil, même son de voix, même sourire, presque même coupe de figure.

L'impression créée par sa présence, son regard, son geste, sa parole, reste profonde, ineffaçable.

Les ordres les plus stricts avaient été donnés de ne pas l'acclamer. A un moment donné, peu s'en est fallu que la consigne ne fût violée. Sans la crainte de désobéir à un Père que tout le monde aime et vénère, les voûtes de Saint-Pierre auraient retenti de gigantesques acclamations.

La cérémonie de Saint-Pierre, commencée à 9 h., s'est terminée

à 1 h. Elle a dépassé en grandeur et en éclat celle des autres églises comme le soleil dépasse en splendeur les astres du firmament.

* * *

Les fêtes en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, sont à peine terminées. Depuis le 8 décembre il ne s'est pas passé un seul jour sans que, dans une église ou dans une autre, n'ait eu lieu quelque pieuse et brillante solennité avec un immense concours de fidèles. L'amour des Italiens pour la Madone est vraiment prodigieux ; vous le trouvez dans toutes les classes de la société, et c'est à qui le manifestera avec plus de vivacité et d'enthousiasme.

Dans toutes ces démonstrations, une chose m'a frappé et m'a profondément édifié. C'est la part qu'y ont prise les laïques et parmi eux les hommes les mieux posés dans la société romaine. J'assistais l'autre jour à une séance littéraire et musicale en l'honneur de l'Immaculée, dans l'église des Saints Apôtres. Un Cardinal présidait. Le programme, outre des morceaux de chant exécutés par un chœur d'au moins cent voix admirablement exercées, se composait de récitations, tantôt en prose, tantôt en vers, sur les grandeurs et les privilèges de la Sainte Vierge. La plupart des orateurs étaient des laïques de la bonne société romaine. C'était plaisir de les entendre exalter, avec l'emphase propre à l'éloquence italienne, la Femme incomparable qui a écrasé sous ses pieds le serpent infernal, celle qui est l'honneur, la gloire, la joie d'Israël et de l'humanité tout entière, le modèle par excellence de la femme chrétienne, la Mère aimable, la Mère admirable, la Mère aimante et miséricordieuse de Jésus. L'immense église était remplie. Le programme, quoique long, ne l'était pas encore assez pour satisfaire la dévotion des auditeurs. Il a fallu répéter certains morceaux, en particulier une cantate composée, il y a 50 ans, lors de la définition du dogme de l'Immaculée-Conception, et qui, paraît-il, n'a jamais été exécutée depuis, précisément parce qu'elle demande un très grand nombre de voix cultivées et une longue préparation.

***

Mon pèlerinage touche à sa fin. Du vaisseau qui me ramène à New-York, en route pour Québec, je vais essayer de réunir quelques-unes des impressions éprouvées au cours de la visite que j'ai faite à Lourdes et les communiquer aux lecteurs de la *Revue Eucharistique*.

L'attrait principal de mon voyage à Rome était d'assister aux inoubliables fêtes de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, fêtes qui ont attiré dans la Ville Eternelle tant de milliers de pèlerins de toutes les parties du monde catholique, et dont un grand nombre de protestants ont également voulu être témoins.

Après Rome, après les solennités de la Basilique de Saint-Pierre, après les délicieuses émotions de l'audience et de la bénédiction du Pape, que pouvais-je désirer de mieux que voir Lourdes, ce petit coin de terre illustré par tant de miracles depuis un demi-siècle, Lourdes, l'endroit mille fois béni par les apparitions de la Reine du Ciel à une humble petite paysanne ?

Voir Lourdes, c'était, il me semble, mettre le couronnement à mon pèlerinage. J'y suis resté depuis le Vendredi-Saint jusqu'au jour de Pâques au soir.

Ce n'était pas encore le temps des grands pèlerinages. D'habitude, ils ne commencent guère que dans la seconde semaine de mai. Cette année la liste s'est ouverte par le pèlerinage national Belge, immédiatement suivi du pèlerinage national des *hommes* de France, lequel n'a pas dû réunir moins de cinquante mille personnes. En parcourant l'Ouest de la France, de Lourdes à Paris, j'ai pu constater que partout on se préparait activement à grossir les rangs de cette formidable armée d'hommes, et qu'on voudrait faire de ce pèlerinage une solennelle protestation contre les mesures iniques dont les catholiques souffrent si cruellement à l'heure actuelle en France.

Je disais donc qu'il n'y avait à Lourdes, au moment où je m'y suis trouvé, que des pèlerins isolés, et encore en assez petit nombre. C'est moins imposant comme spectacle et comme manifestation religieuse, mais plus satisfaisant pour la piété personnelle. Dans les grandes foules on est gêné, et souvent on n'arrive à voir

les choses que de loin. Pour une première visite, je préférais me trouver au milieu du petit nombre.

Aussi ai-je pu tout voir, tout étudier d'aussi près que j'ai voulu, admirer, je dirais presque savourer à loisir, la grotte d'abord, l'endroit le plus sacré et le plus intéressant, — puisque c'est *là* que la Sainte Vierge est apparue dix-huit fois à Bernadette, — puis la fontaine miraculeuse où tant de malades et d'infirmes ont trouvé leur guérison, enfin l'église du Rosaire, la Crypte et la Basilique, véritable chef-d'œuvre de force, d'élégance et de simplicité, où sont littéralement entassés des milliers d'ex-voto qui témoignent de la reconnaissance des pèlerins.

La Sainte Vierge avait demandé par Bernadette aux prêtres de lui élever une chapelle à l'endroit des apparitions. On peut dire que cette chapelle, construite avec l'argent du monde entier, se compose des trois parties que je viens de mentionner: la Crypte, la Basilique et le Rosaire. Chacune est venue à son temps, à mesure que les foules ont accouru et que les ressources se sont accumulées. L'ensemble, avec la place superbe qui se trouve en face, les avenues qui y conduisent, les montagnes qui servent d'encadrement, la jolie rivière du Gave qui baigne ces lieux enchanteurs, est d'un effet saisissant qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Mais pour le pèlerin, le point de vue matériel, tout beau qu'il soit, n'est que secondaire. Ce qui impressionne surtout et empoigne l'âme, c'est de savoir, de sentir que la Sainte Vierge a fait choix de ce lieu même pour le sanctifier par sa présence, qu'elle s'y est proclamée l'Immaculée-Conception, qu'elle y a accompli d'ineffables desseins de bonté et de miséricorde pour la France qu'elle a toujours aimée d'un amour de prédilection, mais aussi pour le monde entier.

Lorsque, le cœur plein d'émotion, vous baisez ce rocher qu'elle a foulé de ses pieds, où elle a daigné s'entretenir avec une enfant de notre pauvre terre et lui communiquer ses désirs, ne vous semble-t-il pas que vous vous trouvez plus près du Ciel ? Vous voyez vous-même en esprit la Vierge Immaculée, vous croyez l'entendre parler, vous sentez qu'en parlant à Bernadette elle parle au monde entier, que par conséquent elle vous parle à vous

en particulier. Aussi avec quelle ardeur vous la priez, avec quelle foi, quelle confiance vous avez recours à son pouvoir d'intercession auprès de son Fils !

Ces pensées, ces impressions, se pressaient dans mon esprit, dans mon cœur, dans mon imagination, et j'éprouvais un sentiment que je ne saurais définir.

Je me disais, entre autres choses : Quelle meilleure preuve faudrait-il donc au plus incrédule pour le convaincre que la Sainte Vierge, Mère du Sauveur des hommes, est bien dans les desseins de Dieu, avec le Rédempteur lui-même, le lien qui doit unir la terre au Ciel ? Les apparitions de Lourdes, comme celles de la Salette, comme tant d'autres moins éclatantes mais non moins authentiques, ne font-elles pas voir jusqu'à l'évidence la vérité de ce rôle de corédemptrice que lui reconnaissent et l'Eglise et la piété des fidèles ? Ne démontrent-elles pas que c'est par Elle que nous devons aller à la source de toutes les grâces, au trône de toutes les miséricordes, Jésus-Christ notre Sauveur ?

Ces réflexions viennent naturellement à l'esprit du pèlerin qui touche pour la première fois ce sol sacré, qui pour la première fois appuie sa tête sur le rocher même où, à plusieurs reprises consécutives, se sont posés les pieds de la Vierge Immaculée.

Inutile de dire que, pèlerin moi-même, je me suis fait un devoir, au cours de ma visite au plus célèbre des sanctuaires de la Sainte Vierge, de donner une part de mes pauvres prières à tous ceux qui me sont chers, sans oublier les lecteurs de la *Revue Eucharistique*.

UNE PRINCESSE RELIGIEUSE[1]

La communauté dont il est question dans les lignes qui vont suivre, est précisément celle des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, chargées à Québec de l'Œuvre de l'Adoration Perpétuelle du Très Saint Sacrement. Cette circonstance ajoute encore de l'intérêt à un récit déjà bien touchant par lui-même.

Une émouvante cérémonie s'est accomplie, il y a quelques

1. Article de 1901.

jours, à Rome, dans la gothique chapelle des religieuses missionnaires Franciscaines. Une vingtaine de jeunes filles y prenaient le voile, et parmi elles se trouvait Donna Alfonsina Orsini, fille du prince Orsini et de la princesse née Hoyos de Sprinzenstein, qui vient d'entrer dans sa vingt-et-unième année. Jeune, riche, remarquablement belle et appartenant à l'une des plus hautes familles de l'aristocratie romaine, une famille qui compte deux papes et plusieurs illustres cardinaux dans son antique lignée, donna Alfonsina Orsini a renoncé, sans regret, aux séductions de la vie, pour se consacrer au service de Dieu et prendre l'humble voile des filles du Seigneur.

Tout ce que Rome compte d'aristocratie, se pressait ce jour-là dans la blanche chapelle des missionnaires franciscaines. Vêtues de blanc, comme de jeunes épousées, les futures missionnaires de Dieu ont pris place dans le chœur, tandis que leurs familles se tenaient dans les bas-côtés. Le prince et la princesse Orsini, ainsi que la vieille nourrice de la princesse Alfonsina, étaient présents à la cérémonie. Et lorsque l'humble femme du peuple vit tomber sous les ciseaux les magnifiques cheveux de celle qu'elle avait tant de fois bercée sur son sein, elle éclata en sanglots et s'évanouit sous le coup de l'émotion.

Un murmure d'admiration s'éleva dans l'assistance, lorsque donna Alfonsina apparut, comme une vision de blancheur et de pureté, sous la robe de laine blanche des Franciscaines. Elle s'agenouilla comme ses compagnes et l'évêque consacrant lui dit ces mots solennels :

— Dorévanant, vous ne vous appellerez plus Alfonsina Orsini, mais Sœur Alfonsina de Sainte-Hélène.

Alors, on vit deux larmes couler lentement sur le visage de la princesse Orsini, tandis que deux mots sortaient de ses lèvres : " Ma fille ! "

La cérémonie s'acheva dans l'émotion générale. Chacun admirait l'ardent élan de foi religieuse qui faisait abandonner le monde à donna Alfonsina juste à l'heure des rêves et des souriants espoirs.

Dans quelques années, sœur Alfonsina de Sainte-Hélène ira semer la parole du Christ dans les pays lointains d'où, bien souvent, hélas ! on ne revient plus.

La foi religieuse a toujours été profondément ancrée dans la famille des Orsini. Cette illustre maison eut, comme nous l'avons dit, deux Papes, Nicolas III et Benoît XIII, sans compter plusieurs cardinaux, des moines et des religieuses parmi lesquelles Donna Camille, qui avait épousé au dix-huitième siècle le prince Marc-Antonio Borghèse, et qui a reçu les honneurs de la béatification.

L'Institut des Franciscaines Missionnaires est relativement récent puisqu'il ne date que d'une trentaine d'années. La Maison Mère et le noviciat se trouvent à Rome. Sa fondatrice, qui vit encore — elle est Mère Générale — est alliée à l'impératrice Eugénie. L'Institut compte en tout soixante-cinq maisons répandues sur tout le globe, notamment en Chine, où sept de ces vaillantes filles trouvèrent la mort l'année dernière, lors des massacres des chrétiens.

UN DÉPART DE SŒURS MISSIONNAIRES[1]

Trois de nos Sœurs Adoratrices sont parties dernièrement pour la Chine par la voie du chemin de fer du Pacifique Canadien et des bateaux de la même compagnie sur l'Océan Pacifique.

A cette occasion a eu lieu, le 23 novembre dernier, dans l'Eglise du Très Saint Sacrement, une cérémonie sans précédent pour Québec. La ville entière y a accouru. L'Eglise n'a pu contenir qu'une faible partie de la foule qui longtemps avant l'heure indiquée arrivait de tous côtés et remplissait les rues avoisinantes.

Monseigneur l'Archevêque, entouré d'un très nombreux clergé, présidait la cérémonie. Après avoir chanté un Salut solennel, il fit le sermon de circonstance. Son discours, plein de doctrine et d'onction, empreint d'une émotion qu'il pouvait difficilement contenir, a produit une profonde impression. Commentant ces paroles que l'on venait de chanter : *Monstra te esse Matrem*, Monseigneur s'est surtout appliqué à faire voir aux trois Sœurs

1. Article de 1902.

partantes que la Sainte Vierge, dont elles portent le nom et la livrée, doit être pour elles un modèle à suivre, l'étoile directrice de leur vie de Missionnaires de Marie.

Le sermon fini, les trois Sœurs partantes, agenouillées aux pieds de Monseigneur l'Archevêque, ont reçu sa bénédiction ; puis a commencé la partie la plus touchante de la cérémonie. Les religieuses de la communauté, suivies des Dames des familles intéressées, sont allées baiser les pieds des trois Sœurs, pendant qu'à l'orgue un chœur de religieuses chantait, avec un effet saisissant, des strophes de circonstance et le refrain suivant :

Partez, mes sœurs, adieu pour cette vie ;
Portez au loin le nom de notre Dieu ;
Nous nous retrouverons un jour dans la Patrie;
Adieu, mes sœurs, adieu...

Cette scène, sublime dans son extrême simplicité, a remué tous les cœurs et fait verser des larmes à un grand nombre.

Les nouvelles missionnaires se sont mises en route dès le lendemain. Elles seront rendues en Chine vers Noël. Ce n'est qu'alors qu'elles sauront au juste à laquelle des diverses maisons de leur Institut elles sont destinées. Elles peuvent même être appelées, dans un avenir prochain, à remplacer celles de leurs compagnes qui, il y a un peu plus de deux ans, furent décapitées en haine de la foi.

Que les lecteurs de la *Revue Eucharistique* unissent leurs vœux et leurs prières aux nôtres pour obtenir du Ciel le succès de leur apostolat.

LES MISSIONNAIRES CANADIENNES[1]

C'est une chose reconnue depuis longtemps que parmi les jeunes filles canadiennes qui sont appelées à la vie religieuse, un grand nombre éprouvent un vif attrait pour les missions les plus lointaines et font d'excellentes missionnaires.

Ce fait est tout à l'honneur de notre population. Celle-ci n'a

1. Article de 1906.

rien perdu de l'esprit profondément catholique, dans le sens le plus large du mot, qui lui a été inculqué par les premiers apôtres de la foi et les héroïques fondatrices de nos couvents à l'origine même de notre pays, esprit qui s'est développé avec le temps et que nous retrouvons aujourd'hui aussi vivace que jamais.

Seuls, en effet, les peuples vraiment chrétiens peuvent se faire un titre de gloire de ces magnifiques floraisons de vierges volontaires qui, par amour pour le divin Maître, quittent joyeusement famille et patrie et embrassent une vie de privations et de sacrifices afin de soulager les misères physiques ou morales de leurs frères.

De tous les malheurs, en est-il de plus grand que celui de l'infidélité ? Et peut-on concevoir œuvre plus belle, plus agréable à Dieu, que de se consacrer à la conquête de tant d'âmes qui ignorent encore qu'un Dieu est venu ici-bas pour les racheter et leur ouvrir le ciel ? Rien de surprenant que l'Eglise, dont la mission est de remplacer Notre-Seigneur sur la terre, ait une prédilection marquée pour ceux ou celles de ses enfants qui, à l'exemple des Apôtres eux-mêmes, vont porter aux extrémités du monde la parole de vie et la bonne odeur du Christ.

On sait que le Noviciat des Sœurs Franciscaines, à Québec, fondé il n'y a que quelques années encore, est devenu en peu de temps une pépinière de Sœurs Missionnaires. Il est fier à bon droit d'avoir fourni déjà une nombreuse phalange de vaillantes auxiliaires dans la grande armée du Christ au sein des pays infidèles.

Les lecteurs de la *Revue Eucharistique* s'intéressent tout naturellement aux œuvres et aux travaux de la communauté qui, tout en faisant avec un vrai bonheur l'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement au nom du diocèse entier, s'occupe de former des sujets pour les missions étrangères. Ils apprendront avec grande édification que dans l'espace de très peu d'années, trente et une religieuses canadiennes, sorties du Noviciat de Québec, ont été envoyées dans les pays suivants : Congo, Ile Madagascar, Mozambique, Zoulouland, Indes Orientales, Birmanie, Chine, Japon. L'année dernière seule a compté dix départs.

S'il fallait ajouter aux Missionnaires proprement dites les Sœurs qui ont fait leur noviciat à Québec dans ce même espace

de temps et qui sont maintenant dispersées dans toutes les contrées d'Europe et dans le Nord de l'Afrique, nous arriverions à un chiffre dépassant de beaucoup la centaine.

Il n'y a guère de pays, croyons-nous, où les vocations à la vie religieuse soient aussi nombreuses qu'au Canada. Quand nous disons au Canada, évidemment nous voulons parler surtout de la Province de Québec. Sous ce rapport, la Nouvelle-France se montre la digne émule de la Vieille France catholique dans ses plus beaux jours.

Nos jeunes filles canadiennes, grâce à leur éducation de famille si chrétienne, à leur intelligence des devoirs et des sacrifices que le don de la foi impose à ceux qui le possèdent, une fois décidées à se donner à Dieu, ne regardent ni aux distances ni aux difficultés. Elles sont prêtes à partir pour les contrées infidèles les plus lointaines, et les horreurs des léproseries ne sont pas pour les effrayer. Au témoignage cent fois répété des Supérieures de l'Institut, elles font les meilleurs, les plus dévouées, les plus vaillantes missionnaires.

C'est assurément une gloire très pure pour le Canada, mais plus particulièrement pour le Canada français, de fournir ainsi à la sainte Eglise, dans son œuvre d'évangélisation, ces nobles phalanges de religieuses Missionnaires, lesquelles, par la sainteté de leur vie, par leur dévouement sans bornes, par l'héroïsme de leur charité, finissent par toucher le cœur d'un très grand nombre d'infidèles et deviennent ainsi les instruments de leur conversion.

LE LIEUTENANT GOUVERNEUR ET LADY LANGELIER A LA MAISON DE LA PROVIDENCE[1]

Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur et Lady Langelier ont bien voulu, il y a quelque temps, faire une visite aux œuvres que les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, dirigent à Saint-Malo, Maison de la Providence.

1. Article de 1912.

Les journaux de la ville ont fait de cette bienveillante et gracieuse visite d'excellents comptes rendus. Nous voulons cependant en témoigner toute notre reconnaissance à Sir François et à Lady Langelier dans la *Revue Eucharistique.*

Comme beaucoup d'autres, le Gouverneur, — c'est lui-même qui l'a déclaré, — ne soupçonnait pas l'existence de cette Maison de la Providence et des œuvres qui s'y accomplissent sans bruit au profit de la jeune et déjà florissante localité de Saint-Malo ; c'était pour lui une découverte et une surprise, et il ne pouvait s'en taire.

On avait préparé un joli petit programme auquel prirent part un certain nombre des 350 enfants, bambins et bambines de 2 à 7 ans, qui composent le personnel très vivant de l'Ecole maternelle. Ce programme ne renfermait que des *leçons de choses*, ce qui est, paraît-il, la meilleure manière d'instruire les enfants d'un tel âge sans les fatiguer.

Leurs Excellences ont paru goûter beaucoup le naturel et l'aisance avec lesquels ces chers petits s'acquittaient de leur rôle.

Pour apprécier selon son mérite une œuvre comme celle de l'école maternelle, il suffit de savoir que les Sœurs Franciscaines gardent ces enfants depuis le matin jusqu'au soir, afin de permettre aux parents, aux mères surtout et aux grandes sœurs, de travailler à l'extérieur. Elles donnent à ces enfants l'éducation qui convient à leur âge, et, avec l'aide des Dames de la localité, elles pourvoient à la nourriture de la plupart et à l'habillement d'un très grand nombre.

Du bon petit discours que le Gouverneur adressa aux religieuses et à leur nombreuse assistance, en son nom et au nom de Lady Langelier, nous aimons à citer les paroles suivantes, si pleines de vérité et d'actualité :

" Je remercie sincèrement les bonnes Sœurs Franciscaines de nous avoir invités à cette intéressante séance. Je les remercie de m'avoir donné l'occasion de lier connaissance avec une admirable maison d'œuvres dont j'ignorais l'existence. Je connaissais très bien leur couvent de la Grande Allée, leur belle église qui a été la mienne pendant plusieurs années ; mais je ne savais pas

qu'en outre des œuvres qu'elles font à la Haute Ville, elles avaient ici des œuvres dont l'importance et l'utilité, dans un quartier ouvrier, sautent aux yeux.

" C'est, entre tant d'autres, un nouvel exemple qui nous fait voir ce que le pays, la Province et la ville de Québec en particulier, doivent à l'Eglise et à ses communautés religieuses. Je viens d'assister à l'une des séances les plus intéressantes dont on puisse être témoin. J'en suis encore ému et ravi. Je viens de constater encore une fois ce que peut faire le dévouement religieux, poussé à des limites insurpassables, joint à l'expérience et au savoir-faire.

" La question ouvrière, la lutte entre le pauvre et le riche, est aujourd'hui à l'état aigu dans toutes les parties du monde. Ici, je la trouve résolue, cette question, de la manière la plus admirable, comme l'Eglise seule, avec ses principes de sagesse, de justice et de charité, peut et sait la résoudre. Plût à Dieu que partout, dans les conflits qui s'élèvent entre le travail et la capital, on écoutât davantage de part et d'autre les conseils et la direction de l'Eglise ! "

Sir François, après avoir félicité les chers enfants et leurs maîtresses, voulut bien déclarer qu'il ferait tout en son pouvoir pour aider à l'agrandissement et au soutien d'une Maison d'œuvres dont les services sont simplement inappréciables.

Leurs Excellences visitèrent ensuite les divers départements de la Maison, en particulier les classes des enfants, le Dispensaire des pauvres et l'Ecole Ménagère, lesquels parurent les intéresser vivement.

Nul doute que cette visite, toute de bonté et de bienveillance, ne porte les meilleurs fruits.

VISITE PRINCIÈRE[1]

Le 23 juillet dernier, les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie ont eu l'honneur d'une bienveillante et gracieuse visite de la part de Leurs Altesses Royales, le Duc et la Duchesse de Connaught, accompagnés de l'Aide-de-Camp de service et de quelques Dames d'honneur.

1 Article de 1912.

Le Vice-Roi et sa suite ont été reçus à leur arrivée par les Supérieures de la maison et par M. l'abbé Louis-H. Pâquet, l'aumônier de la communauté.

Les Sœurs, au nombre de plus d'une centaine, étaient rangées en deux lignes depuis l'entrée du porche jusqu'à la porte de l'église, formant, avec leur costume étincelant de blancheur, le plus joli spectacle. Le coup-d'œil, embrassant, de la rue, la nef de l'église, était ravissant. Leurs Altesses Royales en furent frappées et en exprimèrent leur admiration.

Le Gouverneur et sa suite assistèrent d'abord avec un grand respect à la bénédiction du Saint Sacrement et furent ensuite, suivant leur désir, conduits à l'imprimerie qu'ils visitèrent minutieusement et dont ils admirèrent l'outillage tout moderne, la parfaite ordonnance et l'exquise propreté.

Le Duc et la Duchesse, très désireux de se renseigner, interrogèrent soigneusement les Supérieures et l'aumônier sur la nature des œuvres de l'Institut, et témoignèrent autant d'admiration que de surprise en apprenant avec quelle rapidité il se développe dans le monde entier. Une chose en particulier parut les intéresser vivement et leur faire grand plaisir : ce fut de savoir que les Sœurs Franciscaines ont plusieurs fondations en Angleterre et en Irlande, et un très grand nombre dans les différentes possessions britanniques, au Canada en particulier et aux Indes Orientales.

Visiblement contents de ce qu'ils avaient vu et entendu, les nobles visiteurs exprimèrent leur satisfaction dans les termes les plus délicats, et prirent congé sur ces aimables paroles : " Nous reviendrons. "

A L'AURORE DE 1914

La *Revue Eucharistique* va entrer, au premier janvier prochain, dans la quatorzième année de son existence. A cette occasion, nous sommes heureux d'offrir de nouveau nos sincères remerciements à tous ceux, — depuis le Père vénéré du diocèse jusqu'au plus humble de nos souscripteurs, — dont le concours bienveillant a fait de notre modeste publication un si remarquable et persévérant succès.

Que nos lecteurs nous permettent de reproduire ici les quelques lignes que nous imprimions l'année dernière à pareille date. Elles résument parfaitement, il nous semble, les principaux avantages spirituels qui découlent de l'œuvre de notre sanctuaire, dont la *Revue Eucharistique* est l'humble organe. Nous disions alors : " La fondation, sur ces hauteurs historiques de Québec auxquelles il ne manquait que cette gloire, d'un sanctuaire pour l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement et pour les œuvres eucharistiques, doit être aujourd'hui un sujet de fierté et de consolation pour tous ceux qui y ont pris part. Qui pourrait dire le bien que ce sanctuaire fait à tant d'âmes ? Qui pourrait énumérer les vocations religieuses dont il a été l'instrument et la cause déterminante ? Qui pourrait calculer les fruits de salut répandus sur ce diocèse en particulier par les adorations silencieuses et du jour et de la nuit, par les prières si pures et si ardentes de ces vierges consacrées à l'adoration du Saint Sacrement s'offrant, comme le portent les paroles mêmes de leur acte de profession, en victimes pour l'Eglise et les âmes ? "

Ces paroles sont aussi actuelles aujourd'hui qu'elles l'étaient l'année dernière, et tous ceux qui nous ont donné par le passé et qui nous donnent encore avec tant de générosité leur précieux concours, savent qu'en nous aidant à propager la *Revue Eucharistique* ils travaillent pour la gloire et pour la diffusion du nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

De tout cœur nous remercions nos confrères du ministère pastoral, ainsi que nos zélateurs et zélatrices, de la peine qu'ils se donnent pour faire pénétrer la *Revue Eucharistique* autant que possible dans toutes les familles. Qu'ils soient assurés que les plus ferventes prières s'élèvent pour eux jour et nuit du Sanctuaire de l'Adoration perpétuelle.



Dernière Allocution

La *Revue Eucharistique* a pu recueillir les échos de la dernière allocution prononcée par son directeur, le vénérable abbé Pâquet.

C'était le 28 janvier 1915, quelques semaines donc seulement avant que se déclarât la maladie qui devait le coucher dans la tombe. Son Eminence le Cardinal Bégin avait daigné présider, dans l'église du Très Saint Sacrement, une importante cérémonie de vêture et de profession religieuse. Cette cérémonie terminée, Son Eminence voulut bien recevoir les hommages de la communauté, et M. l'abbé Pâquet, chargé de les lui offrir, lui adressa les paroles suivantes :

" Eminence,

" Avant de nous agenouiller pour recevoir votre bénédiction, j'ai à remplir une tâche bien agréable : celle de vous dire combien la communauté des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie est heureuse de vous voir présent au milieu d'elle, ce matin, pour la première fois depuis que Votre Eminence a été élevée à la dignité de Cardinal de la Sainte Eglise.

" Ces Sœurs, Eminence, savent parfaitement et ne pourront jamais oublier ce qu'elles vous doivent : leur existence même à Québec ; l'établissement, dans votre ville épiscopale, la plus catholique, la plus française de toute l'Amérique, d'un noviciat déjà très florissant et que la Providence bénit visiblement ; des œuvres, belles, enviables, conformes à la règle et à l'esprit de leur Institut ; et pour combler toute mesure, depuis le premier moment de leur arrivée au Canada jusqu'à ce jour, mille et mille témoignages touchants d'une bonté toujours égale, toujours aimable, toujours paternelle.

" Permettez donc, Eminence, qu'en ma qualité d'aumônier de ces Sœurs depuis bientôt vingt ans et à leur demande expresse, je me fasse l'interprète de leurs sentiments pour déposer à vos pieds l'hommage de leurs humbles félicitations, de leur profonde reconnaissance, de leur filial et affectueux respect.

" A cet hommage des filles de saint François, je me permets d'associer les fils du Patriarche Séraphique, si dignement représentés par le Très Révérend Père Provincial, par le Révérend Père Gardien du Couvent de Québec et par les autres Pères qui entourent en ce moment Votre Eminence.

" Si les Sœurs Franciscaines vous doivent leur existence à Québec, les Pères Franciscains vous doivent leur restauration dans cette même ville de Québec, où leurs Frères en saint François, les Pères Récollets, jetèrent, il y a trois cents ans, les premiers fondements de la Foi dans l'Amérique du Nord.

" Veuillez croire, Eminence, que tous ensemble, fils, filles de saint François, moi-même, tout des premiers, votre ancien camarade d'études et d'enseignement théologiques, aujourd'hui l'heureux Père temporel de tout ce bon monde, nous nous faisons un devoir bien doux de demander au Ciel, dans notre prière de tous les jours, qu'il vous protège, qu'il vous conserve longtemps, bien longtemps encore, à votre clergé, à vos communautés religieuses, à votre peuple, à cette Eglise du Canada, dont vous êtes l'ornement et la gloire, à la Sainte Église tout entière. "



ARTICLE DE LA REVUE EUCHARISTIQUE

SUR

Monsieur l'Abbé Pâquet

A L'OCCASION DE SA MORT

Les lecteurs de la *Revue Eucharistique* seront heureux, nous en sommes convaincus, de retrouver ici quelques notes sur la vie, la mort et les funérailles de celui qui, depuis quinze ans a travaillé, par la *Revue*, à développer dans leur cœur un amour plus grand pour Jésus-Hostie, et à jeter dans leur âme ces semences fécondes de vie surnaturelle dont l'Eucharistie est la réserve inépuisable.

*
* *

Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet a vécu près de soixante-dix-sept ans. De cette longue vie, il a consacré les cinquante-sept premières années à l'étude, au professorat et à l'éloquence. Etudiant brillant au Séminaire de Québec d'abord, puis au Séminaire français de Rome où il fut envoyé après son ordination sacerdotale ; professeur remarquable et orateur non moins admiré, Monsieur Louis-Honoré Pâquet, malgré une santé qui l'a mis maintes fois à deux doigts de la mort, a fourni une carrière brillante et féconde. Apôtre délicat, charitable et discret, il avait le don de présenter la vérité aux esprits, obscurcis par les ténèbres de l'erreur. Que d'âmes il a ramenées des ombres de la libre-pensée ou du protestantisme à la pleine lumière de la vérité catholique ! Que de brebis égarées il a fait rentrer dans le bercail du divin Pasteur ! Comment, après cela, Monsieur Louis-Honoré Pâquet n'eût-il pas été une âme éminemment *eucharistique*, si j'ose ainsi parler ! *Depuis toujours*, et à

une époque où parfois il ne fallait pas manquer de courage, véritable précurseur, Monsieur Louis-Honoré Pâquet fut un apôtre zélé, mais toujours prudent, de la communion fréquente.

C'est en 1895 que Monsieur Louis-Honoré Pâquet, au moment où il songeait à quitter le Séminaire, à cause de sa santé toujours chancelante, accepta l'offre qui lui fut faite du poste de chapelain des Franciscaines Missionnaires de Marie, que l'Archevêque de Québec venait d'établir officiellement comme *Garde d'honneur permanente autour du trône de Jésus, au nom de l'Archidiocèse tout entier,*[1] en leur confiant l'Œuvre de l'Adoration Perpétuelle.

Monsieur Louis-Honoré Pâquet se donna tout entier à cette œuvre qui fut pour lui, comme le sont toutes les œuvres voulues de Dieu, une source de grands sacrifices et de grandes consolations. Comment l'ennemi de Dieu, Satan, aurait-il pu demeurer inactif en voyant l'audace de ce prêtre qui allait, au point le plus élevé de la ville de Québec, ériger vers le ciel le temple magnifique que nous y admirons aujourd'hui ? Le temple s'est achevé, et il est là *comme l'expression imposante et durable des sentiments du diocèse tout entier envers le Dieu caché qui continue dans la Sainte Eucharistie sa mission de Rédempteur du monde.* A côté se dresse le Monastère des Franciscaines Missionnaires de Marie, adoratrices du Très Saint Sacrement, qui les couvre de sa protection et dépose en leur cœur les semences de zèle et d'amour qu'elles iront ensuite porter aux quatre coins du monde dans les diverses missions que leur confie la Sacrée Congrégation de la Propagande et où, avec Jésus Hostie, elles s'immolent chaque jour *victimes pour l'Eglise et les âmes.*

A cette Œuvre de l'Adoration Perpétuelle dans le diocèse de Québec, il fallait un organe ; ce fut la *Revue Eucharistique* qui, née sous le regard bienveillant de l'autorité ecclésiastique, s'est développée avec l'appui et les encouragements de cette même autorité, grâce au zèle et à la vigilance de son infatigable directeur. Sa *Revue,* comme il l'aimait ! et comme il était reconnaissant à tous ceux qui acceptaient d'être ses collaborateurs ! Il la voulait simple, mais solide et intéressante ; le succès croissant

1. *Revue eucharistique*, 1ère année, No 1, Circulaire de Mgr l'Archevêque de Québec à son clergé, 25 déc. 1900.

de cette œuvre lui était un témoignage de l'efficacité de ses efforts.

Encore que l'œuvre du Très Saint Sacrement fût la principale de ses occupations, elle ne limitait pas cependant l'activité de Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet. Ses nouvelles relations avec les Franciscaines l'amenèrent à s'occuper du Tiers-Ordre de Saint-François : dans la chapelle du Très Saint Sacrement dédiée à un des plus illustres fils du Séraphique Patriarche, saint Antoine de Padoue, il fonda un nouveau centre de tertiaires, *la Fraternité du Très Saint Sacrement*, qui, modeste dans ses débuts, mais bien vivante par la vigoureuse impulsion de son fondateur, compte aujourd'hui plus de huit cents membres actifs.

Toutes les œuvres du bon Dieu s'appellent et s'enchaînent. Une œuvre en suscite une autre. Comment s'occuper des Franciscaines et des Tertiaires sans entrer en relations avec les religieux du premier Ordre de Saint-François, les Frères Mineurs? N'étaient-ce pas d'ailleurs les Frères Mineurs, les Franciscains Récollets, qui, voici trois cents ans, apportaient au Canada la *bonne nouvelle*, et abordaient à Québec en missionnaires du Christ et de son Evangile ? Ce n'est pas le moment de dire la part qu'a prise Monsieur Louis-Honoré Pâquet dans le retour des Frères Mineurs à Québec, mais comment ne pas mentionner, si brièvement que ce soit, le dévouement, la prudence éclairée et vigilante dont il a fait preuve, dans les démarches qui ont précédé la réapparition des Frères Mineurs sur le sol fécondé autrefois par les sueurs de leurs frères aînés, les Récollets ?



Depuis deux ans, la santé de Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet inspirait de plus vives inquiétudes. Lui-même avait le pressentiment du dénouement prochain. Il dit encore la messe le jour de Pâques, mais son état de faiblesse ne lui permit bientôt plus cette consolation. Il s'alita provisoirement vers la fin du printemps ; dans les desseins de Dieu, il ne devait plus se relever. Il sut faire généreusement le sacrifice de sa vie et s'aban-

donner à la volonté de Dieu ,et lorsque la mort vint le chercher elle le trouva prêt, calme et résigné.

Averti de l'état inquiétant du malade, l'Eminentissime Cardinal Archevêque, très ému, se fit un devoir d amitié d'accourir auprès de lui et de lui apporter les suprêmes consolations de la foi. Sa Grandeur Monseigneur l'Auxiliaire voulut bien également le visiter et le bénir.

Le samedi, 18 septembre, il apparut clairement que la fin était proche ; le cher malade avait encore toute sa connaissance mais il ne pouvait plus se faire comprendre que par signes. Il vit réunis à son chevet les principaux membres de sa famille, ses fidèles et dévouées infirmières, les Franciscaines Missionnaires de Marie, et deux Franciscains, l'un, compagnon de ses travaux depuis près de dix ans, le Révérend Père Alexandre-Marie, et l'autre, le Révérend Père Richard, que la Providence semble avoir à dessein fait venir de Hollande pour l'aider en ces dernières heures de son pèlerinage ici-bas. Durant toute cette journée, il multiplia ses bénédictions à tous ceux, parents, amis, protégés, qu'il avait connus, aimés et encouragés. Dans la soirée, il ne donna plus signe de connaissance ; sa respiration se fit lente, et paisiblement, le regard fixé vers le ciel, il rendit à Dieu sa belle âme, le dimanche, 19 septembre, à une heure du matin.

Sa mort ne fut annoncée par les journaux de langue française que le lundi soir ; mais la nouvelle en avait pu être communiquée au public, aux deux messes de l'église du Très Saint Sacrement et dans quelques paroisses.

Les trois jours durant lesquels il fut exposé dans son salon, transformé selon ses désirs en chapelle ardente, on vit se succéder près du corps une affluence extraordinaire de parents, d'amis, et même d'étrangers pour la plupart bénéficiaires de ses largesses : preuve éloquente, et témoignage touchant des sympathiques amitiés qui l'entourèrent durant sa longue vie, et qui survivent à sa mort.

Le mardi, 21 septembre, au jour anniversaire de son ordination sacerdotale, à quatre heures de l'après-midi, en présence des membres de sa famille, des Supérieures de la Communauté des Franciscaines Missionnaires de Marie, et de quelques reli-

gieux Franciscains, on déposa dans son cercueil la dépouille mortelle de Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet. A cinq heures on fit la levée du corps, présidée par le Très Révérend Père Jean-Joseph Deguire, Délégué Provincial des Frères Mineurs. Une longue procession s'organisa : derrière la Croix s'avançait la communauté tout entière des Franciscaines Missionnaires de Marie, puis le Séminaire des Pères Franciscains qui, alternativement avec les religieuses, chantait les Psaumes liturgiques, enfin le Très Révérend Père Délégué Provincial, revêtu de la chape noire ; le cercueil était porté sur les épaules de six religieux Franciscains qui ne voulurent céder à personne l'honneur de transporter les restes de leur Père et de leur bienfaiteur. A la suite du cercueil marchaient les membres de la famille du défunt, entourant Monseigneur Louis-Adolphe Pâquet, Protonotaire Apostolique et Vicaire Général. Par la rue Claire-Fontaine et par la Grande-Allée, le cortège entra dans l'église du Très Saint Sacrement, et le cercueil fut déposé sur le lit funèbre dressé dans le sanctuaire, en avant des bancs où se tiennent les religieuses.

Après les prières de la levée du corps, la communauté des Franciscaines Missionnaires de Marie psalmodia l'Office des défunts.

Plus tard dans la soirée, vers huit heures, les frères tertiaires de la Fraternité du Très Saint Sacrement vinrent à leur tour réciter l'Office des Morts auprès des restes de leur fondateur et premier directeur.

A neuf heures du matin, le mercredi 22 septembre, eurent lieu les funérailles de Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet, dans cette chapelle qu'il avait élevée au prix de nombreuses fatigues, et qui ce jour-là semblait s'être faite plus belle encore, comme pour lui dire un dernier adieu.

En face du trône pontifical, dans la chapelle située du côté de l'Epître, on remarquait Nos Seigneurs Bruchési, archevêque de Montréal, Labrecque, évêque de Chicoutimi, et Brunault, évêque de Nicolet ; Monseigneur F.-X. Ross, Vicaire général, représentant de Monseigneur Blais, évêque de

Rimouski ; Monseigneur A.-E. Gosselin, archidiacre, Monsieur le Chanoine Laflamme, archiprêtre, et Messieurs les Chanoines J.-N. Gignac, Miville, Hallé, Pelletier et Beaulieu, du Chapitre Métropolitain ; Monseigneur Gagnon, sous-directeur de l'*Action Sociale Catholique ;* Monseigneur F.-X. Gosselin, curé de Notre-Dame de Lévis ; Monseigneur Rouleau, principal de l'Ecole Normale ; Monsieur l'abbé Morin, représentant de Mgr Emard, évêque de Valleyfield.

Messieurs les abbés J.-E. Laberge, aumônier des Ursulines, E. Pagé, aumônier de l'Hôtel-Dieu, H. Lessard, aumônier de l'Hôpital-Général, U. Perron, aumônier des Sœurs de la Charité, T. Gelly, aumônier de Bellevue, et Louis-Alfred Pâquet, de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, avaient pris place autour du catafalque.

Aux premiers rangs, dans le sanctuaire, une assistance nombreuse de prêtres et de religieux représentait les diverses paroisses et communautés de Québec :

Les Révérends Pères Franciscains Jean-Joseph, Délégué Provincial ; Richard, custode provincial, Alexandre-Marie, Vicaire du Couvent des SS. Stigmates ; Frédéric, Joseph, Anselme, Odoric, Eustache, Benoît, Marcel, Louis-Joseph et Ferdinand ; les Révérends Pères Hages et Charland, O. P. ; Désy et Lalande, S. J. ; Alexis, O. M. C. ; Rioux, C. SS. R. ; Smoor, P. B. ; Lauzon, O. M. I. ; Boudin, M. S. C.; Jean, S.S.S.; messieurs les abbés Faucher, Chanoine honoraire, curé de l'Ancienne-Lorette ; David Gosselin, curé de Charlesbourg ; O. Galarneau et G. Darveau de Charlesbourg ; H. A. Scott, curé de Sainte-Foy ; O. Cloutier, curé de Jacques-Cartier ; A. Belleau, curé de Lambton ; L. Garon, aumônier du Bon-Pasteur ; D. Garon, curé de Saint-Victor ; I. Lecours et Célestin Lemieux, du Collège de Lévis ; C.-N. Gariépy, C. Desrochers et A.-W. Ferland, du Séminaire de Québec ; J.-B. Ruel, curé de Saint-Grégoire ; A. Lafrance, curé du Sacré-Cœur de Jésus ; J.-D. Beaudoin, curé de Saint-Jean-Baptiste ; A. Têtu, Chapelain de l'Académie Commerciale ; D. Pelletier, curé de Bienville ; E. Maguire, curé de Sillery ; L.-A. Rousseau, aumônier de l'Hôpital Saint-Michel-Archange ; L.-E. Grondin, de Lévis ;

A. Dion, de Québec ; A. Pampalon, curé du Cap-Rouge ; J. Poulin, aumônier de l'Hospice Saint-Charles ; J.-E. Roy, de l'Hôpital-Général; Jean Gosselin, curé de Saint-Eugène ; J. Galerneau, curé de Saint-Martin ; J.-J. Hunt, de l'Hospice Saint-Joseph de Lévis ; E. Groleau, P. Mathieu et W. Clavet, de Saint-Roch ; A. Huot, de la *Semaine religieuse ;* Luc Larue, de la Basilique ; Eug. Brunet, de Mérici ; A. Turmel, de Saint-Jean-Baptiste ; V. Pouliot et Em. Giguère de Saint-Malo ; C. Leclerc, aumônier des Sœurs Dominicaines ; V. Germain, de l'*Action Catholique.*

Dans les tribunes avaient pris place plusieurs religieuses représentant la Congrégation de Notre-Dame, du Pensionnat de Bellevue ; la communauté du Bon-Pasteur, de Québec ; celle des Sœurs de la Charité ; et l'Institut des Petites Franciscaines de Marie de la Baie Saint-Paul.

Le pensionnat de Bellevue avait envoyé une délégation d'élèves, ainsi que la maison de la Providence de Saint-Malo, dirigée par les Franciscaines Missionnaires de Marie.

Dans la nef, aux premiers rangs du côté de l'Evangile, assistaient les membres de la famille : Monseigneur Louis-Adolphe Pâquet, l'Honorable E.-T. Pâquet, Directeur des Postes, Monsieur Alphonse Pâquet, les Docteurs Albert et Achille Pâquet, Messieurs Philéas Croteau, Côme Laliberté, Hormisdas Magnan, l'abbé Maurice Laliberté, le Lieutenant-Colonel E.-T. Pâquet, Louis-Alphonse Pâquet, Naz. Dion, Joseph Gingras, Etienne Pâquet, Elzéar Pâquet, et l'abbé Nazaire Pâquet ; puis les familles alliées Duchaine, Amyot et Desrochers, qui étaient représentées par plusieurs de leurs membres.

Du côté de l'Epître, le Conseil de la Caisse d'Economie dont Monsieur l'abbé Pâquet était directeur, était représenté par Messieurs Cyrille Tessier, L.-P. Sirois, l'honorable Jules Tessier, A. Marcoux, P.-B. Dumoulin et A. Labrecque. On remarquait encore : Sir A.-B. Routhier, le juge Déry, l'hon. P. Landry, l'hon. C. Langelier, M. F.-X. Berlinguet, l'hon. juge Chauveau, Sir Geo. Garneau, l'hon. P.-A. Choquette, Dr W. Verge, Monsieur de Léry, Monsieur le Docteur Dionne, Monsieur Thomas Duchaine, de Québec, Monsieur le Docteur Sinnot

et Monsieur E. de Sales Laterrière, des Eboulements ; MM. C.-J. Magnan, inspecteur général des écoles catholiques, Eug. Leclerc, M. P. P., Paul Livernois, Ed. Archer, O. Talbot, Eug. Tardivel, L. Morency, Geo. Turcotte, etc. ; une délégation des paroissiens de Saint-Nicolas : Monsieur l'abbé O. Cantin, curé ; Messieurs Honoré Fréchette, Philéas Fréchette, Ferdinand Lambert, Eugène Demers, Basile Olivier, Omer Huot et Gérard Gingras.

Ajoutons qu'un certain nombre de personnes durent s'en retourner, faute de place, tant l'église était remplie.

Son Eminence le Cardinal Bégin voulut bien chanter lui-même le service de celui qui avait été autrefois son confrère d'études à Rome, au Séminaire français, et son collègue, au Séminaire de Québec et à l'Université Laval.

Son Eminence était assistée de Monseigneur François Pelletier, recteur de l'Université Laval comme archiprêtre, et de Messieurs les abbés Bouffard, curé de Saint-Malo et Cantin, curé de Saint-Nicolas, comme diacres d'honneur. Les diacre et sous-diacre d'office étaient Messieurs les abbés Cyrille Gagnon, professeur de théologie, et Maurice Laliberté, prof. de belles-lettres et petit neveu du défunt, du Séminaire de Québec.

A un autel latéral, Monseigneur Louis-Adolphe Pâquet, Protonotaire Apostolique et Vicaire Général, célébra la sainte Messe pendant le service.

A l'orgue, la " Schola " des religieux Franciscains, sous la direction du Révérend Père Georges-Albert, chanta la Messe en plain-chant grégorien.

Après la sainte Messe et avant l'absoute, le Révérend Père Alexandre-Marie Couget, Franciscain, prononça l'oraison funèbre reproduite plus haut.

Les paroles de l'orateur écoutées avec une pieuse attention, furent suivies de l'absoute, et de l'inhumation au cimetière de la communauté, situé au chevet de l'église. Rien de plus impressionnant et de plus imposant que le défilé silencieux et recueilli des religieuses, vêtues de blanc, suivies d'un nombreux clergé, et de la communauté tout entière des Franciscains, dont le défunt était le *Syndic Apostolique.*

A la suite de Son Eminence le Cardinal, six religieux prêtres, les Révérends Pères Marie-Anselme, Odoric, Eustache, Marcel, Benoît et Ferdinand, portaient sur leurs épaules les restes de leur cher défunt. Immédiatement après prenaient place dans le cortège les membres de la famille et les nombreux amis de Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet. Au cimetière, on récita les dernières prières et le clergé se retira, tandis que les assistants vinrent une dernière fois contempler les traits d'une figure aimée qu'ils ne verront plus désormais.

* * *

Nous ne vous verrons plus, cher Monsieur l'Aumônier, mais toujours nous garderons dans notre souvenir et dans notre cœur la mémoire de vos exemples et de vos vertus. Reposez maintenant auprès de celles à qui vous avez consacré les vingt dernières années de votre vie ; chaque jour, elles viendront sur votre tombe, demander pour vous au Seigneur le repos éternel, *Requiem æternam dona ei, Domine ;* et vous, du haut du ciel, vous continuerez à être pour elles ce que vous avez été sur la terre : un ami, un bienfaiteur, un Père, un ange protecteur



ARTICLE

DE LA

Semaine Religieuse de Québec.

Le mercredi, 22 septembre, au lendemain même du jour où, il y a cinquante-trois ans, Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet recevait l'onction sacerdotale, avaient lieu ses funérailles au monastère des Franciscaines Missionnaires de Marie, à Québec. Son ancien condisciple au Séminaire Français de Rome, Son Eminence le Cardinal Bégin, voulut chanter lui-même le service auquel assistaient Nos Seigneurs Bruchési, archevêque de Montréal, Labrecque, évêque de Chicoutimi, et Brunault, évêque de Nicolet, ainsi qu'un grand nombre de prélats, de chanoines, de supérieurs de communautés et de membres du clergé séculier et régulier. Les Directeurs de la Caisse d'Economie de Notre-Dame de Québec avaient voulu aussi donner, par leur présence, ce témoignage d'estime et d'affection à celui qui, depuis quinze ans, leur apportait son concours judicieux et éclairé dans la conduite des affaires.

Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet naquit à Saint-Nicolas le 23 octobre 1838.[1] Il fit ses études au Séminaire de Québec. Après son ordination sacerdotale, il dut prendre une année de repos, et partit ensuite pour Rome avec son frère l'abbé Benjamin, et un ecclésiastique plus jeune, l'abbé Louis-Nazaire Bégin, le futur cardinal-archevêque de Québec. Après trois années d'études, il revint au Canada pour être attaché comme professeur au Séminaire et à l'Université Laval. Les cinquante années de sacerdoce qui lui restaient à vivre se partagent dès lors en deux

1. Il était le frère de Monseigneur Benjamin Pâquet, qui fut recteur de l'Université Laval, et oncle de Monseigneur Louis-Adolphe Pâquet, Protonotaire Apostolique et Vicaire général de Québec.

périodes bien distinctes, l'une plus longue, plus brillante, ce sont les trente années durant lesquelles il fait partie du Séminaire de Québec ; l'autre plus courte, plus retirée, mais non moins active, ce sont les vingt ans qu'il consacre à la communauté des Franciscaines Missionnaires de Marie.

Dans la première période, l'abbé Louis-Honoré Pâquet se manifeste professeur aimé, suivi et écouté, tant il apporte de clarté— la politesse des professeurs — dans son exposé de la doctrine ; orateur captivant, conférencier apprécié, controversiste redoutable, causeur charmant. Sa connaissance de la langue anglaise le met en relations avec un certain nombre de familles protestantes parmi lesquelles il exerce un apostolat couronné des plus encourageants succès. Sa délicatesse, son tact, le talent de savoir prêcher la vérité tout entière, mais sans jamais blesser la charité envers les personnes, *veritas in caritate*, lui ouvre un grand nombre de cœurs qu'il a la joie de ramener à Dieu et de faire rentrer au bercail.

Dans la seconde période de sa vie, Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet se donne tout entier à l'œuvre de l'Adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement, dans le diocèse de Québec. Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque venait de confier cette œuvre aux Franciscaines Missionnaires de Marie pour être *la garde d'honneur permanente autour du trône de Jésus, au nom de l'archidiocèse tout entier.*[1]

A cette œuvre, il faut un temple ; à ces religieuses, il faut un monastère. Grâce à l'habileté de Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet, on voit bientôt s'élever sur les hauteurs qui dominent la vieille cité de Québec, un temple magnifique qui est *comme l'expression imposante et durable des sentiments du diocèse tout entier envers le Dieu caché qui continue dans la Sainte Eucharistie sa mission de Rédempteur du monde.*[2]

Entre temps, Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet trouvait encore le moyen de créer un nouveau centre au Tiers-Ordre de Saint-François, en fondant la fraternité du Très Saint Sacrement;

1. Circulaire au clergé du 25 décembre 1900.
2. *Ibid.*

et lorsqu'après des négociations dont Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet ne se désintéressa pas, les Frères Mineurs revinrent dans la ville de Québec, il leur donna l'hospitalité des premiers jours et, à partir de ce moment jusqu'à sa mort, devint leur *Syndic Apostolique*.

Depuis deux ans, la santé de Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet lui inspirait des inquiétudes plus sérieuses ; il avait le pressentiment de sa fin ; en ces derniers mois, ce fut une conviction : et il se prépara à la mort. Au milieu des souffrances incessantes de ses derniers jours, il ne cessa de tenir son cœur uni à Dieu, et de lui faire le sacrifice de sa vie en expiation. Le dimanche 19 septembre, à une heure du matin, assisté d'un Frère Mineur, entouré des enfants de saint François et de sa famille, il rendit doucement son âme à Dieu.

Ses funérailles ont été un merveilleux témoignage de sympathie de la part de ses nombreux amis, et de reconnaissance de la part de tous ceux qui ont été l'objet de ses innombrables bienfaits.

Fr Alexandre-Marie Couget,
O. F. M.



Hommages suprêmes

Nous ne pouvons songer à mettre sous les yeux du lecteur tous les témoignages de sympathie, offrandes spirituelles, lettres d'évêques, de prélats, de communautés religieuses, de prêtres et de laïques distingués, reçus par les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie à l'occasion de la mort de leur regretté aumônier.

Ces témoignages divers et presque innombrables, portent tous l'empreinte touchante de la plus haute estime pour le cher défunt et de la plus sincère admiration pour ses talents si remarquables et si variés.

Nous nous contenterons de reproduire ici, en les choisissant parmi bien d'autres également très sympathiques, deux lettres très belles et qui caractérisent bien l'émotion profonde créée par la mort de l'abbé Pâquet chez tous ceux qui eurent l'avantage de le connaître. L'une est d'un recteur d'Université, dans les Provinces maritimes, l'autre d'un chanoine de France que nos lecteurs connaissent déjà.

Poitiers, 21 décembre 1915.

Ma Révérende Mère,

L'idée me vient de saluer en vous et par vous, la Famille religieuse dont vous êtes la mère, et à laquelle appartinrent presque sans partage les vingt dernières années de mon cher ami, Louis Pâquet.

Une forte impression m'est restée de notre dernière entrevue.

C'était dans l'importante paroisse dont une précoce infirmité ne m'avait point exilé encore, sur les hautes murailles féodales d'un presbytère, où, pendant des siècles, ont existé un Monastère et un Château fort, et qui semblent commander encore tout le pays d'alentour.

Son regard parcourait, un peu étonné, tout un horizon de vallées sèches, quoique plantureuses, bien différentes de celles qui, chez vous, dégorgent de si puissantes masses d'eau.

Mais tout de suite sa pensée remontait vers les hauteurs de Québec, là où se profilent, le Couvent de Saint-Antoine de Padoue, comme la cour et le palais du Roi-Jésus, et — tout à côté — la belle église toujours admirée, qui est comme la Salle du Trône.

Avec une verve juvénile qui étonnait mes jeunes vicaires et qui donnait le démenti à ses cheveux blancs, il nous parlait de vous. Il nous expliquait votre œuvre. Il nous dépeignait le noviciat, gerbe de fleurs incessamment renouvelées, et toujours cueillies dans les meilleurs milieux.

Nous voyions le travail, nous *entendions* presque le va et vient de la maison. Dans son très bel article nécrologique, Monsieur Routhier n'a donc fait que nous rappeler ce que nous savions à cet égard. Il était fier de tout, même de l'*imprimerie*, mais sans jamais parler de la part ou du mérite qu'il y avait.

Puis, ces *lendemains de Pentecôte*, comme il disait, ces jours de dispersion apostolique, où, comme des envolées d'oiseaux migrateurs, vos Filles s'en vont vers tous les horizons, faire bénir votre saint habit, et porter la Bonne Nouvelle !

C'est l'acte d'abandon suprême, disait-il : et, à ce propos, nous évoquions la belle page de Mgr Gay, qu'il se promettait de vous prêcher, avec commentaires : " L'âme abandonnée est toujours libre d'elle-même. Tout lui semble également bon. Etre rien, être beaucoup: commander, obéir, manquer, être pourvue : vivre longtemps, mourir bientôt, mourir sur l'heure. Tout lui plaît. Elle veut tout, parce qu'elle ne veut rien ; elle ne veut rien, parce qu'elle veut tout ; elle n'est à Dieu qu'un *oui* perpétuel et vivant. "

Voilà ce qu'il disait de vous ! voilà ce qu'il rêvait pour vous, petites voyageuses du Seigneur, vaillantes Missionnaires de Marie !

Nous pouvons leur demander beaucoup, disait-il ; car elles sortent de la fournaise de l'amour divin, d'un grand foyer eucharistique.

Et, alors, nous tâchions de prolonger sa conversation sur l'œuvre de l'Adoration Perpétuelle, qui sera, peut-être, devant Dieu une des idées les plus fécondes de la féconde vie de votre Cardinal. Tandis que le fond de tant d'Eglises, même en France, n'est qu'un four noir et glacé, où l'on pourrait presque dire que Jésus est livré à l'ennui de nos abandons et de notre froideur, chez vous, là haut, sur vos hauteurs, une belle église vit et brille jour et nuit. Vous êtes là, vigilantes vierges, avec la lampe toujours allumée de votre foi. Les ténèbres même les plus épaisses ne peuvent franchir votre seuil. Elles reculent, devant les pointes d'or brûlant de vos cierges, mais, surtout, devant la flamme de vos cœurs. Et, couché dans le tombeau où vous l'avez déposé, tout près, votre Père attend pour son corps la résurrection, son âme ayant déjà commencé, espérons-le, l'adoration perpétuelle des Cieux !

Avec mon humble et instante requête de prier pour moi, vous et vos chères filles, daignez agréer, ma Révérende Mère, l'hommage de mon profond respect.

Th. Barbot, C. H.

Antigonish, N.S., University of St. Francis Xavier, Sept. 21, 1915.

The Rev. Mother Superior,

Convent des Sœurs Franciscaines,

Quebec.

Rev. and dear Mother Superior.

I beg to thank you most sincerely for having informed me of the death of Rev. Doctor Pâquet, your noble hearted aud holy chaplain.

To me he was the truest of friends and the news ot his death caused me the most profound grief.

I shall never forget his kindness and hospitality to the late Bishop and myself during our stay at the Council of Quebec. He was such a perfect gentleman and such an exemplary priest.

It was God's will that he should be called away now to enjoy the reward of a long life well spent in His service. Blessed are the dead who die in the Lord. This is the great consolation that remains to all of us whose hearts are sore and whose heads are bowed down with grief.

I beg to tender you and your grand Community my sincere and heartfelt sympathy. By none will the death of Rev. Dr. Pâquet be felt more keenly than by you and the good sisters of your Community. He was your friend, protector and spiritual father. But he is so still. Before the throne of God he will be more powerful than ever to help you and to advance the great missionary work to which you are devoted.

I shall say the community Mass to-morrow for the repose of his soul and shall remember him in the daily sacrifice.

Praying God to comfort and bless you,

I remain,

Yours faithfully in Xto,

H. P. McPherson.



TABLE DES MATIÈRES

APPENDICE

